

VASSILI AXIONOV

L'AMOUR  
DE L'ÉLECTRICITÉ

Roman

Traduit du russe  
par

Lily Denis

LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS  
21, rue de Richelieu · Paris

## CHAPITRE I

### NINA ET NIKITITCH

Il n'allait pas crier, tout de même! Il n'allait pas frapper à la porte d'un inconnu! Allons, allons, bientôt, il atteindrait le café... C'était le diable qui l'avait poussé à se rendre à Avlabar! Guli aurait parfaitement pu attendre.

La pluie tombait sans désemparer. Il avait l'impression de traverser la nuit en écartant des rideaux de jais. Des torrents où crevaient des bulles couraient le long des trottoirs étroits. Déjà Mtatsminda (1) s'était confondue avec le ciel noir. Tiflis avait sombré dans les ténèbres. Ça et là, de faibles rais de lumière sourdaient à travers des volets clos. Il n'allait tout de même pas s'y jeter, y tambouriner, hurler! Et la raison d'une panique pareille? La silhouette de ce jeune homme entr'aperçue à la lueur d'un réverbère? Ce jeune homme à la casquette tirée sur les oreilles qui l'avait bousculé en marmonnant *pardon* (2)? Qu'est-ce qu'ils veulent faire de moi? Je ne sais rien, voyons! sauf... sauf des choses sans intérêt. Peut-être n'était-il là que par hasard, tout à fait par hasard, passant indifférent, étranger peut-être?

Je vais raconter tout ce que je sais. C'est ça: tout. Ma vie vaut plus que ça. Une jeune vie vaut plus que ça. Qui que tu sois, limier de la Secrète ou espion interparti, je te raconterai tout, et après, je filerai en Perse...

Avessalom Artchakov, paralysé de terreur, se tenait sur le perron d'une maison comme morte, appuyé contre une

(1) Mont sacré ou Mont de David, colline de Tiflis à mi-pente de laquelle se trouve le Panthéon de Géorgie où, notamment, repose Griboïedov. (N. d. T.)

(2) Tous les mots en italique suivis d'un astérisque figurent en français dans le texte. (N. d. T.)

grille de fer forgé aux motifs insolites. Ou, plus exactement, ce n'est pas lui qui était là, mais son corps, le corps d'Avessalom Artchakov sur lequel son possesseur ne pouvait strictement rien.

Devant lui, tache diffuse et jaune au coin de la rue, descendait la pente du salut, celle qui menait au café « Otrada » (1) d'où remontaient de temps à autre quelques ivrognes titubants qui, le front baissé, fonçaient sous la pluie sans craindre personne. Heureux mortels!

Artchakov parvint enfin à le propulser, ce corps, à mettre un pied devant l'autre et à recommencer. A chaque seconde, l'« Otrada » approchait. Déjà Artchakov avait repris du poil de la bête, lorsqu'une porte grinça devant lui: le jeune homme réapparut dans un rectangle de lumière. Petit, bien proportionné — on aurait dit un gymnaste, — la moustache fine et un sourire tout sucre tout miel, il n'accorda même pas un coup d'œil à Artchakov qui dérapait bêtement dans une flaque d'eau; il était occupé à ouvrir son parapluie tout en devisant avec la svelte demoiselle qui le raccompagnait. Mais oui, mais oui: il ne lui accorda même pas un coup d'œil, il se souciait de lui comme d'une guigne. Un godelureau de l'avenue Golovinskaïa — qui sait? un prince peut-être — qui s'offrait une passade à Avlabar avec la fille d'un marchand ou sa petite-fille, fillette-chosette, poulette-bébête.

S'encourageant lui-même de ces rimes sans malice, Artchakov se traîna jusque l'« Otrada » où d'ordinaire, après avoir rendu visite à sa Chérie-Machérie il descendait avec une vaillance démoniaque son petit verre de cognac, tout en adressant de mystérieux clins d'œil au patron, après quoi il se frappait la poitrine du pouce et secouait la tête d'un air catastrophé, comme de dire: celui que vous avez devant vous est un vieux polisson.

A vingt-cinq ans, Avessalom se complaisait à répandre des sacs d'embrouilles, faisait ses délices, mais alors là, ses délices, de réticences, sourires entendus, hochements de tête, clins d'œil, ambiguïtés. Il tenait beaucoup à prouver à son public qu'il n'était pas un simple guichetier de chemin de

(1) En russe: La Joie. (N. d. T.)

fer, rien d'autre, mais qu'il avait le dos assez large pour dissimuler un mystère, un secret, un péché ou quelque dangereuse affaire. Et peut-être était-ce pour justifier de ces belles et bonnes choses qu'il était récemment entré à l'« Union des Sociaux-Fédéralistes », bien qu'il ne nourrît pas de ressentiment particulier à l'encontre de l'ordre établi.

Le patron, qui le connaissait, accourut de derrière son comptoir.

— Qu'est-ce qui vous arrive, mon bon monsieur, vous êtes pâle comme un mort?

— *Chalva-batono* (1), envoie-moi chercher un fiacre, marmonna Artchakov, les lèvres bleues, et moi, *Chalva-batono*, donne-moi un cognac:

Il se laissa tomber sur une chaise et se cacha la figure entre les mains. Là, il y avait déjà un semblant d'effet théâtral. Il examina la salle à travers ses doigts et s'en trouva fort contrarié. Personne ne faisait attention à lui, sauf le patron.

Il y avait, dans un coin, une bande de gens qui faisaient la bringue, une dizaine de personnes en tout. « A la santé de notre hôte bien-aimé » . . . « plein de sagesse » . . . « hautement honoré » . . . on n'entendait que ça.

La figure madrée d'un *kinto* (2) passa par l'entrebâillement de la porte. La pluie dégouttait encore de sa moustache.

— Salut à l'honnête compagnie! s'écria le *kinto* en clignant des deux yeux à la fois. J'ai de la belle marchandise.

La basse tonitruante du patron mit en fuite le rusé bonhomme dont la présence attentait à l'honneur de son établissement.

Tout cela, Avessalom le ressentait comme une remontée sous-marine, tout voguait devant ses yeux.

— J'ai envoyé mon commis vous chercher un phaëton, mon bon monsieur, dit le patron en lui servant son cognac.

Artchakov n'avait pas eu le temps de tremper ses lèvres

(1) En géorgien: Monsieur Charles. (N. d. T.)

(2) En géorgien: pctit marchand en marge, à moitié truand, à moitié bon garçon; élément pittoresque de la vie géorgienne. (N. d. T.)



dans le vivifiant breuvage, qu'il vit descendre les marches du café et jeter son macfarlane sur une chaise... un certain jeune homme... mais oui, mais oui, toujours le même... ce terrible jeune homme qui ne l'avait pas perdu de vue de toute la journée et peut-être même de toute la semaine... ou depuis ce matin maudit où la planche de la caisse avait sauté et où il avait aperçu...

Petit, bien proportionné avec sa fine moustache et son sourire tout sucre tout miel, le jeune homme s'assit en face de lui et commanda une bouteille de vin.

Il leva son verre avec un hochement de tête aimable à l'intention d'Avessalom, tout englué de sueur:

— *Gagemardjos!* (1) A votre santé!

Deux autres garçons en casquette d'étudiant entrèrent et s'assirent à la droite d'Artchakov. Ils lui souriaient. La bande qui faisait la noce dans son coin se tourna également vers lui — et tous si doux! si souriants!

— *Gagemardjos, ghenatsvalé, gagemardjos!* (2)

Le patron essuyait la vaisselle et rayonnait de partout. Qu'ils étaient agréables, ces messieurs réunis chez lui!

Avessalom voulut se lever, mais ses jambes refusaient de le porter.

— *Chalva-batono*... appela-t-il d'une voix à peine perceptible.

Puis, d'un seul coup, il recouvra l'usage de ses membres, mais un usage malséant, agité, convulsif. Il sortit un rouble-argent de son gousset et le tendit au patron. Le rouble sautillait dans l'air enfumé de l'« Otrada ».

L'autre... l'autre affreux... se leva et le rejoignit sans se presser. Les poings appuyés sur la table, il avança son visage à peine marqué par la variole. Ses pupilles étaient comme du verre noir légèrement embué.

— Tu veux que je te tue? demanda-t-il à mi-voix, mais fort distinctement.

— Non! répondit Artchakov avec une sincérité exceptionnelle.

(1) En géorgien: à votre santé. (N. d. T.)

(2) En géorgien: *ghénatsvalé* cher ami. (N. d. T.)

— Suis-moi.

Dans la pièce sombre et voûtée où il se retrouva et où l'odeur du vin et des immondices semblait s'être installée à jamais, trois paires d'yeux se rapprochèrent de lui, plus la prunelle aveugle d'un pistolet belge.

— Et maintenant, raconte. Tiens, voilà du cognac, et raconte.

Artchakov en avala goulûment un demi-verre et le tremblement qui l'avait pris cessa.

— Qui êtes-vous? murmura-t-il.

Les jeunes gens sourirent en silence et sans aménité. La prunelle aveugle se rapprocha.

— Qui êtes-vous? redemanda-t-il en joignant les mains dans un geste de supplication.

— Il veut savoir qui nous sommes, dit l'un des trois, le chef, selon toute vraisemblance. Il veut savoir qui il va donner: la police secrète ou les révolutionnaires. Nous sommes des sociaux-démocrates... et il le sait parfaitement.

Avessalom tressaillit, laissa tomber la tête entre ses mains et se mit à parler très vite. Il se mit à parler de son groupe, des réunions auxquelles il avait assisté...

Il y eut un éclat de rire.

— Des réunions, vous pensez! Plutôt des pique-niques, qu'auraient-ils à faire de vous, messieurs les sociaux-démocrates... de vous, camarades...

— Ton camarade ne peut être qu'un chien!

— *Pardon\**. Alors, il n'y a pas longtemps, moi, Avessalom Artchakov, j'ai établi le dossier du chargement au dépôt N° 6, en présence...

— Du chef-débardeur Gouliàva et de l'agent de police Potapov?

— Oui, messieurs, c'est tout à fait ça, précisément ces personnes-là. Le dépôt N° 6 était plein de marchandises de diverses entreprises et parmi elles, quelques caisses de chez « Perretti et Mirzoïants » de Bakou à Libau via Moscou. Eh oui, messieurs! Au cours de la manutention, une planche s'est détachée — ô, tout à fait par hasard — d'une caisse d'où il est tombé un paquet... hum... de littérature: des tracts, messieurs, des tracts, des proclamations,

En fait, voilà ce qui s'était passé: à peine avait-il aperçu ce maudit paquet, Artchakov avait compris de quoi il retournait parce que, malgré tout, au cours de ses petits pique-niques frondeurs, il avait assisté à des lectures de ces machins-là. Il avait refourré en toute hâte le paquet à sa place et avait engueulé les débardeurs, leur enjoignant de reclouer la caisse un peu mieux que ça; puis il s'était retourné et s'était rendu compte que le chef et l'agent le regardaient d'un drôle d'air. Il avait senti son cœur se glacer, oui, se glacer, ses nerfs ne valaient plus tripette, non, plus tripette, ils étaient complètement à bout.

Se pouvait-il que Gouliava et Potapov aient deviné ce que contenaient les caisses de la maison « Perretti et Mirzoïants »? Alors, pourquoi se taisaient-ils? Ils attendaient de voir ce qu'il ferait: n'était-il pas le patron, ici? Peut-être qu'ils n'avaient rien compris et qu'ils le regardaient avec leur bovine et coutumière bêtise.

Leur regard l'avait hanté toute la nuit, toute la nuit, il avait tendu l'oreille: est-ce qu'on ne venait pas l'arrêter? ... Déjà?

Au petit matin, il entendit un bruit vague et de mauvais augure. Le bruit se rapprocha. Il s'élança vers la fenêtre et aperçut la cavalerie. Un régiment de dragons passait lentement dans la rue, se dirigeant vers Koutaïssi. Longtemps, il observa le mouvement de la troupe, les hommes qui oscillaient sur leur selle, les dragonnes de leurs sabres, leurs carabines, leurs figures toutes identiques, moustachues, sans l'ombre d'un doute, sans l'ombre d'un sentiment, les puissantes croupes à l'éclat mat de leurs chevaux. Puis il y eut des attelages d'artillerie, des canons, des caissons de munitions . . . Où allait-elle, cette troupe?

A la pensée de l'énorme puissance dont ce qu'il venait de voir passer n'était qu'une petite miette, à la pensée de l'Empire qui s'étendait du Royaume de Pologne jusqu'à la mer du Japon, de tous les dragons et de tous les cosaques de cet Empire, de tous les canons et de cette nouvelle arme infernale, la mitrailleuse, de tous les gendarmes (1) et des

(1) Précisons que la gendarmerie de la Russie tsariste était un corps spécialisé dans la répression politique. (N. d. T.)

inspecteurs de police, Artchakov fut saisi d'épouvante. Et les escadres de cuirassés dont la fumée cachait la moitié du ciel. Et tout cela bouge selon des voies inaccessibles aux petites gens de ce monde, tout cela s'en va vers son but, il suffit au monarque d'un geste de la main... Que pèsent à côté les minables feuillets en appelant à la justice? Qu'est-ce que la démocratie, la constitution, le parlement? Qu'est-il, lui, Avessalom Artchakov? Comme elle est éphémère, sa...

— Songez vous-mêmes, messieurs, de quel prix j'ai payé cette nuit.

— Assez, l'interrompit celui qui était le chef. Pour parler net, le matin même tu es allé à la Secrète. Qui t'a interrogé?

— Sa Haute Noblesse le colonel Charinkine.

Les trois échangèrent des regards lourds de sens.

— Dans la nuit, les caisses de proclamations avaient disparu, Gouliava, Potapov et d'autres employés de la gare ont été arrêtés. Moi, ils m'ont gardé deux jours. En réalité, la firme « Perretti et Mirzoïants » n'existait pas plus à Tiflis qu'à Bakou, pourtant les caisses avaient été expédiées de Bakou, messieurs... Il est possible qu'ils aient embarqué des gens là-bas aussi...

— Tu as donné tous les fédéralistes?

— Tous ceux que je connaissais... Mais ils ne leur ont rien fait, messieurs... Et le troisième jour, moi aussi, ils m'ont relâché.

— Quelle est ta mission?

— Messieurs! Vous pouvez ne pas me croire...

— Ecoute voir, Artchakov, comprends bien que désormais, nous t'avons à l'œil, il y va de ta vie. Sa Haute Noblesse en personne ne saurait te garer de ce truc-là... Parle!

— On m'a chargé d'élargir mon activité révolutionnaire, d'entrer en contact avec vous, Messieurs, et avec d'autres cercles... de communiquer à la police tout ce que j'entendrais dire de Nina...

— Quelle Nina?

— Je ne sais pas. Ils m'ont dit: dès que tu entendras parler de Nina, arrive en vitesse. D'autre part, ils s'intéressent à un dénommé Nikititch...

— Bon, eh bien, pour l'instant, tu peux aller te promener. Mais nous ne t'oublierons pas. Tiens-le toi pour dit.

La porte de l'« Otrada » se referma.

« ... Il faut absolument que je file en Perse », se dit Artchakov. Sur quoi un petit moujik trempé comme une soupe se détacha du mur. La Secrète!

Des pluies interminables se déversèrent sur Tiflis en cette fin de 1903.

## POLICE

### Section Spéciale

102 — 1891 — N° 457 (1)

**OBJET: LÉONIDE KRASSINE, FILS DU CONSEILLER À LA COUR IMPÉRIALE KRASSINE.**

*Fiche de surveillance établie le 3 mai 1891 après l'exclusion de Léonide Krassine de l'Institut de Technologie de Saint-Petersbourg pour participation aux désordres survenus lors de l'enterrement de Chelgounov.*

*Son père, Boris Krassine, est chef de la police de l'arrondissement de Tioumèn.*

*Sa mère, Antonina . . .*

*. . . Monsieur le Ministre-Adjoint a jugé utile d'interdire à Léonide Krassine le séjour dans les deux capitales, ainsi que dans la ville de Kazan, et ce, pour une durée de trois ans.*

**EXTRAIT D'UNE LETTRE SIGNÉE LÉONIDE KRASSINE, EN DATE DU 3. X. 91, EXPÉDIÉE DE NIJNI-NOUGOROD À SAINT-PÉTERSBOURG**

*« . . . peut-être certains « attendus » de la Sécurité de l'Etat pousseront-ils qui de droit à m'empêcher d'achever mes études (un technicien instruit est, je ne sais pourquoi, considéré comme plus dangereux qu'un demi-savant), mais je compte tout de même tenter d'emprunter cette voie.*

*De toute façon, je ne me berce pas de faux-espoirs, car Délianov . . . qualifie, avec une impudeur bien ministérielle, de « goujats, canailles et filous » tous les étudiants exclus*

*après l'enterrement de Chelgounov... car « Chelgounov avait connu Tchernychevski. » (1)*

*Note de la Section Spéciale*

*« ... En 1892, Léonide Krassine a fait l'objet d'une enquête en rapport avec l'affaire d'un cercle secret de Moscou (Le Comité Exécutif Provisoire). La perquisition a permis de découvrir une lettre adressée à ses parents, mais non expédiée, où il critique violemment l'action du gouvernement et se déclare décidé à se joindre à la jeunesse protestataire. »*

*EXTRAIT D'UNE LETTRE DU MINISTRE DE LA GUERRE, ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL — LE 8. 7. 1892*  
*« Krassine, engagé volontaire en octobre 1891, étant demeuré en rapport avec des éléments suspects et des membres actifs de cercles secrets, a été arrêté et remis à la direction de Moscou. »*

*... AU DÉPARTEMENT DE LA POLICE ... EN DATE DU 16. XII. 94*

*« ... conduit devant le tribunal en qualité d'accusé et confié à la surveillance spéciale de la police, Léonide Krassine, de la classe de la Noblesse, a refusé de prêter serment de fidélité à sa Majesté l'Empereur ... »*

*... Enfermé à la prison de Uronèje pour trois mois sur proposition de Monsieur le Ministre-Adjoint de l'Intérieur. ... Le Département de la Police informe Léonide Krassine, fils du Conseiller à la Cour Impériale, sous-officier de réserve que, vu le décret impérial du 7ème jour de décembre 1894 mettant un terme à l'enquête effectuée en relation avec*

(1) Tchernychevski (1828—1889), Ecrivain considéré comme un précurseur de la Révolution autant pour le matérialisme absolu qu'il professe que pour son roman « Que faire? ». Condamné à 14 ans de travaux forcés et à la déportation à vie. (N. d. T.)

*les crimes par lui commis contre l'Etat, il est condamné à trois mois de réclusion cellulaire, après quoi il sera soumis durant trois ans à la surveillance de la police d'un district nord-est du gouvernement de Vologda . . .*

**EXTRAIT D'UNE REQUÊTE ADRESSÉE À SA HAUTE EXCELLENCE MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR PAR LÉONIDE KRASSINE, FILS DU CONSEILLER À LA COUR IMPÉRIALE KRASSINE, EN JANVIER 1895**

*« . . . ma détention continue au régime cellulaire de la forteresse de Moscou . . . a provoqué l'apparition d'un mal de poitrine opiniâtre qui me met dans la nécessité absolue de résider en un lieu où je pourrais à tout moment prendre l'avis d'un médecin et où les conditions climatiques seraient favorables ou, tout au moins, auxquelles mon organisme serait accoutumé: je ne puis espérer trouver ni l'un ni l'autre dans la zone écartée que représentent les districts nord-est du gouvernement de Vologda.*

*. . . En priant très respectueusement votre Haute Excellence de m'accorder l'autorisation de purger ma peine d'exil à la résidence permanente de mes parents (1) je ne me laisse pas seulement guider par l'exigence naturelle de mes sentiments filiaux, mais par la possibilité de soulager le fardeau moral dont mon sort les a chargés.*

*Un déplorable concours de circonstances . . . a également interrompu mes études à l'Institut de Technologie dont j'ai déjà achevé avec succès les trois premières années.*

*. . . Dans l'espoir que votre Haute Excellence voudra bien prendre en considération les données ci-dessus exposées, j'ose très humblement solliciter la confusion de mon délai de détention préventive avec celui de la peine à laquelle j'ai été condamné, l'application possible du Manifeste de Grâce de Sa Majesté, et le remplacement des lieux de résidence qui m'ont été assignés par celui de la ville d'Ir-*

(1) Le fait n'avait rien d'exceptionnel. On sait que Pouchkine, par exemple, fut reclus dans son domaine de Mikhaïlovskoïe. (N. d. T.)

*koutsk . . . qui, étant l'un des points névralgiques de la construction de la grande voie ferrée de Sibérie me permettrait d'escompter la possibilité d'effectuer un stage pratique et de gagner ma vie . . . »*

**EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GOUVERNEUR DE  
VORONÈJE (Avril 95)**

*« . . . L. Krassine, fils du Conseiller à la Cour Impériale Krassine a, le 23 février de l'année en cours, prêté serment de fidélité à sa Majesté . . . »*

Il se rend au buffet de première classe et tend avec désinvolture au portier le riche bonnet de fourrure que lui a offert la veille, son vieil ami Robert Classon. Il se débarrasse, avec un peu moins d'assurance, de son fourre-tout en tapisserie qu'il traîne depuis le temps qu'il était étudiant à St.-Pétersbourg et qui en a vu de toutes les couleurs, servant tour à tour à sa destination première, ou transformé en coussin, en fauteuil, et parfois en unique ami dans tous les cachots et tous les convois qu'il a connus. Il décoche un sourire plein d'audace droit à l'adresse du portier, mais le regard de cet idiot à la barbe fleurie est médusé par ses bottes et ne s'en détache qu'à la vue d'un énorme marchand qui effectue une entrée empreinte de majesté.

Qu'est-ce qu'elles ont de particulier, ses bottes? Elles sont normales, presque intactes. Eculées? D'accord, éculées, mais briquées il faut voir comme! Un lustre irrésistible! Et cette odeur de cirage! D'un seul coup, elle emplit toute la salle. La petite demoiselle, sous le palmier, là-bas dans le coin, fronce le nez sans trop comprendre d'où vient ce puissant arôme.

Il passe bravement devant la demoiselle et s'installe à une petite table placée près d'une fenêtre.

— Un carafon de vodka, des *zakousski*, du café et « L'Information boursière », commande-t-il, puis il se tient coi, tendu, les dents serrées pour cacher la joie qui s'empare de lui à la vue de la « Boursière » mensuelle déposée sur sa table avec son rouleau verni.

Oui, c'est ça: demander comme ça, tout naturellement,



qu'on vous porte un journal, et pouvoir le lire sans l'autorisation de sa Haute Noblesse le colonel Ivanov, se verser dans le gosier un petit verre de vodka embué, attraper de la pointe de sa fourchette une bouchée de saumon ou d'esturgeon ou un champignon mariné, ne pas tendre le dos s'il monte derrière vous un bruit trop brutal — ce n'est pas le judas que l'on ouvre, mais une chaise que l'on pousse. . . O douce odeur de la liberté! C'est bien cela, la liberté, elle sent la rondelle de citron, la nappe propre, le pain frais. Cette petite, cette piètre liberté dont seul un prisonnier chevronné connaît le prix.

Mais de quel prix l'as-tu payée? Je vous prie très respectueusement . . . un déplorable concours de circonstances . . . Amené à jurer fidélité à Sa Majesté Impériale . . . Il y a trois mois, ce serment, tu as refusé de le prêter, inspirant par là-même une terreur sacrée à tes geôliers. Tu étais alors fier et solitaire. Mais, dans le fond, que gagne-t-on à se battre éternellement contre des moulins à vent? Ces expressions, même si elles sont humiliantes pour un être doué de raison, ne sont que pure forme. Jurer fidélité à un tyran, voyons, cela entraîne-t-il la moindre obligation morale? L'essentiel est de les désorienter. Il faut que tu rassembles toutes tes forces, que tu sortes d'exil, que tu deviennes ingénieur, que tu obtiennes ton diplôme. Tu dois apprendre à construire pour de bon, pas plus mal qu'en Europe, mieux qu'en Europe, tu dois tout apprendre de la technique de l'électricité et de sa signification, tu . . . Oui, Votre Haute-ment Splendide Bedainc, je n'ai même pas vingt-cinq ans, je serai ingénieur, et ingénieur de première classe, après, on verra bien . . .

En attendant, voyons ce qui se passe dans le monde. Bon, le Japon et la Chine ont conclu un traité de paix à Shimonoseki, alors que l'Italie livre d'héroïques combats en Ethiopie et que la France octroie un charitable protectorat à Madagascar. Parallèlement à ces événements, un jardinier-apiculteur, très expérimenté, titulaire de nombreux prix et récompenses fait des offres de services contre un salaire tout à fait modéré . . . Voici une curieuse information venue de France: deux messieurs, les frères Lumière, ont mis au

point un système de photographies animées. L'impression de mouvement est stupéfiante et le public parisien en est tout retourné. Il est en train d'arriver quelque chose à l'humanité: des découvertes plus extraordinaires les unes que les autres étonnent les esprits pour ainsi dire chaque mois. Il était encore à la Centrale de Voronège quand il a appris l'existence des rayons X de Röntgen, et des expériences de Popov, un officier de marine, qui visait à transmettre la télégraphie sans fil — mais vous vous imaginez! Le monde est au seuil d'événements surprenants tant scientifiques que sociaux. Saura-t-il y participer?

A travers la vitre, il observe le quai où se pressent les éternelles paysannes de Russie traînant leurs gros sacs de toile, où s'étale la pâte collante de la neige de mars, se déverse des longues cheminées des locomotives une fumée épaisse, et au milieu de la foule, sous l'œil endormi du gendarme de service, les petites transactions commerciales vont bon train. Le cloche sonne, et tout se passe comme si son tintement soufflait le vent par le vasistas entrouvert, avec des effluves de neige fondue, avec l'étendue infinie du pays — et le prisonnier d'hier reprend aussitôt courage. Ce qui le guette, c'est l'exil et la Sibérie. Mais la Sibérie, il ne la craint pas, au contraire, il la connaît et il l'aime. D'ailleurs, il n'y a plus un coin sur terre qui pourrait lui faire peur.

Il traverse hardiment la salle, marquant le pas de ses bottes mais vraiment parfaites, reprend son riche bonnet et son magnifique fourre-tout et ne tarde pas à défiler à son tour devant les fenêtres du perron, accompagné d'un long regard de la jeune fille sous son palmier.

— Quel visage inspiré, articule-t-elle. On dirait quelqu'un de la Volonté du peuple. (1)

— Quelle sottise! crachote son compagnon à travers le cochon de lait en gelée dont il a la bouche pleine.

(1) Ce mouvement de l'intelligentsia russe (1879) visait à libérer le peuple russe par l'action directe et le terrorisme. (N. d. T.)

**POLICE**  
**... DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL D'IRKOUTSK**

*« ... durant son séjour à Irkoutsk, nous n'avons rien remarqué de répréhensible dans l'attitude de Krassine dont la conduite fut tout à fait satisfaisante. »*

**EXTRAIT D'UNE REQUÊTE DE L. KRASSINE**

*« ... désireux d'achever mes études de technologie (...) j'ai l'honneur de solliciter de Votre Haute Excellence l'autorisation de les reprendre à l'Institut Nicolas Ier à Saint-Petersbourg ... »*

**DU DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT DE LA POLICE**

*« ... nous considérons que nous pourrions permettre à Krassine de résider à Kharkov ou à Riga s'il était autorisé à s'inscrire dans l'un de leurs instituts. »*

**D'UNE LETTRE DE L. KRASSINE A SON  
FRÈRE HERMANN (Février 1898)**

*« ... Depuis quelques jours, sans doute pour accorder une distraction, si minime soit-elle, à mon existence, la police est entrée en pourparlers avec moi. A en croire l'adjoint un peu niais du commissaire, « Le Ministre de l'Intérieur voudrait savoir si vous vous êtes inscrit à l'Institut de Technologie. »*

*Le 30. IV. 1900, L. Krassine quitte Kharkov pour Moscou où il n'arrivera jamais.*

*En juillet 1901, le commandant de gendarmerie du gouvernement de Kharkov informe ses supérieurs que Krassine a quitté la ville pour une destination inconnue.*

*En avril 1902, le commandant de gendarmerie du gouvernement de Bakou informe ses supérieurs que L. Krassine, soumis à la surveillance discrète de la police, a été découvert à la station de Bibi-Eibat appartenant à la so-*

*ciété « L'énergie électrique » implantée près de Bakou, et qu'il y exerce les fonctions de directeur depuis 1900.*

Malgré le mauvais temps, les travaux du cap de Baïl se poursuivaient à une cadence ininterrompue. Les locomobiles sifflaient et ahanaient désespérément, des béliers de fonte vibraient dans trois secteurs distincts, de toutes parts montaient les cris des dizainiers, les jurons et les chansons des ouvriers, l'accent tout en « o » de la Volga, celui tout en « a » de Moscou, la langue tatar vous vrillait les oreilles, parfois une voix étrangère réussissait à couvrir ce chœur : Allemands, Suédois, Anglais, il y avait de tout sur ce chantier.

Krassine se faisait du souci pour un groupe d'ouvriers qui se trouvait sur un îlot plat, à une centaine de mètres de la berge, où ils installaient les palées de l'estacade. En temps normal, l'île était accessible à gué, et c'est bien ainsi qu'ils y allaient tous les jours, mais pour l'instant, un vent de nord-est poussait devant lui des lames gris-vert si énormes que l'îlot lui-même et les hommes qui s'y trouvaient avaient disparu à sa vue.

Krassine remonta, en s'équilibrant des bras, la planche instable jetée en travers de la boue liquide jusqu'à sa tourelle de commandement où il s'empressa de se hisser, puis d'attraper sa jumelle. Les ouvriers de l'îlot, presque tous rassemblés sur une taupinière, faisaient de grands moulinets avec les bras et essayaient de couvrir la voix de la tempête, trois d'entre eux, seulement, continuaient à piocher la terre sans tenir compte de la fureur des éléments ; ceux-là, il faut croire que le travail les apaisait.

Krassine cria dans le porte-voix que les ouvriers avaient baptisé « L'engueuloir » : — Baranov ! Plotski ! trouvez-moi un canot sur-le-champ et tirez-moi un filin jusque là-bas. Si le vent forçait, ils risquent leur peau.

Les hommes de l'île avaient sans doute aperçu sa petite silhouette. Ils cessèrent de s'agiter et fabriquèrent un abri de grosse toile et de planches. Ils avaient reconnu le Patron, et le Patron, on lui faisait confiance, au chantier. Le jeune chef était sévère et pourtant très proche d'eux.

La tourelle grinçait et se balançait sous les assauts du vent, mais Krassine tenait bon. Il observait cette fourmière en pleine activité qu'était le chantier, le bâtiment principal de la station, complètement terminé, trois maisons d'habitation, les chemins bitumés... En avait-il dépensé, de la salive, pour convaincre les gros bonnets de Bakou que « la transmission de l'énergie au moyen de l'électricité était la meilleure de toutes » ! A présent, le travail était presque terminé et il était fier, insolemment fier de son premier-né doté d'une force si puissante. Le succès le survolait, lui donnait confiance en sa force. De toute manière il « les » avait semés, il « leur » avait échappé. Pour le reste, demain il ferait jour.

Des planches crissèrent derrière lui. Il se retourna : c'était Michael O'Flaherty, l'ingénieur, qui grimpeait à la tourelle.

— *How do you do, Mr Krassin? Allow me, sir...*

— Parlons plutôt allemand, Michael, ou russe, il serait grand temps que vous l'appreniez.

— *All right, en russe.* Je vas de votre commande in three heures pointu afternoon, but... sorry... mais.

— Non, allons-y plutôt en allemand, dit Krassine en riant.

O'Flaherty riait à gorge déployée. C'était un Irlandais de quarante ans, tout nerfs et tout muscles qui ne laissait jamais passer une occasion de rire.

— Je suis arrivé à trois heures juste, dit-il. Pas « vers les trois heures » comme disent habituellement les Russes, mais à l'heure précise que vous m'avez indiquée...

— Allons, allons, O'Flaherty, vous voyez bien la tempête qu'il fait. J'ai dû renoncer à mon plan pour aujourd'hui. Je me mettrai au travail avec vous dès que l'on aura ramené les hommes de l'îlot.

L'Irlandais s'appuya à la rambarde. Le vent faisait flotter ses favoris clairs mêlés de rares fils blancs.

— Oui, ce n'est pas mal ! Jamais je n'aurais cru qu'il pouvait y avoir de pareilles tempêtes par ici. Comme en Californie... Au fait, c'est là que je vais, quand j'aurai terminé avec vous, pour une grande compagnie américaine. Mon contrat est signé. Voulez-vous venir avec moi ?

— Quoi, en Californie? s'étonna Krassine. Non merci, j'ai bien assez à faire ici.

— Mais les possibilités sont beaucoup plus grandes, là-bas, il y a des capitaux immenses. J'ai travaillé dans quinze pays, nulle part je n'ai aussi bien gagné ma vie qu'aux Etats-Unis. Un ingénieur de votre classe s'y ferait des millions.

— Alors, pourquoi ne les avez-vous pas gagnés, vous, demanda Krassine en souriant.

— J'ai de mauvais penchants, soupira l'Irlandais. Le jeu.

Krassine reprit sa jumelle, vit que les ouvriers avaient réussi à faire franchir la barre au canot, les lentilles rapprochèrent de lui les bouches ouvertes sur un cri muet, les visages ruisselants, les veines gonflées, les barbes pendantes.

— Je ne blague pas: si vous voulez, j'envoie une lettre à votre sujet à San Francisco.

— Merci, mais j'ai beaucoup à faire chez moi. Vraiment beaucoup...

— Je comprends. Vous voulez bâtir votre pays, vous êtes un patriote. Seulement je crains qu'il ne devienne bientôt impossible de construire en Russie.

La phrase était tellement inattendue que Krassine en oublia même, pendant quelques instants, le canot.

— Et pourquoi cela, sir? Pourquoi croyez-vous cela?

— Voyez-vous, Krassine, comme vous le savez, je suis allé à Moscou, il y a un mois et en une seule journée, j'y ai vu deux manifestations. L'un des groupes portait l'effigie du Tsar et des icônes, l'autre des drapeaux rouges et des banderoles affichant des slogans socialistes tels qu'on ne les verrait même pas en Europe. C'est une chose effrayante que de voir s'affronter deux masses humaines chargées de deux courants contraires. Croyez-en le vieux globe-trotter que je suis, c'est terrible...

— Voilà ce que vous craignez!

Krassine éclata de rire et reprit sa jumelle.

— Je suis vos journaux. Je lis le russe bien mieux que je ne le parle. Hier, Sypiaguine, votre ministre de l'Intérieur a été abattu par un étudiant. Qu'est-ce que cela veut

dire, à votre avis? La Russie est au bord d'événements terribles. Ce qui fait que si vous avez envie de construire des centrales électriques, laissez-moi vous emmener en Californie.

— Le canot a chaviré! s'écria Krassine en dévalant les marches de la tourelle.

— Où courez-vous? hurla O'Flaherty.

— Là-bas. Vous voulez venir? J'ai entendu dire que les Irlandais n'avaient pas froid aux yeux.

— Et l'on ne vous a pas trompé, répondit l'ingénieur avec un grand éclat de rire, puis, dressant le menton en signe de bravoure, il emboîta le pas à Krassine.

POLICE  
DEMANDE DE L. KRASSINE EN DATE  
DU 29 JUILLET 1902

*« ... Faute d'avoir été avisé, jusqu'à ce jour, de la levée de mon interdiction de séjour, j'en arrive à conclure que cette interdiction est toujours valable. Cependant, la charge que j'assume exige assez souvent que je me rende à Saint-Petersbourg ou à Moscou ...*

*... C'est pourquoi je prie très humblement Votre Excellence de bien vouloir me libérer de cet interdit et m'autoriser à fréquenter les deux capitales. »*

*... Le 22 août 1902, le département de police avisait le Gouverneur-général de Moscou et le Gouverneur de Saint-Petersbourg que L. Krassine était autorisé à résider dans l'une et l'autre ville.*

La « société » de Bakou — industriels et as de la finance — était agréablement excitée par la tournée de Komissarjevskaja (1). On aurait dit que la célèbre comédienne avait apporté le souffle de la vie inexplicable, incom-

(1) 1864—1910 — D'abord interprète préférée de Stanislavski, créatrice du rôle de Nina (« La Mouette » de Tchekhov), elle créa en 1904 son propre « Théâtre dramatique » à St.-Petersbourg. (N. d. T.)

préhensible, débordante d'activité du Nord et de ses troubles, un souffle inquiétant qui bouillonnait dans les deux capitales à la fois. L'illustre visiteuse fut fêtée sans désem-  
parer: les réceptions succédaient aux réceptions, et les repas priés aux repas priés.

Le luxe provincial de la table amusait Komissarjevskaja, comme la divertissaient les bribes de conversation qui lui parvenaient à travers le rempart des cristaux et où les envolées libérales se mêlaient aux considérations gastronomiques.

— Les journaux d'aujourd'hui disent que le tribunal de Kichiniov a condamné les imprimeurs S.D. (1) au bagne à vie. Quelle barbarie!

— Goûtez donc de ce poisson, Messieurs, il est divin!

— De vrais sauvages! Mais quand cela finira-t-il donc?

— Parce que d'après vous, l'État devrait épinglez des décorations sur la poitrine des conspirateurs?

— Qui parle de décorations? C'est une condamnation barbare, féroce! L'asiatisme a la peau dure.

— Et vous, qu'est-ce que vous en dites, Monsieur Krasine?

— Bien sûr, que la peine est trop sévère.

— Ah, ces libéraux! On ferait bien de les expédier tous . . . oh, *pardon*\* . . .

— Je vous demande toute votre attention, Messieurs, voici le clou du programme: la dinde aux noix.

Posé juste devant la célébrité, il y avait un invraisemblable bouquet offert par la guilde des marchands, un bouquet de billets de cent roubles. De temps à autre, l'artiste prenait le bouquet et fronçait le nez d'une façon comique, comme si elle humait ces fleurs originales, ce qui provoquait l'attendrissement ému de l'assistance. Ce que nous sommes, nous autres de Bakou! Sachez, chère Madame, qu'ici vous n'êtes pas dans un quelconque Tambov des fins fonds.

Seul un homme, à l'autre bout de la table, le torse droit, le front harmonieux, les cheveux coupés en brosse, ne semblait prêter aucune attention à la célèbre invitée, et même

(1) Sociaux-démocrates.



s'il posait par instants les yeux sur elle, elle croyait y lire, y saisir un sourire furtif et rusé. Elle tendait l'oreille vers ce qui se disait à l'autre bout.

— Ainsi, Monsieur, vous trouvez leur peine trop sévère.

— Je trouve la dinde absolument exquise, Monsieur, et c'est cela que je vous prie de transmettre.

Cette même nuit, Komissarjevskaja se rendit à pas feutrés sur la véranda et déposa le bouquet de billets de banque sur la balustrade. Était-ce le dallage de pierre ou la fontaine toute proche? elle se sentit pénétrée d'humidité. Les gonds du portillon de fer grincèrent au fond du jardin et, sous le couvert de la nuit, une silhouette mystérieuse remonta d'un pas vif une petite allée qu'émaillait l'ombre des grandes feuilles du Midi... Voilà qu'elle montait allègrement les marches de la véranda. Komissarjevskaja serra, d'un geste frileux, son châle sur les épaules, tenta de maîtriser son émotion.

— Vos fleurs sentent l'encre d'imprimerie...

## POLICE

*Informations concernant la surveillance de décembre 1908.*

« (...) L. Krassine n'a été mêlé à aucune action répréhensible. »

Les flocons de neige se précipitaient en direction de la fenêtre et se collaient à la vitre à une telle allure, avec une telle dextérité que leur dessin, au lieu d'être l'œuvre de l'hiver précoce et capricieux, semblait sortir des mains d'un concierge particulièrement habile.

Andréieva, Gorki et Savva Morozov (1) dînaient ensemble après une représentation des « Bas-fonds ». Morozov mangeait beaucoup, buvait beaucoup, et parlait beaucoup du théâtre de Gorki et des perspectives qui s'ouvraient de-

(1) Riche et célèbre industriel et négociant de Moscou, descendant d'une longue lignée de marchands, il apporta son soutien aux groupements d'avant-garde. (N. d. T.)

vant le Théâtre d'Art; aussi fut-il extrêmement étonné, presque effrayé, d'entendre Andréieva lui demander:

— Comment vont vos affaires d'électricité à Orékhoïvo, cher ami?

— Pas mal, ça avance... à notre allure à nous, gens de Russie.

— Je vous ai trouvé, tout à fait par hasard un merveilleux postulant, dit-elle en s'animant. Un jeune ingénieur très doué, un véritable Européen...

— Qui est-ce?

— Léonide Krassine. Il...

— Vous me l'avez déjà recommandé deux fois, Madame, dit-il avec un petit rire. Dites-moi, Maxime, l'intérêt imprévu que témoigne Maria à l'électricité ne vous inquiète-t-il pas?

— Nullement, répondit Gorki de sa voix grave, je m'y intéresse moi-même.

Morozov laissa passer. Il devinait parfaitement à quoi travaillait ce *véritable européen*, en dehors de l'électricité et pourquoi Andréieva s'occupait de lui avec tant de zèle.

Deux hauts gradés de la gendarmerie, très exactement le colonel Oukoutchouïev de la Direction de la gendarmerie de Bakou et le lieutenant-colonel Iekhno-Jägern arrivé l'avant-veille de Saint-Petersbourg s'entretenaient à voix basse dans une baignoire du théâtre de Bakou.

— Un merveilleux chanteur, n'est-ce pas?

— Un peu trop suave à mon gré.

— C'est le blasé qui parle en vous.

— Oh, non!

Le colonel Oukoutchouïev avait presque le double de l'âge de son interlocuteur, ce freluquet de la capitale, ce petit Polonais à monocle, ce petit Français étioilé, ce racleur de parquets (1) qui, voyez-vous ça! ne trouvait pas à son goût un chanteur remarquable, soliste de Sa Majesté, un chanteur sublime, doué d'un aigu étonnant.

(1) Les officiers claquaient des talons chaque fois qu'ils saluaient quelqu'un ou qu'ils baisaient la main d'une dame. (N. d. T.)

... *Mon cœur d'amour palpitant*  
*Ignore ses chaînes, pourtant...*

chanta l'artiste avec un geste de la main catégorique, fruit d'une inspiration saugrenue. Il portait une moustache et une espagnole — à la mode d'alors — et son allure était celle d'un officier de la garde plutôt que d'un chanteur, ce qui n'avait rien d'étonnant: tous les mélomanes, l'Empereur compris, savaient que le chanteur était de haut et secret lignage.

La conversation paisible et apparemment non dénuée d'agrément, d'urbanité en tous les cas, se poursuivait dans la baignoire pendant l'entracte.

— Au risque de paraître un peu arriéré, je dois tout de même vous dire que je considère l'opéra d'un esprit fort critique, disait Iekhno-Jägern en suivant d'un monocle étincelant les gestes adroits de l'huissier qui débouchait une bouteille de fine champagne. — On voit, dans certaines scènes, les chanteurs actuels se mettre d'eux-mêmes dans les pires embarras. Prenez ce monsieur, par exemple, l'idole de la soirée, je l'ai vu dans *l'Enlèvement au Sérail*, au Théâtre Marie, avec une Italienne idiote qui pesait dans les cent vingt kilos...

« Qu'est-ce que tu marmottes, qu'est-ce que tu viens balbutier, tyranneau des marais? se disait le colonel Oukoutchouïev en plissant aimablement les paupières et en hochant le nez. — Monsieur est mélomane, voyez-vous ça! connaisseur! Samoyède, va! »

Le jeune lieutenant-colonel était arrivé de Saint-Pétersbourg chargé d'une mission insignifiante en apparence, cela ne pressait guère, mais toutes les autorités locales, Oukoutchouïev en tête bien entendu, avaient compris que ce voyage relevait de l'inspection, que ce parvenu était chargé de se faire une opinion sur les serviteurs de l'ordre en Transcaucasie, sur leur zèle, leur savoir-faire, leur habileté. Oukoutchouïev n'avait aucune intention de courber l'échine devant ce racleur de parquets de la capitale, mais se gardait d'afficher la suffisance propre aux provinciaux, lui parlait aimablement, paternellement, soupesait, scrutait

chacune de ses paroles, de loin, en observateur: ferait-il l'affaire? « Le petit Polonais » — rendons-lui cet hommage — menait le jeu avec art, se tenait avec modestie, traitait son supérieur et aîné avec respect, et seuls les éclairs de son monocle rappelaient qui il était. Et ainsi, cela faisait le troisième jour qu'ils conversaient, se tâtant l'un l'autre, se mettant réciproquement à jour, mesurant leurs forces. Car la question se posait aussi dans ces termes: qui serait le premier à dénoncer l'autre?

— Je ne vous ennuie pas, mon colonel?

— Jamais de la vie! J'attends avec la plus vive curiosité la suite de votre petite histoire.

— Bon, soufflant et suant, dix ou quinze janissaires emportent l'Italienne dans les coulisses et, enfermée dans son château, elle chante d'une voix divine. Alors, dans l'ardeur de sa passion son amoureux grimpe à l'échelle tout en chantant son air, la tour grince, oscille. L'amoureux bondit sur la plate-forme de la tour, la tour s'effondre et tout le sérail avec elle et le public médusé voit apparaître la diva le corsage dégradé . . .

Le colonel partit d'un rire sonore, mais mesuré.

— Admettez quand même que son contre-ut est superbe.

— Je vous l'accorde. La réputation de cet artiste est largement méritée. Je n'exprimais que mon goût personnel, mon opinion sur l'art du chant.

— On sait que ce ténor-ci est le préféré de Sa Majesté, n'est-ce pas? — Le colonel en cligna imperceptiblement de satisfaction, il l'avait un peu coincé, le païen!

— Oui, oui, admit Iekhno-Jägern avec désinvolture.

Désinvolture qui mortifia sérieusement le colonel.

— Au fait, savez-vous que notre artiste n'est pas un homonyme, mais le frère d'une criminelle d'Etat?

— Et pour quoi croyez-vous que la Chancellerie d'Etat me verse ma solde, si vous me permettez de vous poser la question?

Pour la première fois, une sorte d'irritation perça dans la voix du colonel. Iekhno-Jägern s'esclaffa.

— Excusez-moi, votre Haute Noblesse, à discuter avec vous, j'avais oublié que nous appartenions tous deux au

même service. J'étais simplement en train de constater une fois de plus à quel point les destinées de proches parents pouvaient différer. Cela fait deux ans que la sœur aînée de cet homme est enfermée à Schlüsselbourg, tandis que son frère est un très heureux mortel, un talent florissant, un favori du Tsar... Qu'est-ce donc qui l'a retenu, l'a empêché d'emprunter la voie périlleuse qu'a suivie sa sœur?

— Le châtement sévère et opportun qu'on lui a infligé, dit le colonel; c'est cela qui l'a arrêté.

— Mais voyons, mon colonel, nous connaissons tous deux de tout autres exemples. Tenez... le frère de l'un des condamnés de 1887 (1) est actuellement de leader de l'émigration, l'un des sociaux-démocrates les plus en vue... vous voyez qui je veux dire...

— J'aurais prévu une échelle de condamnations applicables à la famille des criminels d'Etat, dit le colonel avec une morosité inattendue.

— Ça, alors, mon colonel!

— Enfin, pas à une peine infamante, mais une mesure de répression, rectifia l'autre. Il faut que les capitales comprennent que le libéralisme ne nous mènera à rien de bon. Des forces organisées, importantes et secrètes sont en train de miner l'Etat.

Iekhno-Jägern posa sa coupe sur le guéridon de bois précieux et scruta attentivement le visage du colonel qui venait d'abandonner son masque de maître de maison bon enfant. Ils s'engageaient enfin sur un terrain sérieux. Précisément celui que l'on avait chargé le jeune officier de sonder: l'ambiance des provinces. On en savait plus long à Pétersbourg qu'à Bakou sur les forces qui sapaient l'empire. Que faire? Comment muscler la sédition? Fallait-il la déraciner d'un coup unique, décisif, ou l'isoler, l'amener à suivre un autre cours et à s'embourber dans un marécage?

— Vous savez certainement, mon colonel, que les machines à vapeur doivent obligatoirement être équipées d'une

(1) Alexandre Oulianov, frère aîné de Lénine, fut pendu le 8 mai 1887 à la suite d'un attentat qui visait Alexandre III. (N. d. T.)

soupape qui s'ouvre lorsque la pression devient excessive, dit doucement Iekhno-Jägern. Cette soupape prévient tout danger d'explosion.

— Je vois où vous voulez en venir . . . commença le colonel.

Mais le jeune blanc-bec l'arrêta d'un frôlement de sa longue main :

— Je n'affirme rien, j'essaye de raisonner. N'exaspérons-nous pas la jeunesse par une répression parfois disproportionnée? Prenez l'histoire d'il y a deux ans, la manifestation devant Notre-Dame de Kazan. Eh bien, on les aurait laissés chahuter, ces étudiants, brailler à leur guise! Dans tous les pays civilisés on considère ces excès d'un cœur paisible, à la fin des fins! Les Anglais estiment même que les démonstrations donnent un certain éclat à la grisaille quotidienne.

L'hôte ne quittait pas le visage du colonel des yeux. Lequel visage n'exprimait rien.

— Au fait, l'un de nos agents permanents à l'étranger m'a raconté un cas fort intéressant, poursuivit Iekhno-Jägern. L'un de nos affreux révolutionnaires, un évadé de Narym arrive à Londres. Un beau jour, il montre le musée, désireux de tenir un discours à ses « frères de classe », les dockers. « A bas les lords et les capitalistes! crie-t-il, vive la force ouvrière! » Juste devant lui, il y a un cordon de police. Notre lutteur s'échauffe, il veut essayer les chaînes des geôles britanniques . . . Bien. Voilà les dockers qui l'applaudissent. Les *bobbies* demeurent imperturbables. « Que se passe-t-il, demande l'insurgé à l'un de ses camarades, un émigré plein d'expérience. Pourquoi ne me passent-ils pas les menottes et ne m'enferment-ils pas à la Tour? » demande-t-il à ce camarade.

— « Si tu t'étais mis en tête d'arracher les fleurs d'une plate-bande, tu allais tout droit au violon. Sinon, égosille-toi à ta guise, l'air, c'est bon pour la santé. »

Et le monocle du lieutenant-colonel prit son essor et se mit à sautiller tandis que montait le trille d'un rire jeune et sain. Oukoutchouïev se força à grand-peine à sourire.

— C'est bien ce qui nous préoccupe, mon jeune ami, c'est que vos fleurs, le moujik commencera par les... vous voyez ce que je veux dire. Sans compter nos Asiates. Quant aux Britiches — il avait employé le mot « Britiche » délibérément, tant il était en rage, on ne peut pas dire qu'ils mettent des gants, en Inde. Et y a-t-il si longtemps qu'ils ont étripé les Boers?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, poursuit Iekhn-Jägern, toujours provocant, mais... — il plissa le front pour montrer sa tension d'esprit — mais il se forme, au sein de la jeunesse, un type d'homme nouveau, celui du destructeur, du terroriste, du fanatique... Il est comme le vengeur des vengeurs. A chaque condamnation, la sienne, à chaque châtiment sommaire, le sien... En réponse aux événements de N.D. de Kazan, Karpovitch tue un ministre: Bogolépov. L'année dernière, nous avons perdu notre ministre de l'Intérieur. Cette année, aussitôt après l'exécution des fauteurs de troubles de Zlatoust, on a abattu le gouverneur Bogdanovitch... Et le plus terrible, c'est que le terroriste, l'agitateur, le révolutionnaire devient aux yeux de ce qu'il est convenu d'appeler la jeunesse avancée un personnage populaire, à la mode, si vous voulez. Non, mon cher, quoi que vous disiez, notre jeunesse nous crée bien des difficultés. Et ce n'est plus à coups de trique qu'on la mettra au pas. Il faut inventer une soupape...

Sur ces mots, Jägern sortit le carreau vissé dans son orbite et fixa sur son interlocuteur un regard plein d'expectative.

Oukoutchouïev s'empourpra, l'inquiétude lui serra la poitrine, mais trente secondes plus tard, le spasme passa... il se dit avec soulagement: « Cours toujours, tu ne m'auras pas. J'ai un principe dont je ne dévierai jamais. Ne compte pas me faire perdre le nord, Norvégien mal salé. »

— Vous me permettrez de ne pas être d'accord, commença-t-il non sans quelque sécheresse. N'auriez-vous pas un penchant secret pour les libéraux, par hasard? Nous n'avons que faire de vos soupapes et notre service a derrière lui une solide expérience — la fin de cette phrase résonna dur comme fer, si bien qu'il en fut lui-même content: — ce n'est

qu'une sévérité quatre fois accrue qui soustraira notre jeunesse à l'influence néfaste des Juifs et des étrangers. — Ici, le colonel, comme frappé d'une illumination subite, se souleva sur son siège et scruta le visage de son invité. Ne serait-ce pas un converti, par hasard? Hélas, son regard expérimenté ne découvrit pas le moindre soupçon de sémitisme. — La sévérité, rien qu'elle! Tenez, voulez-vous un exemple? poursuivit-il avec animation en pointant son verre à liqueur en direction de la salle que le public regagnait après un tour au buffet. — Regardez ce monsieur dans la troisième baignoire. Celui qui avance un fauteuil à une dame, vous voyez?

Iekhno-Jägern aperçut un jeune homme à la taille élancée, sanglé dans son habit. L'homme s'assit à côté d'une dame aux yeux noirs, lui dit quelque chose, sourit, porta la main à sa petite barbe. La dame leva les yeux vers lui et les rebaisa aussitôt après comme pour cacher sa confusion et sa tendresse.

— C'est Léonide Krassine, l'ingénieur qui dirige les travaux du secteur de Bibi-Eibat, de la société « L'énergie électrique », commenta-t-il à voix basse. Lui aussi, il a commis pas mal de sottises dans sa jeunesse et en a été puni, sévèrement puni pour sa plus grande chance. Et voilà, il a dit adieu à ses chimères socialistes et s'est retrouvé à la tête du plus grand chantier de la province. Vous l'auriez vu à l'ouvrage! On aurait juré un Américain. Voilà ce que signifie prendre le mal à la racine, et vous venez me parler de soupapes! . . .

Krassine ne prêtait aucune attention au chanteur. Même l'air de Cavaradossi qui d'ordinaire provoquait en lui une émotion profonde, avait à peine effleuré sa conscience, comme une vague alarme. Il pensait à Liouba. A Liouba et au passé, à l'avenir et à Liouba . . . c'était la première fois qu'il se trouvait au théâtre près d'elle, qu'ils étaient assis côte à côte, c'était première fois que rien ne les menaçait . . .

La main en écran devant les yeux, il regardait à la dérobée son visage levé, son long cou marqué d'une première ride ses yeux éclairés d'un bonheur immobile et comme



impérissable. Il craignait de bouger, de la tirer de ce bienheureux engourdissement.

Quand s'étaient-ils rencontrés? Il y avait une quinzaine d'années de cela. Ce jour-là, ils avaient, Broussniou et lui, passé une bonne heure devant leur pitance d'orphelins, une colle de pâte baptisée « croquettes », discutant du *Capital*, des contradictions de la Russie, des populistes. Le petit restaurant *Technolojki* était le seul endroit où l'on était à l'abri des *Pedell* (1).

Ensuite, il était allé avenue Zabalkanski, avait contemplé le couchant vert de la Baltique, puis était parti à grandes enjambées parmi les flaques de l'automne, offrant le visage au vent de la mer et de l'Europe, éprouvant un émoi incompréhensible et radieux.

Il n'avait guère fait plus d'une dizaine de pas, lorsqu'il rencontra leur troupe bruyante — une dizaine de personnes en tout. Il y avait Classon, le jeune Krzyzanowski, un personnage inconnu qui paraissait trente ans et avait toute l'apparence de l'éternel étudiant, type d'échalas nihiliste dont la mode appartenait déjà au passé. Il y avait aussi deux ou trois jeunes filles: quand Liouba posa les yeux sur lui, il tressaillit.

Non, ça n'avait pas été le coup de foudre. Ce coup au cœur, cet arrêt d'un instant, avait éveillé en lui un sentiment nouveau de plongée dans le temps, une perception confuse de son destin.

Classon et Krzyzanowski l'enrôlèrent dans leur bande en riant: ils allaient tous « chez le nihiliste ». L'un des Caucasiens avait reçu un colis et l'on allait fêter cela.

On était d'humeur à rire: « Les studiateurs sont les ennemis de l'antérieur! » Ils singeaient à cœur joie Mr Délianov, le ministre de l'Intérieur. Sans oublier Sa paisible Majesté qui, outre le trombone, possédait une autre passion dominante: faire mettre toute la Russie en uniforme. Quelqu'un récita des vers venus de Moscou, la ville aventureuse:

(1) Mot allemand (littéralement « bedeau ») qui désignait les membres de la police secrète chargés de la surveillance des étudiants. (N. d. T.)

*Notre jeune tsar aime la musique  
— Et corne son trombone toute la soirée! —  
Son talent, surtout d'ordre monarchique  
Hait la note ré, hait la note ré.  
Dès qu'un de ses ministres  
Propose une ré-forme  
Il biffe le « ré » du cuistre  
Et écrit « uni-forme ».*

Les chopes émaillées et les verres à facettes s'entrechoquaient, le vin de Kakhétie tournait les jeunes têtes.

Ce soir-là, Liouba et lui n'avaient pas échangé une parole, ils s'étaient efforcés de se tenir le plus loin possible l'un de l'autre, se bornant de temps à autre à laisser échapper une œillade furtive; il fallut attendre Nijni-Novgorod, l'exil, son arrivée comme agent de liaison de Broussniou . . .

Comme ils étaient jeunes! La Volga sans bornes en bas de la berge, la musique qui montait des bateaux . . .

Un frisson, des doigts qui s'enchaînent, deux jeunes regards fixés sur les lointains . . .

*Ta douce, ton inoubliable image  
Est près de moi, toujours, partout.*

Parfois, perdu dans une rêverie, il l'écoutait chanter et songeait au bonheur dont le destin lui faisait l'offrande. Comment avaient-ils pu se trouver, au milieu de l'océan humain? Qui les avait conduits jusqu'à ce banc? Liouba était l'éluë de son cœur, et pour toute la vie . . . Nous pensons, nous rêvons ensemble, les yeux dans les yeux, autour de nous l'espace se rétrécit, tout disparaît lorsqu'une bouche se presse contre une autre bouche et que tout près de vous des cils frémissent, effleurent votre peau . . . nous avons une seule et même peau et le bonheur y déferle d'une seule et même vague . . .

Lorsque quelque chose d'extérieur — tintement d'éperons, rire rassasié derrière un buisson, improvisation scabreuse, battue de sabots, claquement d'un fouet, grincement de gonds, miaulement de chat, son de trompes, musique des

bateaux — les désunissait, les séparait l'un de l'autre, tout en eux se contractait, rentrait dans sa coquille, bien que leurs bras se tendissent et leurs doigts se mêlassent dans un élan désespéré.

*Ta douce, ton inoubliable image  
Est près de moi, toujours, partout  
Inaccessible, toujours la même  
Comme une étoile au firmament.*

Ils savaient d'avance que leurs amours étaient condamnées. Lui, avec la lucidité d'un révolutionnaire de profession, il voyait se profiler l'image de l'exil, des convois, la vie clandestine, la maigre solde du Parti. Ils n'avaient pas droit au bonheur, car...

«... chacun de nous doit être prêt, à tout instant, avec d'autres semblables à lui, à se jeter là où s'ouvrira la brèche la plus large.» C'est ce qu'il avait écrit à son frère, à un moment où il était convaincu que la brèche allait bientôt s'ouvrir.

Bien des années s'étaient écoulées. Tout, dans leur vie, avait changé... Il y avait quand même cette instabilité, et cet engourdissement bienheureux...

Une fois de plus, l'impossible était arrivé: ils étaient réunis! Il avait retrouvé son « élue pour la vie ». Que de fois, lorsque d'autres femmes, belles, fières, aimables, pitoyables étaient apparues dans son existence, il lui avait semblé qu'il l'avait oubliée pour toujours, son « élue ». A chaque fois il se disait: « Liouba, c'est fini, je l'ai oubliée une fois pour toutes ». Il avait passé ces dernières années à s'en convaincre, à tenter de se leurrer, mais voilà que l'avenir leur ménageait des retrouvailles.

Ils se revoyaient à l'âge où l'on sait que le bonheur est éphémère, mais qu'importe... qu'importe s'ils ne peuvent le retenir, pour la peine, elle, son « élue », elle était à présent à ses côtés et elle, il saurait la garder, en dépit de sa féminine lassitude, du souvenir de ses maris, de ses enfants, des offenses qu'elle avait subies et de son timide espoir. La porte de la loge s'entrouvrit:

— La station vous demande au téléphone, Monsieur. Il se

rendit dans le salon du directeur, décrocha le cornet de l'appareil et entendit une voix légèrement voilée, familière :

— C'est toi, Kozerenko?

— Oui, Monsieur. On vous attend, ici.

— Qui?

Il y eut un silence, très bref, mais suffisamment éloquent pour Krassine, sur quoi Kozerenko articula :

— Un envoyé de la direction.

« Cassian ou Ignate, ce n'est pas le moment. C'est donc quelqu'un de plus haut-placé », se dit Krassine.

Il retourna dans sa loge, se pencha vers Liouba et remarqua alors un petit rayon lumineux qui les effleura à peine : le monocle du lieutenant-colonel de gendarmerie qui l'avait observé de la loge d'en face.

— Liouba, on me rappelle à la station, dit-il assez fort pour être entendu des loges voisines. Il est arrivé quelque chose à la chaufferie. Kozerenko viendra te chercher, à moins que j'aie le temps de tout régler et de revenir.

Il redressa le dos et regarda la loge d'en face. Le lieutenant-colonel inconnu le regardait avec un sans-gêne débonnaire. Quant au colonel Oukoutchouïev, qu'il connaissait, il semblait chuchoter quelque chose d'un air mécontent, comme s'il cherchait à dissuader son voisin de cette incivilité.

« Tout montre que c'est un visiteur de la capitale », songea Krassine en quittant la loge d'un pas rapide.

Il trouva sa calèche non loin du théâtre. Dandourov, son fidèle écuyer, assis sur le siège, tirait sur sa bouffarde.

— A la station, Ghéorghî, et plus vite que ça!

Il sauta lestement sur le marchepied et les chevaux filèrent.

Le visiteur quitta le fauteuil de cuir où il était assis et s'avança vers lui; il était grand, voûté, les épaules larges et maigres, le regard étrange, comme perpétuellement distrait, le sourire vague. C'était Glébov (Nosskov), un membre du Comité central!

Krassine le rejoignit, lui secoua l'épaule.

— Vladimir!

— Bonjour, Léonide, dit doucement l'autre.

Les visites des agents de liaison permanents d'Ignate et de Cassian suffisaient à le rendre heureux. Alors, que dire d'un membre du Comité central! De telles rencontres dissipent les doutes, les alarmes, on sent que l'on n'est plus seul, que vos compagnons d'idées ne se chiffrent ni par dizaines ni par centaines, mais par milliers, que vous êtes organisés, que vos rangs sont serrés, que vous êtes un parti!

— J'ai à vous parler de nombreux problèmes, dit Glébov en toussant dans son poing, mais le plus important est celui de « Nina ».

— Vous désirez y aller vous-même?

— Si c'est possible . . .

Krassine arpena nerveusement la pièce, regarda par la fenêtre, scruta la nuit noire comme le mazout où perçaient quelques petites taches de lumière.

Lui aussi, cela faisait longtemps qu'il avait terriblement envie de revoir « Nina », mais par mesure de précaution, il se l'interdisait.

— Dans ce cas, Vladimir, dit-il en se tournant vers Glébov, il faut d'abord vous mettre en tenue.

— En tenue? Mais je croyais avoir l'allure d'un véritable dandy! Regardez, j'ai une cravate, des manchettes . . .

— Sur lesquelles on pourrait parfaitement écrire à la craie, plaisanta Krassine. Je jurerais que vous avez voyagé en troisième. Venez faire un brin de toilette.

— Dites-moi, Léonide, mais c'est l'Europe, chez vous, une véritable entreprise européenne! dit Glébov émerveillé en examinant le bâtiment principal qui brillait de tous ses feux.

— Ça vous plaît? s'exclama Krassine, ravi, en se mettant tout de suite à lui raconter comment ils construisaient la station, d'un ton enthousiaste, énergique, en le tenant fermement par le bras et le guidant à travers la cour.

Le bras agrippé par cette main ferme, assourdi par ce flot de paroles, Glébov se contentait de contempler avec

tendresse le profil énergique de « Nikititch » ; cet homme-là lui plaisait beaucoup.

— Vous aimez tout cela? demanda-t-il. Le chantier, l'industrie, l'électricité?

Krassine s'arrêta, son regard se figea.

— Oui, dit-il en souriant après quelques instants de silence. J'aime tout cela presque autant que mon activité principale.

Ils allaient lentement en calèche le long de la bergée. De rares réverbères oscillaient dans la brise légère. Les feux des bateaux scintillaient sur la mer. La lune, perçant par moments les nuages, éclairait les étranges contours de la ville orientale.

— Que pensez-vous de la scission? demanda Glébov.

— Je suis du côté de la majorité.

— Je vous félicite. Savez-vous que vous avez été coopté au Comité central?

— C'est en cette qualité que j'ai figuré au conseil de Kou-touïssi et que j'ai rencontré Clair à Kiev. — Ce que vous avez fait lors des grèves de juillet, on le sait aussi bien chez nous qu'à l'étranger. — Glébov toussota. — Vous êtes vraiment formidable, Krassine!

— C'est juillet qui a été formidable, s'exclama Krassine d'une voix jeune et gaie. Ce qui a stupéfié les autorités, c'est l'envergure des événements. Il est certain que l'*Iskra* (1) a transformé le feu de Bakou en un immense brasier. Nous craignons que les ouvriers du pétrole se limitent à des revendications de salaires, or ils ont défilé slogans de l'*Iskra* en tête.

— On m'a récemment écrit que le Vieux (2) affiche bien haut la bonne opinion qu'il a de votre activité.

— Voilà qui fait plaisir, articula Krassine.

Le menton posé sur le pommeau de leur canne, comme le voulait la mode anglaise, ils ballottaient dans leur landau à ressorts et produisaient un effet on ne peut plus favorable.

(1) *L'Étincelle*, premier journal social-démocrate (N° 1 le 11 mars 1900) à couvrir toute la Russie. Fondé par Lénine. (N. d. T.)

(2) L'un des pseudonymes de Lénine. (N. d. T.)

Le colonel Oukoutchouïev qu'ils croisèrent dans son équipage porta la main à sa casquette avec une sorte d'approbation contenue...

Krassine souleva tout juste, non sans désinvolture, son élégant chapeau.

... Un vent paresseux venu de Perse avait fini par chasser les nuages au-dessus de Bakou et le clair de lune inondait sans entraves la terre lorsque Krassine et Glébov, suivant une ruelle étroite de la ville tatar, atteignirent la maison où se trouvait « Nina », leur imprimerie clandestine. Murs blancs aveugles, ombres nettes, contrastantes.

Des chiens aboyèrent...

Le portillon leur fut ouvert par « Sémione » (Trifone Énoukidzé). Il leur fit traverser une courette qui sentait l'herbe d'automne, tourna la clé d'une seconde porte et attendit d'avoir pénétré dans une pièce faiblement éclairée par une lampe à pétrole pour dire enfin à voix haute:

— La bienvenue, camarades.

Après quoi l'on ouvrit la double porte d'une grande armoire d'où monta une odeur de naphthaline. Sémione écarta quelques loques, pénétra dans l'armoire et dit:

— Suivez-moi.

Ils descendirent un petit escalier en escargot, très raide, dans l'obscurité la plus complète. Soudain, une lumière brutale les aveugla: Sémione venait de pousser la porte d'un vaste local dont deux tapis recouvraient le sol asphalté et qu'éclairait une lampe à incandescence.

Les typos faisaient la pause. Sylvestre Tordïa, assis dans un coin, grattait sa guitare. Vano Stouroua et Karamán Djachi lisaient ensemble le même livre. Vano Bolkvadzé et Vladimir Doumbadzé jouaient aux cartes. En voyant la porte s'ouvrir, ils bondirent sur pied.

— Vous connaissez Nikititch, camarades, dit Sémione. Et ce camarade-ci est Glébov, du Comité central.

Tandis que Glébov faisait la connaissance des typos, Krassine examina les murs et nota avec satisfaction que l'entrée secrète était absolument invisible.

— Eh bien, Vladimir, essayez de trouver l'entrée.

Krassine et les typos échangeèrent des œillades; tandis que Glébov s'efforçait de dépister un endroit suspect.

— Et notez bien, camarade, que Glébov est un vieux routier de la clandestinité. Alors qu'y verraient les gendarmes? Allez, Sémione, vas-y.

— Sésame, ouvre-toi, dit Sémione.

Aussitôt une partie du mur glissa de haut en bas dans une rainure.

— C'est à n'en pas croire ses yeux! s'exclama Glébov.

— Le plan est de Nikititch, parada Bolkvadzé.

Glébov était stupéfié par « Nina », par l'organisation du travail, par la presse toute neuve — une presse d'Augsburg — par la qualité de travail. Il était incapable de distinguer une brochure de Bakou de la même imprimée à l'*Iskra*. Krassine, lui non plus, ne cherchait pas à dissimuler son plaisir.

Sa « Nina » était sa fierté.

— Cela n'a rien d'étonnant, expliquait-il à Glébov. Nous commandons nos caractères à la fonderie de Lechak et le papier, nous le recevons de Lodz.

Avec de petits rires, il montra à Glébov un *Programme d'Erfurt* de Kautsky qu'ils venaient de tirer.

— Ce n'est pas mal, non? Nous en avons envoyé un exemplaire à l'auteur. Notre *Genosse* (1) en a été ravi et très touché. Au fait, nous vendons le livre aux libéraux et en tirons pas mal d'argent.

Après la visite de l'imprimerie, ils tinrent conseil. Glébov était ému, à tout instant il renvoyait en arrière la mèche de cheveux blonds qui lui retombait sur le front.

— Camarades, au nom du Comité central, je vous remercie. Votre imprimerie est le poêle de toutes les Russies, il réchauffe notre prolétariat tout entier . . .

Puis on se mit à parler du Congrès. Les conjurés s'en tenaient à la ligne de Lénine, seul Karamán Djachi parlait de l'autorité de Plékhanov et de Martov, et de l'argumentation des *menchévik*. Ses camarades l'interrompaient, le géorgien et le russe s'entremêlaient; à tout instant venaient

(1) En allemand: camarade. (N. d. T.)



voler sous le nez de Djachi des doigts réunis en un geste caractéristique.

Krassine regardait les visages amis, tout blêmes de vie souterraine. Quelle force d'âme que celle de ces hommes qui s'étaient volontairement rayés de la vie normale, quel dévouement à leur idéal!

A la fin de l'entretien, il informa les imprimeurs de l'essentiel.

— Nos amis de Tiflis ont mis la main sur un agent provocateur. D'après ce qu'il a dit, il apparaît que la Secréte commence à se douter de l'existence de « Nina », mais pour l'instant, elle ignore ce que c'est: une dame, un cheval ou une machine infernale.

Il faut tripler de précautions. Après le démantèlement des imprimeries de Kichiniov et de Pétersbourg, le Comité central a décidé de faire de « Nina » l'imprimerie centrale du parti.

## CHAPITRE II

### ALLEZ, MON SABRE JOLI!

L'hiver de 1903 commença, dans l'isthme de Carélie, par des tempêtes déchaînées.

Ils se rendaient à la gare. Pour se faire entendre, il fallait presque crier: sous l'effet du vent d'hiver de la Baltique, les pins grinçaient, grondaient, craquaient, leurs rameaux gelés tintaient, des bouffées de vent chassaient en travers de la route des giclées de sable mêlé de neige, les lames furieuses de la baie venaient déferler à l'extrémité du rivage pris par les glaces: on aurait dit que le paisible Sestroretsk était devenu l'épicentre de toutes les bourrasques.

— Donc, cher ami, vous me ménagez une entrevue avec Morozov pour dans trois jours?

— Comme convenu . . .

— Merci. Au revoir.

Gorki suivit des yeux Krassine qui s'éloignait d'un pas ferme sur le quai, les pieds chaussés d'élégantes bottines anglaises, les mains gantées de cuir, le chapeau légèrement penché sur l'oreille, et se dit:

« Ça, c'est un nouveau type de révolutionnaire. Pratique énergique, sûr de lui. Et sans pathos.

Peu de temps après, Krassine se retrouvait à Moscou.

— . . . Le vin est-il à votre goût?

— Oui, mais ce sujet de conversation, nous le laisserons pour plus tard. Maxime vous a sans doute déjà mis au courant de l'objet de notre conversation?

— Je peux vous offrir vingt mille roubles par an. Cela vous arrange-t-il?

— Vingt-quatre mille roubles nous auraient mieux arrangés. Exactement de quatre mille roubles.

Morozov s'esclaffa et leva son verre.

### AU COMITÉ CENTRAL DU P.O.S.D.R. (1)

... J'insiste toujours pour que l'on nous envoie sans faute Boris, Mitrophane et le Cheval (2). il faut que les gens se rendent compte par eux-mêmes de la situation, et non qu'ils tirent l'âlène à des milliers de verstes du soulier, en se cachant la tête sous l'aile et en profitant de ce qu'il faut trois années de cheval et le pouce pour arriver d'ici au Comité central.

Rien n'est plus absurde que l'opinion selon laquelle travailler à la réunion du congrès, à la propagande dans les comités, à y faire adopter des résolutions réfléchies et décisives (et non larmoyantes) exclut toute activité « positive » ou la contredit. Cette opinion ne fait qu'illustrer l'inaptitude d'aucuns à comprendre la situation politique actuelle du Parti.

... Je pense que les membres de notre Comité central sont vraiment des bureaucrates et des formalistes, et non des révolutionnaires. Les hommes de Martov leur crachent dans la gueule; alors, ils s'essuient et me font la leçon: « cette lutte est inutile! » ...

Le Vieux

La communication présentée à l'Association Polytechnique de Moscou sur les installations d'énergie de Bakou fut un très grand succès, et pourtant, alors qu'il rentrait à son hôtel par les ruelles de l'Arbat, les pensées de l'orateur étaient bien éloignées des problèmes de l'électricité.

Demain, il allait voir trois membres du Comité central: Nosskov, Halpérine, Krzyzanowski. Il fallait que le C.C. se forme une opinion décisive quant à la proposition du Vieux de réunir le III<sup>ème</sup> congrès. Les perpétuelles dissensions de

(1) Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie que nous désignerons par la suite par le sigle S.D. (N. d. T.)

(2) L'un des pseudonymes de Krassine. (N. d. T.)

nos organisations à l'étranger étaient très irritantes... Lénine et Martov se livraient à des attaques réciproques, Lénine en appelait à « la déclaration de la guerre contre Martov et l'Organe Central. (1) » A quoi bon cette guerre? A l'étranger, on croit qu'il n'y a rien de plus important qu'elle, et nous il nous semble qu'elle ne vaut pas tripette. Ils feraient bien d'essayer eux-mêmes, d'organiser les liaisons, les transports de tracts, d'installer les imprimeries, d'assurer la propagande dans les usines, de se procurer de l'argent... Il est facile d'élaborer théorie sur théorie au bord du lac de Genève.

C'est contre l'autocratie qu'il faut lutter et non contre Martov, on verra plus tard lequel est le plus marxiste des deux... Ce qui tombe bien, c'est que je vais désormais pouvoir m'installer beaucoup plus près des capitales en toute légalité. Bravo, Morozov! Comme il a vite fait d'officialiser nos rapports!

Avec un sourire, Krassine revit Savva Morozov se frayant un passage vers lui après qu'il ait donné lecture de sa communication, ses petits yeux tout brillants; il s'était présenté comme s'ils ne s'étaient jamais vus et lui avait proposé un emploi fort enviable à son entreprise d'Orékhovo-Zouïevo. Les industriels et les ingénieurs qui entouraient l'orateur s'étaient bornés à échanger des regards significatifs: Morozov en personne, voyez-vous ça!

### A L. KRASSINE (2)

*... J'ai reçu la visite de votre « ami » qui m'a laissé espérer votre visite, mais Nil a démenti cette nouvelle. Il serait extrêmement dommage que vous ne veniez pas, car sans conteste, et de tous les points de vue, c'est indispensable: si nous ne parvenons pas à nous voir et à faire sérieusement le tour de la question, il y a des myriades de malen-*

(1) *l'Iskra*, bien entendu. (N. d. T.)

(2) La lettre de Lénine dont les extraits figurent ici ne peut avoir été écrite qu'après le 26 mai 1904 à Genève. (N. d. A.)

*tendus qui ne feront que croître, embellir et freiner notre travail. Écrivez-moi sans faute si vous pouvez venir (...)*

*(...) Si nous ne voulons pas être de simples pions, il faut que nous comprenions la situation présente et élaborions le plan d'une lutte de principe, contenue mais inflexible, au nom du parti contre les groupuscules, au nom d'une organisation conforme aux principes révolutionnaires contre l'opportunisme. Il est temps d'en finir avec les vieux épouvantails, avec l'idée qu'une lutte de cet ordre équivaut à un schisme, il est temps de ne plus se cacher la tête sous l'aile et de se mettre à l'abri de ses devoirs envers le parti en invoquant l'« action positive ».*

*Je vous serre la main et attends votre réponse.*

*Bien à vous  
Lénine*

A travers le feuillage épais se découpait une large fenêtre et l'on apercevait des hommes assis autour d'une table dans des attitudes détendues, en manches de chemise et le gilet déboutonné, tant la chaleur était torride. Ces hommes, plongés dans une conversation sérieuse et sans hâte, tambourinaient des doigts sur la table, fumaient, tournaient vers l'un ou l'autre leur front plein d'intelligence. De temps en temps, une charmante dame venait verser du thé dans leurs tasses, renouvelait la provision de confiture. Alors, les interlocuteurs lui parlaient, elle leur répondait, riait et quittait la pièce avant que le sourire se soit éteint sur ses lèvres.

Un spectateur d'occasion aurait sans doute pensé que ceux qui s'étaient réunis autour de cette table étaient les membres de quelque association scientifique ou commerciale, ou même tout simplement des amis, que ce qui se déroulait ici était l'un de ces interminables thés d'intellectuels à la russe, où l'on parlait du sens de la vie, du devoir envers le peuple, de religion, de littérature, de ces incroyables machines volantes pourvues de moteurs à combustion interne — « ne serait-ce pas, messieurs, l'avant-coureur des oiseaux d'acier de l'Apocalypse? »

Quant au spectateur averti, celui dont ses fonctions exige une curiosité extrême, il aurait eu pas mal de fil à retordre:

les buissons qui poussaient devant la maison étaient inextricables, en outre on avait dissimulé tout au long de la barrière un barbelé armé de boîtes en fer blanc, si bien que le spectateur « averti » aurait déclenché, pour s'approcher de la fenêtre, un tintamarre de tous les diables et, pour clore le tout, ce pauvre curieux aurait risqué d'être pris au collet, dans le noir, par quelque main solidement musclée.

Cependant, ce que l'on examinait, autour de cette table hospitalière était la « Résolution de Juillet » du C. C. et ceux qui prenaient part à la discussion s'appelaient Noskov, Krassine, Halpérine.

— Ecoutez, le Parti a plus que jamais besoin d'unité. Deux dangers menacent en ce moment la social-démocratie. Le premier est commun à toutes les forces révolutionnaires — ce sont les âcres fumées d'un patriotisme cocardier lié à la guerre . . .

— Je suppose que ces fumées-là ne vont pas tarder à se dissiper par la grâce de nos brillants généraux et amiraux.

— . . . le second danger est que nos dissensions internes nous placent au second rang des forces révolutionnaires. Regardez comme les S.R. (1) sont devenus actifs, ces temps derniers : Evguéni Schaumann blesse mortellement le gouverneur-général de la Finlande. Sazonov a exécuté Pleve. Nous aurons beau dénoncer la tactique du terrorisme individuel, ces actions d'une témérité folle, cet esprit d'abnégation font profondément impression sur la population en général et la jeunesse en particulier. Enfin, les S.R. commencent à s'infiltrer dans notre domaine réservé : les mouvements de grève. Nous enfoncer dans nos querelles intestines, c'est faire cadeau des ouvriers aux S.R. et à l'« Union » de Gapone. Ce que nous devons faire immédiatement, c'est nous rendre dans les usines et non pas siéger dans de lointaines Palestines.

— Il n'en reste pas moins que les comités d'Odessa, d'Ekatérinoslav, de Tver, de Pétersbourg et de Kazan ont voté pour le congrès.

— Ça, c'est l'œuvre du Vieux. Le bruit circule qu'il a déchainé sur nos têtes de pleines brassées de foudres.

(1) Sociaux révolutionnaires. (N. d. T.)

— Je préfère qu'on me dise trop accommodant plutôt que dissident. Donc, nous étudions la propagande du III<sup>ème</sup> Congrès, nous limitons les devoirs du Vicux, en tant que représentant du C.C. à l'étranger, à la fourniture des publications dont le C.C. peut avoir besoin, nous excluons Zemliatchka et cooptons Lioubimov, Karpov et Doubrovinski.

— Tous les trois des champions de l'accommodement?

— Tout de même, ne sommes-nous pas en train d'accumuler les gaffes, mes bons amis?

— Ecoute voir, Léonide, ça fait dix fois que tu en parles, de ces gaffes. Ce n'est plus drôle du tout.

— Bien, je vais essayer de vous répondre en m'aidant de l'argumentation du Vicux. Simplement pour mettre au point une autre idée, bien qu'elle ait déjà été exprimée avec la plus extrême clarté. Ainsi, nous nous abusons nous-mêmes en croyant que nous réunifions le parti. En fait, nous nous laissons mener par la bride par Martov et Plékhanov. Notre activité peut nous amener à ce que, confrontés avec des événements décisifs, nous pourrions, de parti combattant, nous transformer en un parti chèvrechoutiste, en un conglomérat de groupuscules de beaux-parleurs et de théoriciens. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— La seule réponse consisterait à reprendre notre réunion de ce jour dès le début.

— Alors, il n'y a plus qu'à réchauffer un samovar de plus.

— Et pour cela... casser quelques brindilles ou quelques gaffes de plus.

Les cinq hommes éclatèrent d'un tel rire que la maîtresse de maison vint glisser dans la pièce un coup d'œil effrayé.

— Qu'y a-t-il, camarades? Vous avez faim?

### DE LA DÉCLARATION DE LÉNINE CONSÉCUTIVE A LA RUPTURE DES INSTITUTIONS CENTRALES AVEC LE PARTI

décembre 1904

(...) je considère que j'ai le droit, et même le devoir de prendre part à l'arbitrage de (...) la mise en accusation de trois membres du C.C.: Glébov, Valentin et Nikititch (...)

(...) Je les accuse d'avoir utilisé les pouvoirs à eux conférés lors du II<sup>ème</sup> Congrès pour étouffer l'opinion publique telle qu'elle s'est exprimée par son soutien à la réunion d'un III<sup>ème</sup> Congrès.

(...) ils n'avaient aucunement le droit de dissoudre le bureau du sud pour propagande en faveur du congrès. Ils n'avaient ni le droit formel ni le droit moral de m'infliger un blâme, à moi, membre du Soviet du parti, pour avoir voté en faveur du congrès...

(...) Ils n'avaient nullement le droit de refuser de me communiquer le protocole du Soviet et de me priver, sans n'avoir formellement exclu du C.C., de toute information sur la marche des affaires de ce même C.C., de la nomination de nouveaux agents en Russie et à l'étranger, des pourparlers avec la minorité, de la situation de la caisse, etc.

(...) Ils n'avaient pas le droit de coopter trois nouveaux camarades (accommodants), sans faire passer cette cooptation par le Soviet comme l'exigent les statuts du parti lorsqu'il n'y a pas unanimité, ce qui était le cas, puisque j'avais protesté contre ces cooptations.

## JOURNAUX AGENCES

1/1 — 1905 — UNE BOMBE DÉTRUIT LA MAISON DU GOUVERNEUR DE SMOLENSK.

2/1 — ATTENTAT MANQUÉ CONTRE TRÉPOV A MOSCOU.

3/1 — COMMENCEMENT DE GRÈVE A L'USINE POUTILOV. UNE DÉPUTATION REPRÉSENTANT DOUZE MILLE OUVRIERS A EXIGÉ DE FOULON, GOUVERNEUR DE LA VILLE, QU'IL CONGÉDIE SMIRNOV, LE DIRECTEUR DE L'USINE.

## ORDRE DU JOUR DE SA MAJESTÉ À L'ARMÉE ET À LA FLOTTE

*Port-Arthur est passé aux mains de l'ennemi. Nous avons lutté onze mois pour le défendre. Sa vaillante garnison a été coupée plus de sept mois du monde extérieur.*



*(...) Paix à leurs cendres et gloire éternelle aux inoubliables fils de la Russie qui sont morts en défendant Port-Arthur. Loin de la Patrie, ils sont tombés au champ d'honneur pour leur Souverain, débordants de vénération et d'amour pour leur Tsar et leur Patrie.*

*Mes vaillants soldats, mes vaillants marins, que le malheur qui nous atteint ne vous trouble pas.*

*Avec toute la Russie, je crois que le jour de votre victoire viendra et qu'avec la bénédiction du Seigneur, mon armée et ma flotte, exerçant conjointement leur pression, briseront l'ennemi et porteront bien haut l'honneur et la gloire de notre Patrie.*

*Fait et écrit authentiquement de la main de Sa Majesté  
Nicolas »*

*« ... 4. 1. 05 — Jardinier-apiculteur expérimenté, célibataire, 17 ans d'expérience, excellentes références, cherche place à l'année. Exécute consciencieusement et avec soin travaux divers pour salaire très modique. »*

*5. 1 — L'assemblée des ouvriers des usines et fabriques de Russie examine le texte d'une pétition au Tsar.*

*6. 1 — Lors de la bénédiction des eaux de la Néva, le canon qui devait tirer à blanc a craché de la mitraille sur la tribune où se trouvait le Tsar.*

*8. 1 — Une députation d'écrivains et d'animateurs sociaux de Pétersbourg se rend chez Witte et Sviatopolk-Mirski en les priant d'arrêter le carnage qui se prépare.*

*9. 1 — Pas un journal n'est paru dans la capitale.*

Le Champ de Mars était noir, et tout alentour n'était que confusion, taches de neige et de sang, peaux de mouton éventrées, fichus de femmes, bonnets, rictus figés, poings serrés, et puis des yeux, des yeux, des yeux...

Du marchepied du camion à chevaux où il se trouvait,

Krassine aperçut soudain dans la foule tout contre les dragons, la tête de Gorki, ses mèches qui s'échappaient de sous son bonnet de fourrure, sa moustache de phoque. À côté de lui, l'œil luisant, à demi-fou, un bel homme à la chevelure bouclée en qui il crut reconnaître Benois, vociférait. Un jeune dragon, presque un gamin, cherchait à les rejoindre en faisant au-dessus de sa tête de grands moulinets avec son sabre. Il poussait des cris aigus, inspirés par une pure chiennerie. Il prenait peut-être Gorki et Benois pour des menteurs. Il allait les estropier, les tuer!

Krassine sauta de son marchepied et se rattrapa à une paire d'épaules.

— C'est Gorki qui est là-bas, cria-t-il, Gorki! Sauvez-le!

Il joua furieusement des coudes, mais sans réussir pour autant à progresser d'un pouce.

La foule l'entraînait vers le Jardin d'Été. Manifestants et curieux se mêlaient en un véritable chaos. Par-dessus la buée qui montait en volutes, on apercevait le reflet mat de la flèche de Pierre-et-Paul. Krassine avait perdu Gorki et Benois de vue. Derrière lui, quelqu'un sanglotait. Il se retourna et tressaillit d'horreur: ce qui pleurait contre l'épaule d'un ouvrier était un visage fendu en deux. Ce visage — probablement féminin — pleurait l'irréparable qui venait de s'accomplir.

— Un mouchoir! Prenez ce mouchoir! s'écria Krassine d'une voix méconnaissable.

Quelqu'un saisit le mouchoir et le fit passer derrière. Le mouvement s'accéléra comme si une force inconnue s'était emparée de la foule et l'avait poussée le long du canal Lebiajaïa derrière lequel, pleins d'une paix blanche et tranquille s'élevaient des arbres et des sculptures abritées du froid sous des caisses. Une fusillade nourrie retentit du côté de la place du Palais.

Sursautant de dégoût, mais s'échauffant lui-même de la haine qu'il portait aux ennemis de la patrie, Pétounine, le jeune dragon, taillait de droite et de gauche. Parfois, lorsque sa lame coupait une grosse artère à la volée, le sang de l'adversaire jaillissait en fontaine et ses éclaboussures retombaient sur les joues roses et rondes, sur les pe-

tites moustaches couleur de maïs et même sur les yeux bleus de Pétounine, tout vitreux de fureur.

Sa demi-section tranchait systématiquement à gauche et à droite autour de lui. Les chevaux se cabraient, hennissaient, les soldats abanaient savoureusement.

« Preux, héros de légende! sanglotait, suffoquait Pétounine. SO-CIA-LISTES!... Vermine rouge... maudits, galeux, teigneux, vampires... beaux intellectuels puants... parfumés au hareng... Socialistes maudits... famille de vipères. Allez, mon sabre joli, et vlan! et vlan!... sales rats clandestins, pouilleux, bafouilleux... vous en prendre au Tsar, vous repaître de son sang... malins, rusés, les poches pleines d'or japonais... larbins des Rouges... vous vous abritez sous nos saintes icônes... et vlan dans le ventre!... et vlan dans l'œil... louez des... Anglais... à un rouble pièce... Japonais aux yeux bridés... étrangler notre prince héritier, hein? ... submerger nos trônes de votre merde de bandits... Je la vois!.. Je la vois la moustache de phoque du premier donneur du Christ, Maxime Gorki, attends voir... l'oreille, la tête, l'entrejambes, tout va y passer, et toi, le beau frisé à côté, attends un peu, espèce de singe, que je te fasse tâter de mon sabre!

— Seigneur! Qu'est-ce qu'ils nous font?

— Dragons! Sales roquets! Vous-êtes-t-y des Russes, oui ou non?

— Bourreaux sanglants! Chiens!

— Qu'est-ce que vous faites-là, scélérats!

— C'est sur les Japonais qu'il fallait taper comme ça.

— Ils ont écrasé un gamin!

— Salauds! Assassins! A mort!

— Ils nous prennent pour des bêtes. Quelle boucherie!

L'infanterie grelottait. Dès la deuxième salve, sa mission était, somme toute, accomplie. Les dragons s'étaient portés en avant. La piétaille battait de la semelle, se bousculait, faisait ce qu'elle pouvait pour se réchauffer.

— Boukhine, qu'est-ce que tu fous là, la gueule ouverte? T'as la frousse? Il va t'entrer une corneille dedans!

— Non, c'est terrible! C'est des hommes, quand même!

— Boukhine, frotte-toi les esgourdes, sinon elles vont se casser.

— Remonte plutôt ta culotte, sinon tu vas perdre ton cul! Eh, Boukhine!

Les dragons dégageaient lentement mais sûrement le pont Troïtski. Les sous-offs d'infanterie discutaient de savoir combien il était resté de morts dans la neige: plus ou moins de cent? Tout compte fait, ils se montaient à plus de cent.

— Tu vois ce blanc-bec de dragon, Victor? Celui qui fait tant de zèle? Tâche un peu de le choper.

La pierre lancée du deuxième étage atteignit Dmitri Pétounine en plein sur la tête. Le vaillant guerrier s'affala sans un cri sur l'encolure de son cheval, lequel fit un écart et enfila une rue latérale.

Krassine courait avec la foule sur les quais de la Moïka. Près de la maison de Pouchkine, un groupe de jeunes ouvriers et d'étudiants arrachait les pavés de la chaussée durcie par le gel. Quel bonheur! ils résistaient, enfin! Il était déchaîné, il en tremblait. Il tourna la tête: sabre au clair et en ordre serré, les cavaliers fonçaient droit devant eux.

Des mains s'emparèrent de Krassine et l'entraînèrent sous une arche.

— Vous êtes fou, Krassine! Vous voulez mourir avant d'avoir vu la révolution?

Candide (Kirillov) et un autre dont Krassine ne parvenait pas à retrouver le nom le traînèrent longtemps par un labyrinthe de cours communicantes. Sous les porches, on pansait les blessés. Ils finirent par atteindre la perspective Nevski à l'angle de la rue Sadovaïa.

Pendant ce temps, Pétounine, toujours évanoui, galopait à travers Saint-Pétersbourg comme le Cavalier sans tête de Mayne-Reid. Par une sorte de miracle, il n'avait pas vidé les étriers, tandis que son cheval divaguait à travers les rues dans de vaines tentatives de retrouver les chères odeurs de son écurie, de l'avoine, de ces choses chevalines qui lui étaient propres, les seules qu'il affectionnait, car

bien que cheval de bataille, il n'aimait ni l'odeur du sang ni celle de la poudre.

Pétounine finit par revenir à lui et découvrir qu'il se trouvait sur le quai d'un canal. Pas une âme aux alentours, mais d'innombrables fenêtres couvertes de givre renforçaient encore son sentiment de solitude. Il ne reconnut pas les lieux et prit peur. Puis, il regarda en arrière et reprit un peu courage. Au loin, quelques cosaques dispersaient une foule clairsemée. Et cela, dans un silence absolu: les sons ne lui parvenaient pas. Soudain, tout près, une forte détonation retentit: c'était la glace du canal qui se brisait. Si bien que Pétounine fut saisi d'une fine tremblote. Il fit volte-face et partit à bride abattue rejoindre les cosaques. Les cosaques allaient rattraper les malheureux rebelles quand tout d'un coup ces derniers disparurent sous une porte cochère. Elle en connaît des tours, cette engance-là! — Hop! s'écria-t-il, comme pour aiguillonner ses cosaques qui n'en avaient aucun besoin, car, arrachant les portes et brisant les vitres, ils étaient entrés à cheval dans le cabaret où les fugitifs avaient cru trouver asile.

Le temps que Pétounine arrive et jette un coup d'œil par la porte béante de l'estaminet, tout était terminé. Des corps vêtus de loques noirâtres et crasseuses s'entassaient à terre et le patron, hoquetant de terreur, gisait derrière son comptoir. Un à un, les cosaques regagnaient le quai. L'un d'eux sifflait de la vodka à même le goulot et l'apparition d'un officier des dragons ne parut nullement l'émouvoir.

— Bravo, les Cosaques! cria Pétounine.

— On fait de son mieux. Votre Noblesse, répondit l'autre avec un sourire nonchalant teinté d'arrogance.

Sur quoi il jeta sa bouteille vide.

Les Cosaques poursuivirent leur route. Le bruit des sabots sur la chaussée glacée alla s'éloignant, mais Pétounine ne parvenait pas à bouger de place. Ses yeux erraient d'un visage figé à un autre visage figé, et une pensée horrible torturait tout son être: « Non, ils n'ont pas l'air juif. » Son cheval piétinait devant la porte ouverte et les vitres brisées de l'estaminet saccagé. Soudain, dans le fond de la salle, une porte grinça et livra passage à un jeune homme aux

joues rubicondes bâti comme un preux. Il portait une courte pelisse de fourrure grossière, on aurait même dit du loup, non? et de hautes bottes, elles aussi en fourrure. Ses yeux purs luisaient. Il enjamba les morts, et se dirigea tout droit vers Pétounine, lequel, comme envoûté, ne pouvait bouger de place.

— Te voilà pris, boucher! dit le jeune homme avec un sourire jovial en se plantant contre la tête du cheval. Descends!

Pétounine sortit son sabre d'une main tremblante, mais aussitôt des doigts d'acier s'emparèrent de son poignet. Le sabre tomba sur le pavé avec un bruit clair tandis que le dragon vidait les étriers.

Il se releva aussitôt et porta la main à son revolver, mais le jeune homme aux yeux clairs lui envoya un coup de manchette à la gorge, une bourrade au plexus, le prit au collet et entraîna son corps inerte au fond de l'auberge. « Forban! Culotte de peau! marmonnait-il, je m'en vais te scalper, parasite! »

Une calèche de luxe équipée de pneumatiques filait à toute allure sur la droite de la Perspective Nevski, vers l'Amirauté. Un bonnet de fourrure tiré sur les yeux, le nez enfoncé dans le col de sa pelisse, Krassine comptait inconsciemment les becs de gaz qui voguaient à sa rencontre, cercles oranges sortis de la nuit glaciale et brumeuse. Il grelottait. Il éprouvait un sentiment qu'il n'avait encore jamais connu, un sentiment de haine physiologique, voilà de quoi il grelottait.

A mesure qu'il se rapprochait de la place du Palais, les silhouettes engoncées des concierges se faisaient plus fréquentes. Ils brisaient à coups de pic la glace ensanglantée, grattaient les trottoirs à la pelle, les arrosaient à pleins seaux d'eau bouillante.

Chaussée de l'Amirauté, la calèche fut arrêtée par une patrouille montée. Un officier cosaque le dévisagea attentivement, puis leva le bras: passez! Ce *barine* en pelisse de putois n'éveillait aucun soupçon. Krassine se retourna: les cosaques s'éloignaient, oscillant au pas de leur monture, le buste droit et comme allongé par la pénombre rou-

geoyante et clairsemée. Peut-être les aurait-il tous abattus s'il avait eu un pistolet sous la main.

Ils passèrent devant la célèbre maison où « la griffe levée et comme vivants les lions montent la garde » (1) . . . Puis ce fut l'énorme masse de la cathédrale Saint-Isaac qui ne laissait aucune place au doute: l'empire qui avait su ériger ladite masse demeurerait éternellement debout . . . La place du Sénat, le Cavalier d'Airain, un petit tas de neige sur la tête . . . Du pitoyable poing d'Evguéni (2), de ce « je vais te faire voir! » qu'il avait bafouillé, au parti qui, cela ne faisait plus aucun doute, jetait aujourd'hui son défi à l'empire tout entier, quel chemin parcouru! Il se concoctait un bouillon nouveau, des événements inouïs allaient bientôt survenir en Russie!

La lutte était pour demain, déjà Lénine l'avait prévue. Et il voyait encore plus loin. C'étaient des soldats qui devraient s'y engager et non des bandes d'orateurs. C'était l'objectif essentiel. L'« esprit de conciliation » avait fait banqueroute.

Ils passèrent au galop devant le Manège, un bâtiment à l'antique de proportions admirables, puis foncèrent ventre à terre le long du boulevard, vers la Nouvelle Hollande.

. . . Dès le vestibule, Krassine fut accueilli par Lioubimov. Sans même s'en rendre compte, les deux hommes se prirent par l'épaule et se regardèrent les yeux dans les yeux.

— Eh bien, l'ami, articula Krassine, tu le vois, maintenant: nous avons tort. C'est le Vieux qui est dans le vrai. Il faut réunir le congrès.

La porte de l'appartement était ouverte: on y faisait grand bruit, des gestes énergiques y fendaient des nuages de tabac.

« En somme, nous sommes tous plutôt jeunes! » se dit Krassine dans une bouffée d'entrain inattendue.

(1) Citation du « Cavalier d'Airain » de Pouchkine (Première partie). (N. d. T.)

(2) Héros de ce même poème. (N. d. T.)

Toute la nuit, dans la ville de Saint-Petersbourg, cinq mille blessés errèrent et gémirent. Le lendemain, mille clients reçurent leur cercueil.

## JOURNAUX AGENCES

... *Interdiction de l'« Union ouvrière russe » de Gapon.*

... *Arrestation d'une délégation d'écrivains qui se rendaient chez Witte ... Maxime Gorki est arrêté à Riga et transféré à la forteresse Pierre-et-Paul.*

... *Fermeture des établissements d'enseignement supérieur à Pétersbourg.*

... *Barricades à Varsovie. Commencement d'une grève générale à Moscou, Iaroslav, Kovno, Vilno, Revel, Saratov, Kiev, Riga, Minsk, Moghiliou.*

... *Grève à Orékhovo-Zouïevo.*

... *Le Grand-Duc Serghéï Alexandrovitch, ancien gouverneur-général de Moscou, est abattu par P. N. Kaliaïev, membre d'un groupe de combat du parti S.R.*

... *Les Cent-Noirs et les boutiquiers attaquent en masse les étudiants de Kazan.*

*Défaite des troupes russes à Moukden.*

*84 représentants des ouvriers de diverses usines et manufactures ont été convoqués le 20 janvier au Palais d'Hiver Impérial.*

... *Sa Majesté Impériale Nicolas II, entouré de ses ministres, les a reçus à trois heures précises.*

*Au Palais d'Alexandre Ier de Tsarskoïe Sélo, Sa Majesté Impériale a répandu sur une députation d'ouvriers de la capitale et des faubourgs les bienfaits d'un impérial discours après lequel, fortement impressionnés, ces ouvriers l'ont saluée jusqu'à terre ...*

*Le Souverain est passé parmi eux et dans sa bienveillance a daigné les interroger, s'entretenir avec eux, après quoi il a pris congé. Il fallait voir ce que fut ce contact des représentants des ouvriers avec leur Monarque couronné!*

*Après cette audience, les ouvriers sont passés dans une salle où une collation les attendait.*



*Ils sont rentrés à Pétersbourg satisfaits, heureux, le visage reflétant la gaieté, emportant à tout jamais l'impression indélébile que leur a laissée la réception de l'Empereur, et ses paroles profondément gravées dans la mémoire.*

*... Nous venons d'entrer dans une période de tempêtes politiques terribles... Des fanatiques tentent d'édifier sur le crime et la mort du prochain un avenir meilleur des plus problématiques.*

*... Le fils du Tsar-Libérateur est assassiné en plein jour et devant le Kremlin, au moment historique où toute la société attendait l'appel prophétique qui devait retentir du haut du trône...*

« Péterbourgskié Védomosti » (1)

*... Par suite des grèves... survenues dans nos usines, tous les ouvriers sont mis à pied et notre fabrication est arrêtée.*

*Le Conseil d'Administration de la Société Russo-Américaine de Manufacture de Caoutchouc.*

*« Jardinier-apiculteur expérimenté, célibataire, 17 ans de pratique, muni d'excellents certificats et références cherche place à l'année. Exécute consciencieusement et avec soin tous travaux à des prix très modérés. Nombreuses récompenses à expositions diverses.*

(1) Les Nouvelles de St.-Pétersbourg. (N. d. T.)

## CHAPITRE III

### CETTE NUIT FUT SANS FIN

La neige tombait en gros flocons dans la Grande rue Nikitskaïa. Déjà les lumières s'allumaient aux devantures des magasins. Maison douillette aux craquements de bois, Moscou était, par cette tiède journée d'hiver bien installé, particulièrement accueillante.

Deux étudiants, l'un la capote défaits, l'autre boutonné jusqu'au dernier bouton, poursuivaient, sur la chaussée, une discussion fort animée.

Ils arrivèrent ainsi près du Conservatoire à travers les doubles fenêtres duquel s'égrénait le concert discordant des violons, des traits de piano et des leçons de solfège. Alors, l'espace d'un instant, l'étudiant-quatre-épingle se laissa distraire, les rides qui lui nouaient le front disparurent, il prit une expression curieusement enfantine, leva en l'air son visage vermeil à la peau serrée et tendue, aperçut une demoiselle qui s'empressa de cacher son petit nez derrière son manchon, lui sourit, une joie, un tumulte lui griffèrent le cœur, mais ce ne fut l'affaire que d'un instant.

Son compagnon était intarissable. Il agitait les bras, dévisageait son interlocuteur et même les passants comme pour les convier à prendre part à la discussion.

— Alors, tu considères que l'économie suffira, à elle seule, à transformer radicalement la société?

— J'en suis convaincu.

— Alors, ça fait des dizaines d'années qu'on se bat, et ça ne sert à rien?

— Ne gueule pas comme ça!

— C'est vrai ou non?

— Cette bagarre risque de démolir tout ce qu'on a bâti.

— Autrement dit, on n'a plus qu'à se tourner les pouces et à attendre que le gouvernement, enchanté du développement de son économie, nous octroie une constitution à l'Européenne?

— Tu pourrais ne pas hurler? Va-t'en polémiquer avec le sergent de ville, là-bas, si tu n'es pas capable de parler normalement.

Ces étudiants étaient les frères Berg, Pavel et Nicolaï. Ils revenaient d'un concert de charité « en faveur des étudiantes dans le besoin », auquel avaient pris part des artistes célèbres, Chaliapine en tête. La fleur de l'intelligentsia moscovite s'y était rendue: des écrivains — Léonide Andréïev, Skitalets, Balmont, des comédiens du MKHAT (1), de grands avocats, des professeurs, et même quelques gros bonnets de l'industrie, Savva Morozov, par exemple, et eux, les jeunes Berg . . .

Tout le monde, y compris les limiers de la Secrète qui se voyaient comme le nez au milieu de la figure, savait parfaitement à quoi s'en tenir: la recette (très imposante) n'était nullement destinée aux étudiantes, mais aux partis combattants de la révolution. On chuchotait même que le mystérieux Nikitine, l'un des grands leaders S.D., y était pour quelque chose. Après le 9 janvier, au lieu de l'abattement auquel on aurait pu s'attendre, une surprenante énergie s'était répandue dans le peuple, on sentait que le temps des pétitions, des déclarations et des gestes charitables était passé et que des événements graves étaient sur le point de déferler.

— Mais écoute, Kolia, — Pavel Berg avait baissé la voix, ne m'as-tu pas dit un jour que l'électricité elle-même ne pouvait pas se développer en régime absolutiste . . . Tu m'as bien dit ça?

— Et je le pense toujours, répondit Nicolaï, et je suis sûr que l'absolutisme finira par céder du terrain. La société a bien plus besoin d'électricité que de ce régime politique désuet.

— Céder du terrain! s'exclama Pavel avec indignation.

(1) Théâtre d'Art de Moscou. (N. d. T.)

Il sera abattu cette année même, un seul choc de la classe ouvrière y suffira.

— D'ici cinq minutes nous serons au violon, dit posément Nicolaï. Il arrêta son frère dont il boutonna la capote. — Peut-être que ce seul choc y suffira, mais en même temps que l'absolutisme, il anéantira les faibles ressources électriques dont nous disposons. Ce sera le commencement de l'anarchie, on laissera les remblais des voies ferrées s'effondrer, les locomotives rouiller, les chantiers navals s'enconner de toiles d'araignée...

— C'est peut-être ce qui va arriver, articula Pavel d'un air brusquement songeur, mais ce qui renaîtra de ces ruines ce sera une nouvelle, une grande Russie, démocratique et socialiste. Tous les progressistes l'ont déjà compris, toi excepté.

— Ce n'est pas vrai! Il ne manque pas d'hommes véritablement progressistes et cultivés qui partagent mon point de vue. J'ai fait la connaissance de Krassine, l'ingénieur, aujourd'hui...

— Celui avec lequel je me suis attrapé? s'exclama Pavel.

— Il n'y a pas à dire, il s'y entend...

— Il fait mieux que « s'y entendre ». C'est une merveilleuse intelligence. J'ai assisté, l'année dernière à l'Institut Polytechnique, à son exposé sur les installations énergétiques de Bakou. Et ce qu'il est en train d'installer chez les Morozov à Orékhoïvo! Ces turbines qu'il met en place!

Nicolaï Berg parlait de plus en plus fort, avec une fièvre croissante. Visiblement, en matière de fougue, aucun des deux frères ne le cédait à l'autre.

— Oui, c'est une personnalité hors du commun, admit Pavel. Dommage qu'il ne soit pas de notre bord, mais...

Il saisit le bras de son frère entre ses doigts — mais je suis certain, Kolia, que Krassine et toi, vous ne tarderez pas à adopter les positions de notre parti. Nous nous basons sur des règles scientifiques, voyons! les règles de notre développement économique!

— Le violon le plus proche se trouve Petite rue Bronnaïa, articula sereinement Nicolaï.

— De quoi rêves-tu, Kolia? demanda soudain Pavel. Tu es

aussi fou que moi, nous ressemblons tous les deux à grand-père. Ce n'est pas comme les filles... De quoi rêves-tu?

— De bâtir! s'écria Nicolaï. Et pas comme grand-père, pas pour le sac d'écus, non: pour la Russie. Tu comprends? Nous possédons déjà le réseau ferré le plus long du monde. Ce n'est pas mal, non? Mais quel retard en matière de construction mécanique! Nous en avons des choses à construire! Des chantiers navals, des centrales électriques, des hauts fourneaux, des usines d'automobiles, oui, oui, ne t'étonne pas: l'avenir est à l'automobile. Je pense aussi que la navigation aérienne, l'aviation, se développeront plus vite dans notre pays qu'en Europe. Cet été, à Odessa, j'ai fait la connaissance de jeunes gens qui ont vendu tout ce qu'ils possédaient pour faire venir un Blériot de France. Ils l'ont payé dix mille roubles. Figurez-vous que l'antique Russie aux pieds nus se sent attirée vers les airs!

Il s'arrêta à demi-mot comme s'il venait involontairement de divulguer ses affaires intimes, se détourna d'un air gêné et, remuant des lèvres, fixa le couchant à peine éclairé et le profil bas des toits.

— Et toi, de quoi rêves-tu, mon petit frère? demanda-t-il doucement.

Pavel le serra aux épaules:

— Je rêve de révolution!

— Et de Nadia?...

— Oui, bien sûr, de Nadia et de la révolution. Ou plus exactement, en somme, tu vois, de la révolution et de Nadia... Plus exactement... Pour moi, elles vont ensemble... Tu comprends?

— Oui, ça, je le comprends... pour toi, elles sont inséparables...

Tout en devisant sur ces sujets, les deux frères seraient, depuis longtemps, arrivés chez eux, rue Povarskaïa... à condition de marcher, or, c'est que justement cela faisait un bon bout de temps qu'ils ne marchaient plus, plantés, boulevard Nikitski, près d'un vigoureux petit tilleul tout duveté de neige.

Et trois fois déjà, l'inspecteur Dormidon Férapontytch Ouïev était passé sans bruit devant eux.

— Circulez, s'il vous plaît, messieurs les étudiants, dit-il d'une petite voix de basse craintive en s'efforçant de prendre un peu de recul, des fois qu'ils lui balancent quelque chose sur le trognon . . .

— Je vous prie de m'excuser, Monsieur le sergent de ville, hurla aussitôt Pavel. Ça, nous sommes inexcusables de nous attrouper de la sorte. C'est révoltant! — Il repoussa Nicolaï. — Cela ne se répètera pas, Monsieur le sergent de ville.

Les deux étudiants partirent en riant vers la place de l'Arbat. L'incident s'était terminé au mieux pour Férapontytch.

.....

Au même moment, sous cette même tiède et plaisante chute de neige, deux hommes avançaient vers les Tchiss-tyï Proudny le long de la rue Miassnitskaïa. Ils s'étaient offert deux ou trois vodka au buffet du concert de charité, avaient agréablement grignoté quelques petites choses et, à la fois alertes et goûtant leur bien-être, ils avançaient en prenant leur temps. Nicolaï Bourénine accompagnait Krassine à la gare de Kursk. Ils avaient tous deux de bonnes raisons d'être de fort bonne humeur: le concert avait été parfait, la recette avait dépassé toutes leurs espérances, la caisse était déjà déménagée et mise à l'abri.

Echangeant des propos badins, témoignant d'un intérêt un peu trop marqué aux dames qu'ils croisaient, ils dépassèrent la poste et, abandonnant la bousculade de la rue Miassnitskaïa, tournèrent vers le boulevard couvert de neige immaculée. Au bout d'une centaine de pas, Krassine tourna la tête: l'allée était déserte. On pouvait aborder des sujets plus sérieux.

— Quoi que vous en disiez, cher ami, un libéral est pour nous une excellente vache à lait, dit Bourénine.

— L'expression ne manque pas de justesse, reconnut Krassine.

Bourénine, pianiste célèbre, était le bras droit de Krassine, l'un des membres les plus actifs et les plus sûrs du groupe d'Action technique des S.D.

— Pour un révolutionnaire, un libéral est précisément une

vache à lait, mais cette vache, il ne faut pas compter trouver en elle une alliée au combat. Tenez, je vais vous raconter une assez curieuse anecdote. — Krassine eut un sourire sans joie. — Le soir du 9 janvier, à la Société d'Economie libre (1) à Saint-Petersbourg, il y avait tous les piliers du journalisme et du barreau de la capitale, les délégués libéraux de la Douma, bref, le même genre de public qu'aujourd'hui. Une seule question se posait: que décider? que faire? On vit arriver dans cette même Société, la même question aux lèvres, une petite députation d'ouvriers-gapontistes (2) désorientés et découragés. La réponse leur fut fournie par Monsieur Prokopovitch, par un écrivain-économiste d'une notoriété certaine et qui s'était même pris jadis pour un social-démocrate, de tendance bernsteinienne (3), il est vrai. « Surtout, ne cassez pas les vitres, a-t-il répondu aux ouvriers, je vous en prie, ne cassez pas les vitres. » Et voilà toute la réponse. Cela se passe de commentaire, vous le voyez vous-même...

— Et les jeunes Berg alors? demanda Bourénine.

— Mais voyons, l'un d'eux est des nôtres. En feriez-vous un libéral, par hasard? Si cela continue, vous vous qualifierez de libéral vous-même, et encore un peu, ce sera mon tour. A propos des Berg... — Krassine devint songeur. — Leur père leur a laissé une fortune extraordinaire: une fabrique de chaussures, une autre de meubles, des actions de la Société du Caoutchouc, de l'Energie Electrique, des bateaux sur la Volga... Vous les connaissez personnellement?

— De très près, répondit Bourénine.

— On peut compter sur Pavel Berg?

(1) Créée dès 1765 par les seigneurs terriens, cette société, de vues traditionnellement avancées, était, à l'époque où se déroule *L'amour de l'électricité*, de tendance libérale. (N. d. T.)

(2) Comme on l'a vu, Gapone, prêtre défroqué, avait créé des Unions ouvrières inspirées d'un socialisme chrétien. C'est leur délégation qui devait être massacrée lors du « Dimanche sanglant » de janvier 1905. Soupçonné d'être un agent provocateur au service de la police tsariste, Gapone fut exécuté par les révolutionnaires. (N. d. T.)

(3) Eduard Bernstein (1850—1932), leader du parti social-démocrate allemand et membre de la II<sup>ème</sup> Internationale. (N. d. T.)

— Je réponds de lui comme de moi-même. Il a rompu avec sa classe sans esprit de retour.

— Je l'ai trouvé bien, dit Krassine en évoquant un jeune homme élané aux lèvres encore enfantines, aux oreilles décollées et à l'épaisse chevelure. Pendant un instant, au moment où ils parlaient ensemble, il lui avait même semblé que le cours du temps avait remonté et que celui qui se tenait devant lui était l'un de ses condisciples de l'Institut de Technologie, ou peut-être lui-même.

— Ce qu'il a dit du progrès industriel de la Russie était fort intelligent.

— Ce n'est pas Pavel, c'est Nicolaï. Il est plus jeune que Pavel d'un an, mais on ne voit presque pas la différence. Pavel, c'est celui qui vous a pris à parti pour la modération de vos conceptions politiques.

Bourénine éclata de rire, quant à Krassine, il s'arrêta.

— Je crois me rappeler, mon cher Bourénine, que nous avions l'intention de constituer un groupe de combat à l'usine Berg?

— Certaines petites choses y sont déjà réalisées...

— Dans ce cas, il est indispensable que vous voyiez Pavel Berg aujourd'hui même et que vous l'incitiez à se montrer plus discret. Si chaque fois qu'il se trouvera nez à nez avec un libéral inconnu dans mon genre, il doit se répandre en protestations d'amour pour la révolution et pour le marxisme, il fera tout échouer. Qu'il n'oublie pas, plutôt, de se signer devant toutes les coupes, et encore mieux de se donner l'allure d'une parfaite basque blanche (1).

— Bien, je lui parlerai.

Ils repartirent. Non loin de la rue Ilyinka, une foule dense grouillait sur le trottoir. Des ampoules électriques éclairaient une annonce apposée au-dessus de l'entrée d'une maison à double étage: « Cinématographe invention française, photographies qui courent ».

— Vous avez déjà vu cette merveille? demanda Krassine.

(1) Sobriquet des étudiants réactionnaires, généralement des aristocrates, qui faisaient doubler leur uniforme de fine soie blanche. (N. d. T.)



Un véritable spectacle qui se déroule sur la toile. On ne sait jamais... Avec l'aide du temps, cela damera le pion au théâtre. Le cinéma est une invention géniale! Ce n'est pas pour rien que notre monarque le tient pour de la roupie de sansonnet. Ce grand cerveau s'y entend en tout. — Krassine claqua de la langue. — Des photographies en mouvement! Et le principal, c'est que c'est si simple! Ces bon sang de Lumière! Mais c'est d'une telle simplicité qu'on est furieux de ne pas l'avoir inventé soi-même.

Arrivés au bout du boulevard, ils marquèrent un nouvel arrêt.

— Donc, le Comité central se réunit demain, dit Krassine. Nous deux, nous nous reverrons dans trois jours au restaurant, chez Testov, comme nous en sommes convenus. Ne m'accompagnez pas plus loin. — Il serra la main de Bourénine, mais au lieu de la lâcher, la garda dans la sienne et demanda avec un intérêt subit: — Alors, ce Kolia Berg, il ne partage pas les vues de son frère?

— Il est fou de technique, d'usinage, de progrès industriel, dit l'autre. Naturellement, il est également partisan du progrès social, mais par la voie de l'évolution. Entre son frère et lui, ce sont des discussions sans fin...

— Qu'ils feraient bien de modérer en société, dit Krassine d'un air pratique.

Sur quoi il lâcha Bourénine, quitta le square d'une démarche décidée et, parvenu à l'angle de la rue, fit signe de sa canne à un cocher.

Il y a de cela cent cinquante ans, et peut-être même bien cent quatre-vingts, dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, selon toute vraisemblance, un certain Berg, citoyen suisse ou bien allemand, pas russe en tous les cas, « maître ès affaires postales », était arrivé en Russie. Ledit Berg n'avait acquis ni gloire ni pécunes dans son postal domaine, mais avait quand même maintenu son petit train-train, et épousé une demoiselle russe sans fortune. Tous les Berg suivants firent de même, et cent ans plus tard, il ne leur restait de leurs origines européennes que ce nom bref et

altier comme une cime. Les Berg vécurent sans bruit jusqu'au moment où Hippolyte Berg, le grand-père de nos connaissances Pavel et Nicolaï, montra de quel bois il se chauffait.

Un mystérieux mélange de qualités héréditaires on ne peut plus modestes avait fait d'Hippolyte un casseur de vitres et un ambitieux. Il abandonna le service traditionnel de sa lignée et se lança dans le commerce. Au bout de quelque temps, on se mit à parler de lui dans les milieux de l'industrie. Il brigua la main d'une demoiselle Poloupanov, un gros sac d'écus moscovite. Il laissa à son fils une affaire qui valait des millions, mais celui-ci était un Berg tranquille: il ne fit rien pour multiplier son capital — ni pour le faire valser non plus: les tours de ses usines tournaient régulièrement, la production inondait le marché, les sirènes des bateaux mugissaient — le capital fructifiait tout seul.

Un an avant les présents événements, Ivan Berg était mort d'un accident de ski à Garmisch-Partenkirchen. Sa femme l'avait précédé dans la tombe. Leurs enfants, deux fils et deux filles, Lisa et Tania, étaient demeurés seuls. Le chef de famille se trouva donc être un étudiant de troisième année, Pavel, qui avait, moins que quiconque, envie d'augmenter le capital légué par son père. Tout au contraire, il rêvait ardemment de le réduire à zéro par les voies de la révolution sociale. Pavel souffrait de posséder une fortune, des usines où, selon l'ordre établi, l'on exploitait les ouvriers, il en eut honte jusqu'au jour où des anciens du parti lui expliquèrent que son argent, ses usines et ses bateaux pouvaient apporter un excellent soutien à la lutte contre l'autocratie.

Il faut dire que, de son côté, Nicolaï, étudiant à l'École Technique, dont les vues étaient certes progressistes, mais modérées, considérait la richesse de sa famille avec une sorte de gêne, comme s'il en avait eu honte. Il en allait de même pour leurs sœurs, Lisa et Tania, des lycéennes qui, contrairement à Nicolaï, étaient déjà des marxistes invétérées.

Donc, les deux frères regagnèrent leur foyer, un grand

hôtel particulier qui avait été achevé l'année précédente. C'était un échantillon du style « moderne » dont la mode naissait à peine: d'énormes fenêtres encadrées de boiseries aux courbes décadentes, des rampes de bronze non moins décadentes, de même que les poignées, les lanternes, le revêtement de la façade en céramique de Metlach qui prenait un éclat étrange et inquiétant lorsque les rayons du couchant venaient la frapper.

Plusieurs personnes se trouvaient au salon. Affalé dans son fauteuil, étalant sans façon devant soi ses jambes chaussées de singulières bottes de fourrure, Victor Horizontov, un damoiseau taillé comme un preux de légende et vêtu d'un caban de coupe anglaise, riait à gorge déployée. Les sœurs riaient aussi, Lisa — dix-huit ans, grande, les joues rouges, la natte épaisse, — et Tania — seize ans, une fillette encore. Il y avait un sourire indulgent sur les lèvres d'Ilya Likhariov, un ami de Pavel, estampeur à son usine de chaussures. Qu'est-ce ou qui est-ce qui mettait ainsi en joie ces jeunes gens et ces demoiselles? Avant même d'être entrés dans la pièce, Pavel et Nicolaï avaient entendu une voix aiguë et un peu fêlée qui semblait, par moments, comme vibrer d'extase.

— Cette... société, si vous voulez bien excuser l'expression, il faut la faire sauter et la déblayer à la pelle jusqu'aux fondations. Place nette! Il ne suffit pas de démolir les palais et les prisons, mais aussi les usines, les drogueries, les restaurants, les mauvais lieux de débauche, mais aussi les hôpitaux où l'on abêtit la classe souffrante. Faisons sauter tout ça! En mille morceaux!

Celui qui vociférait ainsi, debout près de la fenêtre, était un jeune homme blond vêtu d'une chemise russe noire. Ses cheveux maigres retombaient sur ses yeux bleus à fleur de tête, et son bras droit voltigeait toutes les deux minutes au-dessus de son épaule gauche.

— Et les boulangeries, Mitia? Qu'est-ce qu'il faut faire des boulangeries? demanda Victor Horizontov d'une belle voix grave, sans changer de pose.

— Les brûler! s'écria le blond. Le pain, on le mangera, et les boulangeries, on les brûlera.

— Et les universités? demanda Nicolaï Berg du seuil de la porte.

Le blond se tourna brutalement vers lui et demeura figé à mi-course.

— On les rascra, hurla-t-il, jusqu'aux fondations! On passera la charrue sur les cendres des universités et des bibliothèques, ces chaudrons où se concocte depuis des siècles la tromperie des travailleurs. Passez-moi l'expression, dit-il en se tournant inopinément vers les jeunes filles, nous devons opérer un retour à la nature sauvage.

— Halte! Voyez-moi cette moisson d'expressions anarchistes! dit soudain Horizontov en abandonnant son fauteuil et en s'étirant d'une allure paresseuse. Il sortit un rouble en argent de sa poche et le tendit au forcené. — Tant qu'on n'a pas encore brûlé les boulangeries, va donc nous acheter un pain de gruau, du sucre, et une livre de saucisson cuit, ça nous fera notre dîner.

Le blond prit le rouble, claqua des talons devant les demoiselles et partit comme une flèche, sans cesser de marmonner dans sa barbe.

— Il est à point? demanda Horizontov lorsque les pas du blond se furent éteints au fond de la salle. Eh bien, savez-vous qui c'est? Un petit galonneux, un officier de dragons, fils d'un pope de Riazan et « héros » du Dimanche sanglant...

Horizontov regarda l'assistance à la ronde afin de mesurer l'effet produit par ses paroles.

— Il faut toujours que vous inventiez des histoires de l'autre monde, Victor, dit Lisa en le regardant par-dessus son épaule.

Tania, de son côté, le regardait la bouche ingénument ouverte comme les enfants regardent les prestidigitateurs.

Horizontov fit quelques pas à travers le salon de sa démarche élastique, puis d'un léger coup de reins, il se posa sur l'appui de la fenêtre.

— Je l'ai eu au jiu-jitsu, dit-il en plastronnant sans vergogne. Je vous ai déjà raconté comment le major Kimura m'avait enseigné la lutte japonaise à Nagasaki? Je peux tuer un homme d'un coup de manchette. Tâtez ma main

si vous voulez. Il y a des amateurs? Lisa? Et toi, Nicolai? Ilya? Pavel? Allons, venez tâter, qu'est-ce que ça vous coûte? Et toi, Tania? Allons, viens là, touche. Alors? C'est pas de l'acier? C'est bien ce que je disais!... Pour nous résumer, ce jour-là, tard dans l'après-midi, voilà que j'avise un dragon solitaire au bord du canal Krioukovy. Bon, je me dis, celui-là, il est à moi. Je le suis à la trace, et le Mitia Pétounine, il me suffit de deux prises de jiu-jitsu pour me l'approprier. Je le ramasse donc et je le traîne jusqu'à mon grenier, à la Fontanka...

— Mais à quoi pouvait-il bien te servir demanda Pavel Berg.

— Je n'en sais rien moi-même, répondit Horizontov avec candeur. Une pure et simple curiosité, sans doute. La nuit, le pauvre type, dévoré par la fièvre, délirait, s'agitait... Un délire sauvagement antisémite... des youpins tentaient de se glisser jusqu'à son berceau des couteaux à la main, et aussi vers le Tsarévitch et vers sa maman, mais il les saignerait tous, il les exterminerait! Ah! me suis-je dit, noire salope, combien de sang y a-t-il sur ta tête, des siècles ne suffiront pas à t'en laver. Vous ne me croirez pas, mais je voulais l'étrangler de mes propres mains. Et puis je me suis dominé. Le lendemain matin, crise de nerfs: il se tapait le front par terre. « Combien j'en ai tué de bons chrétiens! Tue-moi, criait-il, jette-moi par la fenêtre! » Oho, me suis-je dit, quelle passion le dévore? Et il m'est venu une idée. J'ai commencé par lui filer une bonne dose de propagande marxiste-révolutionnaire. Huit jours plus tard, mon monarchiste-antisémite à la tête pleine de bouillie cléricale est devenu le plus enragé des révolutionnaires; il ne décroche pas de mes jupes.

— Parce que d'après toi, ce qu'il vient d'exprimer ici, c'étaient des idées révolutionnaires? s'emporta Pavel. Eh bien, merci pour le révolutionnaire!

— Il s'est emballé à plein pour l'anarchisme, pouffa Horizontov. Il vient de désertter. Il s'est planqué aux Tchebychy, et là, ce qu'on peut y entendre!

— Des êtres comme ça ne font que compromettre la révolution, dit Ilya Likhariov qui, jusque là, n'avait pas des-

serré les lèvres. Et toi comme lui, Horizontov, tu es encore aussi loin du marxisme que de la lune.

— Tu crois? demanda celui-ci avec un étonnement sincère.

— Je vous prie de ne plus nous amener ce personnage, Victor, dit Lisa d'une voix inégale.

Et tous de s'acharner après Horizontov, si bien que, complètement perdu, agitant en l'air sa main énorme, Victor ne savait plus que bafouiller:

— Mais qu'est-ce que vous avez tous après moi? Ce garçon est mon fidèle Sancho... rien de plus...

Victor Horizontov était un géant superbe, quelque chose comme l'exemplaire agrandi d'un bel homme de taille normale. Il avait vingt ans à peine, mais la dernière année qu'il avait vécue en valait bien dix à elle toute seule.

On aurait pu le traiter de « fils de cuisinière » au plein sens du terme, car il était effectivement le fils d'une respectable cuisinière de Tambov et d'un infirmier-major de la Flotte qui avait obtenu ses galons d'officier à l'ancienneté. Papa Horizontov avait tenté de faire entrer son fiston au corps des Cadets de la marine, mais sans succès.

Victor avait quand même fini par rejoindre la marine et était en service à bord du cuirassé *Pétropavlovsk* en qualité d'électricien lorsque l'immense bâtiment avait sauté. C'était aux environs de Port-Arthur. Horizontov fut repêché par un torpilleur japonais qui trouva bien du plaisir à le faire prisonnier.

Il passa dans les trois mois à Nagasaki où, mourant d'ennui, il étudia le japonais et le jiu-jitsu avec le commandant de son camp de prisonniers, le major kimura.

Mais, il en eut vite assez, et une nuit, non sans avoir laissé au major un billet rédigé en hiéroglyphes, bourré de fautes, mais très émouvant, il traversa la baie à la nage et grimpa à bord d'un schooner de pêche américain.

Le schooner, plus Horizontov, traversèrent l'Océan et s'en furent braconner avec beaucoup de succès au large des côtes canadiennes. Quand il eut gagné une respectable quantité de dollars, Victor se rendit à Vancouver où il prit

des vacances parfaites, puis, demeuré sans le sou, il s'enrôla sur un vapeur anglais qui faisait route vers Hongkong.

Là, il lui arriva toutes sortes d'aventures. Avait-il été volé? Avait-il perdu son argent à la roulette? Il n'en savait rien lui-même. Bref, il se retrouva la bourse vide et presque nu, travailla comme docker dans un entrepôt de thé, joua les dragons dans un cirque chinois, que ne fit-il pas, seulement! Il eut toutes les peines du monde à sortir de cette ville étonnante et ne parvint à regagner l'Europe qu'après une série d'aventures subsidiaires.

C'était déjà l'automne, les feuilles mortes volaient au long des allées, et voilà qu'à l'une des douillettes croisées de chemins d'Europe, Horizontov tomba pile sur son ami d'enfance Pavel Berg ce qui, la chose va sans dire, les stupéfia indiciblement l'un et l'autre.

Ils s'étaient connus sur une plage du sud de la Crimée alors qu'ils avaient quelque chose comme treize ans. C'était dans la baie de Gourzouf au bord de laquelle se trouvait la villa des Berg; une galiote étrange et sale, à l'équipage gréco-tatar, venait souvent y accoster. Sur cette barque qui cabotait le long du rivage de la mer Noire, transportant des marchandises mystérieuses, le mousse Victor Horizontov gagnait ses premiers kopeks de travailleur et se forgeait le caractère.

Leur amitié avait, comme il se doit, commencé par une bagarre. Le petit monsieur pensif et tranquille qu'était Pavel s'adonnait, un jour, à la réflexion, couché sur un rocher plat loin du rivage, lorsqu'une tête aux yeux globuleux émergea des vagues et lui déclara que l'île était sa propriété et que si l'inconnu prétendait y avoir également droit, il était prêt à se battre, *Donnerwetter* (1), et ainsi de suite! La lutte fut brève. Lorsque Pavel revint à lui, il aperçut sur le rivage, tout près, un gigantesque garçon qui pétunait du gros gris particulièrement puant.

Les parents de Pavel ne lui avaient pas inculqué d'amour particulier pour l'humanité asservie. Il serait difficile de dire sous quelle influence cela lui était venu, mais dès son

(1) En allemand: *Tonnerre!* (N. d. T.)

plus jeune âge, cet enfant avait éprouvé un sentiment confus de culpabilité devant les gens « simples », il aurait voulu se rapprocher de l'un de ces hommes étranges et démunis, découvrir comment ils vivaient dans ce monde immense dont il apercevait la frange bleue de la terrasse de la villa de Gourzouf.

Son nouvel ami se comporta, dans le cercle des Berg, avec beaucoup de naturel et de liberté. Tout en dégustant son thé, il avala une corbeille entière de gâteaux et raconta la terrifiante histoire de son dernier voyage à Batoum, ensuite de quoi il mit toute la bibliothèque sens dessus dessous, puis retourna à bord de sa galiote les bras chargés de Jules Verne, Fenimore Cooper, Mayne-Reid plus deux tomes de Brockhaus et Iefrone. (1) C'est ici le moment de dire que ce dictionnaire encyclopédique demeura toute sa vie sa lecture favorite.

Victor avait frappé l'imagination de Pavel par ses extraordinaires aptitudes de nageur, de plongeur, par sa force, sa crânerie, mais surtout par une sorte d'assurance élémentaire en tout ce qu'il faisait, assurance peut-être apparentée à celle d'un dauphin fendant l'élément aquatique.

Quelques années plus tard, devenu un étudiant d'avant-garde, Pavel décida d'essayer sur Horizontov la puissance de la littérature marxiste. Victor avala bouquin sur bouquin, puis une nuit, il se précipita chez Berg et lui déclara solennellement qu'il avait achevé ses études, qu'il avait tout compris, que tout *collait* et que désormais, il était marxiste.

Puis ce fut le commencement de la guerre et ils se perdirent de vue un bon moment. A bord du « Pétropavlovsk », Horizontov effectua une propagande assez astucieuse auprès des soudeurs, des électriciens et des mineurs. Cette activité fut interrompue par l'explosion du cuirassé, et durant le reste de son odyssée, Horizontov n'eut plus guère la tête au marxisme.

Leurs retrouvailles à l'euro-péenne croisée des chemins fut plus qu'ardente: un véritable ouragan. Victor entraîna Pavel dans son cabaret favori et lui asséna une cataracte

(1) Grande encyclopédie russe publiée de 1890 à 1907. (N. d. T.)



d'histoires impensables, seulement, au lieu de l'enthousiasme auquel il s'attendait il fut accueilli par un regard sévère, le silence, et un tambourinement de doigts sur le guéridon.

C'était la première fois que Pavel était envoyé à l'étranger par le parti — un transport d'imprimés, — il était fier de sa mission, tout pénétré d'esprit clandestin, mais il ne put néanmoins s'empêcher de rappeler à son ami qu'il n'était pas un représentant de la crapule maritime internationale, mais un homme politiquement mûr qui pourrait se faire le champion du bonheur du peuple travailleur.

Alors, Victor s'écria avec feu que c'était bien là son but, précisément de devenir le champion de ce bonheur, sinon, cela fait longtemps qu'il se serait adressé à la première mission russe venue et aurait rejoint la flotte. Alors, Berg lui conseilla de mettre un terme à ses vadrouilles dans les cabarets, de poursuivre ses études d'autodidacte et d'attendre.

Cependant, bien du temps passa avant que les émigrants admissent le brave marin au sein de leur compagnie. Au début, transmises par trois relais, il ne reçut que des missions insignifiantes qu'il accomplit, au vif étonnement de tous, sans bravade, efficacement et vite. Il gagna la confiance générale le jour où, de sa propre initiative, il parvint à pister et à démasquer un agent des services de la Sécurité impériale à l'étranger.

Il revint en Russie sous un nom d'emprunt et ce, précisément pour les événements du 9 janvier au cours desquels il avait « fait prisonnier » Mitia Pétounine. Cette « prise » et surtout la conversion d'un monarchiste à la foi révolutionnaire étaient pour Horizontov un objet de grande fierté, c'est pourquoi le camouflet inattendu des Berg le laissa légèrement pantois.

Mais pendant que nous racontions l'histoire de ce jeune homme, des visages nouveaux n'avaient cessé d'affluer dans la maison. Trois jeunes chimistes traversèrent le salon, saluèrent d'un air gêné et disparurent. Ces jeunes gens ne manquaient pas de bizarrerie: véritables reclus, ils auraient passé toute leur vie dans leurs caves à opérer leurs

tours de passe-passe au-dessus de leurs cornues et de leurs fioles.

En apercevant les chimistes, Pavel prit une mine épanouie et cligna de l'œil à Horizontov. Celui-ci répondit de même: il avait compris qu'il était pardonné. Nicolaï haussa les épaules dans un mouvement de contrariété. Il savait parfaitement que la cave qui se trouvait juste sous ce salon était un véritable entrepôt d'explosifs, mais chose curieuse, ce détail ne semblait guère contribuer à son bonheur. Quant aux filles, elles n'avaient pas prêté la moindre attention aux chimistes. Elles étaient habituées à leur présence. Tania cramponnait Horizontov qu'elle voulait voir marcher sur les mains.

Celui-ci ne se fit d'ailleurs pas prier longtemps; il venait justement d'entreprendre la montée de l'escalier qui menait à l'entresol, lorsque Nicolaï Bourénine, frottant son visage rougi par un froid léger, fit son entrée.

— Jouez-nous quelque chose, s'il vous plaît, demanda timidement Tania.

Bourénine se mit au piano sans plus de façons et commença.

— Rachmaninov, murmura Tania d'une voix à peine perceptible, en crispant ses petits poings sur ses genoux.

Dès les premières notes, une jeune fille à la taille élancée, vêtue d'une robe sombre, était entrée dans la salle et s'était glissée sans bruit le long du mur: Nadia Srétenskaïa, une étudiante, en outre agent de liaison du groupe d'Action technique.

Horizontov, le visage dans les mains comme pour mieux se plonger dans la musique, examinait attentivement la jeune fille, ses cheveux, son visage, sa silhouette: elle regardait droit devant elle d'un air sévère et ne jeta qu'un seul coup d'œil, très rapide, à la dérobée, à Pavel. Lequel Pavel contemplait le lustre; on aurait juré qu'il était subjugué par la musique, néanmoins il sentit le regard de Nadia et lui sourit sans la regarder avec une sorte de tendresse distraite. Nicolaï ne faisait même pas semblant d'écouter Bourénine et dévorait Nadia des yeux sans se cacher. Lisa regardait, par la fenêtre, les noirs délinéaments des arbres

et glissait, de temps en temps, à grands intervalles, un petit coup d'œil vers Horizontov. Ilya se dirigea du côté de Lisa dans l'intention de s'asseoir auprès d'elle, mais il surprit son regard, pivota brusquement sur ses talons et s'en fut vers la cheminée.

Alors, nous allons profiter de cette pause en musique et, pour plus de clarté, initier le lecteur aux petits secrets personnels des membres de l'assistance.

Nadia Srétenskaïa aimait Pavel. Pavel n'aimait que la révolution, mais se savait aimé de Nadia et cela lui était agréable. Son frère Nicolaï était amoureux de Nadia et ne s'en cachait pas. Chaque fois qu'il rencontrait la jeune fille, une émotion obscure et pas très louable lui coupait le souffle, après quoi il n'avait plus d'yeux que pour elle, il devenait incapable de s'en arracher. Quant à Victor Horizontov, Nadia lui plaisait, mais Lisa aussi peut-être: il n'arrivait pas à décider laquelle des deux était la plus belle. Lisa ne pensait qu'à Horizontov, c'est-à-dire qu'elle était presque amoureuse de lui. Elle était à son tour aimée, secrètement, douloureusement d'Ilya Likhariov. Seule la petite Tania n'avait pas encore trouvé l'objet constant de sa flamme. Ils lui plaisaient tous beaucoup, elle les craignait tous un peu — et si l'un d'eux allait découvrir ses pensées secrètes? bien que cette sorte de pensées, elle n'en ait jamais eue, qu'elle n'en connût encore que le pressentiment. Le seul qui la troublât, et considérablement était Balmont, le poète. Ainsi, l'atmosphère ambiante était fortement chargée d'électricité.

Quand il eut terminé, Bourénine s'inclina en direction des demoiselles qui l'applaudissaient et fit signe à Pavel de venir le rejoindre à l'écart.

— J'ai à vous parler d'une question strictement confidentielle.

Ils gagnèrent l'angle le plus éloigné du salon et s'arrêtèrent sous un palmier subtropical à l'écorce tout en fibres.

— Nikititch vous a vu aujourd'hui, dit Bourénine.

— Comment! s'écria Pavel. C'est impossible.

— Il était au concert et vous a observé. — Bourénine regarda derrière lui —. Votre maison est trop ouverte. Ma

parole, un mouchard passerait devant, vous l'inviteriez à prendre le thé!

Après cela, Bourénine transmet à Pavel les recommandations de Krassine sur l'obligation de garder sévèrement le secret.

— Oui... oui... je comprends, bafouillait Pavel d'un air contraint, Nikititch a tout à fait raison. La maison est ouverte, moi-même, il m'arrive de m'oublier, de claironner comme un imbécile...

— Vous devez comprendre que nous allons au-devant d'événements très graves, décisifs, dit doucement Bourénine.

— C'est vrai?

— Oui. Le III<sup>ème</sup> Congrès ne devrait pas tarder à se réunir. Et ce qui se passe dans le pays, vous le voyez vous-même.

— C'est la première fois, aujourd'hui, que vous me parlez de la part de Nikititch lui-même, dit Berg. J'y vois un nouveau stade de confiance. Je m'engage à faire tout ce que l'on m'ordonnera. Dites-moi, le verrai-je un jour en personne?

— C'est possible, répondit brièvement Bourénine.

Sur quoi ils se séparèrent.

Entre-temps, la jeunesse était allée se promener. Horizontov, Nicolaï Berg, Ilya Likhariov, Lisa, Tania et Nadia descendaient la rue Povarskaïa. Horizontov racontait les usages du « Quartier Latin » de Moscou, parlait de la célèbre forteresse des Tchebychy où se tenait naguère la « Justice du Peuple » de Nétchacïv (1), de l'« Enfer » de Karakozov (2). Il dépeignit en couleurs si vives les habitants actuels des taudis estudiantins que Nadia Srétenskaïa, la sévérité incarnée, esquissa un sourire, et c'était précisément ce résultat qu'il avait escompté.

Depuis longtemps la neige avait cessé et le ciel s'était dégagé. Une lune très pure y brillait et l'ombre des arbres quadrillait la rue Povarskaïa.

(1) Nom d'un groupement révolutionnaire fondé en 1869. (N. d. T.)

(2) (1840—1866) — Révolutionnaire, auteur d'un attentat manqué contre Alexandre II. (N. d. T.)

Près de la place de l'Arbat, les gens se pressaient en foule, les patins des traîneaux crissaient, les cochers criaient.

— Alors, voilà la mouche qui dit à Pomidorski, braillait Horizontov à tous les échos: « Dès demain, je fais mon rapport au doyen! » Et Pomidorski qui lui répond: « Seulement, moi, dès tout de suite, je m'en vais te flanquer par la fenêtre! »

La bande s'esclaffa, aussitôt interrompue par une voix piaillarde:

— Traîtres! Suppôts de la sédition! Puissiez-vous tous monter au gibet!

Horizontov se retourna d'une saccade...

### JOURNAUX AGENCES

*« Moscou, début de février. Une respectable dame en ronde, ayant rencontré un groupe d'étudiants et de collégiennes leur a adressé le redoutable discours que voici:*

*— Traîtres! s'est-elle écriée d'une voix pointue, suppôts de la sédition! Puissiez-vous tous monter au gibet!*

*L'un des étudiants, indigné du ton de la dame, surtout en raison de l'attroupement qui commençait à se former, a protesté non sans rudesse.*

*... Uxée, la dame a frappé l'étudiant à la poitrine, puis elle a fait un faux-pas, est tombée, et... l'on a découvert que c'était un homme, revêtu sous sa robe et sa ronde du costume convenant à son sexe.*

*« Le « patriote travesti » a été gratifié de quelques horions, mais personne ne s'est décidé à dresser le procès-verbal idoine, ne fût-ce que pour éclaircir sa situation: était-ce un agent des renseignements, un provocateur, un fou ou un patriote à sa manière? »*

Victor jouissait, rues Petite et Grande Bronnaïa, sous le nom de « Vassia l'Anglais », d'une certaine célébrité. Il se faisait passer pour un incroyable original, voyageur, ethnographe, anglomane et féru de religions orientales. Sa force physique, la boxe et le jiu-jitsu, joints à son naturel

sociable et à ses récits fantastiques lui avaient valu une popularité considérable auprès des habitants du quartier. Les mœurs y étaient libres, les francs limiers ne se risquaient même pas à montrer le nez aux Tchebychy; quant aux concierges et aux inspecteurs, ils étaient à ce point terrorisés par ces voyous d'étudiants qu'il ne leur serait même pas venu à l'esprit d'aller vérifier si Vassili Aghéïev, *alias* Vassia l'Anglais, portait son vrai nom ou un nom d'emprunt, si son « pachport » était authentique ou maquillé. Car dans le quartier, littéralement tout le monde donnait matière à soupçons, si bien que pour être tranquille, le micux était de ne suspecter personne et de raconter des bourdes à ses chefs.

Pourtant, Horizontov se montrait prudent. Après l'assassinat du Grand-Duc, rue Bronnaïa, de nouveaux argousins risquaient de faire leur apparition. On n'avait pas le droit de sous-estimer la Secrète. Ils n'étaient pas tous des bûches comme ce vieux roquet de Férapontytch Oûïev. Ils allaient user de subterfuges, introduire des agents provocateurs camouflés avec art en révolutionnaires ou en bohêmes, peut-être.

Tenez, par exemple, cet empaillé qui vient en face en haut de forme élimé, un plaid sur les épaules, un lorgnon sur le nez — un véritable montmartrois! — et si c'était un flic? Eh! mais c'est une figure de connaissance, l'un des nouveaux maîtres spirituels de Mitia, Emile Daubriant, théoricien ès anarchisme.

— Le bonsoir, monsieur Daubriant, le salua Victor.

— Bonjour, bel homme-animal, fit écho d'une voix languide le maître plongé en lui-même, passant devant lui au pas de procession. Il allait de soi qu'il se rendait dans une maison bourgeoise où il terroriserait ses hôtes et où il dînerait.

Quelques pas plus loin, Horizontov rencontra la bonne fée de la Grande Bronnaïa, la mère Avdotia, propriétaire d'un appartement plein à craquer de sans-le-sou.

— *Bonjour* \*, madame Avdotia, la salua Horizontov.

— *Bonjour* \* à vous, Vassili fils de votre père, chantonna Avdotia en offrant un petit pain à notre gaillard et en le

parcourant des pieds à la tête d'un air de regret. Te voilà pétant de santé et les joues rouges, tu serais mieux à ta place à la campagne, mon petit gars, dans une bonne ferme, au lieu de te morfondre par ici. C'est-y que tu attendrais la lévoration?

Horizontov prit congé de la mère Avdotia, fit encore quelques pas et sauta par-dessus la grille de fer tordue et retordue qui bordait la cour de sa maison. Il suffisait de vingt pas pour atteindre ce qu'on appelait « la grande porte », mais comme elle n'offrait pas ces délices d'un bond par-dessus les piques, Vassia l'Anglais préférait la première voie.

Immédiatement contre la grille, son regard perçant dépista les traces de pas qui s'en allaient à reculons au fond de la cour, vers un débarras désaffecté. Il craqua une allumette. C'était bien ça, les traces étaient jaunes: de la mélénite!

« Ces salauds de S.R., regardez-moi ce qu'ils font! » dit-il en hochant la tête; il brouilla la piste et la recouvrit de neige fraîche.

On entra dans le débarras par une porte à moitié enfoncée sous terre. Victor lui envoya un coup de botte. Quelque chose tomba.

— Qui est là? demanda une voix douce.

— Un ami! s'écria Victor, sur quoi il entendit le bruit caractéristique de culasses qu'on armait.

— Ne faites pas les idiots, dit-il. Je ne connais pas le mot de passe, mais il y a urgence.

— C'est Vassia l'Anglais, dit-on dans le débarras et la porte s'entrouvrit.

Une lampe à pétrole éclairait faiblement quelques visages blêmes. Des rouleaux de cordons bickford, des pots de glycérine et d'acide traînaient sur une longue table de planches. Une modeste pyramide d'engins explosifs prêts pour l'usage était empilée sur une toile dans un coin.

— Ah! Bon Dieu de S.R.! articula Horizontov avec reproche, sacrés phénomènes!

— Qu'est-ce qu'il y a? — Iouri Iouchkov, surnommé *Litcharda*, un garçon ossu, le nez crochu, la mâchoire dentue

la pomme d'Adam pointue s'avança. Nous ne vous gênons pas, il me semble? Alors, allez votre chemin.

— Regardez à vos pieds, monsieur Iouchkov, dit Horizontov en désignant le sol couvert de poudre de mélinite amplement piétinée. Tant qu'à laisser des pistes jaunes dans la neige, accrochez plutôt une enseigne dans la rue: « Ateliers d'explosifs Litcharda & Co ».

— Nom de Dieu! C'est que l'Anglais a raison!

Et les S.R. de s'agiter.

Horizontov quitta les lieux et, fort content de lui, imaginant en *aparté* — l'*aparté* des S.R. — son intrusion spectaculaire et utile, retraversa la cour et grimpa dans la petite chambre au plancher grinçant et plein de trous qu'il partageait avec Mitia Pétounine, son « prisonnier ».

La pièce était à peine éclairée par un bout de chandelle; un jeune inconnu occupait l'unique chaise de style qui s'y trouvait, Mitia Pétounine s'employait avec ardeur à le persuader d'on ne sait quoi, le visiteur, un livre sous les yeux, ne lui prêtait aucune attention.

— Mitia, rugit Horizontov dès le seuil de la porte.

L'ancien dragon bondit sur ses pieds et rectifia la position. Horizontov l'emmena sur le palier.

— Tu m'as couvert de honte, tout à l'heure, chez les Berg, putain de dragon, dit-il, avec un petit rire. Il éprouvait une faiblesse inexplicable pour ce drôle de type à la cervelle tordue. — Où est-ce que tu as ramassé tes petites idées anarchisantes?

Mitia tira fiévreusement sur sa cigarette. Ses joues creuses s'éclairèrent, puis s'estompèrent.

— Je suis allé deux ou trois fois à l'« Enfer », Monsieur, à la société « Le soleil et nous ». Je me suis laissé entraîner.

— Pour nous résumer, ôte-toi toute cette confusion du cerveau, lui intima Horizontov. Nous, nous l'avons, notre théorie, une théorie scientifique qui plus est. C'est le moment de se préparer au combat et non de bavarder. Tu n'as pas fini de te laver les mains du sang qui les recouvre, anarchiste de malheur!

— Je manque de lecture, dit Mitia. Vous m'abandonnez, Monsieur.



— D'accord, mon vieux, je t'en rapporterai, de la lecture.  
Le jeune homme posa son livre et alla vers le palier.  
— C'est l'heure, l'Anglais. N'oublie pas ton joujou.

... Horizontov déposa un lourd objet enveloppé dans un chiffon sur une caisse, examina l'assistance à la ronde et prit la parole d'un air sérieux :

— Camarades! Les événements de caractère révolutionnaire prennent de plus en plus d'ampleur dans tout le pays. La social-démocratie doit élaborer sa tactique dans les délais les plus brefs. Actuellement, la majorité des comités s'entient au point de vue du camarade Lénine tendant à réunir le III<sup>ème</sup> Congrès. Nous avons reçu des instructions selon lesquelles nous devons organiser notre auto-défense dans les usines et les établissements d'enseignement supérieur. Des heurts avec la police et les *Cent-Noirs* (1) sont possibles. Ces indications nous viennent de Nikititch. Aujourd'hui, ce n'est pas à la lecture que nous allons nous consacrer, mais à quelque chose d'un peu plus substantiel.

Il eut un grand sourire, à la fois joyeux et retors. Ses grosses dents étincelèrent. Il déroula son chiffon, découvrant à la vue de tous un revolver noir à la longue crosse galbée.

— Qui connaît ce truc-là? demanda Horizontov.

Pas de réponse. Les ouvriers fixaient l'arme, comme médusés.

— C'est un Smith and Wesson, dit Horizontov. Evidemment, ce n'est pas le Colt que j'avais à Vancouver, mais tout de même...

Une profonde nuit de février 1905. L'inquiétude, l'insomnie...

— Pourquoi ne dors-tu pas, Léonide?

— Cela ne vaut plus la peine. Je prends le train de 6 h 15. La réunion du Comité central a lieu demain...

— Tu sais, je ne me sens pas tranquille. J'ai croisé le colo-

(1) Organisation contre-révolutionnaire qui se rendit tristement célèbre par la cruauté de ses interventions et par les innombrables pogroms auxquels elle se livra. (N. d. T.)

nel Vladimirski, hier. Il m'a regardée d'une de ces façons! Il soupçonne quelque chose...

— Grand bien lui fasse, à ce Vladimirski, et à tous les gendarmes du cru. Je n'ai pas l'impression que nous ferons de vieux os à Orékovo.

— Est-ce une impression, ou bien?...

— J'en suis presque certain. Tiens-toi prête à n'importe quelle éventualité. Quelque chose de très grave se prépare...

— J'en ai aussi le sentiment. C'est sans doute que la révolution va bientôt se déchaîner.

— C'est bien ça, il n'y a pas de doute, la neuvième vague monte. Et pourtant, le croirais-tu? parfois, je suis comme paralysé, il ne se passe pas d'instant que je ne me demande si je suis prêt. Et toi, n'as-tu pas peur pour les petites, pour toi-même?...

— Bien sûr que si, mais... mais c'est ce dont nous avons rêvé dans notre jeunesse comme d'une chimérique victoire.

On n'entendait, dans le silence, que les hurlements du vent et, au coin, les coups de sifflet d'une locomotive de manœuvre.

— Adieu, machines, générateurs, accus! Bientôt je vais avoir affaire avec une électricité d'un tout autre genre.

— Tu sais, quand tu t'occupes de tes machines, je me sens calme, merveilleusement bien, mais, figure-toi que j'en ai de l'amertume: « Et voilà, c'est tout », me dis-je. Lorsque tu pars en voyage t'occuper de tes autres affaires, je suis terriblement inquiète et heureuse, comme lorsque nous étions jeunes... comme si nous étions sur cette pente, au-dessus de la Volga, tu sais...

Elle s'assit sur le bord du lit et s'enveloppa dans une couverture. Seuls ses yeux immenses luisaient et elle était, dans la pénombre, comme une toute petite fille, celle de Nijni-Novgorod...

La veilleuse crème avec son Cupidon transparent, un peignoir à pompons... Il écarta le lourd rideau. Une bise à ras du sol chassait la neige sur les pavés, sous le pâle réverbère.

Le lieutenant-colonel Jägern était assis à son bureau, la tête baissée sur la poitrine.

« ... Zoubatov est certainement un homme de talent, mais que peut-on attendre de monsieur Lopoukhine, l'actuel directeur des services de police? Zoubatov-la Dent (1), ce n'est pas mal ... Lopoukhine-le Glouteron (2), c'est tout simplement honteux ... Le Dadais et le Glouteron ... la ligne est trop droite, il me faudrait un homme qui porte un nom dans le genre de Iekhno-Jägern ... Iekhno-Jägern, un nom merveilleux, un nom auquel on ne comprend rien. Iekhno vous distrait, il est chaleureux, il sent un peu, mais fait la chattenite, tandis que Jägern, c'est le coup de massue sur le crâne ... »

Sur ce, le lieutenant-colonel sursauta, s'ébroua: « Pouah! Nom de nom! voilà que je m'endors debout, à présent ... comme un vieux ... » Il se dégagea de derrière son bureau, se mit à déambuler d'une démarche élastique dans la pénombre de l'immense cabinet, inséra son monocle dans son orbite, alla à la fenêtre, lança un rapide coup d'œil aux arbres taillés, saisis par le gel nocturne.

« Mais le comte Witte, cette lumière, comment a-t-il pu permettre ce carnage imbécile? N'avait-il donc pas compris que cela ne ferait qu'avancer la rébellion? »

Un officier d'ordonnance se dressa sur le seuil de la porte, il tenait un paquet à la main.

— Permettez-moi de vous faire rapport, mon colonel: on vous attend en bas. Voici des vêtements civils ...

— Qu'est-ce que vous avez à rire, Ignatiev?

— Je compose une drôle d'information, Monsieur le metteur en pages.

— Faites voir?

— A votre service.

« Hier, aux environs d'une heure de l'après-midi, le pont d'Égypte qui enjambe la *Fontanka* (3) s'est écroulé au mo-

(1) En russe, *dent* se dit *zoub*, et Zoubatov est l'équivalent de Le Dentu, par exemple. (N. d. T.)

(2) *Glouteron* (ou bardane) se dit *loboukh*. (N. d. T.)

(3) L'un des canaux les plus fameux de St.-Petersbourg. (N. d. T.)

ment précis où l'escadron de gardes du corps du régiment de grenadiers à cheval passait dessus. Il y a des blessés. Aucun mort. »

— Qu'est-ce que ça a de drôle, Ignatiev?

— C'est très drôle, Monsieur le metteur en pages.

— Strictement rien de drôle, Monsieur Ignatiev. Cette information est plutôt affligeante. Un pont qui s'écroule, des hommes et des chevaux affolés, des blessés . . .

— Je comprends bien, Monsieur le metteur en pages, c'est à faire pleurer et moi, ça me fait rire.

— Vous fréquentez l'église, Ignatiev?

— Non, Monsieur le metteur en pages, je prie à la maison.

Haussant les épaules et le dos agité d'un tic, le metteur en pages des « Informations Boursières » planta là son typographe. Cette conversation absurde lui collait au cou, comme des cheveux après une coupe. Des histoires à dormir debout!

— Nous ne devons plus nous revoir, mon petit Pavel, articula Nadia.

— Pourquoi, Nadia? Mais pourquoi donc? Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer? Bien sûr, en ce moment, il serait bête de nous marier, mais pourquoi . . .

— Comme tu es avide de vivre, Pavel!

— Evidemment! Pourquoi ne le serais-je pas?

— Parce qu'il y a des choses qu'il faut sacrifier.

— Je sacrifierai tout lorsqu'il le faudra.

— Même moi?

— Ce que j'ai de plus cher au monde, tu sais . . .

— Moi aussi, mon chéri.

— Je le sais.

— Alors, quittons-nous.

— Mais pourquoi nous quitter tout de suite?

Elle éclata de rire.

— Le bon sens allemand est tout de même resté en alerte quelque part dans un coin de ta cervelle, *mein lieber Paul*.

Elle s'arrêta brusquement de rire et dit à brûle-pourpoint:

— Sais-tu que ton frère est amoureux de moi?

— Nicolai? Quelle sottise!

Nadia eut un petit rire.

— En voilà un qui sacrifierait tout au monde pour moi.  
Il est comme fou . . .

— Tu m'étonnes, dit Pavel d'une voix relativement calme.  
Mais est-ce ma faute si c'est moi que tu aimes?

Elle considérait les branches duveteuses des sapins.

— Demain, il va falloir que je trouve une sage-femme . . .

Férapontytch, l'agent de police, possédait, tout comme les chevaux, la faculté de dormir debout. Davantage: il aimait cela. Il aimait, venu d'un froid à pierre fendre, rentrer dans ses quartiers, puis, sans même quitter sa capote, sabre au fourreau, revolver et sifflet à la ceinture, s'endormir là, en plein milieu de la pièce.

Son épouse était au courant de cette particularité et bien qu'elle en fût gênée devant les voisins, la respectait.

Cette nuit-là, cela faisait bientôt deux heures que Férapontytch sifflait du nez, debout au milieu de la chambre basse. Tout ce qu'il avait de givré avait dégelé et une petite mare s'était formée sous lui. Il avait fait un rêve tout ce qu'il y avait d'ép-pouvanteux dont pas une voyante n'aurait donné le sens, et la *Clef des songes* des sœurs Fouriev pas davantage.

Un estudieux qu'avait de la ressemblance avec l'autre, celui qui est en fonte, rue de Tver (1) lui ôtait le baudrier. Ôte-le donc si que t'en as envie, mais ta bombe, ne viens pas me la fourrer dans la poche, vu qui m'y reste encore dans les deux mesures de graines ed'citrouille (2). Sans compter que je n'supporte point les papouilles, tout le monde le sait au poste, y compris Sérafima, mon épouse, Prysquina de son nom de fille, dame de service de la suite de Sa Majesté . . . Il en ôte, et il en ôte, il m'ôte tout, l'estimable estudieux. Voilà-t'y point qu'il m'a tout ôté, même que ma bedaine poilue me pend jusque sur les genoux, et il est toujours là à vouloir me fourrer sa bombe dans la poche où ça? sous la peau, des fois? Et à quoi ça lui sert?

(1) Statue de Pouchkine. (N. d. T.)

(2) Que l'on grignote en Russie comme des cacahuètes. (N. d. T.)

Bien sûr, ils sont savants, ils s'y entendent mieux, seulement des fois qu'elle péterait, où c'est-il que j'irais accrocher ma hernie?

Son épouse Sérafima, Prysquina de son nom de fille, contemplait avec sa terreur et son respect ordinaires la statue sifflante, soupirante et bulbulante de son mari.

— Tania, te voilà encore à courir nu-pieds? Encore à faire des mystères?

— Avoue-le, Lisa, que tu es amoureuse d'Horizontov. Ce n'est pas vrai?

— N'as-tu pas honte, Tania, de parler de choses aussi futiles à un moment aussi grave?

— Moi, je le sais! Moi, je le sais! Je vois tout, moi! Je vois comment tu le regardes. Tu as une façon de le regarder par-dessus l'épaule qui me donne froid dans le dos.

— Tania!

— Bien sûr, Victor est très beau, mais c'est Ilya qui t'aime.

— Là, tu te rapproches de la réalité.

Et toujours le clair de lune, un tremblement léger, les jeunes sœurs au seuil d'aimer. Veillée d'armes...

— Et Nadia, c'est Pavel qu'elle aime, mais elle, c'est Kolia qui l'aime, marmonna en hâte Tania. Elle était assise au pied du lit de Lisa, les genoux serrés dans sa chemise de nuit.

— Et toi? Lisa l'avait attrapée d'un geste vif par un pied. Qui aimes-tu, chevreau?

Elle répondit d'un air subitement grave et sans se faire prier:

— Moi, j'aime monsieur Bourénine.

Lisa poussa un cri d'étonnement, se mit sur son séant et regarda Tania avec des yeux ronds. Celle-ci se laissa tomber la tête entre les genoux, un sanglot lui échappa.

— ... et Rachmaninov. Et aussi Blok, le jeune poète.

L'aînée éclata de rire.

La nuit était sans fin.

Le morne quai du Canal Obvodnoi était désert lorsque l'équipage d'Iekhno-Jägern s'arrêta devant la porte du *meublôt* au deuxième étage duquel on apercevait l'angle d'une fenêtre faiblement éclairée par une lampe verte.

Une moue de dégoût aux lèvres, sautant par-dessus des tas d'ordures encroûtées de glace, le lieutenant-colonel qui, en civil, ressemblait à un employé de la City, grimpa l'escalier en courant, longea un couloir derrière les portes duquel montaient des ronflements, des plaintes, des gémisséments de ressorts et autres sons peu agréables à son oreille, et ouvrit toute grande, sans frapper, la porte du 19.

Chaque fois qu'il voyait ces yeux-là, Iekhno-Jägern cessait d'être lui-même. Ainsi en ce moment, dès qu'il croisa le regard de l'homme noir d'âge moyen assis à la table, il jura *in petto*: ces yeux-là dégageaient toujours une odeur, mais oui, une odeur terrible, celle de l'enfer, c'est peu dire, quelque chose de pire.

Sans même se lever, l'homme désigna à Iekhno-Jägern une chaise dont l'aspect n'inspirait guère confiance.

— Bonjour, Monsieur, dit poliment le colonel en grinçant légèrement des dents, mais reprenant aussitôt son empire sur lui-même.

— Vous êtes en retard de onze minutes, Monsieur, dit Azef d'une voix terne et mécanique. Nous disposons de très peu de temps. Prenons donc tout de suite le taureau par les cornes. J'imagine que ce sont les détails du dernier acte qui vous intéressent. Vous vous doutez, je gage, qu'il m'a été impossible de l'arrêter . . .

— Et d'ailleurs, cela ne s'imposait pas, ricana Iekhno-Jägern en scrutant le regard d'Azef, et si profondément, que cette fois, ce fut l'autre qui frémit.

Il sait tout, tout sur son compte ce freluquet au visage mince, intelligent comme le diable, cette culotte de peau. Il sait que ce n'est pas pour ses sales roubles que lui, Azef, l'un des chefs de l'Organisation de Combat des S.R., sert les services de la Sécurité, mais pour rester le chef, être le maître de ces hommes follement intrépides, manœuvrer leur force destructrice. Le gendarme sait même en quoi Azef trouve sa justification, comment il démontre qu'il est,

à lui seul, plus intelligent que toute la Secrète, que ce n'est pas elle qui le tient en laisse, mais le contraire. Et avec quelle franchise, quel cynisme ce gendarme déclare que l'assassinat du Grand-Duc l'arrange peut-être, après tout, et que ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit.

— En somme, aujourd'hui, je me borne à remplir la mission dont m'a chargé le colonel Oukoutchouïev, Monsieur, disait Iekhno-Jägern d'une voix douce, comme on parle à un malade.

Un nouveau filet de haine déforma le visage d'Azef: « Autrement dit, c'est vous qui manigancez tout, puis vous vous esquiviez et me fourrez cet imbécile d'Oukoutchouïev sous le nez. »

— Mais je voulais en profiter pour vous poser une question, Monsieur. Êtes-vous en rapport avec la direction des S.D., avec les bolchéviks en particulier? Ce devrait être le cas, ce me semble — vous êtes frères d'armes, non? Nous nous intéressons aux personnes qui portent les pseudonymes suivants: Boris, Clair, Winter, Koniaga, Nikititch, Glébov, Cheval... Notez cela, s'il vous plaît, Monsieur... Si jamais vous entendiez parler de quelque chose...

— C'est la troisième fois que nous nous voyons et la troisième fois que vous me questionnez sur les S.D., dit Azef d'un air maussade en détournant les yeux. On dirait que ce parti vous intéresse plus que tout le reste...

Il leva les yeux et les planta dans les quinquets bleus, délavés, de l'autre qui porta involontairement la main à son gousset à la recherche de son monocle, mais se contint. Ils restèrent ainsi quelque temps le regard rivé l'un sur l'autre, prêts à bondir, à rugir, à tordre les bras de l'adversaire et, tout écumants, à se saisir réciproquement à la gorge. Cela ne dura que quelques secondes, pas davantage, par bonheur pour tous deux. C'était la troisième fois qu'ils se voyaient et la troisième fois que les envahissait un insurmontable besoin de tuer, qui s'éteignait d'ailleurs très vite.

Quelques instants plus tard, ils étaient paisiblement assis face à face et le colonel remettait à l'agent double l'enveloppe contenant ses « sales roubles ».



— Vous y trouverez justement la lettre que vous adresse Oukoutchouïev. Quant aux bolchéviks, il ne faut pas le prendre si mal. C'est un milieu où un homme aussi précieux que vous nous fait bien défaut...

*De noires pensées pareilles à des mouches  
Tout au long de la nuit m'enlèvent le repos...*

Une voix de femme au registre grave jaillissait non sans effort du pavillon d'un phonographe à manivelle de la firme *Julius Heinrich Zimmermann*. Cette voix langoureuse et mourante mettait Nicolaï Berg dans un état second, il voyait pour de bon une certaine dame bien en chair étalée avec désinvolture sur son sofa. Distract de la conversation, il regardait le maudit phonographe posé sur le comptoir. Le patron du café de nuit semblait beaucoup apprécier la machine à musique.

« C'est comme ça — l'idée s'imposait à Nicolaï avec insistance, — que le produit de l'intelligence humaine remis entre les mains de crétins se transforme en instrument de torture. »

Au prix de grands efforts, il s'arrachait au phonographe et revenait à son interlocuteur, Ilya Likhariov, ce jeune homme coiffé avec soin, au visage rond, aux yeux intelligents et calmes. Nicolaï gigotait sur sa chaise, avalait fiévreusement sa bière, tirait sur sa cigarette, la jetait, cependant qu'au contraire, Ilya adoptait une allure tout à fait dégagée, les jambes haut croisées, les mains posées sur une pile de livres enserrée d'une courroie; il ne buvait presque pas.

— Alors, vous aussi, Ilya, vous rêvez de posséder une arme?

— Je suis un travailleur, Monsieur.

— Ilya!

— Pardon, Nicolaï. Je suis un travailleur, Nicolaï, et c'est en tant que travailleur que j'en rêve.

— Selon vous, les travailleurs en attendent?

« En attendent-ils tous? » se demande Ilya, devant les yeux duquel passa l'intérieur des abominables casernes à

ouvriers de Mamontov (1) où s'était déroulée son enfance. Des enfants chlorotiques et hurleurs, des parents braillards plongés dans leurs querelles d'ivrognes, l'odeur écœurante de hardes pourrissantes, d'eaux usées, des murs couverts de moisissures . . . — Pas tous, loin de là. Combien d'entre eux se sont abrutis, ne sont plus que bétail de trait incapable d'imaginer un autre genre de vie. Moi aussi, j'aurais pu devenir comme eux, en être à pinter de la vodka et à me battre au couteau, si . . . » Il tressaillit et dit avec colère :

— Tous. Même les plus arriérés, les moins conscients rêvent, au fond d'eux-mêmes de faire parler la poudre. Le degré d'exploitation, mons . . . Nicolaï, croît en proportion directe avec le développement économique. Vous êtes allé à l'atelier, aujourd'hui, vous avez vu Stoliétnikov, le contre-maître . . .

— L'animal! La bête! L'Asiate! s'écria Nicolaï, il faut le licencier immédiatement.

— Ça n'a rien d'obligatoire, sourit Ilya. Stoliétnikov n'est pas le plus dur des contremaîtres de Moscou. Les amendes, les coups de pied, les dents cassées font, depuis la nuit des temps, partie du tableau normal de la vie des travailleurs russes. Qu'est-ce qu'un Stoliétnikov? Un rouage infime. Faut-il casser toute la machine à cause de lui?

Le même jour, à la relève du soir, Nicolaï était allé à l'usine de chaussures voir une nouvelle machine qui venait d'Allemagne. Il était arrivé au beau milieu d'un chambard de tous les diables. Environné d'un épais nuage de jurons, Stoliétnikov, le contremaître, traînait un apprenti par la tignasse à travers l'atelier. Le gamin s'était endormi derrière des piles de peaux et avait été surpris par l'œil du vigilant Dragon.

L'enfant supportait les coups les yeux clos et sans rien dire, tandis qu'en Stoliétnikov se déchaînait une rage animale que cette soumission même ne faisait qu'attiser. Alors, quelques ouvriers avaient abandonné leur machine et fait cercle autour d'eux. Là, l'apprenti s'était mis à hurler, le

(1) Baraquements où vivaient en famille les ouvriers, isolés les uns des autres par une simple cloison de contreplaqué. (N. d. T.)

contremaître avait sifflé la police, les ouvriers avaient crié, brandi le poing. Un bruit houleux avait empli l'atelier; seuls deux mécaniciens allemands, totalement insensibles, s'occupaient à leur machine.

Lorsque Nicolaï, traversant l'atelier au pas de course arriva sur les lieux, Ilya Likhariov était déjà au cœur de la mêlée. Selon toute vraisemblance, il avait fini sa journée depuis longtemps, car il était proprement vêtu et tenait des bouquins sous le bras. Quelque chose l'avait sans doute retenu à l'usine. Nicolaï n'était pas revenu de la vitesse avec laquelle Ilya avait mis fin à la pagaille. Il avait suffi à ce petit gars si effacé de dire quelques mots pour que le contremaître lâche l'enfant et que les ouvriers surexcités regagnent leur place. A croire qu'Ilya jouissait de plus de considération que le contremaître. Nicolaï l'entendit dire d'une voix douce: — Nous vous avons averti qu'il fallait en finir avec vos jeux de mains, Stoliétnikov.

— Qui tu es, toi, hein? qui tu es? sifflait le contremaître en pleurant presque d'humiliation. Un de ceux du Comité, oui? Prends garde, Ilya!

Ce dernier lui tourna le dos et se trouva nez à nez avec Nicolaï. Ils quittèrent l'usine ensemble.

— ... En général, notre usine n'est pas caractéristique, poursuivit Ilya. C'est ce qu'il y a tout autour: l'obscurité, le froid, la faim. Un homme peut-il accepter qu'il en soit ainsi toute sa vie? Toute sa vie! Pendant un certain temps, il l'acceptera, puis un jour...

— Brrr! Je peux tout supporter, tout comprendre, mais la vue d'un enfant qui souffre me donne envie de sortir mon pistolet. Mais... écoutez, Ilya, tout cela, c'est du sentiment... tandis que les lois de l'évolution économique du capitalisme... Vous n'arrêtez pas de lire, de lire des montagnes de livres... Savez-vous ce que ma sœur dit de vous?

— Laquelle?

— Inutile de sursauter. Ce n'est pas Lisa. C'est Tania. Elle dit qu'elle ne peut pas vous imaginer sans un livre entre les mains, même sur les barricades... Joli, non?

— Je dois rattraper le temps perdu... C'est que je n'ai aucune instruction.

— Bon, mais c'est que les livres parlent de la complexité, du fouillis des éléments économiques, sociaux, politiques liés à la révolution. Marx écrit que la révolution prolétarienne partira des pays les plus industrialisés.

— Le marxisme n'est pas la stèle d'Hammourapi. Certains livres plus actuels éclaircissent davantage ces problèmes.

— La révolution a absolument besoin de l'expérience de la lutte économique, de la pratique démocratique, de la culture des masses... Or, que trouvons-nous en Russie? Des millions de verstes carrées de désert, la sauvagerie, l'inculture.

— Et tout de même, l'heure de la Russie a sonné.

— Vous êtes illuminé, ma parole! Je sais qu'au sein de votre parti lui-même, il y a des gens qui partagent mon point de vue et non le vôtre et celui de Pavel, et... et...

— Ils se trompent. Vous vous apercevrez bientôt que c'est Pavel et moi qui avons raison. Et Nadia Srétenskaïa... Voulez-vous lire ça? Il lui tendit une mince brochure intitulée *Que sont les « Amis du peuple »?*

« Nadia... Nadia... » se répétait Nicolaï.

— J'ai peur pour elle, dit-il à haute voix.

— Pour la Russie? demanda Ilya. Ne craignez rien pour elle.

Nicolaï laissa passer. Il écoutait avec une grimace la marche du Régiment de la Garde du Corps à cheval de Sa Majesté qui montait du pavillon et regardait les cochers fessus en houppelande bleue qui déboulaient dans le café.

## CHAPITRE IV

### UNE CALME SOIRÉE AUX GROUZINY

Dans la lumière grise et mourante du soir, les arbres du boulevard Tsvetnoï retraçaient tout à fait le lugubre lacis des gravures de Gustave Doré pour *l'Enfer* de Dante. Et se confondaient en un écho étrange et monotone le bruit de ventouse des sabots fatigués foulant la neige molle et les claquements de langue du cocher dont le dos se fondait dans l'obscurité. Krassine traversant toute la ville afin de tuer le temps se rendait aux Grouziny, chez Léonide Andréïev, l'écrivain, chez qui se tenait la réunion du Comité central.

*Au milieu du chemin de notre vie  
je me trouvai par une selve obscure . . . (1)*

Il avait trente-cinq ans, comme moi. Il était à mi-chemin. Quel silence dans les rues! Comme si une main avait effacé les sillons d'un disque . . . Ce dégel inattendu . . . Cet air moite l'avait toujours troublé, autrefois, avait évoqué des souvenirs indécis: sa jeunesse, l'amour, les voyages. Au présent, il ne ressentait rien. On avait dit d'excellentes choses à la réunion du matin. Peut-être Doubrovinski avait-il raison . . . C'était bien qu'il ait eu le temps de retourner à Orékhovo et de se montrer à la station . . .

Colonnes de fumée immobiles et blanches dans le ciel noir, réseau des branches . . .

— Où c'est-y qu'on va, à présent, *barine*?

— Rue Bojedomka.

— On est sur le retour, comme on dit! Seulement notre tour à nous, il est encore à venir.

(1) Début de *la Divine Comédie* de Dante, traduction de A. Pézard. (N. d. T.)

Si Lénine a raison et si la minorité de la direction de l'*Iskra* et du Soviet du Parti se laisse croupir à ce point, il faut réunir le congrès toutes affaires cessantes afin de ne pas se retrouver en retard sur les événements. Que de soucis, que de tracas! Passer la frontière, se faire faire des faux-papiers. Que d'argent! Morozov n'en donnera plus, il ne pourra pas. Peut-être faudrait-il recourir à l'emprunt étranger, l'idée n'est pas si folle . . .

*Au milieu du chemin de notre vie . . .*

Le traîneau grimpaît le long d'une ruelle en dos d'âne lorsque derrière le toit d'une petite maison toute de guingois apparut le mince ruban pourpre du couchant à son déclin; contre lui se détachait la silhouette d'un passant: les épaules basses, le col relevé surmonté d'un chapeau mal posé, soutenu par les demi-cercles d'oreilles décollées, petite ombre mince, chancelante, posée sur des jambes mal assurées, une canne mal assurée à la main, ombre frissonnante qui semblait interroger l'indéterminé.

De nouveau, un sentiment vague, obscur, s'empara de Krassine. Le paysage était mélancolique, mais en même temps, il lui apportait une sorte d'apaisement, quelque chose se dissolvait, son âme fondait, s'envolait quelque part vers le ruban de pourpre. Mais pourquoi suis-je en train de courir la Bojedomka en traîneau? A cette heure vespérale, sur la Bojedomka enncigée, j'entends aboyer les chiens et passer les passants, ils se taisent, moi aussi. Je n'ai rien à leur dire. Où suis-je? En ce moment, à la Bojedomka . . .

Donc, il faut que je parle à Savvá et que je lui demande de me mettre en rapport avec Katznelson, un sympathisant qui connaît certainement Belkine-Khvestov, le président du Crédit Lyonnais, afin qu'au moment voulu celui-ci parle à Paris, mettons à Charpentier, et à Londres, mettons à Feltz, de ma part; dès demain je dois écrire à Véra Fiodorovna pour la remercier et lui exposer mon nouveau projet, elle s'en tire joliment bien . . .

— *Barine!* Eh! *barine!* Et à c't'heure, où on va?

— Prends la Lessnaïa.

Le groupe d'Action technique, à présent . . . A Saint-

Pétersbourg l'affaire prend bonne tournure, c'est bien, c'est sûrement là que cela commencera.

« Alfa » et « Omega », de fameux gaillards! J'imagine ce qu'on leur aurait aligné dans un quelconque Bruxelles pour leur invention...

le Bulgare de Sofia, ne pas l'oublier,  
une flammèche volera bien jusqu'à Moscou, le contraire est impossible, ce serait l'échec,

les choses vont moins bien ici qu'à Saint-Pétersbourg, les chimistes s'activent dans la cave des Berg, mais cela ne suffit pas;

au fait, autour de ces Berg, il y a tout un groupe de jeunes gens de notre bord parmi lesquels seule Nadia Srétenskaïa me connaît sous le nom de Nikititch, il faudra que je me découvre, plus tard...

Nadia est la clandestine idéale... oui, oui... Que représente cet Horizontov?

Un jeune homme d'une audace folle, il nous en faudra de pareils. Mais il faudra l'avoir à l'œil. Je crois que son excédent de forces l'entraîne à considérer la révolution comme une sorte de sport de hasard, quelque chose comme la nation aérienne; peut-être avec le temps deviendra-t-il un véritable combattant.

... la jeunesse n'est plus du tout la même que lorsque j'étais étudiant.

A ce moment, le cocher se traînait le long de la prison des Boutyrki, mais Krassine, plongé dans ses pensées, ne remarqua même pas ce lieu pourtant en tous points remarquable.

Les intrépides ne manquaient pas avant Krassine; mais non, ils étaient moins nombreux et leur audace n'était pas la même, c'était celle d'individus isolés, possédés moroses et par avance condamnés. Dans *Les Démon*s, Dostoïevski a bien sûr défiguré le mouvement révolutionnaire, mais grâce à son génie, il a exactement mis le doigt sur une certaine décadence, une ferveur trouble de ces temps-là, celle-là même des Vieux-Croyants montant au bûcher, tandis que les jeunes révolutionnaires d'aujourd'hui ont apporté la joyeuse certitude du siècle nouveau, ils ne doutent

pas de la victoire, ils sont prêts à mourir, mais pas obligatoirement. Ils ont l'intention de vivre et d'édifier la Russie nouvelle.

D'où vient donc l'ardeur révolutionnaire de Pavel Berg?

Pourquoi Savva hait-il sa propre classe?

La famille des Krassine avait toujours été en désaccord avec une société hypocrite et routinière. Le père Krassine, homme d'une intelligence peu commune et épris de justice, n'avait essentiellement fait que récolter des coups, des meurtrissures, des offenses, des horions, et végétait dans des emplois pitoyables et humiliants, par exemple celui de directeur d'un asile de vieillards; dès son plus jeune âge, Léonide Krassine avait eu mal pour son père et cela avait affermi en lui la révolte contre les injustices qui se commettaient dans le monde. Sa mère, femme volontaire et brutale, contrairement à son taciturne mari, exposait souvent ses dangereuses idées à haute et intelligible voix. Non seulement elle ne craignait pas que « les enfants entendent », mais semblait au contraire vouloir expressément que les enfants grandissent dans la fierté et l'insoumission. Elle avait beau ignorer ce qu'était le socialisme, ses tendances étaient franchement socialistes.

La première fois que Krassine entendit parler de socialisme, ce fut à Tioumèn, dans la bouche de ces jeunes gens que l'on appelait, dans les salons libéraux de la capitale, « la fleur de la Russie qui pourrit dans la toundra ». De sorte que lorsqu'il arriva à Saint-Pétersbourg, il était parfaitement mûr pour la « sédition » et que c'est au « foyer de la sédition », à l'Institut de Technologie qu'il entra; là, il se lia immédiatement d'amitié avec un marxiste, Broussniouov. L'étude de l'histoire, de l'économie, des travaux de Marx lui apporta la claire conscience que les structures actuelles, avec leur système absurde et pesant de contraintes, était condamné. Maintenant, cela faisait seize ans qu'il travaillait pour la révolution: cercles, diffusion d'ouvrages interdits, propagande. Tout cela, il l'avait fait avec une calme assurance. Son calme ne l'avait pas abandonné dans ses diverses prisons, pas même en réclusion solitaire. Il avait éprouvé toute sorte de sentiments envers ses ennemis



détenteurs du pouvoir: mépris, pitié pour ces demeurés, dérision, haine parfois, mais jamais une haine aussi violente qu'aujourd'hui, après ce Dimanche sanglant, une haine aveugle, une haine criante.

C'est affreux. Ce sentiment-là, nous autres, sociaux-démocrates, nous devrions en être quittes. Notre haine doit être égale et froide. Elle ne doit pas nous obscurcir la raison; car tout dans le monde se développe selon des lois connues, scientifiques et inflexibles. Un social-démocrate est un technicien au service de la machine de l'Histoire. Dis donc, la belle phrase! J'imagine comme Lénine s'en serait moqué si elle lui était tombée sous les yeux dans quelque papier de la nouvelle « Iskra ». Un technicien au service de la machine de l'Histoire. Autrement dit, la machine tourne toute seule et nous nous contentons de l'alimenter d'un peu d'huile. Heureusement que je suis praticien et non écrivain et que je n'ai pas à exposer mes pensées sous forme d'imprimé.

Moi, l'ingénieur Krassine, je bâtis des centrales électriques et je fabrique des bombes, tandis que les Berg... Le plus jeune, Nicolaï, me paraît plus porté sur les centrales électriques que sur les bombes. C'est amusant ça, ces deux frères semblent réunir mes deux aspects: le révolutionnaire et le bâtisseur.

La haridelle trotte dans son ornière, le long de bicoques à demi aveuglées derrière les fenêtres roses desquelles on devinait une vie suante et quasi figée. On aurait dit que les habitants de la Lessnaïa se grattaient tout le temps. Le fiacre passa devant une boutique à l'enseigne imposante

<b>KALANDADZÉ</b> <b>COMMERCE EN GROS DE FRUITS DU CAUCASE</b>
---

Par la fenêtre, Krassine aperçut au vol Maria Iskriamistova. Sa pesante poitrine posée sur le comptoir, « La Trompette » lisait un volume gonflé et manifestement illégal. Pour parfaire le tout, un pince-nez étincelait sur le nez de cette « bonne à tout faire toute seule pour tout le

monde ». Bon sang, il va tout de même falloir nous en séparer, Sémione a raison.

Cela faisait près de deux mois que, sous l'enseigne de *Kalandadzé et C<sup>o</sup>*, fonctionnait l'imprimerie clandestine du Comité central équipée par les *gardes* de Krassine les plus expérimentés, venus de Bakou: Sémione, Vano Stouroua, Karamán Djachi. Jusqu'à présent, tout allait bien. Tout visiteur désireux d'entrer en relations commerciales avec la firme pouvait se faire présenter les échantillons des denrées disponibles dans la boutique: deux roues pointues de fromage du pays Touch, un sac de raisins secs, une botte de *tchourtchkhella* (1). Si l'affaire était conclue, l'un des hommes du groupe s'en allait au marché de la Soukharevka, s'y procurait les denrées voulues et les livrait au client. Entre-temps, sous le magasin, dans une cave épouvantable où l'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant, on imprimait des tracts et la *Revue du Travailleur*.

Tout se passait normalement, seule *La Trompette*, spécialement appelée de la ville d'Ivanovo-Voznessensk pour jouer le rôle de bonne provoquait la fureur des fougueux Caucasiens.

— Je vais l'égorger, pantelait Stouroua derrière son mur lorsque *La Trompette* s'adressait au « patron », en présence de visiteurs, en ces termes:

— Camarade, où est notre balai-brosse?

La maison était dépassée. Krassine se retourna et regarda une dernière fois l'enseigne, la porte et la paisible lueur à la fenêtre.

Les Grouziny étaient plongés dans le silence, on se serait cru à la campagne, seul parfois un coup de sifflet strident venu des voies de manœuvre de la ligne de Brest-Litovsk venait rompre l'idylle.

Voici qu'apparut la maison d'Andréiev. Mais qu'était-ce? Un petit énergumène aux fesses cambrées et en bottes courtes bondit du portail et alla se cacher sous l'arche de la maison d'en-face.

(1) Confiterie caucasienne à base de noix, amandes, farine et jus de raisin. (N. d. T.)

Krassine scruta la nuit. Il crut discerner le faible scintillement des plaques du portier, ses rangées de boutons militaires, la lueur de cigarettes. Peut-être n'était-ce que son imagination? L'état de clandestinité provoque souvent la manie de la persécution.

Des ombres trop nombreuses s'agitaient derrière les stores. A la cinquième fenêtre à partir du coin de la rue, le store était légèrement soulevé et l'on apercevait une bougie dans un haut et mince chandelier. Cela pouvait être un signal de danger, bien que rien de semblable n'eût été convenu. De toute façon, l'animation anormale qui régnait chez l'écrivain était des plus suspectes. A l'heure qu'il était, tous les membres du Comité auraient dû être attablés et la maîtresse de maison occupée à donner paisiblement ses ordres près de l'énorme samovar.

— Avance, avance, l'ami!

La maison d'Andréïev était dépassée. Krassine tourna au coin de la rue suivante, rendit sa liberté au cocher et alla passer la nuit chez son frère Hermann, un ingénieur aussi loyal et aussi sérieux que lui-même.

Madame Andréïeva lui fit parvenir la nouvelle le lendemain matin de très bonne heure: son mari, écrivain, illustre, maître à penser, « homme mythique dont le talent au scalpel sans pitié pénétrait les replis les plus lointains de l'âme » avait été arrêté la veille au soir. En même temps que lui, on avait emmené à la prison de la Tagánka ses *compagnons de bouteille*: presque tout le Comité central.

Krassine égalisait sa barbe dans la salle de bains de son frère et réfléchissait à l'événement. Le rasoir parfaitement effilé qu'il tenait à la main tremblait légèrement.

Jamais encore le parti n'avait connu d'échec semblable. La Secrète savait-elle qui elle avait embarqué? Qui l'avait mise sur la piste: un agent double ou de simples limiers?

De toute manière, il fallait agir. Retrouver les membres du Comité qui avaient réchappé. Lioubimov se trouvait à Smolensk, Postolovski au Caucase.

Capter de nouveaux membres, aviser les comités. Mettre en route l'élection des délégués au Congrès. Continuer à courir après l'argent.

Tout était clair comme le jour; il entrait dans l'illégalité! . . . En premier lieu et sur l'heure, il fallait aller voir Morozov, à la Spiridonovka.

Celui-ci l'enverrait en mission à Baden, à son usine de *Brown, Boveri & Co* (1) . . . « Voici pourquoi l'ingénieur Krassine a disparu, monsieur le colonel, comme vous le voyez, elle est des plus simples: je voulais qu'il réceptionne lui-même les pièces de sa nouvelle turbine car cela, voyez-vous, je ne pouvais le confier à personne d'autre . . . »

Prendre toutes les dispositions nécessaires pour préserver l'imprimerie et le laboratoire. Grosjean lui fournirait les faux-papiers. De l'argent, de l'argent!

Hermann pénétra dans la salle de bains et regarda son frère dans la glace.

— Je suis stupéfait, Léonide. Tu as des nerfs d'acier, ou quoi?

— Non, répondit Krassine.

Hermann eut un sourire coupable:

— Eh bien, moi, comme tu peux le voir, je n'ai pas pu y tenir et je ne suis qu'un ingénieur loyal, rien d'autre; pourtant, toi et moi, nous sommes faits de la même pâte.

Krassine se retourna et se sécha soigneusement le visage avec une serviette éponge.

— Je m'en vais aujourd'hui-même, Hermann, et pour longtemps.

Le soir même, il partait à Smolensk, voir Lioubimov, un des trois rescapés du Comité central.

## JOURNAUX AGENCES

*Heurts entre les ouvriers et la troupe à Orékhovo-Zouïevo.*

*Le comité de Port-Arthur apporte son secours aux défenseurs blessés, malades et prisonniers et à leurs familles.*

L'inspecteur expliquait au commissaire:

— Alors, hier, comme ça, du bistrot *Le Champagne* il sort

(1) Grand consortium suisse. (N. d. T.)

un de ces cocos en pantalons rayés, l'allure pas russe du tout, et en se tortillant escandaleusement, il se met à chanter:

*Je m'appelle Kouropatkine  
Et ils me frictionnent tous l'échine . . .*

Et les subalternes de rigoler à gorge déployée.

*La troupe a tiré sur les manifestants de Varsovie.*

*Plusieurs expéditions punitives ont été envoyées dans la Baltique pour pacifier les paysans.*

*La conférence des partis et groupes révolutionnaires convoquée par le ci-devant prêtre Gapone vient de s'ouvrir à Genève (R.T.A.).*

## CHAPITRE V

### ... MAIS VERT ET FLORISSANT L'ARBRE DE VIE

On était à l'heure de pointe, et la commerçante Oxford Street était encombrée d'équipages, d'omnibus, d'automobiles, et inondée de soleil. Un frais vent d'avril soufflait de l'Atlantique sur d'innombrables chapeaux melons, casquettes militaires, chapeaux mous, coiffures de dames semblables à des îles tropicales et sur les têtes découvertes des originaux et des libres-penseurs. Jamais on n'aurait pu classer dans leur catégorie deux gentlemen qui cheminaient parmi la foule côté soleil. Leur mise était des plus respectables et seul, peut-être, le regard perçant d'un Sherlock Holmes aurait détecté en eux des étrangers.

Le troisième Congrès S.D. bolchévik avait terminé ses travaux la veille, deux dures semaines venaient de passer: rapports, discussions, examens, motions. Les deux délégués se trouvaient soulagés, dégagés, dans un état un peu semblable à celui d'étudiants débarrassés de leurs examens de printemps. La dernière promenade qu'ils faisaient ensemble à travers Londres ensoleillé — chose surprenante — eût été franchement agréable sans Grigori Berezovski. Ce troisième personnage, jeune, petit, maigre, aux cheveux gras qui retombaient en mèches, à la lèvre supérieure trop courte qui découvrait des dents malades et ébranlées attirait précisément l'attention des *policemen* par sa voix aiguë et sa gesticulation. A chaque carrefour, le « bobby » l'accompagnait d'un regard imperturbable et mystérieux.

Berezovski s'accrochait comme une tique à Lénine. Par contre, il n'accordait aucune attention à Krassine, lequel se réjouissait avec une bonhomie mêlée d'une pointe de

malice à l'entendre déverser sur Le Vieux, fatigué des avalanches de citations, de noms, de dates, d'imprécises menaces. Soudain, Berezovski bondit de côté, se tourna à moitié et, brandissant le doigt vers Lénine, s'exclama :

— On ne fait pas l'histoire dans des salles enfumées, mais sur des places imprégnées de l'odeur de la poudre !

Quelques Anglais s'arrêtèrent pour le regarder ; alors, il éclata de rire et détalait dans une ruelle perpendiculaire.

Lénine et Krassine rirent à leur tour.

— Robespierre en personne, dit Krassine.

— Il m'a littéralement empostillonné avec son érudition, dit Lénine en hochant la tête d'un air abattu et sortant son mouchoir. Ce type m'inspire une sorte de dégoût physique.

— C'est un déséquilibré.

— Il ferait bien d'aller chez les S.R. Les déséquilibrés, c'est ce dont nous avons le moins besoin, au Parti. D'accord ?

Ils poursuivirent leur chemin. Plus rien, désormais, ne gâchait leur promenade. Des taches de soleil sautillaient sur les vitrines et les enseignes lavées de frais, scintillaient sur les hauts-de-forme et sur les capots des calèches. Les marchands ambulants criaient leur marchandise au milieu de la foule, la plupart avec l'accent cockney.

Un grand garçon roux, une écharpe voyante enroulée autour du cou, avait rassemblé une masse de gens. Tout le monde riait. Lénine sourit aussi, prit Krassine par le coude et ralentit l'allure.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Je ne comprends rien, dit Krassine d'un air contrarié.

La langue anglaise lui résistait obstinément.

— C'est du cockney typique, dit Lénine. Les étrangers ont beaucoup de peine à le comprendre, même s'ils possèdent parfaitement la langue, mais je le sais un peu. C'est que je suis un vieux Londonien.

Il se dressa sur la pointe des pieds et examina la voiture à bras par-dessus les têtes. Elle contenait tout un tas de bric-à-brac : petites boîtes, chaînettes, clochettes, petits animaux, fleurs en papier. Le marchand jetait, l'un après l'autre, de petits serpents en peluche dans un bocal en verre

et, de façon totalement incompréhensible, lesdits serpents sortaient du bocal, glissaient le long de la main du vendeur et ressautaient dans la voiture.

— Voilà à peu près ce qu'il crie, dit Lénine: Je suis le pire escroc d'Oxford Street. Achetez mes saloperies. De fausses valeurs à six pence la pièce! Pour six pence seulement, chacun de vous pourra se sentir roulé. Je me ferai un plaisir d'accepter votre argent.

Et la foule, en riant, lui lançait des piécettes et s'arrachait ses marchandises. Lénine et Krassine, comme les autres, prirent chacun un petit serpent merveilleux.

— J'aime Londres, dit Lénine. Sa foule est extrêmement curieuse. Regardez cet officier qui a l'air d'avoir avalé un parapluie: à en juger par son teint, il appartient à l'armée coloniale. Et voici un homme qui cherche à attraper avec son chapeau les gouttes d'eau qui tombent de ce toit. Une ville de conservateurs et d'originaux. D'accord?

Ce mot: « D'accord? » accompagnait tous les entretiens de Lénine avec Krassine. Déjà lors de leur rencontre à Genève, après chaque phrase, Lénine dirigeait sur Krassine un regard perçant et lui demandait: « D'accord? », ce qui était une façon de tâter le « personnage » trop accommodant qu'il était.

Au début, Krassine, lui aussi, avait considéré Lénine avec circonspection, mais jour après jour, il s'était convaincu qu'ils avaient tous deux bien plus de vues en commun que de sujets de dissension et il se laissait de plus en plus souvent séduire par l'efficacité clairvoyante, l'esprit puissant et net de celui en qui tout le monde reconnaissait le chef de la *majorité*. C'était un intellectuel du genre qui en imposait le plus à Krassine, un intellectuel de nature, certes, mais dénué de toute veulerie. Krassine se considérait comme un révolutionnaire expérimenté. Mais dès le jour où il avait fait la connaissance de Lénine, il avait senti que ce dernier possédait quelque chose de plus que ce qui lui était donné à lui, Krassine, une sorte de connaissance d'un ordre supérieur.

A la fin du Congrès, il en était arrivé à éprouver une sympathie amicale pour cet homme de même âge que lui,



râblé, solide, complètement chauve, à l'œil perçant, gai, débordant de vie.

Ils passèrent à l'ombre d'une petite rue adjacente et achetèrent, à même la friteuse, des cornets de *fish and chips*. Ça, des messieurs respectables n'auraient pas dû le faire et le vendeur les considéra même d'un regard étonné.

— Ce que je peux aimer ça! disait Lénine en extrayant de petits bouts de poisson de son cornet. Vous, je parie que vous êtes habitué aux petits plats?

— Mon petit plat préféré est l'oignon avec du sel et du pain noir, mais à la condition expresse qu'il soit frais, dit Krassine en souriant. Je tiens cela de mon enfance. Et aussi les *pelmeni* (1), cela va de soi.

— Et la blanchaille, s'écria Lénine, vous l'oubliez? Chez nous, à Simbirsk, il y en avait des montagnes, et après avoir fait nos devoirs, il nous arrivait... Quel scandale! des lycéens manger de la blanchaille!

Ainsi allaient-ils bavardant et riant, alors qu'ils avaient derrière eux le III<sup>ème</sup> Congrès du Parti Ouvrier Social-Démocratique Russe et que celui-ci avait décidé le soulèvement armé.

Cependant, leur bavardage insouciant s'éteignit peu à peu, et du centre de Londres inondé de soleil leur pensée retourna involontairement à la banlieue, à une minuscule église anglicane où quinze jours plus tôt, le doyen des délégués Mikha Tskhakaïa, quarante ans, avait déclaré la séance inaugurale ouverte. Les échos de ces deux semaines résonnaient encore dans la tête de Krassine, quelque effort qu'il fit pour se distraire, pour accorder une pause à son esprit fatigué. Lénine en était apparemment au même point. A tout instant, il abandonnait la conversation et tombait dans le silence, cependant que son visage prenait une expression tendue, absente. Une fois, il alla jusqu'à s'arrêter une demi-minute, une main lui cachant la moitié du visage.

« Oui, c'est un Cheval sur lequel on peut miser! se dit Lénine souriant de son propre jeu de mots et louchant rapi-

(1) Plat sibérien. Sorte de raviolis farcis à la viande, classiquement de la viande d'ours. (N. d. F.)

dement sur Krassine qui l'avait un peu dépassé. Il a justifié son point de vue avec beaucoup d'intelligence et ses conclusions contenaient même des choses intéressantes au sujet du tournant par exemple . . . Comment a-t-il dit? »

*KRASSINE — . . . Notre désaccord essentiel avec ce que l'on appelle la « majorité dure » consistait en ceci que tandis que ces derniers — et bon nombre d'entre eux très vite après le II<sup>ème</sup> Congrès — perdaient tout espoir de conciliation ou d'union avec la minorité, nous ne nous sentions pas le droit de refuser une tentative dans ce sens . . .*

*Le tournant décisif en faveur du Congrès s'est opéré sous l'influence des événements du 9 janvier . . .*

« Je me suis tortillé comme un orvet dans une poêle à frire pour trouver un semblant d'explication à notre « esprit trop accommodant », se rappelait Krassine, mais les « durs comme pierre » ne sont pas tombés de la dernière pluie . . . Dès le premier jour, ils m'ont envoyé de solides nasardes, mes camarades. Et je ne les avais pas volées. »

« Je me suis jeté sur le rapport financier comme sur une bouée de sauvetage. Je voulais ensorceler les délégués avec des chiffres et détourner ainsi leurs reproches. Dans le fond, c'est que j'aime vraiment les chiffres et les comptes . . . »

« Il a parlé avec beaucoup d'intelligence des ressources du parti, se rappelait Lénine. Là, on a pu discerner très nettement en lui un compagnon d'idées. C'était irrévocable: « nous en avons assez de tendre la sébille! »

« C'est bien que Le Vieux ait fait partir la discussion du rapport et nous ait, en somme, remis ainsi de nos péchés, se dit Krassine. J'ai tout de suite compris qu'il cherchait l'union, et non la guerre. »

*LÉNINE — Depuis 1900 j'observe l'activité de l'appareil central du parti et je me dois de constater un progrès gigantesque. S'il ne nous satisfait pas, c'est que nous ne pourrions nous déclarer satisfaits qu'à l'avènement de la dictature du prolétariat, et encore, je me le demande!*

« Quant aux principes et à la tactique du soulèvement, Nikititch a exposé des pensées parfaitement mûries », se rappelait Lénine.

*KRASSINE — ... Le mise sur pied d'équipes de combat peut jouer un grand rôle ... Je pense que nous devons considérer la préparation du soulèvement comme un processus dynamique. Il ne suffit pas de préparer des bombes et des armes, il faut savoir s'en servir et coordonner notre action.*

*Repousser l'action armée jusqu'au moment du soulèvement décisif serait une lourde faute, nous avons besoin de nous faire la main ...*

*Savoir manier les armes, effectuer les tirs d'essai, ce n'est pas suffisant, il nous faut apprendre à organiser des actions armées.*

*Le Comité central considérerait qu'il manque à ses devoirs envers le groupe extrêmement précieux des travailleurs dévoués à notre cause s'il ne mentionnait ici ce qu'ils ont fait pour le Parti.*

*Je ne songe pas à quelques animateurs remarquables et connus de vous tous, à des leaders, à des chefs; je songe à ces camarades obscurs grâce à l'énergie, au savoir, au travail, à l'abnégation desquels a été créée et fonctionne depuis plus de cinq ans l'imprimerie principale du Comité central en Russie.*

*EXTRAIT DE LA MOTION DU CONGRÈS. « ... Après avoir entendu le rapport du Comité central sur la mise en place d'imprimeries du Parti en Russie, et considérant en particulier l'activité des camarades de l'imprimerie principale qui fonctionne depuis 1901, le III<sup>ème</sup> Congrès envoie son salut auxdits camarades et exprime l'espoir de les voir, dans un avenir rapproché, au nombre de ceux qui ouvriront la première typographie légale du Parti S.D.*

Krassine regarda Le Vieux qui marchait à côté de lui en frappant le sol du bout de son parapluie et souriant à ses pensées et le revit, lors d'une interruption de séance, chu-

chotant à Liadov, Lounatcharski et Vorovski, assez fort pour que ses propos parviennent jusqu'à lui, Krassine: «... Tout de même, il est très fort, notre Nikititch, et je suis content qu'il soit avec nous, il a présenté son rapport avec beaucoup d'adresse, nous n'aurons guère à le secouer... »

Le III<sup>ème</sup> Congrès avait choisi un Comité central maximaliste présidé par Lénine, rédacteur en chef de l'organe central du Parti et représentant du Comité central à l'étranger. Sur sa proposition, Léonide Krassine avait également été élu en qualité de responsable de la technique, des finances et des transports.

Pour l'heure, ils suivaient une rue étroite fermée par un bâtiment blanc encadré des bordures noires de ses corniches et de ses fenêtres, un bâtiment ancien ou imité de l'ancien, celui du grand magasin « Liberty's ».

Krassine aperçut dans la vitrine de superbes cravates nouées à la Windsor. Hésitant, il s'arrêta. Pour un membre du Comité central du parti S.D., les prix étaient exorbitants, mais pour l'ingénieur Krassine, ils étaient tout à fait abordables.

— Elles sont belles, ces cravates, dit Lénine, mais quels prix! J'achète les miennes chez « Marx and Spencer's ». Elles sont trois fois meilleur marché, et d'aussi bonne qualité.

— Si nous pouvions habiller nos agents! soupira Krassine. Les gendarmes de Russie s'inclinent devant chaque plastron blanc, mais dès qu'ils aperçoivent une chemise noire à la Russe, ils se mettent à l'arrêt comme des chiens de chasse.

Lénine cligna des yeux, recula d'un demi-pas, examina Krassine des pieds à la tête et laissa échapper un petit rire de satisfaction.

— Dites-moi, c'est vrai que vous avez sauvé plusieurs personnes à la fois, à Bakou, un jour de tempête? On m'a raconté que vous vous étiez lancé dans les flots écumants sans quitter vos vêtements si comme-il-faut?

— Savez-vous ce que racontent de vous les membres du Parti du Caucase? Feu Lado Ketskhovéli affirmait à qui

voulait l'entendre que vous aviez une stature de géant, que vous portiez une longue moustache et que vous faisiez le signe de la croix un haltère de soixante-cinq kilos à la main.

Lénine éclata de rire et saisit Krassine par un bouton.

— Allons, avouez-le: vous les avez sauvés, ces noyés?

— J'ai participé à leur sauvetage.

Lénine lâcha le bouton.

— C'est bien, que vous soyez fort. Nous avons besoin de l'être. Qui sait ce qui nous attend? L'exercice physique est une grande chose. Chacune de ses heures de loisir, il faut les employer à courir, nager, faire de la gymnastique.

— Pensez à Faust, dit Krassine avec l'ombre d'un rire. Il a pu vendre son âme au diable pour jouir d'une éternelle jeunesse, mais la gymnastique du matin, il n'en a jamais pipé mot.

Nouveau rire de Lénine:

— Ce Faust-là, c'est du folklore. Ce dont parle Goethe, ce n'est pas de la jeunesse, mais de la connaissance de la vie. « Toute théorie est grise, mais vert et florissant l'arbre de vie. » En fait, poursuivit-il, la gymnastique du matin, c'est archi-assommant, mais nécessaire. D'accord?

— D'accord.

Ils débouchèrent dans la très digne Regent Street. La foule y était notablement différente du monde de tout poil qui arpentait Oxford Street. Le ton était sans conteste donné par les chiens: énormes dogues et saint-bernard à la robe lustrée qui s'avançaient cérémonieusement, pékinois enrubannés et duveteux, ratiers du Tibet, scotch-terriers.

— Alors, vous nous quittez demain? demanda Lénine.

— Oui, je vais à Vichy où Morozov m'a donné rendez-vous.

— Quelle sorte d'homme est-ce?

— Un homme partagé qui se débat, peut-être même un malade. Une intelligence supérieure.

— C'est quand même curieux, proféra lentement Lénine, qu'un industriel millionnaire soit du côté de la révolution...

— Il y en a d'autres, dit Krassine. Le jeune Pavel Berg,

un millionnaire lui aussi, n'en est pas moins un social-démocrate très actif.

Entre-temps, ils avaient atteint Picadilly Circus, cette petite place pourvue en son centre d'un Eros doré autour duquel tournaient des équipages et des automobiles découvertes aux sièges en cuir qui ressemblaient à des calèches sans chevaux.

Une grande horloge sous laquelle on pouvait lire: *Guinness Time* surplombait le tout.

— L'heure du Guinness, dit Lénine. Une réclame astucieuse! Quelle que soit l'heure indiquée par les aiguilles, ce sera toujours *l'heure du Guinness*, c'est-à-dire l'heure de s'humecter le gosier avec de la bière noire d'Irlande.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit Krassine.

Ils trouvèrent dans Picadilly un pub vaste, sérieux et sombre avec ses murs revêtus de bois, ses appliques de bronze, son comptoir massif revêtu de cuivre, tendu de cuir rouge au-dessus duquel s'élevait une iconostase de bouteilles de toute provenance, parmi lesquelles on apercevait un flacon ventru de vodka *Le Cosaque*.

Ils étaient assis au centre de la salle. Lénine sortit son bloc-notes.

— Avant que nous nous séparions, je voudrais vous reparler de notre résolution « secrète » . . . Ce passage . . .

Krassine jeta un coup d'œil derrière lui: le pub était vide. Lénine eut un rire bref:

— Vous contrôlez souvent les lieux. Bravo. Vos réflexes de clandestin sont solidement acquis. D'ailleurs, pour l'instant, nous sommes tout à fait seuls.

— Oui, mais voici justement un nouveau personnage.

Krassine pointa sa courte barbe vers un drôle de quidam qui venait de faire son entrée, jeune, le teint basané, le cou entouré d'un cache-nez aux couleurs vives, l'air d'un dindon rengorgé.

Ainsi dévisagé par Krassine, le quidam perdit brusquement contenance, renversa l'accrochoir à journaux, laissa tomber son chapcau, sa canne et se précipita vers l'angle le plus éloigné de la salle.

— Vous avez le mal du pays, Vladimir Ilytch? demanda

soudain Krassine en considérant le front massif penché sur son bloc-notes.

Sans s'arracher à son travail, Lénine répondit par un « oui » sec et bref, comme s'il fermait devant Krassine une certaine porte: autrement dit, nous n'avons pas rompu suffisamment de pain ensemble pour nous poser de telles questions. Krassine en fut gêné.

— Précisément ce passage-ci, dit Lénine en le soulignant d'un coup d'ongle.

Krassine le lut: « En fonction de l'éventuel refus de certaines organisations menchéviks de reconnaître les décisions du III<sup>ème</sup> Congrès, celui-ci propose au Comité central de dissoudre lesdites organisations et de confirmer des organisations parallèles ou admettant l'autorité du Congrès telles que les Comités, mais seulement après qu'ait été soigneusement et complètement établi le refus des organisations et comités menchéviks de se soumettre à la discipline du Parti ».

— Excusez-moi, mon cher Krassine. Bien que vous ayez voté cette résolution, dit doucement Lénine, en raison de votre passé *conciliateur*, je veux une nouvelle fois attirer votre attention. J'en suis convaincu, mieux vaut que nous soyons moins nombreux, mais nous devons rester fermes et refuser les paroles creuses . . .

Ils étaient repartis ensemble, par Kensington Road, cette fois; ils ne regardaient plus ni les vitrines ni les dames et les chiens qu'ils croisaient, ils avaient complètement oublié qu'ils marchaient dans Londres par une journée de soleil, chose rare dans cette ville. Ils revenaient sans cesse et encore au problème de d'alliance provisoire avec le parti social-révolutionnaire en vue du combat, aux rapports avec le mouvement paysan et ainsi de suite.

— Je voudrais attirer votre attention sur un point très important, dit Lénine. A mon avis, nos cellules devraient être conçues sur le modèle suivant: au moins huit travailleurs pour deux intellectuels. Cette proportion a ses raisons: l'instinct de classe des ouvriers est une grande chose. D'accord?

— Parmi les ouvriers russes d'aujourd'hui, il y a de véritables intellectuels, Vladimir Ilytch, mais en principe, je suis d'accord avec vous.

« Qu'ils aillent au diable, se disait au même moment le quidam à l'écharpe voyante en remuant ses lèvres humides. Je ne peux tout de même pas me traîner éternellement derrière eux. De toute façon, je n'entends rien. »

Il héla un *cab*; quinze minutes plus tard, il pénétrait dans un petit café du Strand qui avait quelque chose de très moelleux: des murs tapissés de peluche, des petits divans, des poufs, des coussins; tout aussi moelleux semblait le gros monsieur assis dans un coin en train de lire le « Punch ». C'était le chef de la Sécurité russe à l'étranger, le conseiller de collègue Harting.

— Asseyez-vous, *prince*, dit-il avec un mouvement du menton et, ôtant de sa bouche un méchant cigare de la Jamaïque, il fixa sur le quidam à l'écharpe voyante le regard plein d'expectative de ses yeux tenaces et roux.

Le quidam humhuma du nez, bulbula des lèvres qu'il avait dodues, réussit à former une vraie petite bulle jaunâtre.

— Ils se sont entendus pour acheter des armes au... au... au Japon, bafouilla-t-il.

— Ah, non! Pas de mensonges! l'interrompit Harting. Je vous ai suivi sur la moitié de votre trajet. Vous ne vous êtes jamais approché d'eux à moins de vingt pas.

— Mais si, plusieurs fois... balbutia le « prince ».

— De quoi ont-ils parlé?

— Ils ont ri, parlé de sport, des marchands ambulants, de poisson... dans un pub ils ont sorti des papiers, mais à ce moment, je... je suis tombé... et...

— Vos amis de Tiflis vous font encore peur? demanda Harting avec une grimace de mépris en tambourinant de la main sur la table. Allons, n'allez pas pleurer! Avec qui ne faut-il seulement pas travailler! — Il sortit une enveloppe de son portefeuille. — Vous retournerez à Genève aujourd'hui même et remettrez cette lettre dans le plus grand secret à Ghéorghî Apollonovitch.

— A Gapone?

Les yeux du *prince* lui sortirent du front.

— Exactement, ricana Harting. Vous n'avez pas à le craindre. Il vous donnera de nouveaux ordres. Allez.



Le *prince* — Artchakov — sortit; aussitôt Harting fut rejoint par un souriant monsieur portant lorgnon et vêtu d'un excellent costume de bourgeois berlinois.

— Regardez avec qui j'en suis réduit à travailler, André. Je me demande ce que je ferais sans vous, grommela Harting.

*A lonely gardener & bees-keeper who has no sins and has many prizes is looking for a job for a most scanty salary (1).*

Hier à Vichy, Mr Savva Morozoff, un millionnaire russe propriétaire de plusieurs des fabriques de textiles les plus importantes de Russie, s'est fait sauter la cervelle.\*

*Le Matin*

Krassine trouvait au voyageur qu'il avait en face de lui quelque chose d'inquiétant, presque d'irritant, bien qu'il eût été difficile d'imaginer une personnalité plus terne.

Des cheveux blancs coupés en courte brosse, des yeux bleus délavés et timides, des oreilles décollées — on aurait dit des demi-cercles de celluloid, — angles cassés d'un faux-col en celluloid *idem*. Un type comme ça, il n'y avait pas à le qualifier sinon par les mots « voisin », « voyageur », « client », « passant » . . . Mais au fait, peut-être était-ce précisément cette insignifiance, l'allure générale du visage, des vêtements, des manières qui agaçaient Krassine. Il se cacha le visage derrière un volumineux journal français et se mit à lire les prévisions diverses que l'on faisait sur la prochaine empoignade de l'armada russe avec les Japonais. Pour le drapeau de Saint-André (2), ces pronostics étaient plus que sombres.

Krassine était de mauvaise humeur. Sa rencontre de la veille avec Morozov lui pesait. Il n'avait pratiquement pas dormi de la nuit. L'affairement, le rire sans raison, les noirs

(1) En anglais: Jardinier et apiculteur célibataire sans péchés avec nombreuses récompenses cherche place pour salaire très modeste. (N. d. T.)

(2) Emblème de la marine tsariste. (N. d. T.)

éclair de peur qu'il avait surpris dans les yeux de l'industriel l'avaient déconcerté. Il se rendait compte que quelque chose de funeste et d'irréversible se produisait dans l'âme de son interlocuteur. Sur le moment, il avait chassé cette sensation, mais elle revenait et revenait encore.

Bien qu'amis de fraîche date, ils éprouvaient l'un pour l'autre un attachement extraordinaire. Déjà lorsqu'il était jeune homme, Krassine s'était rendu compte qu'il se liait aux autres sans réfléchir, très vite, pour cette raison même, il se montrait très réservé et même plutôt sec envers quiconque éveillait d'emblée sa sympathie. Tel il avait été avec Morozov, bien que cet homme si intelligent et si triste eût été tout à fait selon son cœur. Morozov lui avait répondu par la même retenue, respectueuse, pratique, un peu fraîche, malgré le plaisir qu'il avait à le voir. Cela arrive souvent entre gens fiers et indépendants: ils conservent longtemps dans leurs rapports une correction froide, bien que chacun sache que, oui, l'autre est un ami... exactement: un ami... un ami pour la vie.

Hier à Vichy, Morozov n'a pu lui donner que très peu d'argent, il n'en avait pas davantage: sa famille reprenait en main toutes les affaires. Au moment où ils se sont retrouvés, il s'est précipité vers Krassine dans un véritable élan de joie, mais quelques instants plus tard, il pâlisait et inspectait peureusement les alentours.

— Parlez vite, je ne veux pas qu'on nous voie, ici...

— Qui?

— En général... Ma femme, et en général...

Des larmes ont perlé aux yeux de cet homme naguère autoritaire et dur.

Krassine tressaillit en se rappelant ce visage. Il reposa son journal et se mit à contempler le charmant paysage de France: vertes collines, mauves vallées, entassements de taches blanches surmontées de petites taches rouges: minuscules bourgades qui défilaient à l'horizon avec leurs toits de tuiles et la flèche de leur église.

Son vis-à-vis, jusque là dissimulé derrière son journal, laissa échapper un petit cri. Le journal retomba. Le voyageur faisait des yeux ronds.

— Quand on pense, Monsieur! Quand on pense! dit-il avec une terreur courtoise.

— Pardon? laissa filtrer Krassine.

— Vous n'avez pas lu ce communiqué? Morozov, le millionnaire russe, s'est fait sauter la cervelle, hier, à Vichy. Mais qu'est-ce qui pouvait lui manquer, à cet homme?

Krassine planta son regard droit dans les yeux décolorés et comme frémissants d'attente et se leva lentement. Un brusque étourdissement le saisit et il se rattrapa à l'angle de la banquette.

## JOURNAUX AGENCES

*... Du portail du domicile jusqu'à l'Eglise de l'Intercession de la Vierge où avait lieu le service funèbre, les députés tenant des couronnes formaient une haie.*

*Tous les représentants du Moscou industriel et commerçant étaient présents, de même que ceux du monde scientifique, littéraire et artistique, ainsi qu'une bonne partie de la population ouvrière. Le rassemblement de ces derniers était favorisé par le beau temps et le fait qu'on était un dimanche. Le gouverneur-général de Moscou est arrivé pour le début de l'office.*

*«... après avoir lu le télégramme m'apprenant sa mort et souffert une heure de douleur atroce, j'ai pensé malgré moi que pour se tirer de l'impasse où on l'avait acculé, il ne restait plus à cet homme qu'une seule issue: la mort. Il n'était pas assez fort pour se consacrer à la révolution, mais la voie qu'il avait choisie était dangereuse pour les gens de sa famille et de son milieu. On l'avait terrorisé en brandissant l'image d'une folie inéluctable et peut-être certains étaient-ils sincèrement convaincus qu'il devenait réellement fou...»*

M. Gorki

— Il est vivant, notre Savva, plus vivant que toi!

— Assez débloqué, tonton! On y était nous-mêmes, à l'enterrement.

— Seulement c'était pas Morozov qu'était dans le cercueil, mais un Angliche en cire qu'on a fait venir de l'autre côté de la mer pour une fortune.

— Mais c'était dans les journaux! Les journaux, espèce d'ignare!

— Oh! Pour de l'argent, les journaux, ils enterreront n'importe qui.

— Alors, Morozov, où il est?

— Il est parti dans le peuple. Il a renoncé à ses richesses et il est parti à Ivanovo se faire tisserand, ou peut-être dans l'Oural. Il apprend aux gens comme nous à être raisonnables, à moins boire de vodka et à lire des livres de religion.

— Ne l'écoutez pas, les amis! Vous croiriez ce qu'il dit?

— Tout est possible.

*Destruction complète de la flotte russe dans le détroit de Tsushima.*

*Ont été envoyés par le fond les cuirassés suivants: « Souvorov », « Alexandre III », « Borodino », « Oslibia », « Sissoï Ueliki », « Nawarin », « Amiral Nakhimov »; les croiseurs de première classe: « Svetlana », « Dmitri Donskoï », « Vladimir Monomaque ». Se sont rendus les cuirassés suivants: « Orel », « Empereur Nicolas Ier », les cuirassés: « Général-Amiral Apraxine », « Amiral Siliavine ». Se sont réfugiés à Manille les croiseurs « Orel », « Aurore », « Jemtchoug », « Izounroud ».*

*Péterbourgskiè Védmosti*

*Le prince Volkonski et d'autres viennent de mettre sur pied à Moscou une « Union du Peuple russe » d'obédience Cent-Noirs.*

*La troupe tire sur des ouvriers à la Tarka, à Ivanovo-Uoznessensk.*

*La troupe tire sur des manifestants à Lodz.*

— Tout le malheur de notre Etat vient de ceci qu'il est gouverné par des incapables. Enfin, expliquez-moi pourquoi la Deuxième Escadre du Pacifique était commandée par

cette bûche de Rojdestvenski et que le grand manitou de Port-Arthur, s'est trouvé être cet oligophrène de Stessel? A propos, Messieurs, connaissez-vous l'épigramme qui court sur Stessel? L'autour en est cette canaille de Pourichkévitch, mais il a mis dans le mille:

*On dit que Stessel, Anatole,  
Va faire dix ans de forteresse.  
Mes chers amis, la chose est folle!  
Il la livrera, comme le reste.*

— Tu raisones en primitif, mon cher frère, dit Pavel, interrompant son cadet.

— Attends, attends, laisse-moi parler! Vous m'écoutez, monsieur Krassine? Mon idée est sans malice, mais je voudrais l'exposer jusqu'au bout. Alors, voilà: notre Etat est un grand Etat, notre peuple est un grand peuple, et malgré toutes nos monstruosités et nos déformations, un phénomène naturel se produit quand même dans toutes les sphères, de façon ou d'autre, les dons s'élèvent au-dessus de la bêtise, le talent au-dessus de l'ignorance. On construit des paquchots et des locomotives, des maisons, des tramways, des usines, on élève du bétail, on fait du vin, on vend des bretelles et des *remèdes-miracle*, enfin, on boursicote — ceux qui font tout cela sont des hommes actifs, énergiques, doués. Sans cela rien ne serait possible, sans cela aucune société ne survivrait. Mais il y a, en Russie, une sphère, où tout se passe à l'envers, où seuls les incapables, les fonctionnaires les plus obtus, peuvent exercer leurs forces, une sphère dont l'entrée est interdite à tout homme de talent. C'est celle de l'administration, de la direction, de l'Etat. Là, il n'est point habile d'être méritant, là, inaction n'est point réflexion mais absence d'idée. Et nous voilà pris dans des tenailles tragiques, rien ne coïncide, rien ne s'accorde. Une poignée de fonctionnaires incapables anéantit les efforts de millions d'hommes de talent. N'est-ce pas ce qui se passe?

Nicolaï Berg fit un aller-et-retour sur la véranda, envoya une claque contre la croisée, se tourna vers l'assistance, quêtant sa sympathie ou ses objections. Ces dernières ne se firent pas attendre.

— Primitif! s'écria Pavel. Le talent d'un côté, les incapables de l'autre. Tu oublies purement et simplement la structure de classes de la société.

Après cette prise de bec tout à fait habituelle entre les deux frères, un silence tomba sur la véranda. Un nouvel invité était présent, ce jour-là, à Chachkino, la propriété de campagne des Berg, le célèbre ingénieur électricien Léonide Krassine. Personne ne se mêlait à la discussion. Il semblait aller de soi que c'était lui qui allait parler.

L'assistance s'était groupée autour d'une longue table où trônait le traditionnel samovar dont s'occupaient Lisa et Tania. Krassine et Bourénine étaient installés au centre, Horizontov et Likhariov en face et avec eux Kirillov, du groupe technique, qui avait amené Krassine. Selon sa coutume, Nadia Srétenskaïa s'était installée dans un coin à l'ombre d'où ses yeux lançaient des éclairs un peu sauvages. Pavel avait fait mine de s'installer près d'elle, mais avait été repoussé par une mystérieuse et douce parole, et à présent, tout comme son frère, il allait et venait sur la véranda, son verre à la main, seules leurs trajectoires différaient.

Tout autour d'eux, juin prodiguait ses richesses. Les odeurs des fleurs de tabac, du réséda et des matioles, du feuillage nouveau, de l'herbe et de l'eau, de l'écorce et de la résine, toutes confondues, troublaient ces jeunes êtres et les arrachaient à tout travail de réflexion. Dans la lumière vert doré du couchant, le vent courait sur les lilas en fleur qui s'agitaient en tapinois, tandis que le vent portait jusqu'à la véranda leurs effluves pervers.

— Ce que vient de dire Nicolaï n'est naturellement pas sans fondement, proféra Krassine en scrutant avec soin toute la compagnie. — Il avait déjà exploré le schéma sans malice des regards échangés; un seul d'entre eux, brillant, celui de Nadia Srétenskaïa, son agent de liaison, échappait à son entendement. — Au bout du compte, je suis d'accord avec lui. Les médiocres haïssent les êtres d'exception et leur barrent systématiquement la route; c'est pourquoi l'appareil bureaucratique tsariste est condamné à se dégrader.

— Tu vois! s'écria triomphalement Nicolaï s'adressant à son frère. Il y a des gens pas bêtes qui ne se laissent pas entraver par vos dogmes marxistes. Des gens qui voient les choses dans leur véritable lumière.

— Leur véritable lumière! s'exclama Pavel, les mains tremblantes répandant son thé. Vous autres, libéraux, vous craignez comme le feu l'intervention de la notion de classe dans les phénomènes sociaux. Il ne nous reste plus qu'à parler de la lutte éternelle du bien et du mal et autres balivernes mystiques!

— Vous me tenez pour un libéral? demanda Krassine à Pavel.

— Excusez-moi, mais à mes yeux, le terme de « libéral » n'est pas le plus injurieux, dit Pavel en se retournant sur sa lancée.

Soudain, de tout son épiderme, il sentit le regard moqueur de Nadia se poser sur lui, rougit violemment et les larmes faillirent lui jaillir des yeux.

Krassine répondit par un geste négligent, mondain, accompagné d'un léger sourire, comme de dire: « Libéral? va pour libéral. »

« Quelle attitude, quelle maîtrise, songeait Nadia, quel visage ferme, volontaire. Pavel n'est qu'un gamin... »

— Tous les membres de notre famille, monsieur Krassine, sont des marxistes convaincus, expliqua aimablement et non sans quelque condescendance Tanioucha en abandonnant l'ombre de son samovar. Tout le monde, sauf Nicolaï.

Krassine l'approuva d'un hochement de tête.

— Tout le monde est marxiste, de nos jours. Et moi, je suis électrotechnicien.

— Bravo, monsieur Krassine, bravo! s'écria Nicolaï en l'enveloppant d'un regard fervent.

Cette exclamation fut suivie d'un silence. Après quoi résonna distinctement la voix d'Ilya Likhariov:

— A l'heure qu'il est, il ne s'agit pas de savoir comment s'est constitué l'appareil tsariste, il s'agit de le détruire.

« Voilà! Le taureau par les cornes, et tout de suite! songea Krassine en examinant attentivement Likhariov. Il est complètement sous pression, ce petit gars! »

Il savait déjà certaines choses sur ce jeune ouvrier de l'usine Berg qui portait le pseudonyme de « Canonnier », il connaissait l'importance et l'utilité de l'œuvre qu'il menait auprès des ouvriers-chaussés, la passion avec laquelle il s'instruisait, tout seul; à présent qu'il l'avait vu, il devinait, d'abord, qu'il était amoureux, incontestablement amoureux de Lisa Berg, ensuite qu'il était déjà mûr pour les barricades, que tout bouillonnait en lui, qu'il se contenait avec peine, mais se contiendrait quand même: il avait les nerfs solides.

A vrai dire, il suffisait à ce méticuleux aux joues rebondies, au veston reprisé, de lever les yeux sur Lisa pour rougir jusqu'aux yeux, seulement voilà, c'est lui qui avait prononcé cette phrase brève et, disons-le franchement, plutôt brutale sur « l'appareil tsariste » et aussitôt des lignes, des angles acérés étaient apparus sur son visage, tandis que brillait dans ses yeux ce qui un jour serait un éclat métallique.

Krassine se dit qu'il avait bien changé, le type de l'ouvrier-révolutionnaire, depuis le temps où, jeune blanc-bec, étudiant de première année, il avait rejoint, sur l'ordre de Broussniou, un cercle du canal Obvodnoï à Pétersbourg, le temps où il s'était occupé de propagande aux usines de Kokhma, Chouïa, Ivanovo-Voznessensk, et au chemin de fer de Balachovo-Kharkov. Parmi ceux-là, les premiers, il y en avait encore qui croyaient que « not' petit père le Tsar est berné par ses généraux »... Aujourd'hui, l'ouvrier progressiste lit Marx, connaît l'histoire, pense déjà à l'avenir de son pays. Ainsi, ce n'est pas n'importe qui, mais justement Canonnier qui a changé brusquement, et même d'autorité, le cours de la conversation. « A l'heure qu'il est, il ne s'agit pas de savoir comment s'est constitué l'appareil tsariste, il s'agit de le détruire. »

Pavel Berg faillit bondir, mais, comprenant sans doute que cela n'était pas nécessaire, que tout le monde connaissait son avis, il se retint et se tourna sans un mot vers son frère.

— Il n'y a qu'une issue, dit doucement Nicolaï. Aussi répugnant cela soit-il, il faut aller à eux, à ces abrutis, leur ouvrir les yeux, tarauder leur cervelle envahie par la graisse, les instruire...



Une explosion de rire couvrit ses paroles. Tout le monde riait: Tania, Horizontov, Lisa, Ilya, Pavel et même Nadia. A croire que chacun se voyait lui-même au milieu des personnages du « Conseil de l'État » dans le rôle du maître à penser.

— Et les S.R. y vont! braillait Horizontov. Et ils leur apportent la lumière! Sazonov et Kaliaïev (1) la leur ont joliment apportée. Si c'est comme ça qu'on doit s'y prendre, je suis pour!

— Je te découvre des élans de sympathie pour les S.R., depuis quelque temps, lui dit sévèrement Pavel Berg.

Il estimait qu'il était de son devoir de surveiller l'évolution politique d'Horizontov, car il se considérait comme son parrain en matière de socialisme scientifique.

— Et alors? se rebiffa l'autre. Il y a des types de leur bord que j'admire franchement. Je n'aurais pas été fâché de descendre moi-même un Dournovo ou un Sviatopolk-Mirski.

— Les actes de terrorisme individuel sont une bêtise, cria Pavel.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire la leçon, grogna Horizontov comme un gamin. Je suis un bolchévik et je sais aussi bien que toi...

— Te voilà devenu bolchévik? s'étonna Pavel. Je n'en savais rien...

— Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas sur mon compte, bougonna Horizontov.

— Moi, je suis opposée à la scission des S.D., dit soudain Lisa en rougissant.

— Que savez-vous du III<sup>ème</sup> Congrès, lui demanda Ilya, et un flot écarlate l'envahit; à cette température-là, on aurait pu le mettre sous presse.

La jeunesse se mit à parler avec ardeur, et tout le monde ensemble. Bourénine et Kirillov, le bras gauche et le bras droit de Krassine, se mêlèrent aussi aux propos tenus sur le III<sup>ème</sup> Congrès. Seuls Nadia et Krassine se taiseaient.

(1) Auteurs d'attentats contre les grands dignitaires, notamment Plehve et le gouverneur-général Romanov, oncle du Tsar. (N. d. T.)

« La clandestine idéale », se disait Krassine en la regardant.

Il sortit de sa poche un petit serpent, celui-là même qu'il avait acheté à Oxford Street lors de sa promenade avec Lénine. Le petit ruban de peluche le sidérait: par d'inexplicables lois de l'engrenage et de la reptation, il glissait sur son bras, à croire qu'il était vivant; quant aux surfaces lisses, il y déployait une activité véritablement effrénée.

Il jouait avec son serpent et regardait la jeunesse qui menait grand tapage. Il savait qu'ils étaient tous dévoués à la cause de la révolution et que même Nicolai le « positiviste », avait plus d'une fois transporté de la littérature interdite; quant aux deux sœurs, la semaine dernière, déguisées en lingères, elles étaient allées distribuer des proclamations aux soldats du régiment de Rostov, à la Soukharévka. Ils étaient bien, ces petits-là. Mais à présent, il était temps d'en finir pour de bon avec les bavardages campagnards et d'agir. Agir, rien d'autre. On discuterait plus tard, maintenant, il fallait extirper à la racine cette mollesse, ce côté « cœur sur la main », ces renvois de nihilisme que les « en bourgeois » trouvaient si pratiques. On discuterait plus tard, lorsque les discussions ne vous feraient pas emballer à la Boutyrka, et plus tard on édifierait, on inventerait, plus tard on aimerait — qui sait? ce temps-là viendra aussi. Et on déchiffrerait sans faute le mystère de ce serpent.

Peu à peu la conversation retombait. Tania aperçut le serpent la première. Elle écarquilla tellement les yeux que leur reflet occupa la surface pansue du samovar tout entière. Krassine le jeta dans un verre vide: il en ressortit immédiatement et se mit à se tortiller sur la nappe amidonnée.

— Mon Dieu, monsieur Krassine, qu'est-ce que vous avez là! s'écria la jeune fille.

— L'animal le plus mystérieux d'Europe, répondit-il en souriant. Un serpent venimeux, apprivoisé et en peluche. Je vous l'offre.

On fit cercle autour de l'heureuse Tania. Horizontov affirma qu'il avait mangé de ces serpents-là tout crus à

Hong-Kong. Krassine se leva et pria Kirillov de le reconduire jusqu'à la gare.

.....

— ... J'ai oublié de vous raconter quelque chose d'important, dit Krassine chemin faisant. Kamo et ses camarades ont intercepté à Odessa un certain Artchakov qu'ils ont interrogé. C'est un de leurs agents doubles maison. La Secrète l'a envoyé à la conférence de Gapone, puis il s'est rendu à Londres. Il résulte de son témoignage que la Secrète connaît l'existence de Winter et de Nikititch, mais ne se doute nullement que ces deux personnes et Krassine ne font qu'un. De plus, ils ont établi que mon nom n'avait jamais été avancé lors des interrogatoires des membres du Comité central qu'ils ont arrêtés. Nicolaï Berg a raison: les incapables prospèrent dans l'empire et la Secrète ne fait pas exception. Où allons-nous?

Ils éclatèrent tous deux de rire.

— En somme, je suis rentré dans la légalité, poursuivit Krassine. A tout hasard, j'éviterai de retourner à Orékhovo, mais je me suis déjà trouvé un emploi à Saint-Pétersbourg.

— Quel emploi?

— Un emploi digne d'envie et extrêmement pratique: la direction du réseau de câbles de la « Société Electrique de 1886 ».

— Alors, et notre béton? s'exclama Kirillov avec dépit.

— Ne vous inquiétez pas, je me suis entendu pour n'entrer en fonctions qu'à l'automne. A propos du bateau, franchement, cette affaire me déplaît. Gapone y est mêlé et chaque fois que j'entends ce nom, je sens monter une odeur de gendarme. Il se peut que je me trompe. Certains camarades du Comité central considèrent que c'est un risque à courir. Nous avons absolument besoin d'armes. Ce qui fait que nous allons le réceptionner, ce bateau ...

.....

Bourénine et Horizontov avaient quitté la véranda pour la salle à manger, sous prétexte d'aller déguster un petit verre de vodka.

— Il va bientôt falloir que vous partiez pour Saint-Pétersbourg, l'Anglais, dit Bourénine. C'est un ordre de Nikititch.

— Enfin, quelque chose à faire! s'exclama Horizontov.

— Et quelque chose d'extrêmement sérieux. Vous emmènerez trois ou quatre hommes des plus consciencieux de votre groupe et en arrivant dans la capitale, vous vous trouverez un dérivatif quelconque, ce que vous pourrez trouver de plus idiot. Vous aurez à attendre un mois, peut-être plus.

— Je sais ce que je vais faire, sourit Horizontov: du football.

.....  
— Maintenant, parlons de Tufektchiev, dit Krassine alors qu'ils avaient atteint le perron.

— Tufektchiev... Tufektchiev... Kirillov plissait le front.

— Mais oui, ce Bulgare qui exerce ses talents sur les hommes « macédoniennes ». On nous écrit de Paris que notre homme est attendu à Sofia.

— C'est « Omega » qui part? demanda très vite Kirillov.

— Très juste. — Krassine tendit la main. — Vous retournez à Chachkino.

Emergeant du bois, la lanterne de la locomotive, toute pâle dans l'embrasement du couchant, approchait déjà.

— Oui, il faut encore que je reconduise Nadia, dit Kirillov non sans gêne.

Krassine lui serra fortement la main, scruta le visage pur et avenant de cet homme modeste et le suivit longtemps des yeux.

Bourénine et Pavel arpentaient lentement dans la pénombre l'allée principale du parc de Chachkino.

— J'ai parlé à mes sœurs et à mon frère. Nous sommes tous prêts, Nicolaï compris, à vendre dès la semaine prochaine tous nos biens et à transmettre le produit de la vente au Parti. Comprenez donc que je ne peux pas continuer à vivre sur un tel pied tout en sachant que le Parti s'asphyxie par manque d'argent!

— Calmez-vous, mon cher. — Bourénine prit délicatement mais fermement le bras de l'aîné des Berg et l'entraînant vers un ravissant pont suspendu. Votre maison et votre propriété sont de merveilleuses planques. Déjà vous remettez tous vos revenus à la révolution. Le Parti a bien plus intérêt à ce que ce soit précisément vous qui soyez le propriétaire de la fabrique, et pas le premier Ivanov venu. Maintenant, écoutez-moi bien, c'est essentiel. Lénine, Werner et Nikititch m'ont chargé de vous dire...

— Ils me connaissent?

— Et qu'est-ce que vous croyez? On a décidé d'organiser des équipes de combat dans vos usines; il va falloir commencer à armer les ouvriers et à leur apprendre leur nouveau métier...

— Bravo! murmura Pavel surexcité au-delà du possible.

Tania et Lisa jouèrent aux grâces presque jusqu'à la nuit, elles ne s'arrêtèrent que lorsque leurs cerceaux devinrent invisibles. Déjà l'on entendait les sons du piano: Bourénine jouait la « Polonaise brillante ». Elles coururent à la maison.

La silhouette de Nadia s'était immobilisée dans l'encadrement de la véranda. Elle laissa le passage à Lisa, mais pas à Tania, dont elle saisit le bras.

— Qu'y a-t-il, Nadia chérie? demanda Tania.

— Donne-moi le serpent, murmura-t-elle, je te le demande, je t'en supplie, donne-moi-le.

— Mais qu'est-ce qui te prend, Nadia, dit sévèrement Tania. On dirait une petite fille! Tiens, prends cette babiole et calme-toi.

A présent, il faisait nuit noire et Nicolai se tenait au milieu des buissons de lilas. Il regardait Nadia aller et venir derrière la vitre de la véranda déserte. Il avait envie de l'appeler, toute la soirée, il avait eu envie de l'appeler... Se tenir dans la pièce où elle entrait, d'où elle sortait en claquant la porte, puis revenait... s'approchait doucement de la fenêtre... Et le diable turc erre dans Moscou et essaye sur ses cornes le croissant pointu de la lune... il

arrache les draps de lilas... envahit les pièces d'un parfum plus suffocant... il susurre sous les ponts et sous la forme d'un cheval blanc... voguant par les clairières... il emmène dans le parc... diabolin d'Afrique... malin japonais... casse-noisette pour les enfants...

Nicolai s'approcha de la véranda, y appuya le front et vit, par un losange violet, Nadia sortir un petit revolver de sa poche et le vérifier en hâte.

CHAPITRE VI  
CE SONT LES CUIRASSÉS QUI  
COMMENCENT

La cohue de la rue Sadovo-Trioumfalnaïa avait porté Ilya jusqu'au marché aux fleurs; à présent, il était désorienté. Il avait une envie irrépressible d'offrir des fleurs à Lisa, des tulipes, des pivoines ou ces roses, là, énormes, de couleur crème, même s'il fallait y laisser le quart de sa paye, mais . . . mais ce serait totalement absurde: arriver à Chachkino avec des roses, le beau cavalier, vraiment, tu es un ouvrier, elle une millionnaire, au fait, ce sont des blagues, vous êtes des camarades de combat et tu arriverais chez elle comme un petit officemard quelconque. Non, ça ne risque pas d'arriver! . . . Mais c'est qu'elle ne soupçonne même pas qu'il . . . qu'il pense à elle sans fin . . .

Etranges soirées de Chachkino! Les remarquais-tu, avant, les libellules suspendues au-dessus des allées, les araignées qui vont et viennent entre les brindilles, les gouttes sur les feuilles, et la transparence de ces feuilles, leurs nervures?

Victor Horizontov, lui, il n'aurait pas hésité une seconde. Lui, il ne lui serait même pas venu à l'esprit d'apporter des fleurs à Lisa, mais si ça lui était venu, il les aurait achetées séance tenante et les aurait apportées. Ils sont comme ça, dans la marine . . .

Horizontov avait disparu, Lisa n'avait plus à jeter pardessus l'épaule ce regard qui n'était qu'à elle, et c'était le moment où jamais de lui offrir des fleurs, quand ça ne serait que ces œillets rouges, là, couleur de feu, en signe de solidarité, de camaraderie . . . Non, mais quelle bêtise! Arriver à Chachkino avec des fleurs, à Chachkino où les œillets poussaient sous vos pas!

Ilya en transpirait d'émotion, quand il aperçut non loin

de lui, comme un tourbillon de foule, des mains qui vole-  
taient, des journaux... Deux hommes en chapeau melon  
passèrent tenant les *Védomosti* dépliées devant eux. Ilya  
les entendit dire:

— C'est inconcevable: la Flotte se révolte!

Il oublia aussitôt les fleurs et Chachkino, et se jeta  
dans la foule; la voix joyeuse, perçante du petit crieur de  
journaux vrillait l'air:

— Révolte de la Flotte de la Mer Noire! Le drapeau  
rouge flotte sur le cuirassé « Comte Potemkine de Tauride »!  
Le cuirassé « Saint Georges Victorieux »! Le transport de  
troupes « Prout »!

Quelques minutes plus tard, il était sur l'impériale d'un  
omnibus à chevaux qui trottinait le long du boulevard Cir-  
culaire en direction de la Presnia. Plus vite, plus vite, vicil-  
les rosses! Des événements prodigieux se passent dans le  
monde et elles se traînent comme si de rien n'était. Ilya  
lisait et relisait les sèches paroles des informations télé-  
graphiques: elles lui coupaient la respiration. Des cuirassés,  
ces fers à repasser gigantesques, monstrueux, avec leurs  
canons énormes, ces forteresses flottantes inexpugnables,  
avaient levé le drapeau rouge!

Ça y était! C'était le commencement! Le commencement  
de la fin du vieux monde, le commencement des commen-  
cements pour nous! Allons vite à l'usine raconter ça aux  
gars, il faut nous tenir prêts, faire venir Pavel aujourd'hui  
même, réunir la cellule.

A l'usine, certains semblaient avoir déjà eu vent de l'af-  
faire. Sur le seuil de son atelier, Ilya fut arrêté par Sto-  
liétnikov, le contremaître, éméché et titubant:

— Ilya! Monsieur Ilya! Mon vicil Ilya! Je t'ai foutu la  
paix? Non, mais dis-le: je t'ai foutu la paix? Sûr que oui,  
même que je ne me suis presque jamais mis en travers, tu  
le sais bien. Alors, maintenant, tu ne vas pas me faire de  
mal?

Ilya repoussa Stoliétnikov et se précipita dans l'atelier  
ses journaux à la main.



## JOURNAUX AGENCES

« *Saint Georges Victorieux* » s'est rendu aux autorités.  
Barricades à Odessa. Heurts entre ouvriers et cosaques.  
Le « *Potemkine* » a touché le port roumain de Constantza  
Les Roumains lui ont proposé de se rendre.  
Le « *Potemkine* » est à Féodossia, l'Armée tire sur l'équipage.  
Insurrection armée des ouvriers de Lodz.

L'*Almanach « Police et Bureaucratie »* n'est imprimé et immédiatement expédié que contre une souscription d'un rouble.

« *Que de zèle! Le Comité de la Censure, aujourd'hui désigné sous le nom de Comité de la Presse (Mr Bellegarde) a amputé toutes les pièces de Przybyszewski (1) du mot « chair ». Bravo!* »

Debout au milieu de sa chambre Férapontytch sifflait comme une locomotive. Quel rêve il se payait! La r'vue! La parade! Une béatitude absolue se lisait sur les traits de l'agent de police de troisième classe, à croire que le vœu de toute sa vie venait de se réaliser. En avait-il reçu, des visiteurs illustres cette nuit-là!

— Il a bien fait, ce Comité, d'amputer ce mot, dit un Supérieur en étornuant. La chair est une chose essuspicieuse, vu qu'elle a des seins.

— La remarque que votre Haute Esplendeur vient de daigner formuler est tout ce qu'il y a de plus juste: il y a des chairs nobles, martiales, mais il y en a qui sous le couvert de l'impudence cachent de ces choses . . .

S'étant ainsi exprimé, le général chamarré d'or avala un champignon visqueux.

Un colonel au teint fleuri, à la poitrine bombée, imposant de sa personne, qui venait de farfouiller dans la soupe, ce

(1) Auteur polonais de l'époque dont les pièces, dites érotiques concurent une certaine vogue. (N. d. T.)

qui avait frangé sa barbe du plus beau vert, claqua des talons sous la table et fit jovialement son rapport :

— Avant-hier, votre Excellence, mon épouse et moi-même, on est allés voir une pièce artistique à la comédie : *le Typhon*. L'apogée y atteint la pure folie quand Hari-Gohi, un samouraï, par amour pour milady Dow (de la belle marchandise, messieurs, croyez-moi!) se fait hara-kiri avec un sabre courbe et que l'on voit, sous les yeux du très estimable public se déverser sur la scène... que croyez-vous?... des boyaux, messieurs, de véritables tripes! Eh bien, une « chair » comme ça, ça vous procure du plaisir, parce que ce sont des boyaux japonais! Ce qu'on a pu rire, ma pouse et moi! On a failli en crever!

Tous les officiers se tenaient les côtes de joie à se figurer l'humiliation totale du Japonais, tandis que le maître de maison, Férapontytch Ouïev détendait d'un grand coup son accordéon, et que sa fidèle compagne reproduisait d'une voix si aiguë que les tendons étaient prêts à claquer sur son cou de poulet décharné la célèbre chanson :

*Le général Nogi, petits pères!*

*Devant les Russes a détalé, petites mères!*

La brillante société n'était pas arrivée tout à fait à l'improviste : tous ces messieurs et personnages aimés et respectés de la patrie, Ouïev les avait déjà vus plus d'une fois en rêve, mais chacun à part, et voilà qu'ils arrivaient tous ensemble, juste comme Sérafima ouvrait un nouveau tonnelet de champignons. Pour ces choses-là, les chefs ont un flair du tonnerre!

Et les lames du plancher de grincer, et l'air de fleurir la brillantine, l'élixir, l'eau de Cologne pour dessous de bras, la crème fouettée, les renvois de cognac et le fromage français : C'est ici que demeure le fidèle serviteur de sa Majesté, Férapontytch Ouïev? Nous venons en visite, bouffer à la fourchette et sans grisettes, vas-y, Ouïev, envoie tout ce qu'il y a, à la fortune de ton pot.

Et les voilà qui se seynt tous, tandis que ces messieurs les studieux tournicotent au pourtour de son pavillon des bombes plein le giron en se fredonnant des petits airs : s'ils

savaient ce qu'il reçoit comme invités, Ouïev, ça ferait un drôle d'arffice.

— Vous pouvez toujours causer, messieurs, mais tout le malheur de notre bien-aimée Reussie, il vient des automobiles, dit pensivement le commissaire Svertchkov-Zapétchkine (1) en promenant le doigt dans le plat de veau en gelée. L'habitant, surtout s'il n'est pas orthodoxe, voyant une calèche qui roule sans chevaux se convainc qu'on peut aussi vivre sans police.

— Pour sûr, votre Haute Xcellence dit l'inspecteur de quartier qui se faisait suer à allumer un concombre au sel comme qui dirait un cigare de la Habane, pour Nicolas II, celui d'aujourd'hui, je donnerais ma maudite vie, je vendrais le poste à l'encan, je mettrais le feu à mes malles! — c'était fou ce qu'il braillait haut, après, il s'est mis à chuintier, la bouche de travers et moins fort: — N'empêche que du temps de l'autre Nicolas, Nicolas le Ier, des automobiles, sur le territoire de Russie, y en avait point.

Alors là, devant les susdites homélies qu'étaient pas de la tarte, ils se sont tous tus, mine de rien, à farfouiller avec les doigts dans la moutarde, la gelée, dans leur nez ou leurs noreilles, vu qu'ils guettaient les paroles de la Hiérarchie Supérieure.

— C'est juste, y avait pas d'automobiles puantes sous Nicolas Ier, mais il y avait l'allée verte (2), dit la Hiérarchie Supérieure d'un air crâne et joyeux avec un sniff-sniffle du nez fort bien venu.

Alors, les officiers se mirent à claironner gaiement les mérites de Nicolas Ier que les bouseux avaient surnommé Nicolas-La Trique, alors qu'il aurait fallu l'appeler Nicolas Le Grand. L'ordre y régnait, sous ce Tsar, et question guerres, on n'avait pas les deux pieds dans la même botte: la campagne ed'Crinée, on te l'a troussée de première, et ça c'est point la queue d'une mauviette. Tu dis qu'on l'a perdue, Férapontytch? Qu'est-ce que ça peut faire? On en

(1) Etymologiquement: Grillonov-Foyerski. (N. d. T.)

(2) Châtiment qui consistait à faire passer le condamné entre une double haie de soldats munis de baguettes de bois souple dont ils devaient le frapper. (N. d. T.)

a cassé du petit Français! Et de la viande de Turc, qu'est-ce qu'on en a entassé sous Sébastopol!

— Messieurs, Messieurs! Férapontytch voit du progrès dans l'automobile!

— Comme j'ai l'honneur, du progrès, quand même que vous me couperiez la caboche.

— Et les chapeaux des bonnes femmes d'aujourd'hui avec leurs épingles d'un mètre de long, elles ne t'offusquent pas la vue? dit le commissaire en se précipitant sur l'agent sabre au clair.

— Non, comme j'ai l'honneur, répondit vaillamment Férapontytch en offrant son col au glaive supérieur. Même qu'un monsieur à lunettes en pince-nez m'imposante très fort parce que probable que c'est un pothicaire.

— Peut-être qu'un lanceur de bombes est aussi à ton goût? — C'était le colonel qui bondissait, son revolver à la main.

Pendant ce temps, Sérafima desservait la table et rigottait avec la Hiérarchie Suprême quand celle-ci lui pinçait la jambe qu'elle avait mamelonneuse.

— Y a lanceur de bombes et lanceur de bombes, dit Férapontytch en déboutonnant sa tunique sur sa poitrine, question balles. Ç'ui qui te vise, c'est rien de propre, mais ç'ui qui vise tes chefs supérieurs, c'est un brave, il améliore le tableau d'avancement.

— Ce n'est pas bête, ce qu'il dit, Ouïev, firent les invités en se grattant la nuque.

— Mais moi, y a pas un lanceur qui ferait mon affaire, quèque vous voulez que j'y fasse, parce que moi, question de me pousser plus haut, j'ai plus où, dit la Hiérarchie Susprême avec un ronflement délicieux, tout en caressant les hanches rugueuses de la patronne et en passant dans la chambre à coucher.

— De quoi Votre Haute Esplendeur emprunte la direction, par conséquent? interrogea Férapontytch, les yeux écarquillés et la moustache en bataille.

Sa fidèle compagne Sérafima née Prysquina hurlait comme le Dragon des montagnes en travers du matelas.

— Où je sens une fiancée, là je passe ma nuitée, souffla

la Hiérarchie Suprême avec un accent d'Ukraine tout à fait inattendu.

Un applaudissement général se fit entendre, et Férapontytch éprouvant une fierté légitime, écarta bien solidement les jambes et abandonna sa chair vétuste entre les bras de Morphée — sang de thé, de l'antiquaire, pothicaire, atchoum!

### JOURNAUX AGENCES

*L'intelligentsia de Nijni-Novgorod est malmenée par les Cent-Noirs aidés de la police et des cosaques.*

*Une grève a été déclenchée par les ouvriers d'armes et de munitions de Toula.*

*Les ouvriers de Sormovo envoient un détachement à Nijni-Novgorod pour combattre les Cent-Noirs.*

### EXTRAIT D'UNE LETTRE DE LÉNINE AU COMITÉ CENTRAL DU PARTI S.D.

*Personnelle de Lénine aux membres du C.C.*

*II. VII. 05*

*Chers amis, une série de lettres venues de tous les bouts de la Russie, des nouvelles d'Alexandrov, une entrevue avec Klecht et quelques autres visiteurs de Russie renforcent chaque jour la conviction où je suis qu'il existe, dans le fonctionnement du C.C., un défaut interne, un défaut d'organisation, d'aménagement du travail. Il n'y a pas de Comité central, personne ne sent, ne remarque sa présence — tel est l'avis général. Et les faits le confirment. On ne voit pas que le Parti soit politiquement dirigé par le C.C., et pourtant tous les membres du C.C. s'épuisent au travail! Que se passe-t-il?*

*A mon avis l'une des causes essentielles de cet état de choses réside dans l'absence d'un bulletin régulier du Comité. Diriger un parti, en période révolutionnaire, par voie de causeries et de contacts personnels est archi-utopique. La direction doit être publique. Il faut subordonner toutes les autres formes de travail à cette dernière, entièrement et inconditionnellement.*

... Apparemment les membres du C.C. ne comprennent absolument pas le but de la « présence publique ». Or sans cela, il n'y a pas de Centre et pas de Parti. Ils travaillent à en mourir, mais ils le font comme des taupes dans leurs planques, aux réunions, avec leurs agents, etc. C'est une véritable dilapidation de forces! Il importe de prendre et reprendre la parole ouvertement, de rompre le silence. Faute de quoi, nous aussi, ici, nous serions coupés de tout.

... J'attends votre réponse. »

Sa lecture terminée, Bogdanov renversa la tête d'un air las. Postolovski prit les minces feuillets de papier suisse et, tout en les parcourant, griffonna quelque chose au crayon dans son bloc-notes. Krassine tambourina des doigts sur la table.

— Le Vieux a raison sur bien des points, je suppose, articula Bogdanov.

— Il est absolument nécessaire d'élargir le C.C. Après les arrestations récentes, nous ne sommes plus que trois en Russie, dit Krassine. Des hommes, des hommes! Nous manquons d'hommes... Voilà pourquoi...

— Voilà pourquoi nous nous éloignons tous les jours de la « résolution secrète » du Congrès, ricana Postolovski. Si jamais Le Vieux l'apprenait, nous n'aurions plus qu'à nous tenir!

— Oulianov est coupé de notre pratique. Il a raison sur bien des points, mais pas sur tous.

Bogdanov s'entoura d'un nuage de fumée.

— Je pense, Messieurs mes camarades, que Lénine a raison parce qu'il voit mieux que nous tous le but final de notre mouvement, dit Krassine. Moi, par exemple, il me semble qu'une dizaine de *macédoniennes* importent plus que cent *bulletins*, mais j'ai la quasi-certitude que c'est moi qui ai tort, et lui qui a raison. En tous les cas, il est indispensable de renforcer notre activité écrite et avant toute chose, d'éditer « Le Travailleur ». Ça, c'est votre affaire, moi, j'ai la tête farcie de problèmes de chimie.

Une heure plus tard, Krassine quittait la réunion et la maisonnette mal éclairée parce qu'enfoncée en terre jusqu'à la fenêtre du côté droit, propriété de Iermolaïev, un machiniste de la ligne de Brest-Litovsk. Un véritable coin perdu au milieu d'un labyrinthe de rues et de ruelles du faubourg de Pierre le Grand, envahies de gratterons. Longeant de petites haies, au milieu d'un concert d'abolements, Krassine atteignit le célèbre restaurant « Iar », prit une calèche rapide et partit à *L'Eldorado*, un restaurant encore plus excentrique, un coin qui jouissait dans l'ancienne capitale d'une réputation des plus douteuses.

Il y rencontra deux ou trois figures de connaissance, gros pontes de l'industrie moscovite accompagnés de jeunes demoiselles. Les pontes, rouges de confusion, faisaient mine de ne pas se connaître ou de ne pas se remarquer. Krassine établit son trajet à travers la salle de manière à ne manquer aucun des industriels; il salua chacun d'eux avec prévenance et baisa la main de leurs demoiselles. Abandonnant derrière lui quelques messieurs ventripotents et écarlates, il rejoignit la table où l'attendaient Grosjean et sa demoiselle: « Natacha », plus « Chanterelle »: Nadia Srétenskaïa. Cette fois, elle portait une très belle toilette, et deux des piliers de *L'Eldorado*, des goujats sans vergogne et pourris de vices, la dévoraient des yeux en ricanant et se chuchotant on ne sait quoi à l'oreille. La jeune fille sentait leurs regards, rougissait, pétrissait son mouchoir; un sourire heureux illumina son visage lorsqu'elle aperçut Krassine.

Le rendez-vous de *L'Eldorado* avait été fixé afin d'emmener Krassine au Domaine forestier de l'Institut d'Agro-nomie où le groupe des Berg effectuait ses exercices de tir.

Krassine commanda du champagne, plaisanta assez lestement avec ces demoiselles, interrogea Grosjean avec beaucoup d'animation sur Nice d'où celui-ci était censé être tout juste rentré. En réalité, il rentrait de Batoum où, avec Kamo et Iénoukidzé, il avait fait passer des armes expédiées de l'étranger.

Ils s'en allèrent enfin tous les quatre. Grosjean et Natacha partirent en fiacre vers le centre tandis que Krassine et Chanterelle partaient à l'opposé, ce qui ne pouvait susci-

ter nul soupçon, car dans presque chacune des maisons de ce quartier un *barine* en costume d'été accompagné d'une jolie demoiselle pouvait louer une chambre pour la nuit: c'était là l'industrie des habitants de la « colline de l'Eldorado ».

Il faisait encore clair, le couchant distillait une lumière blême derrière les branchages des vieux peupliers, mais lorsqu'ils atteignirent la palissade du Domaine forestier, la nuit était tout à fait tombée. Dans l'obscurité étouffante on n'entendait que l'aboïement des chiens et le gémissement lointain d'un accordéon.

Le Domaine forestier était un immense parc boisé fait de plantations expérimentales de pins, de bouleaux, de sapins, cèdres, tilleuls qu'observaient les savants de l'Institut d'Agronomie.

Nadia guidait Krassine par l'étroit sentier qui longeait la palissade, parfois elle se retournait et ses yeux prenaient un éclat étonnant. Krassine éprouvait un très étrange sentiment de gêne, il était tout en sueur, il desserra sa cravate d'un geste brusque. Nadia s'arrêta, écarta deux planches et se glissa dans le parc.

— Il va falloir que je vous donne le bras, dit-elle d'une voix un peu rauque.

— Permettez-moi plutôt de le faire dit-il avec un petit rire niais en tendant la main dans le noir: c'est l'épaule de Nadia qu'il toucha. Il descendit comme un aveugle de l'épaule jusqu'au coude qu'il serra très fort de rage contre lui-même, trop fort, ma foi, plus qu'il n'était utile.

Ils suivirent une allée sombre. L'obscurité était complète, mais Nadia s'y déplaçait avec une telle assurance que l'espace d'un instant, Krassine se crut guidé par un jeune animal des forêts, une biche peut-être . . .

— On dirait que vous y voyez la nuit comme un chat, dit-il.

— Presque, répondit-elle, mais tout de même, on ne sait jamais: craquez une allumette.

Ce qu'il fit. La jeune fille se dressa sur la pointe des pieds et lut à voix haute la fiche fixée à un piquet de bouleau:

— « Sapins de Soukatchov. Plantés en 1886 par MM. Rou-



kavichnikov et Kossovski, étudiants. » Ils ont mon âge... dit-elle avec un rire léger.

— Pardon? dit Krassine, étonné.

— Ces sapins ont mon âge, proféra-t-elle à voix très basse.

L'allumette s'éteignit et la silhouette de la jeune fille disparut aussitôt dans le noir.

— Où va-t-on, maintenant? demanda Krassine d'un ton volontairement sec en se raclant la gorge, comme il le faisait en réunion.

— A droite, dit Nadia revenant à la réalité.

Quelques minutes plus tard, ils aperçurent trois fenêtres éclairées entre les arbres.

Plus ils approchaient et plus clairement ils entendaient monter de la maisonnette les sons criards d'un accordéon, des sifflements et des voix avinées qui chantaient: *Khaz-Boulat le téméraire*. (1)

— Ils font semblant de faire ripaille pour tromper l'ennemi, dit Nadia.

— Bravo, bien trouvé! approuva Krassine.

Nadia frappa à la grande porte sur un rythme convenu, le portillon voisin s'ouvrit et une voix étouffée demanda:

— Qui est là?

— Chanterelle, répondit Nadia. Je suis avec un invité.

Le portillon s'ouvrit plus largement, ils pénétrèrent dans la cour et montèrent à la mezzanine par un escalier obscur et grinçant.

— N'allumez pas, dit Krassine en s'approchant de la fenêtre et en examinant la cour où allaient et venaient des ombres rapides et d'où montait le cliquetis des armes.

Une petite file d'hommes armés traversa une bande de lumière puis s'enfonça dans l'obscurité; au bout d'un certain temps, à travers le bruit de la « ripaille », montèrent des détonations espacées. Ils s'initiaient au combat à la baïonnette et au tir de nuit.

— Alors, vous n'avez que dix-neuf ans... dit doucement Krassine.

(1) Chanson populaire. (N. d. T.)

— Voulez-vous voir Pavel? demanda Nadia du fond de la pièce.

Sa voix fêlée, sa voix . . .

— Non, pas pour l'instant. Appelez-moi Kirillov, je vous prie.

— Je suis là, dit une voix dans le noir.

Krassine, surpris, se retourna. Il ne pensait pas qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre.

— Dites-moi, où en sommes-nous de notre béton?

— Tout va bien. Mais il est temps d'avertir les nôtres.

Noskov, l'un des membres du Comité central qui avaient été arrêtés chez Andréïev, enchaînait ses habituels allers et retours selon la diagonale de sa cellule à la prison de la Tagánka.

La serrure cliqueta, et une gueule mal dégrossie se montra, renifla et aboya :

— Noskov, sortez!

Tout en suivant le couloir de la prison, celui-ci se demandait où l'on pouvait bien l'emmener cette fois-ci : il croyait pourtant en avoir fini avec les interrogatoires.

— Où me conduisez-vous, Monsieur le surveillant? demanda-t-il avec le détachement jovial d'un détenu expérimenté.

Les surveillants de la Tagánka aimaient bien ce ton-là.

— Un parent qui vient te rendre visite, souffla le garde-chiourme sans se retourner. Il m'a l'air rupin. S'il te file du pognon, faudrait voir à ne pas m'oublier.

— Comptez sur moi, marmonna Noskov qui avait failli avaler sa langue d'étonnement. Se pouvait-il que ce fût son oncle unique? Impossible, il détestait son trublion de neveu.

Celui qui allait et venait en tapant des gants contre sa manche, derrière la grille de la salle des visites, était . . . Krassine! Noskov, éperdu de joie, se précipita contre la grille. Quel coup fumant! Se rendre dans une prison dont il avait lui-même goûté la soupe!

— Bonjour, mon neveu, dit sèchement Krassine. Je regrette de te voir dans cette maison, mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même. Je suis quand même content de ta

bonne mine. Quelles sont vos conditions de vie? Il n'y a pas de danger d'infection? Vous mène-t-on souvent au bain? Les bains répondent-ils aux règlements d'hygiène?

D'abord abasourdi, Nosskov se familiarisa en un clin d'œil avec les étranges questions de son « oncle » et lui donna tous les détails voulus sur les bains de la prison.

Satisfait, Krassine sourit et cligna de l'œil. Rien n'avait changé à la Tagánka depuis le temps où il y avait lui-même séjourné.

— Je suis à Moscou pour longtemps, j'ai décidé de placer des capitaux dans une affaire de béton. Je reviendrai te voir et j'espère que tu mettras à profit tes abondants loisirs pour te livrer à d'utiles réflexions sur ta lamentable destinée, dit Krassine prenant congé de son neveu, sur quoi il se pencha, frotta la joue contre la sienne et murmura: — On vous tirera de là . . .

On avait entrepris une nouvelle construction sur un chantier proche de la prison entouré d'une haute palissade. L'enseigne disait: « Société anonyme de production de béton ».

Dans un grand hangar à l'abri de la palissade, un conseil ne tarda pas à réunir le directeur-gérant de la firme, Léonide Krassine, le directeur des travaux, Trifone Iénoukidzé, le commis Mikhaïl Kedrov et son aide Pavel Grosjean.

— Nous allons creuser sous les bains, dit Krassine. Nous les récupérerons propres comme des kopeks neufs.

## JOURNAUX AGENCES

### L'ÉTAT DE SIÈGE EST PROCLAMÉ À VARSOVIE ET EN COURLANDE MANIFESTE DE SA MAJESTÉ

*Nous, Nicolas II par la grâce de Dieu, empereur autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, grand-duc de Finlande, et autres . . .*

*« . . . Le jour est venu, conformément à leurs bonnes ini-*

*tatives de faire appel aux hommes choisis sur toute la terre de Russie afin qu'ils prennent part en permanence et activement à l'élaboration des lois...*

*A ces fins... la nature d'un Pouvoir Souverain... il serait bon d'instituer une Douma d'Etat... l'étendue de l'Empire...*

*Nous nourrissons la certitude... nous apporteront d'utiles et zélés... pour le bien de notre mère à tous... la sécurité et la grandeur de l'Etat... prospérité.*

### *Reprise des massacres arméno-tatar à Bakou*

*FOOTBALL. Les compétitions pour la première coupe disputée par la Ligue du football pétersbourgeoise placée sous le patronage de Son Altesse impériale le Grand-Duc Boris et du prince Belosselski-Beloziorski ont commencé.*

*La série de matches qui a été inaugurée par l'Association Nationale Russe d'Amateurs de Sport jouant contre le Cercle Néo-Pétersbourgeois d'Amateurs de Sport s'est terminée par la victoire de l'ANRAS. La défense de l'ANRAS eût été excellente si elle avait mené un jeu plus délicat. L'attaque a manqué de mordant. Engel et Lossev sont tout à fait mauvais, Zavarzine un peu meilleur. Le goal était fort honorable, bien qu'assez faible devant les shoots à ras de terre et les penalties.*

*Quant à l'équipe du CNPAS, tous ses avants seraient incontestablement bons si monsieur Aghéiev-Karpov ne déclenchait les rires du public par ses tours d'acrobatie.*

*... La semaine dernière, déjà, dans l'équipe du Mercure, monsieur Aghéiev-Karpov, qui avait quitté le CNPAS, a stupéfié le public. Il a marqué à lui seul onze buts, dont six avec la tête, ce que permet la règle du jeu.*

*Hélas, durant le match nous avons vu des messieurs qui, sans gêne aucune, gueulaient, nous disons bien: gueulaient à leurs amis qui se trouvaient sur le terrain des conseils de toute sorte, comme: « Rentre-lui dedans! » « A joueur en plan, ballon en plan! », et d'autres douceurs du même tonneau.*

*Malgré toute la sympathie que nous éprouvons pour le football, nous devons dire que nous avons emporté une très mauvaise impression de ces incartades barbares.*

*Après la partie, un autre incident fort déplaisant s'est produit aux portes du vélodrome. Deux spectateurs surexcités par le spectacle, se sont pris à la gorge et sont allés rouler dans l'herbe. Arrêtés par le service d'ordre, ils ont déclaré se nommer Ignati Rumer, mécanicien et Iengalytchev, prince.*

Un jeune géant nanti de longues moustaches tombantes que leurs pointes en croc rendaient pareilles à des cornes de mouflon, sauta en marche d'une calèche aux abords du poste de police du boulevard Konnogvarděiski. Les équipages qui l'accompagnaient, bourrés à craquer d'hommes aux accoutrements voyants s'arrêtèrent, et l'on entendit crier:

— Vive Aghéiev-Karpov!

— Libérez les sportifs!

Aghéiev-Karpov, *alias* Vassia l'Anglais, *alias* Victor Horizontov, ex-marin de la Flotte, se tourna vers ses partisans, serra ses mains au-dessus de sa tête, les secoua et disparut . . . au poste.

Son aspect: pilosité abondante, veston à carreaux citron et bleu-ciel, pantalon cerise foncée et chaussures blanches, était si étourdissant que l'agent de service bondit derrière son comptoir et se mit au garde-à-vous. Horizontov lui fit signe de ses gants et entra tout droit dans le cabinet de l'officier, lequel bondit de même:

— Salut, Votre Honneur! Vassili Aghéiev-Karpov, avant.

— En quoi puis-je vous être utile? balbutia l'officier.

— Il y a une demi-heure deux spectateurs sportifs ont été arrêtés au vélodrome. L'un est mon ami Ignati Rumer, mécanicien. C'est un homme extrêmement vulnérable, doté d'un sentiment exacerbé de la justice. Sous l'influence du jeu de football, il s'est laissé aller à un acte des plus désagréables. Je vous prie de l'élargir, Votre Honneur, et de le remettre entre mes mains. Je lui infligerai une punition sévère.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur Aghéiev-Karpov, dit l'officier en se livrant à une gesticulation aimable. — Sur quoi, il hurla: — Svichtchenko, amenez-moi les détenus du football.

Après quoi, il leva timidement les yeux sur Horizontov. Loin de passer, son étonnement ne faisait que croître. Victor poussa encore un peu la vapeur: il avança la lèvre inférieure et fit mousser sa moustache au-delà du possible.

— Voyez-vous, Votre Honneur, le football est un jeu dont les racines remontent jusqu'en Mésopotamie, lança-t-il d'un air dégagé. En assurant le développement athlétique de l'organisme il détourne la jeunesse des idées nocives, raison pour laquelle il est placé sous le patronage du Grand-Duc Boris, de même que du prince Belosselski-Belozierski.

— Je comprends, je comprends. — L'officier branla du chef. — Je vous aurais rendu votre ami sans plus tergiverser, mon cher Monsieur, mais la seconde personne, celle à qui votre ami a fait injure, porte les titres de prince et de lieutenant de la flotte russe, c'est l'un des rares rescapés du « Pétropavlovsk », de sorte que je vous prierai d'exercer vous-même votre pression sur lui . . .

Le célèbre avant sentit son estomac se nouer. Quelqu'un du cuirassé! Était-ce possible? Et si malgré sa tignasse et sa moustache il allait être reconnu? Il loucha vers les fenêtres: elles étaient grillagées. Alors, si Mitia, qu'on allait introduire d'un instant à l'autre, le reconnaissait, il fallait lui envoyer illico son pied au cul, se précipiter en même temps que lui sur la Perspective, bondir dans la calèche et filer ventre à terre. Son petit revolver belge était là, le mignon, qui se réchauffait sous son aisselle.

On introduisit Rumer, mécanicien, c'est-à-dire Mitia Pétonnine, tête basse et minable. Les bouts de sa petite moustache pendaient comme des queues de souris, ses cheveux filasse n'étaient plus qu'une masse d'étope. En découvrant l'ire que reflétait le noble visage de son protecteur, il esquissa un geste craintif vers la garde.

Il fut immédiatement suivi, un tonitruant « Nom de Dieu! » aux lèvres, du prince Iengalytchev en casquette à

carreaux surmontée d'un bouton et en culotte de golf. Ecartant ses fortes jambes torsées, il dévisagea Horizontov. Il avait l'air d'un faune en colère et, plus tard, Horizontov éprouva une vive surprise à découvrir que sa casquette abritait non point des cornes, mais une calvitie.

En apercevant le « prince » il faillit laisser échapper un sifflement. Il se rappela l'automne passé, Rotterdam enfumée, la cheminée jaune du *Penza*, navire de la Flotte Volontaire et son faune aux jambes torsées, le second lieutenant Ivan Viaritchev qui avait accepté de transporter jusqu'à Saint-Petersbourg un « faux » passager. Le *prince*, ayant bien regardé Horizontov, sembla aussi l'avoir reconnu. Un sourire tout à fait particulier glissa sur sa figure. Il suffisait de ce sourire pour reconnaître, dans la personne du « prince », un incontestable escroc.

— Alors, voilà, Prince, si vous voulez bien nous raconter comment les choses se sont passées, bégaya le policier.

— Je vais le mettre en bouillie! s'exclama le « prince » cramoisi. Moi, Iengalytchev, me prendre à la gorge! En chair à pâtée! Je l'aurais abattu comme un chien en duel s'il était de sang noble. Mais un cul-terreux, ça se reconnaît à une lieue.

— Un aristocrate aussi, ça se reconnaît à une lieue, dit Horizontov en regardant paisiblement le *prince*. — Il avait compris que leur jeu était le même et qu'il n'avait rien à craindre. Regardez le prince, toute sa personne, ses jambes! Les origines de Sa Splendeur remontent certainement à la Horde d'Or. Quelles jambes! Des dizaines de générations d'ancêtres ont passé leur vie à cheval, et voilà le résultat! Ce que c'est que la force de l'hérédité, tout de même.

Victor jouissait sans vergogne à voir changer peu à peu la face de faux jeton du *prince*. La colère du resplendissant personnage se dissipa en un clin d'œil. Il ricana et dit, non sans à-propos:

— Dites-moi, Monsieur, ne viendriez-vous pas, par hasard, de l'île de Bornéo?

Horizontov applaudit doucement, cependant que Mitia bondissait, les yeux hors du crâne.

— C'est ça, Bornéo! — hurla-t-il, la bouche tordue de

fureur. — Ça traite les gens de gorille et ça voudrait rester à l'abri des coups! Je ne permettrai à personne! Le duel!

Car c'était là le nœud de l'affaire: en sortant de la partie de football, le *prince* avait fait négligemment la remarque que « ce... comment l'appellez-vous... Aghéiev-Karpov, non? bondissait avec l'agilité d'un singe anthropomorphe », et alors Mitia lui avait sauté à la gorge.

L'avant Aghéiev-Karpov et le *prince Iengalytchev* sortirent du poste bras dessus bras dessous, et s'installèrent ensemble dans la calèche.

— Allons, bonjour, Ivan, dit Horizontov. Te voilà prince, à présent.

— Et toi, te voilà un avant célèbre, Vassia, rigola Viaritchev. A quel hôtel es-tu descendu?

— A l'« Universal ».

— C'est modeste. Moi, je suis à l'« Europe ». Demain, à six heures, nous nous retrouvons aux Ozerki. Nous avons de grands projets, mes amis, de grands projets!

Là-dessus, le prince jaillit hors de la calèche, tortilla des fesses et disparut à l'angle de la rue Kronverkskaïa.

Pendant un certain temps, ils poursuivirent leur route en silence. Mitia reniflait d'un air fautif sans oser s'asseoir au côté de Vassia.

— Qu'avez-vous à faire de cet escroc? finit-il par demander timidement.

— Tais-toi, crétin! rugit Horizontov. — Mais une minute plus tard il lui chuchotait à l'oreille: — C'est un marin, tu comprends, il peut nous être utile.

Arrivé à l'hôtel, Horizontov envoya un coup de Brockhaus et Léfron sur la tête de Mitia.

— Est-ce que tu te rends compte que grâce à toi, nous avons été à un cheveu d'y passer? Non, mais ça ne s'invente pas! Aller se bagarrer en plein vélodrome! Tiens, je t'emmène tout de suite à l'hôpital Saint-Nicolas, sinon tu démoliras toute l'organisation.

— Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne permettrai à personne de vous manquer de respect devant moi, dit Mitia, le regard fulgurant. Vous êtes plus que mon parrain, vous m'avez arraché au pouvoir despotique de l'autocrate,



de l'assassin que j'étais, vous avez fait un champion de la cause populaire. Pour vous, je suis prêt à égorger tous les princes du monde de mes propres dents.

— Idiot! grommela Horizontov, somme toute flatté par un tel dévouement. Je te raye de l'expédition. Tu ne prendras pas la mer.

Horizontov alla jusqu'au couloir et cria qu'on lui apporte à dîner pour une personne. Le dîner n'était pas encore servi qu'un groom se montra et déclara :

— Monsieur Aghéiev-Karpov, votre frère Aristarque est passé vous voir et a demandé que vous lui téléphoniez au bureau avant de partir à la chasse.

Cela signifiait qu'il fallait repartir à Sestroretsk. Cela faisait trois fois en un mois que le groupe d'Horizontov composé de cinq personnes : lui-même, trois ouvriers de Moscou — Stéphane Fédine, Aliocha Goutsalo, Piotr Petchnikov — et Mitia avaient assuré le transport de fortes quantités d'armes en provenance de Finlande.

D'ordinaire, ils se retrouvaient à un endroit convenu, dans la forêt près de Tarkhovka. C'est là que les rejoignaient les armuriers de Sestroretsk — les frères Emélianov, Sacha Matvéiev, Anissimov, Vassiliev et d'autres. Ils prenaient la mer la nuit, dans des bateaux de pêche et rejoignaient les barcasses finlandaises au-delà de la zone frontalière des trois milles. On transbordait les armes et les barques retournaient chacune chez soi.

L'entreprise était extrêmement dangereuse, mais jusqu'à présent, tout s'était passé sans histoire, sans la moindre anicroche. Une fois seulement, un projecteur avait barré la mer à cinquante mètres. Déjà Horizontov s'était préparé au combat, mais le rayon avait dansé sur les vagues, puis disparu, et bientôt la silhouette du torpilleur lui-même s'était fondue avec la nuit.

Mais les expéditions nocturnes des groupes de combat des travailleurs de Moscou et de Sestroretsk n'étaient qu'un début.

Ils attendaient l'affaire principale pour laquelle ils étaient venus de Moscou, ils attendaient tout un bateau d'armes. Ce bateau était frété quelque part à l'étranger par un

comité de représentants des divers partis révolutionnaires. Dans les quartiers obscurs de Saint-Petersbourg d'autres groupes de combat — S.R., anarchistes — se préparaient aussi à le recevoir.

Le message du frère Aristarque sortait de l'ordinaire, car il comportait le mot *chasse*, ce qui signifiait qu'on allait passer la frontière de Finlande, et peut-être que cette affaire essentielle allait commencer.

Horizontov se mit à tourbillonner dans sa chambre, en fournant dans un sac de voyage flanelles et chaussettes, entassant des cartouches dans ses poches, sortant ses cuissardes et sa carabine de chasse.

Rencogné à un bout de la pièce, Mitia lançait de temps à autre dans l'espace de faibles exclamations:

— Je vous en supplie!

— Fais tes paquets en vitesse, grouille-toi, mon petit Mitia, finit par rugir Horizontov. File chercher les gars. Tâche d'arriver avant d'être parti!

De faibles vagues avançaient sur les bas-fonds et déferlaient sur la plage déserte en même temps que des bandes d'algues à l'odeur épicée. Un brise-lames fait d'un empilement de grosses roches envahies d'herbe drue s'avancait d'une centaine de *sajènes* dans la mer et là l'écume jaillissait, là, en eau profonde, se balançaient plusieurs barques vides.

Cela faisait quatre jours que le groupe d'Horizontov vivait dans le bois de pins au bord de la mer. On avait creusé une tranchée, on l'avait recouverte de branchages et camouflée avec des mousses, des herbes, et cela avait fait une tanière très confortable. Tous les matins, il venait un Finnois aussi laconique que ses roches qui leur apportait un sac de nourriture. Horizontov trouvait cette vie tout à fait à son goût: *Les aventures de Tom Sawyer*, ni plus ni moins. Ce qui l'inquiétait, c'était le sort du « Mercure ». Privée de son meilleur avant, l'équipe était condamnée.

Le soir venu, il se promenait sur la plage, contemplait le lointain couchant, se demandait de qui il allait tomber amoureux — Nadia Srétenskaïa ou Lisa Berg? Il revoyait,

assez vaguement, il est vrai, toutes sortes de *misses* de Nagasaki, Vancouver, Hong-Kong, Tananarive, Rotterdam, et il soupirait: bien qu'il fût « L'Anglais », son âme slave se languissait au bord de la mer.

Parfois il rencontrait des jeunes gens extraordinairement maigres et vêtus sans soin. Alors, on articulait à mi-voix: « sud » et l'on s'entendait répondre « ouest » ou quelque autre mot convenu que leur communiquait chaque soir un autre Finnois qui, au lieu de provisions lui apportait ces deux mots, et c'est précisément en cela qu'il se différenciail du Finnois du matin. Aussitôt ces mots échangés, les jeunes gens maigres se séparaient sans plus de discours. Horizontov savait que plusieurs groupes S.D. (1) s'étaient réfugiés dans cette forêt, de même que des S.R. et des anarchistes.

Le branle-bas eut lieu dans la seconde moitié de la quatrième nuit. Sautant de roche en roche, Victor, Stépane, Aliocha et Piotr se ruèrent vers leurs embarcations. En dépit de toutes ses supplications, Pétounine fut laissé à terre.

Les hommes d'Horizontov avaient devancé les autres. En un tournemain ils attirèrent la chaloupe qui paraissait le plus solide et le plus stable, y sautèrent et filèrent dans la nuit qui grondait doucement.

Ils ramèrent longtemps en silence. Une demi-heure plus tard, droit devant, les ténèbres s'épaissirent, quelques minutes après apparut un petit clignotant jaune: ils avaient atteint à point nommé un minuscule îlot situé dans l'un des bras du golfe où les ouvriers rebelles devaient embarquer les contrebandiers du cru qui touchaient, pour ladite opération, une somme rondelette. Celui qui sauta dans la chaloupe d'Horizontov portait une pelisse, le bas de son visage était dissimulé dans une écharpe. Il se fraya un chemin jusqu'au gouvernail et dit d'une voix rapide et toute à son affaire:

— Pousse à tribord! Tire à babord! Souque, les gars!

La voix fit bonne impression à Horizontov; le tremblement nerveux qui s'était emparé de lui au moment du bran-

(1) Du parti social-démocrate. (N. d. T.)

le-bas cessa. Maintenant que cette pelisse toute à son affaire était dans sa chaloupe, il était sûr du succès.

Ils débordèrent l'île. Les vagues étaient beaucoup plus grosses. La chaloupe ballotta quelques instants, mais dirigée par une main experte, elle repartit de l'avant, montant à l'assaut des crêtes, puis retombant solidement, de toute son assise, dans les creux.

On déborda deux autres îlots dont les rochers à pic se trouvèrent à portée de main, puis on regagna le large.

Pendant, la silhouette du timonier se découpait de plus en plus nettement contre l'aube naissante.

— On est partis un peu tard, dit le contrebandier. Il va falloir passer toute la journée sur l'île avec la marchandise. Vous savez jouer aux cartes?

— Nous rejoignons le navire à la perpendiculaire de Jakobstadt, c'est bien ça? demanda Horizontov.

— Oui, confirma l'autre. Et c'est là, sous le couvert des îles, que se fera le transbordement. On y est tranquille et les mouches ne piquent pas... — Il s'abrita du vent sous un pan de sa capote, alluma une cigarette, et tout en se cachant derrière sa manche, reprit: — Je ne suis qu'un petit rouage, mais permettez-moi tout de même de vous demander, par curiosité, quel genre de marchandise on va chercher?

— Des armes! s'écria gaiement Stéphane qui se trouvait derrière Horizontov. Des armes pour la révolution, tonton!

Horizontov faillit piquer une rogne, mais il se dit qu'il n'y avait rien à cacher, qu'en mer tout le monde était lié par le même nœud.

— Pour culbuter le Nicolas? demanda le contrebandier avec une gaieté inattendue. Il est temps! Grand temps! C'est pour cette année?

— Avant la Noël, je pense, dit Victor.

La main du contrebandier fourra quelque chose dans la poche de la vareuse d'Horizontov. Celui-ci palpa le paquet: c'était une grosse liasse d'argent.

— Qu'est-ce qui te prend?

— C'est les arrhes. Tu les rendras à tes chefs. Pour des affaires comme ça, je ne veux pas d'argent; mais quand

vous aurez pris le pouvoir, vous parlerez de moi dans les journaux et vous y filerez mon portrait, même en petit. D'accord? Et Siomka Chilo deviendra célèbre!

— Ne fais pas la bête, reprends ton argent, dit sèchement Horizontov.

Mais à ce moment précis, le contrebandier, qui était assis à même le fond, se leva et scruta la brume grise de l'aube.

— Le voilà! J'aperçois son feu de mouillage, mais il y a quelque chose qui ne va pas. Ben, mes enfants, il s'est échoué, votre bateau!

Victor tourna la tête et aperçut les lignes obliques des mâts et de la cheminée. Il comprit tout en un clin d'œil: le navire s'était échoué sur les rochers, offert aux rudes coups des lames du large, et bien entendu, il y avait branle-bas sur le pont.

— On peut l'approcher par babord, dit-il.

— D'accord, admit le contrebandier. Et à quoi ça servirait?

Le temps qu'ils se rapprochent et qu'ils contournent le navire, il faisait déjà si clair qu'on pouvait lire à la poupe: « John Gladstone ». On discernait même les traits des hommes qui s'agitaient près des bossoirs d'embarcations.

— *Get away! Dangerous!* (1) cria-t-on à travers un haut-parleur à la chaloupe.

— *What's wrong?* (2) cria Horizontov en se redressant de toute sa taille.

— Tu ne le vois pas, non? hurla en anglais un grand échalas qui portait un bonnet de laine norvégien. Les chaudières sont inondées. Elles peuvent sauter n'importe quand.

— Envoyez le chargement, aboya Horizontov. Lâchez vos canots! Vous aurez tout le temps de déquiller. Les caisses qui sont arrimées sur la plage arrière. Et vite!

— Il est au diable, votre chargement, crétin! Il y a déjà des officiers russes qui sont venus, d'ici qu'il vienne un torpilleur, il n'y a pas loin. Sauvez plutôt votre peau, cornichons! brailla le grand échalas.

(1) En anglais: Eloignez-vous! Dangereux! (N. d. T.)

(2) En anglais: Qu'est-ce qui ne va pas? (N. d. T.)

Horizontov sortit son mauser de sous sa vareuse et le braqua sur l'autre. Stéphane, Piotr et Aliocha suivirent son exemple. Trois des matelots du « John Gladstone » sortirent aussi leurs pistolets. La chaloupe s'élevait au-dessus du pont, puis retombait en dessous tour à tour.

— Je ne rate jamais mon coup, cria Horizontov avec un sourire vorace.

Il venait de se rappeler que ce bon Dieu de sourire avait le don de mettre en rage les pires malfrats de Hong-Kong.

Alors, maudissant en anglais, en norvégien et en une troisième langue totalement inconnue leur maudite destinée, les Russes effrontés, et les roches marines, les matelots remisèrent leur arme et empoignèrent les caisses.

Au moment où le palan descendait la huitième caisse, un personnage extraordinairement hirsute jaillit du rouf, et se mit à crier en russe :

— Le timonier nous a trahis ! Je viens de l'abattre. Nous sommes pris au piège. Partez, vite. Nous allons sauter. Les canots à la mer !

Une demi-heure plus tard, alors que la chaloupe glissait en eau calme, à l'abri de l'îlot, une explosion ébranla l'air.

— Ça m'a tout l'air que nous serons les seuls à avoir eu le temps de charger, dit tristement Victor.

— Ça n'en a pas l'air, ça en a la chanson, dit Siomka Chilo.

A présent, on voyait son visage presque marron, sillonné de rides, un visage qui portait la cinquantaine.

— C'est ici qu'on accoste, capitaine ? demanda Siomka d'une voix un peu forcée en montrant une petite baie.

Sans doute, à la lumière du jour, avait-il été étonné de la jeunesse d'Horizontov et de tout son groupe.

— Non, on rejoint le continent, répondit l'autre avec dureté. Il faut avertir les camarades de la catastrophe.

— Prends garde, capitaine.

Siomka le regarda droit dans les yeux, et Victor détourna les siens. Les autres rameurs aussi : ils ne regardaient que leurs caisses, droit devant eux.

. . . . .

Au lever du jour, Mitia Pétounine sortit de son abri et se mit à scruter la mer. Il était très contrarié d'avoir été écarté de cette entreprise dangereuse et se jurait d'apprendre à nager, de se perfectionner dans le jiu-jitsu d'Horizontov, de se soumettre à l'épreuve de la faim, et en général, de devenir un vrai révolutionnaire.

Un point apparut à l'horizon. Était-ce la chaloupe qui rentrait? Ils descendaient trop vers le Sud...

Réflexion faite, Mitia décida d'allumer une fumée-signal à l'intention de ses camarades. Il courut chercher du petit bois dans la forêt et aperçut soudain un jeune anarchiste d'un groupe voisin qui détalait à toutes jambes à travers les sapins. Il voulut lui crier que la chaloupe arrivait, mais il demeura muet, figé: à travers d'épais buissons de noisetiers, pointée en direction de l'anarchiste, la tête d'un cheval venait de se montrer.

Mitia se plaqua au sol; il avait eu le temps de remarquer que l'anarchiste disait quelque chose, très vite, au cavalier, faisait signe en direction de la mer tout en continuant à courir et disparaissait. Le cavalier se dirigea droit sur Mitia, et Mitia le reconnut: c'était Valka Grichaninnikov, un officier de son propre et trois fois maudit régiment de Dragons. Oui, oui, ce même Valka qu'avait rendu célèbre son habitude de poser un miroir par terre et de contempler ses jambes pendant des heures, puis de le transporter sur une table, de lui tourner le dos et de s'examiner, à l'aide d'un second petit miroir, la nuque pendant des heures. Ce même Valka avec lequel, l'année dernière, alors qu'ils pacifiaient les infidèles au Caucase, il s'était rendu dans une « maison de minouches » dans l'intention d'y perdre leur innocence, en lieu et place de quoi on les avait sévèrement rossés. Ce Valka, c'était bien un serviteur aveugle du despotisme...

— Mitia! s'exclama Grichaninnikov, tu es vivant! Et nous qui croyions que les youpins t'avaient noyé dans un trou de glace! Tu es aux services secrets, alors?

— Chut, chut, Valka! bégaya Mitia, les lèvres tremblantes, sur quoi il se leva, se nettoya les genoux — curieuse idée! — et s'accrocha à l'étrier de l'autre.

— Tu as vu? Messieurs les socialistes arrivent, dit gaiement Grichaninnikov en montrant la mer. On va leur faire danser la danse de Saint-Witte. (1) C'est vous qui leur avez placé des hommes de chez vous? C'est de la belle ouvrage!

Lui aussi, il tremblait, mais d'excitation, de joie, de pressentir la volupté à présent familière du massacre.

— Chut, chut, Valka! bégayait toujours Mitia en regardant les petites moustaches du cavalier.

— Où en es-tu avec les gueuses, en ce moment, demanda Grichaninnikov. Moi, mon vieux, je viens de mettre la main sur une femme de fonctionnaire de derrière les samovars, je ne te dis que ça!

« Il ment, avec sa fonctionnaire, il ment! » — voilà ce qui jaillit dans la tête de Mitia au moment où il enfonça son poignard sous la boucle du ceinturon de Valka.

Valka se cambra et brandit le doigt au-dessus de sa tête comme s'il venait de se rappeler quelque chose, puis il glissa sur le côté. Mitia le tira à terre, rattrapa son cheval, sauta en selle et observa la mer.

La chaloupe approchait déjà du banc de galets. Mitia aperçut nettement la vareuse bleue de son cher Horizontov et tout aussi nettement une demi-section de soldats embusqués derrière les rochers.

Il s'élança sur la plage, sortit son « bull-dog », tira, et se précipita vers les galets en hurlant de toute la force de ses poumons:

— Une embuscade, monsieur Victor! Une embuscade!

Son cheval n'avait pas fait dix pas que les soldats quittèrent le couvert rocheux l'arme au bras. L'officier agitait les mains et criait quelque chose à ceux de la chaloupe, leur intimait de se rendre, apparemment. Ce fut une salve de mausers qui lui répondit. L'officier et deux soldats s'effondrèrent. Mitia vit les autres ouvrir le feu en toute hâte, il vit aussi les petites lucurs sèches d'innombrables coups de feu partir des buissons du rivage, et une colonne de flammes s'élever au-dessus de la chaloupe et se perdre jusqu'au

(1) Jeu de mots. En russe Guy se dit Vit'. Witte, homme d'Etat célèbre, était alors ministre du Tsar. (N. d. T.)



ciel. Tout cela, il le vit, mais il n'entendit rien: ni les coups de fusil, ni l'explosion des caisses de munitions, ni le bruit des sabots ni les hurlements forcenés qu'il poussait.

### — JOURNAUX AGENCES

*« ... la police a été informée d'un esclandre causé aux Ozerki par un soi-disant prince Iengalytchev. Ladite personne a été arrêtée près de l'usine Georges Borman. L'enquête a établi que le prévenu était un navigateur au long cours de deuxième classe répondant au nom d'Ivan Viaritchev, pour l'heure sans occupation définie. Il ne sait pas lui-même pourquoi il a revêtu l'uniforme de lieutenant. L'usurpateur sera déféré devant le tribunal correctionnel.*

*Pétersbourgskiè Uedomosti*

**UN MYSTÉRIEUX NAVIRE.** *Un navire s'est échoué à trois milles de Jakobstadt. La vedette de la douane l'a rejoint et les inspecteurs, montés à son bord ont exprimé le désir de procéder à une inspection. Ils ont été accueillis par un équipage armé et parlant anglais. Il a placé les inspecteurs devant l'alternative de sauter avec le navire ou de se retirer sur-le-champ. Les deux inspecteurs avaient été enfermés dans une cabine et placés sous la menace de revolvers. Une heure plus tard, ils quittaient le navire, et encore une heure plus tard, on entendait l'explosion.*

*Ils sont alors revenus vers le navire et ont constaté que celui-ci avait coulé corps et biens.*

*Des bâtiments de guerre ont été envoyés sur les lieux de l'explosion. Ils ont repêché des caisses d'armes et des baïonnettes de fabrication suisse, et également découvert des caisses étanches contenant au total cent vingt mille balles. Le nombre des fusils retrouvés s'élève à cinq mille.*

*Finliandskaïa Gazieta (1)*

(1) Le Journal de Finlande.

## CHAPITRE VII

### DOUBINOUSHKA (1) ET LA MARSEILLAISE

Krassine tourna de la rue Neglinnaïa vers les Lignes Pétrovski. Le vent qui l'avait pris de plein fouet à leur angle l'avait un peu ragaillardî. Mais dans l'ensemble, il était de l'humeur la plus noire: il savait, il sentait que l'explosion du bateau n'allait pas sans la « Gorokhovaïa » (2). Que d'hommes de valeur y avaient perdu la vie ou étaient en prison, et enfin, que d'argent avait été envoyé par le fond ou dispersé au vent!

Un monsieur à la mine importante qui arrivait en sens inverse, tenant un colley en laisse, fit passer celle-ci de sa main gauche dans sa main droite. Tout était en ordre, la permanence ne craignait rien.

Krassine examina une fois encore les Lignes Pétrovski, ce fragment de l'euro péen et imposant St. Pétersbourg inséré dans le bariolage de styles de Moscou; il pénétra dans un immeuble fort décent dont il gravit les marches de marbre jusqu'au deuxième étage, ouvrit avec sa propre clé une lourde porte sculptée agrémentée d'une plaque de cuivre où on lisait: « Komarovski, avoué » et se retrouva dans un appartement où stagnait une forte odeur de célibataire aisé: cigare, liqueurs de marque, coûteuse parfumerie pour hommes; un peu mêlée d'odeur de chien, il est vrai.

Lorsqu'il ouvrit la porte du bureau, Nadia quitta son fauteuil.

— Vous? s'étonna-t-il. C'est « Le Diable » qui devait venir.

(1) Chanson populaire russe ancienne connue dans tout le pays dont les paroles mêmes décrivent la révolte populaire. (N. d. T.)

(2) Rue aux Pois, siège de la police à St. Pétersbourg. (N. d. T.)

— « Le Diable » est resté bloqué à la gare de marchandises, articula Nadia d'une voix enrhumée en serrant sa main contre sa poitrine et en toussant, alors c'est moi que l'on envoie . . .

— Vous n'êtes pas malade? Krassine traversa la pièce et s'assit sur l'appui de la fenêtre. — Il faut surveiller sa santé. Voulez-vous vous faire radiographier? Je connais quelques médecins.

« Mais qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit de cette voix grinçante, pensa Nadia avec terreur. Où a-t-il pris cette voix? »

— Non, je me porte bien. C'est seulement que je n'ai pas parlé depuis longtemps, alors, j'ai un chat dans la gorge.

— Vous ne dites jamais rien. C'est une qualité merveilleuse pour une clandestine, mais . . .

Il s'arrêta au milieu de sa phrase. Mit un point après le « mais ».

« Mais quoi? Qu'est-ce qui se passe? » — Le cœur de Nadia battit à tout rompre.

« Pourquoi est-ce que je débite ces phrases sans queue ni tête, songeait Krassine. D'où me vient cette gêne? Il ne manquait plus que cela! »

— Vous avez l'objet? demanda-t-il sèchement.

— Oui.

Nadia ouvrit son sac, courut de son fauteuil à la fenêtre et tendit un journal plié en quatre à Krassine qui s'empressa de le déplier. C'était le premier numéro du nouveau journal que sortait l'imprimerie de la rue Lessnaïa.

— Parfait! C'est vraiment très bien! s'exclama-t-il et, oubliant tout au monde, il se mit à admirer les caractères du titre: « L'Ouvrier, organe du Comité central du Parti Social-Démocrate Ouvrier de Russie ». Après, il se plongea dans la lecture de l'éditorial.

Soudain, quelque chose l'arracha à son occupation, il se retourna et aperçut le visage jeune, radieux, que Nadia lui offrait.

— Qu'est-ce que vous avez? — Il leva les sourcils. — Qu'est-ce que c'est que ces sautes d'humeur?

— « L'Ouvrier » vous a fait tellement plaisir ! dit la jeune fille.

— Ecoutez, Nadia !

Il quitta la fenêtre, fourra le journal dans sa poche et se mit à marcher de long en large sur l'épais tapis.

— Un instant, monsieur Krassine ! — l'interrompt-elle en enchaînant à toute vitesse comme si elle voulait, par ce flot de paroles, l'entraîner loin d'un lieu dangereux dont elle voulait se sauver elle-même : — Cela fait longtemps que je voulais vous demander conseil à propos de quelque chose qui est, pour moi, d'une grande importance et il me semble que je ne retrouverai pas de meilleure occasion. Vous savez, bien sûr, que je suis orpheline et de famille pauvre, et que je vis sous la tutelle de parents éloignés. Ce ne sont pas de mauvaises gens, ils font tout ce qu'ils peuvent pour moi. Mais ils se doutent de mes activités clandestines et leur font obstacle de toutes les façons possibles et imaginables. Alors, j'ai décidé de me libérer d'eux.

— Vous consacrer entièrement à la révolution ?

— Oui. Il faut que je sois entièrement libre.

— Et comment réglerez-vous les problèmes du logement ?

— Je crois, monsieur Krassine, je crois que je dois absolument, dans les jours qui viennent... me marier. Voyez-vous...

— Vous avez un fiancé ? demanda Krassine en dévisageant attentivement la jeune fille. Vous aimez quelqu'un ?

— Je considère que — elle buta sur les mots — qu'une clandestine n'a pas le droit d'aimer...

— Pavel Berg ? demanda-t-il.

Elle hocha négativement la tête.

— Kirillov ?

— Non.

— Vous voulez conclure un mariage blanc ?

— Oui ! s'exclama-t-elle.

Krassine se rassit sur l'appui de la fenêtre.

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, mademoiselle Srétienskaïa, dit-il en reprenant son ton sec et officiel. Il faut que vous vous rendiez entièrement compte de ce que vous allez faire. Vous êtes très jeune, mademoiselle Sré-

tenskaïa . . . Etes-vous sûre de ne pas craquer? Vous avez déjà beaucoup travaillé pour le parti et vous savez ce qu'est la vie d'un permanent. Vous gagnerez au grand maximum cinquante kopeks par jour. Et qu'est-ce qui vous attend? Nous croyons tous en la victoire, et si c'était l'échec total? La prison, la Sibérie? Y avez-vous pensé?

— Je ne vous parlerais pas comme je le fais, si je n'avais réfléchi.

Il y eut un bref silence. Puis une pendule tinta au fond de l'appartement. Nadia frémit, Krassine ne bougea pas d'une ligne.

— Regardez comme cette feuille vole haut, dit-il.

Très haut dans le ciel gris, au-dessus des Lignes Pétrovski, volait avec componction une feuille solitaire mi-partie jaune et verte. Tantôt elle planait, tantôt elle frémissait sur place, ou soudain retombait comme prise de faiblesse, ou encore reprenait son essor.

— D'où vient-elle? proféra Nadia.

— Du boulevard Neglinny, j'imagine.

— Le premier signe de l'automne . . .

Il se taisait, suivant des yeux cette feuille pareille à un aéroplane piloté par un aviateur follement téméraire, un Horizontov par exemple. Fallait-il parler de la mort d'Horizontov? Fallait-il tout lui raconter? Fallait-il lui parler de lui-même, à cette fillette? Comment s'y prend-on?

Le lieutenant-colonel Iekhno-Jägern venait faire rapport au général. Il pénétra dans le cabinet et se mit au garde-à-vous devant l'immense bureau derrière lequel, juste sous la botte de l'impérial portrait, émergeait le crâne tout en bosses de son supérieur. L'œil droit du lieutenant-colonel capta immédiatement derrière son épaule un scintillement inattendu. Ainsi, c'était donc ça! Des galons, des boutons, des croix, des aiguillettes! Tout un conclave de grands chefs!

— Je vous écoute, colonel, dit le général en recherchant fébrilement parmi ses papiers sa collection favorite de cartes postales affriolantes qu'il avait égarées.

Iekhno-Jägern ouvrit son dossier.

— Selon nos services à l'étranger, votre Haute Excellence,

les groupes révolutionnaires introduisent des armes et des munitions sur le territoire de l'Empire par les moyens les plus variés. Voici la liste des chargements interceptés et des criminels arrêtés. Votre Haute Excellence, Messieurs — inclinaison de tête distraite à l'intention du scintillement muet positionné à droite, — à mon très vif chagrin, je dois souligner la torpeur de notre appareil. Le temps qu'il a fallu pour décider la recherche et l'arrestation des membres du Comité central bolchévik! Enfin, un personnage aussi important que l'ingénieur Krassine a disparu comme une aiguille dans une botte de foin, lequel Krassine n'a en rien renoncé, selon les informations — encore non contrôlées, il est vrai — de nos services, à ses activités criminelles comme l'affirment certaines personnes haut placées, mais a été élu au Comité central du parti S.D.

— Sornettes! explosa une voix dans un coin.

Là-dessus Iekhno-Jägern comprit que les bruits qui couraient étaient justifiés: son adversaire de Bakou avait été nommé à la direction générale. Jägern laissa échapper un ricanement plein d'ironie et tourna légèrement la tête: c'était bien Oukoutchouïev, le ventre dégringolant jusqu'aux genoux, qui était assis dans le coin en question.

Entre-temps, le général s'adonnait à son occupation favorite: il suivait à la plume sèche le tracé de sa carte postale, ce qui lui procurait selon toute apparence l'illusion de coopérer avec l'objet représenté. Ah! ces serviteurs de l'ordre!

— Nous luttons fort mal contre les rebelles, votre Haute Excellence, poursuivit Jägern. Ils ont pour eux l'union, une discipline de fer, et nous — la routine. Nous nous battons encore mal... fort mal...

— Qui é—es— se donc qui sse bbat mmal? Qui é—es— se donc qui ssouf — fre de rout — tine? articula le général sans lever la tête, à voix apparemment basse, mais en réalité menaçante, terrible, fatale.

Iekhno-Jägern qui connaissait bien ces intonations, échappa comme une anguille, laissa tomber son dossier et dit:

— C'est moi, votre Haute Excellence! Je parlais de moi-

même. C'est moi qui me bats mal. C'est moi qui suis routinier.

« — C'est bien ce que je me disais... Heureux encore que vous reconnaissiez vos fautes. — Le général releva la tête. — Parce que notre service s'est mis à fourmiller de beaux esprits, de fougueux gaillards qui inventent toute espèce de « soupapes ».

« Il éclata de rire. Le conclave gloussa.

« Il m'a dénoncé, la fripouille! raisonnait très vite Iekhno-Jägern. — L'âne bête, le butor! Mais moi aussi, je l'avais dénoncé, il y a longtemps, au moment même de l'affaire... » « paremment mon bras a perdu de sa force dans les hautes sphères et c'est la tendance d'Oukoutchouïev qui l'emporte... »

— Bien, lieutenant-colonel, vous allez passer sous les ordres du colonel Oukoutchouïev, dit le général avec délectation. — Vous lui transmettez tous vos dossiers, et vous lui apprendrez à se battre contre qui de droit. Vous pouvez disposer.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, les galons, les barbes, les croix et les aiguillettes brandillèrent.

— Voyez-moi ça, s'il est fougueux!

## JOURNAUX AGENCES

*La conférence des organisations S.D. de Russie pour les élections à la Douma d'Empire s'est prononcée pour un boycottage énergique.*

*Les universités de Moscou et de Kazan sont fermées.*

*Une grève générale des ouvriers vient de commencer à Moscou. Grandioses meetings politiques à l'université et à l'Institut d'Arpentage. Les rapporteurs sont des bolchéviks.*

*Cirque Ciniselli — Arrivée ce jour par mer en provenance d'Angleterre d'une célèbre troupe de Maures sauvages d'Afrique (Sic), excellents gymnastes et acrobates.*

*Le 24 septembre au matin, on a procédé dans Moscou à l'affichage d'avis interdisant toutes réunions, rassemblements et meetings sur la voie et dans les lieux publics. Les contrevenants seront passibles d'une amende de cinq cents roubles ou d'un emprisonnement allant jusqu'à trois mois.*

*Dès le matin, les manifestants ont défilé sur les boulevards en chantant la Marseillaise. Des discours ont été prononcés. Entre une et deux heures de l'après-midi, une foule nombreuse, se dirigeant de la porte de la ville vers le couvent de la Passion, a descendu la rue de Tver, et a été dispersée par les gendarmes et les cosaques.*

*Une grève vient de se déclarer sur la ligne Moscou—Kazan. Elle gagne la ligne Libava—Romny et celle de Polessiè. La circulation est arrêtée sur la ligne Nicolas Ier. La grève englobe les lignes Syzrane—Uiazemski, Kharkov—Nikolaïevsk, Kharkov—Sébastopol et celle de Catherine II.*

*Tout le réseau ferroviaire est en grève, excepté la ligne de Finlande.*

*Meetings sans fin dans les universités de Kiev et d'Odessa avec participation de personnes étrangères aux établissements. Jusqu'à dix mille à Odessa.*

*Witte est nommé Président du Conseil.*

*« Pas de tir à blanc! Pas d'économies sur les cartouches! » Tel est l'ordre du major-général Trépov.*

*Le 13 octobre à Saint-Pétersbourg, dans toutes les fabriques et usines se sont déroulées les élections de députés au Soviet des Ouvriers dont la première réunion a eu lieu la nuit même.*

*A Pétersbourg, ont cessé le travail: les chantiers navals de la Néva et Alexandrovski, l'usine Thornton et Vargounine. Les tramways et omnibus sont interrompus. La fonderie Atlas et la Manufacture de verrerie et porcelaine impériale sont en grève.*



*Les employés du télégraphe, du central téléphonique, les fonctionnaires des banques et du ministère des Finances sont en grève.*

*Grèves, meetings, exécutions et actes de terrorisme dans tout le pays...*

## EXTRAIT DU MANIFESTE IMPÉRIAL DU 17 OCTOBRE 1905

*Sur le rétablissement de l'ordre.*

*«... offrir à la population des garanties inébranlables (...) de l'inviolabilité de la personne humaine, de la liberté de conscience, de parole, de réunion et d'association...*

*Nous appelons tous les fils... leur devoir envers... aider à en finir avec... inouï... bander toutes leurs forces...»*

*Spectacle grandiose et difficile à décrire sur la Perspective Nevski dans la nuit du 17 au 18 octobre. Vers onze heures du soir a eu lieu la distribution d'exemplaires hectographiés du Manifeste. On se les arrachait littéralement. Des gens qui ne se connaissaient pas s'abordaient, se serraient la main, échangeaient des félicitations... La nouvelle de l'octroi des libertés s'est répandue dans toute la population avec la vitesse de l'éclair. Dès le matin, la rue s'est remplie de bruit et de vie nouvelle. Des flots de foule immenses, des cris de joie aux lèvres, ont déferlé vers la Perspective Nevski. Les balcons, les fenêtres et même les toits regorgeaient de monde. Partout les manifestants étaient salués par des drapeaux rouges et blancs.*

*... Ni troupes ni patrouilles. Les sergents de ville se tiennent paisiblement à leur poste sans se soucier de ce qui se passe. L'ordre et le calme de la foule sont étonnants.*

*... Au soir, des voyous ont fait leur apparition dans les rues. Injuriant les passants, s'en prenant à des citoyens tout à fait innocents, arrachant l'emblème national aux maisons et le portant devant eux, ces cohortes firent le va-et-vient dans les rues avec des cris sauvages. Les magasins ont été barricadés en hâte.*

... Ce même jour, le sang a coulé.

... Après un meeting sur la route de Uyborg, une masse d'ouvriers s'est ébranlée vers la Perspective Nevski par le pont Litéiny.

... Rue Nijégorodskaïa, elle s'est heurtée à la troupe qui a tiré. Il y a un mort et un homme blessé au ventre qui, conduit à l'hôpital, a succombé.

... Le comte Witte a reçu les journalistes de Pétersbourg le 18 octobre. Dans son allocution, il a dit, entre autres: « Je vous parle en russe, en citoyen, non en courtisan ou en ministre. Aidez-moi à apaiser les esprits: c'est de vous que dépend l'essentiel, c'est de vous que dépend cet apaisement... »

Tiflis 18/X — Plusieurs dizaines de milliers de personnes, la Marseillaise et Doubinouchka aux lèvres se sont rendues au château de Metekhi pour informer les détenus de la bonne nouvelle.

Kazan 18/X — Des ouvriers ont tenté d'organiser un meeting au séminaire. Le police montée et les cosaques s'étant mis en devoir de les disperser, les ouvriers ont riposté à coups de revolver.

Odessa 18/X — Toute la population de la ville — un demi-million d'habitants — a accueilli avec allégresse, l'annonce de ses libertés. Un défilé de milliers et de milliers de gens parcourt les rues encore maculées du sang des jeunes héros de ces mêmes libertés.

Poltava — Un meeting a suivi les récents heurts qui se sont produits avec la troupe. L'écrivain Vladimir Korolenko est monté à la tribune pour y prononcer un discours.

Odessa — Le pogrom a duré quatre jours. Il est prouvé qu'il était organisé. Il y a plus de 1.000 morts et jusqu'à 5.000 blessés.

Kiev — Un pogrom de trois jours. Tous les magasins juifs ont été détruits. Il y a près de 150 morts et jusqu'à 300 blessés.

Rostov-sur-Don — Le pogrom a duré du 18/X au 30/X. 176 tués, 500 blessés.

*Le 18 octobre, ouvriers et étudiants se rendaient en cortège de l'École des Hautes Etudes Techniques à la prison de la Tagánka lorsque, devant l'entrée de l'usine Chtchapov et Dourjourmantel, rue Nemetskaïa, le concierge de l'établissement, un nommé Mikhaline, a tué d'un coup de tuyau N. E. Bauman, membre du Comité local du parti. S.D. Le meurtrier a été arrêté.*

*... Les obsèques de Bauman ont eu lieu le 20 octobre. Il venait à peine (le 18 octobre) d'être libéré de la prison de la Tagánka où il avait passé seize mois.*

*Plus de deux cent mille personnes, observant un silence attristé, ont traversé la ville jusqu'au cimetière Uaganovski.*

*Une foule de Cent-Noirs a tenté de s'attaquer aux manifestants mais, constatant que les bénévoles du service d'ordre étaient armés, elle s'est dispersée.*

*... Au moment où le cercueil arrivait devant le Conservatoire, un chœur solennel a retenti soudain, recouvrant tous les bruits de la manifestation:*

*Vous êtes tombés en un fatal combat*

*Vous sacrifiant à votre amour du peuple*

*De jeunes voix accompagnées du magnifique orchestre du Conservatoire résonnaient par-dessus les rues.*

*Tout ce que vous aviez, vous l'avez offert là*

*Pour sa vie, sa liberté, son honneur.*

*Des groupes de combat ouvriers continuent à patrouiller dans les quartiers confiés à leur garde. Chacun d'eux comprend six hommes armés.*

*Londres — Tout le monde, ici, attend l'affreux dénouement qui guette la Russie. Le « Daily Telegraph » a publié un pressant appel aux libéraux russes, les exhortant à soutenir le comte Witte, le seul homme qui puisse sauver la Russie de la destruction complète et de la ruine de toute légalité.*

*« Jardinier-apiculteur expérimenté, célibataire et tranquille (aucune mauvaise habitude), 17 ans de pratique, résé-*

*rences, excellents certificats, cherche place à l'année. Exécute tous travaux avec conscience et amour contre salaire insignifiant. Nombreuses récompenses jadis. »*

*« Le Fils de la Patrie »*

#### *EXTRAIT DU TRACT DU COMITÉ S.D. DE MOSCOU*

*« ... Vengeance, camarades! Il est temps de balayer de la face de la terre russe toute cette saleté et cette pourriture qui la déshonorent, il est temps de prendre les armes pour le coup décisif.*

*Préparez-vous au soulèvement armé, camarades, et empêchez les Cent-Noirs d'arracher impunément les combattants d'entre vos rangs! ... »*

— Seigneur! combien d'années ai-je rêvé de cela! Aller à l'Arbat et y voir une manifestation d'étudiants tout ce qu'il y a d'ordinaire, un cortège libre et gai, comme en Europe. Et voilà! Mon vœu se réalise... sans cravaches... ni sang versé!... J'ai peine, vraiment peine à y croire...

— Attendez, mon vieux, ne vous pressez pas de chanter victoire...

— Mais non... les choses ont bougé... on ne les arrêtera plus: la Russie a opté pour la voie européenne, mon cher Monsieur, et vous allez voir peu à peu s'éteindre la race des mouchards, des adjudants Prichibéïev et colonels Derjimorda (1), et des bourreaux, de toute cette engeance produite par des siècles d'esclavage.

— Personne ne sait comment ça va tourner, mon vieux...

— Vos appréhensions, monsieur, cette prudence dont, excusez-moi, j'ai plein le dos, elles datent du joug tatar. Tout ça, c'est fini. Fini! Regardez plutôt ces jeunes visages si pleins de détermination! Les journaux! Des journaux de tendances diverses! Je n'arrive pas à me fourrer cela dans le crâne: la censure a disparu. Une monarchie constitution-

(1) Etymologiquement: « Assomme-le » et « Tiens-ta-gueule »; (le premier personnage de Gribouedov, le second personnage de Tchékhouv). (N. d. T.)

nelle comme en Grande-Bretagne. Peu à peu notre monarque se transformera en un pur symbole, rappelez-vous ce que je vous dis. Le pouvoir appartiendra aux élus du peuple. Des gouvernements de coalition, des cabinets qui démissionnent, des interpellations à la Douma, la vie publique, la lutte...

— Eh! Vous voyez grand, l'enthousiaste!

— Oui, je vois grand, et ce n'est pas sans raison. Nous n'avons pas poussé dans le désert: Radichtchev, les Déca-bristes, Herzen, Tchernychevski...

— Pardon-excuse, ça veut dire que vous vous prenez pour leur héritier?

— Mon cher Monsieur, sachez que cela fait huit ans que je donne de l'argent à la révolution, et que dans cette maison, s'il vous plaît, oui, celle-ci, plus d'une valise de... voyez-vous... a passé la nuit... C'est décidé, j'entre aux K.D. L'énergie, l'esprit dynamique, voilà les symboles de notre temps! La jeunesse...

.....

— Avez-vous assez mangé, Messieurs les bouchers?

— Oui, patron.

— Vous avez ce qu'il faut de fressure pour aller avec la vodka?

— Non.

— Il vous reste du petit-salé quand vous équarrissez les poitrines?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous en faites?

— On le mange, patron.

— Vous avez reçu vos tabliers neufs, messieurs les bouchers? Vos caoutchoucs?

— Oui.

— Le patron trinque avec vous? ne vous fait pas de misères?

— Non!

— Mais ce tract clandestin dit que tout patron est le pire ennemi de l'ouvrier. Les juifs, Messieurs les bouchers, et le Hollandais Karl Marx disent qu'il faut remettre toute

la production nationale au peuple, mais ce qu'ils veulent, c'est détourner à leur profit toutes les richesses de la Russie.

— Cassons-leur la gueule!

— Messieurs les ouvriers bouchers, sa Haute Noblesse le commissaire Svertchkov-Zapetchkine va tout vous exposer dans l'ordre. Mais auparavant, permettez-moi de lui offrir un verre.

— Cul-sec, cul-sec, cul-sec!

— Merci, les gars. Où est votre icône? Vous croyez en la croix? Il faut sauver notre souverain. Les espions ennemis, les étudiants, les détraqués et une partie des employés d'usine que l'on a su tromper veulent sa perte. Il faut descendre dans la rue demain, les gars! Nous voulons faire le Kouznetski Most. Vous viendrez?

— Comme un seul homme, votre Haute Noblesse.

— Tu entends, Filia, au Kouznetski... Les boutiques y sont fameusement riches!

— Chut, espèce de...

.....

— Pas plus tard qu'il y a deux jours, mon cher, j'ai appris que le Grand-Duc était dans les meilleurs termes avec le chef du parti Cent-Noirs, ce fieffé filou de Doubrovine...

— Monsieur le Président du Conseil...

— Voyons, mon cher, notre conversation est d'ordre privé!

— Excusez-moi, mon cher, mais je suppose que c'est l'affaire personnelle du Grand-Duc que de choisir le cercle de ses fréquentations...

— Pas dans ce cas-ci. Vous comprenez tout aussi bien que moi que le Grand-Duc devient l'étendard et le chef des révolutionnaires de droite.

— Vous faites allusion à l'« Union du Peuple Russe », à l'« Union de Saint Michel-Archange », et autres groupes semblables? Je suis porté à considérer les membres de ces organisations comme de véritables patriotes et d'excellentes armes dont le gouvernement dispose pour lutter contre l'anarchie, mais en aucun cas comme des révolutionnaires.

— Erreur, mon cher, erreur tragique qui pourrait nous coûter cher. Excusez-moi, je suis inquiet... L'affrontement

de la gauche et de la droite pourrait entraîner la guerre civile. Les hommes de gauche ont perdu leur route mais sont fondamentalement honnêtes, de véritables héros qui sacrifient leur vie à des idées fausses; tandis que les Cent-Noirs poursuivent les desseins les plus bas, ne pensent qu'à se remplir le ventre et les poches. Ce sont les rois du traquenard, des guetteurs de coin de rue, leur armée est faite de voyous du plus bas étage.

— Ne serait-il pas sage de les lancer les uns contre les autres, mon cher?

— Non, mon cher. Cela ne paraît sage qu'à première vue...

— Cependant, l'Empereur...

— Oui, je sais, sous l'influence du Grand-Duc Nicolas, l'Empereur proclame ouvertement que les Cent-Noirs sont les meilleurs sujets de l'Etat, des exemples de patriotisme... Mais la lutte entre la droite et la gauche pourrait tout détruire. Nous devons encourager un mouvement libéral modéré qui tendrait à assurer le développement de la situation définie par le Manifeste du 17 octobre en tenant compte de l'ordre exprès d'écarter tout désordre déclaré...

— J'ai là-dessus un point de vue personnel.

— En l'occurrence, Monsieur Dournovo, je m'adresse à vous en ma qualité de Président du Conseil.

— Très bien, Monsieur le Président. Comme je ne veux pas agir derrière votre dos, Monsieur Witte, j'ai l'honneur de vous informer qu'en ma qualité de Ministre de l'Intérieur, j'ai l'intention d'exposer mon point de vue personnellement à l'Empereur.

— A votre guise, mon cher, à votre guise...

.....

— J'ai peur pour toi. J'ai peur pour toi sans arrêt, dès que je ne te vois plus. Dieu sait ce que j'imagine, quels tableaux affreux... Je suis plein de toi à en déborder.

— Tu sais que je ne te survivrais pas non plus. Par conséquent, il ne faut pas avoir peur.

— Il y a des choses pires que la mort. Les journaux en parlent tous les jours...

— Moi, *cela* ne m'arrivera jamais. Regarde! Tâte cette lame! Elle ne me quitte jamais.

— Nous avons mal choisi notre temps d'aimer.

— Nous n'en avons pas d'autre.

— Tu sais, tu ne croiras pas ce qu'il m'arrive de penser parfois... parfois je regrette que nous n'ayons pas vécu en d'autres temps, plus calmes.

— Pour les humains dignes de ce nom, il n'y a jamais eu de temps calmes.

— C'est vrai... mais quelque part au monde, il existe une île bénie appelée Tahiti où Gauguin a vécu, tandis que la bise d'hiver souffle sur nous à travers une fenêtre mal jointe, que l'on tire de l'autre côté de la rue et qu'un visage ensanglanté s'affaisse dans la boue neigeuse.

— Tu voudrais aller à Tahiti?

— Non. Je veux être ici... avec tout le monde... avec toi...

.....

— Camarades! nous autres, ouvriers de la chaussure, nous protestons avec énergie contre les invites conciliatrices, nous refusons de mettre un terme à la grève générale. Qu'est-ce que c'est que cela? La réponse du prolétariat à l'appel lancé par Witte, satrape du Tsar, aux « petits frères ouvriers »? C'est une honte!

— Une honte! Repoussé! Vive la grève!

— Qu'est-ce qui honnit le monde comme ça?

— Ilya Likhariov... Ma foi, hier encore, le premier venu lui aurait empoigné la tignasse, mais à cette heure, tu le vois, le voilà devenu socialiste. Son paternel était un homme bien. Un ajusteur, il avait des mains en or... il est passé sous un camion, un jour qu'il était un peu bu et après ça, sa maternelle est partie traîner la besace par le monde et là, elle s'est perdu. C'était un enfant chétif, tranquille, mais à cette heure, regarde-moi ce grabuge qu'il fait! Bravo!

— T'engage quand même pas pour tous les chausseurs, Likhariov! T'as ni femme ni gosses à nourrir, toi!

— Camarade, on n'a pas le droit d'arrêter le combat



quand on est tout au bord de la victoire! Ce que nous exigeons: des libertés véritables, une république démocratique, la journée de huit heures, des conditions de travail humaines, tout cela peut nous être accordé. La révolution a déjà touché les forces armées. A Sébastopol, l'officier révolutionnaire Schmidt a pris la tête d'une escadre entière. A Vladivostok, les rescapés de Port-Arthur qui viennent de rentrer du Japon se sont soulevés. Nos frères les soldats et marins formulent les mêmes revendications que nous.

— Il est arrêté! Arrêté!

— Qui est-ce qui crie comme ça? Pas de panique, nous sommes sous la garde des bénévoles.

— Schmidt est arrêté! Le soulèvement de Sébastopol a été écrasé. Voilà les derniers journaux.

— Vive le lieutenant Schmidt!

— Vive la grève!

— Qu'est-ce qu'on va bouffer, dans tout ça, les gars?

.....

— Je vous prierais de bien vouloir trier ces papiers, colonel, et de séparer les informations de nos agents des dénonciations ordinaires.

— A vos ordres, mon général. J'espère que vous m'autoriserez à l'avenir à vous appeler ainsi(1) bien que vous soyez devenu mon supérieur direct.

— Je vous y autorise.

— Merci, mon général.

« Merci, gueule de porc, épouvantail boursoufflé! Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi es-tu placé au-dessus de moi et me donnes-tu, à moi, un fin stratège, ce travail imbécile? Qu'ai-je donc laissé passer? . . . Ne devrais-je pas me glisser jusqu'au comte Wittke? C'est que nous partageons les mêmes idées au plein sens du terme. Du calme, Iekhno! Prudence de lynx, Jägern! Et crac! En plein sur l'échine . . . Nous en reparlerons, monsieur Oukoutchouïev . . . »

— Je voudrais beaucoup, mon général, en dehors de la subordination où me tient mon service, préserver les rap-

(1) Il devrait lui donner de la Très Haute Excellence (N. d. T.)

ports normaux, humains, qui se sont établis entre nous dès Bakou.

— Brrr — k — hum . . .

— Si vous voulez bien considérer les événements actuels, mon général, vous verrez que ma tendance l'emporte. Le gouvernement a décidé de lâcher de la vapeur. Qu'est-ce que le Manifeste sinon une soupape entrouverte? D'accord?

— C'est pas nos oignons.

— C'est une décision sage, et la seule qui soit juste. Ils crieront, ils chanteront leur « Varsoviennne », puis ils se calmeront. De la clandestinité, la sédition passera à la Douma sous la surveillance de la police. En fin de compte, certaines formes, apparences, figures de liberté sont, de nos jours, indispensables. Qu'en pensez-vous, mon général? Pourquoi ne dites-vous rien? Avec l'esprit lucide et analytique que je vous connais!

— Je ne suis pas grand-chose.

— Ah! Alors, vous n'êtes pas d'accord. Vous imaginez d'autres développements? Vous pensez à lâcher non un jet de vapeur, mais quelques rigoles de sang? Couper les veines? C'est un peu dangereux, très dangereux, mon général, et pour l'Etat, gros de . . .

— Occupez-vous de vos papiers, colonel! Vos discours concordent mal avec votre rang, Monsieur.

## JOURNAUX AGENCES

*Extrait d'un article de V. Lénine intitulé:*

*« Le dénouement approche »*

*« Le dénouement approche. La nouvelle situation politique s'esquisse avec cette rapidité étonnante qui est uniquement le propre des périodes révolutionnaires. Le gouvernement a consenti des concessions en paroles pour préparer aussitôt une agression dans les faits. »*

*« Le Prolétaire » N° 25, 16(8) novembre 1905.*

*... C'est un aventurier-né. Il a toujours été le jouet de fantaisies de toute sorte. A une certaine époque, il s'est trouvé saisi de la passion de la navigation aérienne . . .*

*On l'avait mis à la retraite d'office, et, se trouvant acculé par la gêne, il s'est mis à gagner sa vie en donnant des représentations publiques au cours desquelles il s'élevait en ballon et redescendait à terre en parachute. En son temps, il s'est acquis une certaine célébrité en ce domaine...*

*Comme il jouissait de certaines protections dans la flotte, Schmidt y a repris du service... et n'a montré d'aptitude qu'à semer la trahison et la discorde, ce qui ne demande ni connaissances ni expérience, mais seulement une hardiesse sans frein, et cela, nul ne lui a jamais dénié...*

.....

Krassine roula les « Péterbourgskiè Védomosti » en boule et les jeta dans la corbeille à papier. Des folliculaires à gages tentaient de faire passer un marin révolutionnaire pour un bouffon de foire! Il était indispensable dès à présent de faire figurer dans « Novaïa Jyzn (1) » les véritables portraits de nos héros assassinés: Bauman, Grosjean... Combien y en aurait-il encore? Depuis quelque temps, Minski, le rédacteur en chef, commence à avoir la trouille... Dans le fond, ce n'est pas mon affaire. Lénine et Gorki sauront lui faire entendre raison. Bon. Après?

Il arracha la feuille d'hier de son éphéméride et aperçut, à l'angle supérieur de la feuille suivante, le mot « action » entre guillemets. L'amicale « Action ». Il fallait en parler aujourd'hui même. Mais l'argent pour l'imprimerie? Phénomène devait transmettre une somme déjà fixée au Diable... Et s'il transportait à Pétersbourg la Nina de Bakou? Ça c'est une idée! Au fait, il fallait prendre conseil des camarades.

Le voyant du téléphone s'alluma. Krassine décrocha. Il entendit la voix matinale et rauque de bière de Stékolchtkov, le chef d'équipe.

— Monsieur le Directeur, ça va faire trois verstes qu'on se trimballe à pied vers le port, les murs tombent en miettes, et Kouznetsov ne nous remet point de câble.

— Vous êtes allé au dépôt? demanda Krassine avec rage.

(1) Vie Nouvelle. (N. d. T.)

— Le dépôt, il est fermé à clé, mais monsieur Kouznetsov, ça fait trois jours qu'il est à l'« Hôtel d'Outre-Baïkal » et sans dessoufler...

— Et vous, dans quel état êtes-vous?

Stékolchtikov gloussa :

— Je tiens sur mes jambes, Monsieur le Directeur.

— Prenez un fiacre et filez chez Kouznetsov. C'est moi qui paye. Menacez ce cochon, dites-lui que je le ferai passer en justice.

A peine avait-il reposé l'appareil que le voyant se ralluma. Un baryton velouté, cette fois : Maliantovitch.

— H — allo! C'est vous, monsieur?

— Maliantovitch, cher ami! Je vous attends comme la manne céleste.

Dans ce bureau dont les fenêtres donnaient Petite rue Morskaïa, il était rare que le téléphone demeurât muet. Le directeur du réseau de la « Société d'Electricité 1886 » était appelé sans cesse par des industriels qui voulaient faire brancher leur entreprise sur le nouveau système à haute tension, des chefs d'équipe pris de boisson comme Stékolchtikov, des représentants de firmes étrangères et aussi des chimistes des groupes d'action clandestine, des agents de liaison des comités et, de l'étranger, des passeurs du Parti et des imprimeurs. Il fallait être très prudent et très adroit avec cet appareil. Plus d'une fois, il était arrivé qu'au moment même où un gros bonnet de l'industrie ou un haut fonctionnaire lui rendait visite, un Aristarque quelconque se mette à hurler dans le récepteur qu'il n'avait pas assez de fulminate de mercure et de cordon bickford.

Maliantovitch était un avocat célèbre et Krassine attendait son coup de fil avec impatience. Quelques jours plus tôt, ils avaient étudié l'affaire fort embrouillée de l'assurance dont Morozov avait légué le montant à madame Andréïeva. La veuve de Morozov s'opposait par tous les moyens à ce que l'intéressée perçût l'argent. Après s'être longtemps fait prier, sur les instances de madame Andréïeva, Maliantovitch avait accepté de débrouiller l'écheveau fort complexe des relations de tout ce monde.

— Mon cher, je meurs de vous entendre...

— J'ai une bonne nouvelle. Il me semble que la glace est rompue . . . il faut que nous voyions.

Krassine envoya voler le récepteur à sa place dans un mouvement de jubilation. Soixante mille roubles rubis sur l'ongle! Que de problèmes en moins sur ses épaules!

Krassine reprit l'appareil.

— Le 22-19, mademoiselle, s'il vous plaît.

— Un instant, je vous le passe, lui répondit une voix charmante.

Krassine imagina le standard et la longue rangée de tableaux devant lesquels étaient assises les demoiselles du téléphone qui, à la fin de la journée, ne parleraient plus que d'une voix rauque et excédée, et il se dit qu'un jour, la connexion se ferait automatiquement. Déjà il voyait en pensée les variantes possibles du central automatique, lorsqu'un employé apparut sur le seuil de la porte.

— Le président du Conseil d'administration vous demande, monsieur.

Krassine passa une demi-heure à la réunion de ce Conseil à faire son rapport sur la construction de sous-stations de transformation et à commenter le schéma de Pétersbourg à travers lequel s'étendait la toile d'araignée bleu clair des câbles électriques.

Les membres du Conseil se déclarèrent plus que satisfaits. Au milieu de tant de troubles, de grèves interminables et d'effusions de sang, le chef du service de câbles réussissait à s'en sortir et à respecter les délais du plan!

Krassine redescendit, ouvrit la porte de son bureau et demeura pétrifié sur le seuil: le fauteuil était occupé par ni plus ni moins que Vano Stouroua en personne, balançant son long pied chaussé de bottines vernies. Krassine avança d'un pas et claqua la porte. Ils étaient devenus fous, depuis le Manifeste! Ils démolissaient tout le mouvement! Venir tout droit ici et, de plus, avec une valise où se trouvaient certainement des tracts ou bien des corps de bombes.

— Monsieur Krassine? — Vano se tenait devant lui dans une attitude pleine de déférence et lui tendait une carte de visite. — Permettez-moi de me présenter: Revaz Kakabadzé, représentant des vins « Mélani ».

— C'est ainsi que vous vous êtes présenté à l'huissier?  
— Qu'aurais-je pu lui dire d'autre?  
— Qu'y a-t-il dans votre valise?  
— Des échantillons des vins « Mélani » très forts en bouquet, un peu âcres et exotiques qui, par beaucoup de qualités, ne le cèdent en rien au bourgogne et au côtes-du-Rhin et par beaucoup d'autres les surclassent. C'est du soleil en bouteille, monsieur Krassine.

Krassine embrassa son ami en riant.

— Excuse-moi, Vano, mon cher, je croyais déjà que tu avais perdu la boule. J'avais oublié que ton expérience date d'avant Mathusalem.

En fait, le « frère » de l'honorable monsieur Kakabadzé, Avcl Iénoukidzé, attendait à l'hôtel l'adresse de la permanence. Krassine donna à Vano celle de Broussniou, rue Sadovaïa, reconduisit son visiteur et regrimpa quatre à quatre l'escalier d'honneur au-devant d'un employé qui s'empressa de l'informer que les représentants des autres villes étaient rassemblés au bureau N° 8, baptisé « la chambre aux cheminées ».

... Ceux qui l'attendaient là étaient: Candide *alias* Alexéï Kirillov; le Diable *alias* Bogomolov, du comité de Moscou; Lucas, représentant des bureaux de transport du Sud, Bébé *alias* Puritch de Riga, et Pavel Berg, en proie à l'ahurissement le plus complet.

Il était arrivé le matin même pour une réunion sur l'armement des groupes de combat, il avait rencontré à la gare même un agent de liaison nommé Natacha qui lui avait transmis l'ordre de se rendre à midi Petite rue Morskaïa, à la « Société Electrique 1886 », à montrer sa carte de visite et à demander à voir l'ingénieur Krassine.

Pavel se rappelait bien ce technocrate énergique et capable qu'il avait vu quelques mois auparavant à Chachkino et, avant cela, à plusieurs reprises à la Société. Mais qu'avait-il à faire aujourd'hui de ce Krassine et de la « Société »?

Il fut accueilli dans la « Chambre aux Cheminées » par trois jeunes gens qui le saluèrent en marmonnant indistinctement leur nom. Quelques minutes s'écoulèrent dans un

silence prudent: aucun des présents ne connaissait les autres. Enfin Kirillov-Candide arriva, et les visages sourirent: ils le connaissaient tous les quatre.

— Nous sommes parfaitement en sécurité, ici, camarades, mais je vous prie tout de même d'éviter les éclats de voix, nous parlerons posément comme il convient à des hommes pratiques, dit Candide. Nikititch ne va pas tarder à arriver, puis on vous servira du cognac et des cigares.

Grands dieux! Enfin, il allait voir le légendaire Nikititch!

La porte s'ouvrit, et ce fut Krassine qui entra. Berg regarda Kirillov d'un air interdit, mais Krassine s'approcha de lui d'un pas vif.

— Ne vous étonnez pas, Pavel. Je suis Nikititch.

Il salua les autres, s'assit dans un fauteuil capitonné de cuir noir et étendit vers le feu ses jambes serrées dans une étoffe anglaise de couleur grise et chaussées de souliers également anglais. Effectivement à peine fut-il arrivé, on apporta du cognac, de l'eau de Seltz et des cigares.

Pavel était à ce point abasourdi de la juxtaposition de ces deux personnages: l'ingénieur brillant, mais peu intéressant à ses yeux et le chef mythique des combattants clandestins qu'il demeura un certain temps les yeux braqués sur ses forts souliers dits « inusables » sans entendre ce qu'avait commencé à dire Nikititch. Il finit tout de même par prendre conscience de sa voix mesurée.

— ...notre arme principale, lors du prochain soulèvement sera les bombes à main, les *Macédoniennes*, qui vous sont familières à tous, camarades. Il convient d'informer tous les membres des groupes armés que ces bombes ne doivent en aucun cas être utilisées pour des actes de terrorisme individuels: nous ne sommes pas des S.R. Elles sont destinées aux combats de rue, aux barricades, aux coupures des voies ferrées et ... autres installations de câbles. — Krassine laissa fuser un petit rire: il revoyait la toile d'araignée bleue posée sur le plan de Saint-Pétersbourg. — Ici, à Pétersbourg, nous avons obtenu d'excellents résultats dans la production d'explosifs. A présent, l'essentiel est d'organiser le transport de nos bombes à Moscou, Kiev, Odessa,

Riga... Les détonateurs et les cordons bickford vous seront procurés à part par le « parti de défense passive » finlandais. Le point suivant, camarades... pourquoi ne goûtez-vous pas au cognac, mon cher Pavel? Notre association est fort respectable, elle nous offre du Courvoisier.

Pavel hochâ la tête avec empressement, avala une bonne gorgée de cognac et aussitôt tout s'embruma dans sa tête. Ces temps derniers, il avait ramené ses dépenses personnelles à quarante-cinq kopeks par jour; dans son superbe hôtel particulier de millionnaire, il s'était presque réduit à la famine afin de ne se distinguer en rien des volontaires armés. Des lambeaux de ce que disait Krassine-Nikitine lui parvenaient à grand-peine, à travers une brume violâtre.

— ... des papiers irréprochables vous sont nécessaires... Ernest Siewart, graveur... quai de la Moïka...

.....

Krassine et Kirillov rendirent sa liberté à leur fiacre près de la cathédrale d'Ismaïlovo et s'en allèrent à pied à la 4ème Compagnie. Chemin faisant, Krassine raconta d'un ton badin les mésaventures parisiennes de Bourénine.

Après la rencontre de Sofia, Tufektchiev lui avait fixé rendez-vous ni plus ni moins qu'au « Crillon ». Bourénine s'était donc présenté dans ses somptueux appartements et, comme ça, au débotté, le Bulgare lui avait expliqué, objet de la démonstration en main, le mode d'emploi du cordon bickford perfectionné dont il était l'inventeur. Une allumette avait craqué, aussitôt un sifflement terrible était monté et un épais nuage blanc avait envahi les pièces.

« C'est tout, c'est fini », s'était dit Bourénine, imaginant déjà son entrevue avec le consul de Russie à la Préfecture de Police.

La femme de chambre avait tambouriné à la porte et crié:

— Monsieur, monsieur, qu'est-ce qui se passe?

— Apportez-nous des rafraîchissements! avait répliqué le vaillant Bulgare à travers le coton blanc.



L'histoire n'était pas allée plus loin.

Krassine se tut, un sourire éteint sur les lèvres. Tout en marchant, il revoyait les rues de Paris et ses petites places, la Seine, le Quartier Latin... Une ville très propice aux barricades... Notre flamme y passerait sûrement. Berlin d'abord, puis Paris, Rome, Madrid, et un petit peu plus tard, Londres, New York... Le monde s'embraserait d'un seul coup, comme une herbe sèche... Qui lui avait dit ces mots? Ces mots qui étaient, pour toujours restés gravés dans sa mémoire? Il y avait longtemps de cela, un grand événement était survenu dans sa vie. Insolent jeune homme, fayot du volontariat en capote militaire, il avait osé se présenter à Iassnaïa-Poliana sans être invité, et avait été reçu. Tolstoï s'était entretenu avec lui une heure entière de la révolution, mais il avait en vue une révolution bien différente, celle de l'esprit. « Oui, la révolution est certainement un mouvement de l'esprit, d'un esprit révolté », s'était écrié le jeune homme. « Moi, je parle de l'esprit de conciliation et d'amour fraternel! » avait vociféré Tolstoï, furieux. « Croyez-vous vraiment qu'un industriel, un gendarme, un bureaucrate aimera un jour un malheureux comme lui-même? »

— Dites-moi, Krassine, déclara soudain Kirillov, j'ai épousé Nadia Srétenskaïa, il y a trois jours. Elle me l'a demandé, elle avait besoin d'un permis de séjour.

Krassine lui jeta un bref regard et se rembrunit, Kirillov marchait les yeux baissés en toussant dans son poing, la figure toute rouge et presque au bord des larmes: il était terriblement gêné de sa tristesse et du trouble où il se trouvait.

— Vous l'aimez? demanda Krassine.

Kirillov buta d'abord sur le mot:

— Oui, finit-il par dire. C'est pour cela que ce mariage fictif m'est une vraie souffrance. Mais dans le fond... le principal, c'est que nous sommes convenu de nous voir plus rarement.

Krassine serra Candide aux épaules d'un mouvement rapide, sans ajouter un mot, puis il s'arrêta, se passa avec force les deux mains sur la figure, souffla fortement et

montra du bout de sa canne une maison d'un étage badi-geonnée de cette banale teinte jaune qui, dans ces infectes rues-casernes, est de règle.

— Je parie que vous ignorez que Saltykov-Chtchédrine a habité ici? C'est justement là que nous allons.

Une femme au visage éperdu, assise dans un fauteuil, froissait et mordillait son mouchoir. C'était Lioubov Pesskova, la célèbre Alpha, chimiste à la Direction de la Marine Militaire. L'avant-veille, elle avait à grand-peine échappé aux griffes de la police venue opérer une rafle lors d'un rassemblement ouvrier. Quant à Skossarevski — Oméga —, son collègue, il avait été arrêté.

Kirillov était assis au bord d'une chaise en face d'Alpha, tandis qu'assez curieusement, Krassine sifflotait comme un étourdi en faisant les cent pas sur le parquet grinçant.

— Il y avait, à la Centrale de Voronèje, au moment où j'y « prenais mes vacances », dit-il subitement en se tournant vers Kirillov, il y avait un terroriste très abattu. Son affaire traînait depuis des éternités. Des heures durant, il tournait dans la cellule en marmonnant ce petit poème :

*Je ne peux rester  
Ni debout,  
Ni assis,  
Ni couché,  
Il va falloir vérifier  
Si je tiens accroché.*

— Et vous, Madame, dit-il en pivotant brusquement vers Lioubov Pesskova, avez-vous aussi l'intention de « vérifier si vous tiendrez bien, accrochée? » Vous avez décidé d'aller aux réunions, de faire de la propagande auprès des masses? Savez-vous qu'au cas où vous seriez démasquée, c'est le nœud coulant qui vous guette, c'est inévitable, il n'y aura pas d'accommodements possibles. Des agents de propagande, nous en avons beaucoup, mais des chimistes comme vous, non. Si votre propre vie vous importe peu, pensez à...

— Assez de sermons, dit Alpha d'une voix enchifrenée. J'ai compris. Où en est Skossarevski?

— On le libère demain faute de preuves, dit Krassine. Et n'allez pas croire que cela a été si facile que cela à arranger.

Lioubov Pesskova ne l'écoutait plus. Elle bondit, jeta son mouchoir chiffonné sur son fauteuil.

— Vous avez le blanc des yeux tout jaune, lui dit Krassine. On n'a pas le droit de manipuler de la mélinite comme ça, ma colombe. *Primo*, il faut penser à votre santé, *secundo*, à votre apparence. Vous avez besoin d'air. Vous vous promènerez deux heures par jour boulevard Krestovski. C'est un ordre.

— Regardez comme l'eau de la Fontanka a monté, Madame Kritt, disait Krassine. C'est tout juste si elle n'éclabousse pas le trottoir.

— Voyez si nous sommes braves! Nous vivons sous la menace de l'inondation.

Ils se tenaient à la fenêtre, contemplant dans le crépuscule le lourd balancement de l'eau éclairée par la lueur indécise des réverbères. Derrière eux, Gorki, Roumiantsev, Lénine et Piatnitski, le directeur des éditions « Znanîe », (1) étaient assis autour d'une table, sous la lumière accueillante d'une lampe. Les pourparlers avec Piatnitski étaient difficiles. En l'occurrence, Krassine se considérait comme un personnage de second plan; c'est pourquoi il s'était permis d'aller rejoindre la maîtresse de maison à la fenêtre.

« C'est curieux comme les deux sœurs se ressemblent, et pourtant Andréieva est une beauté, ce qu'on ne saurait guère dire de Kritt, songeait-il. Il est vrai que son sourire est tout à fait celui d'Andréieva et qu'aussitôt on voit se dessiner le visage de celle-ci. »

— Une inondation ne ferait pas du tout notre affaire, en ce moment, dit Gorki qui les avait manifestement entendus. Dans ce cas, au lieu de faire la révolution, nous devrions « sauver le monde fou de terreur et en train de se noyer chez lui... »

Et tous d'éclater de rire, Piatnitski encore de meilleur

(1) Le Savoir. (N. d. T.)

cœur que les autres. Il se trouvait dans une position difficile: il avait énormément d'estime pour tous ces messieurs, il vénérât Gorki, mais il ne voulait cependant pas courir de risques; c'est pourquoi, chaque fois que la conversation déviait de son cours principal, il était très content. Le cours principal menait à une seule chose: l'édition de la littérature du Parti au « Znanîë ».

— Mon cher ami, disait Gorki de sa voix profonde, c'est bien parce que je vous tiens pour l'un des hommes les plus réfléchis de Russie, que je vous ai fait cette proposition. Croyez-moi, les S.D. sont aujourd'hui la force la plus concrète, malgré leur division...

— Ou peut-être grâce à elle, lança aussitôt Lénine.

Puis il se tut, perdu dans la contemplation d'une rondelle de citron au fond de son verre.

Pour le vif étonnement de Krassine, Lénine parla fort peu ce soir-là, ne chercha point à « forcer » Piatnitski, ne recourut aucunement à cette logique d'acier qui, d'ordinaire, réduisait en cinq minutes son opposant à ne plus pouvoir que battre des paupières d'un air dérouté.

— Outre tout le reste, dit Krassine en revenant vers la table, l'impression de notre littérature rapporterait, à l'heure actuelle, un bénéfice commercial fort substantiel au « Znanîë ».

— Voyons, Monsieur Krassine! s'écria Piatnitski, les bras ronds, les yeux ronds, la bouche ronde, et même les joues comme gonflées. Est-ce le moment de penser aux bénéfices? A l'utilité seulement, voilà mon avis. Si je veux conserver le « Znanîë », ne pas fournir au gouvernement de prétexte à fermer l'imprimerie, ce n'est pas pour moi, c'est pour la cause, pour la société, rien qu'elles. Voilà déjà que les nuages s'accroissent au-dessus de la « Novaïa Jyzn ». Ses dernières publications ont terriblement irrité les autorités. Minski est en pleine panique. Pour parvenir à un accord, Messieurs, il faut que nous convenions très en détail du genre de littérature que vous avez l'intention de publier au « Znanîë ».

— Ça, c'est la bonne façon de poser le problème, s'exclama Lénine, son énergie coutumière retrouvée. — Il plissa

les paupières — Monsieur Piatnitski doit savoir que nous avons l'intention de publier des écrits marxistes, plus que cela: bolchéviks. Nous n'avons que faire de publications chèvrechoutistes. — Il se leva. — Excusez-moi, il faut que je m'en aille. Merci pour votre hospitalité, Madame. On ne saurait trouver de thé plus exquis, de la source de la Fontanka à son embouchure.

Quand il eut salué tout le monde, Lénine prit le bras de Krassine et l'emmena dans la pièce voisine.

— Si je m'en vais, c'est qu'on n'arrivera à rien, ici. Ce zigoto ne transigera pas avec nous. Nous nous retrouverons chez Broussniou et ferons le tour de tout ce qui concerne le groupe du « Diélo ». Il nous faut une imprimerie telle, qu'en cas de besoin, nous puissions immédiatement la faire passer dans la clandestinité.

Lénine serra la main de Krassine et se dirigea vers la sortie, lorsque monta, ou plutôt bruissa le vol de semelles légères sur le parquet et qu'un homme de petite taille, la tête rejetée en arrière, de longues boucles descendant jusqu'aux épaules, portant une espagnole qui allongeait encore un visage maigre déjà très long de nature, apparut, ou plutôt surgit sur le pas de la porte: Balmont. (1)

— Bonjour, Krassine! dit-il avec bienveillance. — Puis tendant la main à Lénine: — Vous, le poète ne vous connaît pas.

— Lénine.

— Ah, vous êtes Lénine! Le poète est heureux . . .

— Je vous ai reconnu à vos photographies, Monsieur, et je suis également heureux de faire votre connaissance, répondit Lénine en souriant. Nous avons publié votre « Petit Sultan » aux éditions du Parti.

— Le poète le sait et le poète en est fier, articula Balmont.

Il était parfois pris de ces accès où il parlait de lui-même à la troisième personne.

— J'ai également lu vos derniers dithyrambes, — Lénine plissait de nouveau les paupières. Dans « Novaïa Jyzn » . . .

(1) (1867—1942) — Poète célèbre, l'une des figures marquantes du symbolisme russe. (N. d. T.)

Balmont lui saisit le bras.  
— Vous les avez lus? Ceux-là?

*En toi seul, ouvrier,  
Espère la Russie  
Le marteau a broyé  
Le joug des asservis...*

Evidemment, c'est mauvais. C'est mauvais, n'est-ce pas?  
J'ai écrit autre chose, aujourd'hui... Ecoutez...

*J'ai pénétré les forêts tropicales,  
Des gerbes d'orchidées guettant.  
O tiges pareilles à des serpents,  
Sceau du péché sur leurs pétales!*

C'est mieux? Bien sûr que c'est mieux! Le poète estime que c'est superbe. Mais cela, en ce moment, on n'en a pas besoin. Ce dont on a besoin, c'est de l'autre chose... C'est exact? Quel est votre avis? En ces jours où le destin se joue, le poète...

Krassine allait prendre Balmont par le coude pour l'emmener et débarrasser Lénine de cette cataracte de paroles, mais ce fut Lénine qui, soudainement attrapa Balmont par un bouton de sa veste et lui dit avec une gentillesse cependant tranchante:

— Il nous faut des vers politiques de la même vigueur que « Le Petit Sultan ». Au revoir, Monsieur.

Vers onze heures du soir, Krassine prit le chemin de sa demeure. On avait décidé, à la réunion tenue chez Brousniov, de déplacer l'imprimerie de Bakou dans la capitale et de l'utiliser dans les locaux des éditions légales « Diélo ». Lénine avait protesté, affirmé qu'il ne donnait pas un clou des « libertés » d'Octobre, que les instances légales du Parti pourraient, un beau jour, se trouver démantelées...

Krassine ôta son chapeau et exposa la tête au vent froid et chargé d'humidité qui, franchissant d'un bond la place de l'Amirauté, fouettait la rue Gorokhovaïa. Demain... demain, je déciderai comment entreprendre le déménagement, aujourd'hui, je ne peux plus penser à rien... Le

cocher tourna Grande rue Morskaïa et le reflet de la voiture alla glisser le long des vitres de la banque. Une patrouille de trois soldats s'arrêta et examina attentivement le passager noctambule. Les sabots résonnaient dans la rue déserte.

Il était déjà dans le hall de son immeuble lorsqu'un homme, caché derrière la cage de l'ascenseur, surgit. Krassine avait déjà saisi son revolver, lorsqu'il reconnut Pavel Berg.

— Je vous ai attendu toute la soirée. — Il se retourna et cria dans le noir: — Mais viens donc, Nadia, il est arrivé! Il disparut d'un bond et reparut traînant par la main Nadia Srétenskaïa qui affichait une mine lugubre et lançait des regards par en dessous.

— Regarde, Nadia! — Pavel Berg se tourna vers Krassine. — Voici un homme sur un seul mot de qui je donnerais ma vie. Excusez-moi, Monsieur, c'est tout, je voulais seulement que Nadia vous connaisse et que vous la connaissiez: c'est une camarade en qui l'on peut avoir une confiance absolue.

— Dites-moi, Berg, vous avez bu? demanda Krassine avec sévérité. Non? Alors, votre conduite n'en est que plus inadmissible. Qu'est-ce que c'est que ces façons de collégien? Pensez à vos responsabilités.

Et sur un salut très sec, il prit l'escalier.

— Il y a un jeune couple qui t'a attendu plus d'une heure, lui dit sa femme en l'accueillant. Un garçon bizarre, très nerveux et une ravissante jeune fille.

— Je sais.

Krassine ferma les yeux et se laissa aller quelques instants contre le mur.

### JOURNAUX AGENCES EXTRAIT DU JOURNAL « NOVAIA JYZN »

*Abonnez-vous au grand quotidien politique et littéraire «Novaïa Jyzn» publié avec la collaboration permanente et très étroite de MAXIME GORKI. Notre journal s'est fixé pour but d'exprimer les intérêts de la classe ouvrière...*

*Constantin Balmont: « Au travailleur russe. »*

Mais à tous tu as montré la voie,  
Offert de pouvoir crier à pleine voix:  
Sus à la nuit!  
Au corps à corps!  
Tel est l'appel  
de la sentinelle!

.....  
*EXRAIT DES « REMARQUES SUR L'ESPRIT  
PETIT-BOURGEOIS » DE M. GORKI*

*« L'esprit petit-bourgeois, voilà ce qui habite les représentants actuels des classes dirigeantes. Les dominantes de cet esprit sont: un sens de la propriété de proportions monstrueuses, une soif permanente de repos tant intérieur qu'extérieur, la peur aveugle de tout ce qui, de façon ou d'autre, pourrait le menacer, et le désir tenace de s'expliquer rapidement à soi-même tout ce qui compromet ce bel équilibre, tout ce qui porte atteinte aux idées toutes faites que l'on a sur la vie et les hommes.*

*La population ouvrière d'Allemagne boit du malt Kneipp parce qu'il est plus nourrissant. 1 kopek la tasse!*

*DU JOURNAL « MOSKOUSKIË VÉDOMOSTI »*

*... et des centaines de mains rugueuses de travailleurs se lèvent, les doigts pliés selon le symbole de la Trinité dispensatrice de vie.*

*... Je promets et jure de servir fidèlement et loyalement, sans ménager ma propre vie, le tsar et la patrie, avec ma chair et mon sang, sur le terrain et en forteresse, sur l'eau et sur terre, dans toutes batailles, patrouilles, sièges, assauts et autres entreprises, où je promets de résister avec vaillance et avec force.*

*... Je suis née et j'ai été élevée dans une ambiance familiale respectueuse des règles et je ne saurais envisager un mariage « moderne » ...*



*Je vénère ma religion, j'aime ma Patrie et le peuple russe, j'apprécie tout ce qui est beau et élevé... (extrait de la lettre d'une lectrice).*

*L'« Aquarium » présente toujours avec le même succès:  
Mr Méphisto, vélocipédiste intrépide.  
Mesdames Garray, boxeuses.  
La troupe arabe de Ben-Baï.*

*A la mémoire de son Altesse Impériale le Grand-Duc Serge:*

*Depuis qu'au cœur de la grand-ville l'ennemi l'a frappé  
Six mois de deuil sur la Patrie ont passé  
Et du cœur d'autres victimes immolées  
Des flots de sang sur la Russie ont déferlé.*

*L. Kologrivova*

*... ces drapeaux, symboles d'aspirations sanglantes, ont flotté durant plusieurs heures sur le toit du Gouvernement-Général de Moscou. Ils ont attiré l'attention des « Hommes de Russie » qui participaient à une manifestation patriotique. De hardis casse-cou qui se trouvaient parmi eux sont allés arracher les torchons rouges d'une révolution que le peuple russe abhorre...*

#### *DE « НОВАЯ ЖИЗНЬ »*

*Alexandre Vétrov, membre du parti S.D., vient de succomber, dans la ville de Saratov, à des blessures par arme à feu reçues lors d'un pogrom perpétré par des voyous.*

*La section de Saint-Pétersbourg de l'Association des ingénieurs et techniciens informe le major-général Gross, commandant des usines de l'Amirauté impériale à Kolpino de sa décision de boycottage consécutive au licenciement des seize ingénieurs ayant participé à la récente grève générale politique.*

## DES « MOSKOUSKIË VËDOMOSTI »

*Les ennemis de l'ordre, nos adversaires rusés et perfides ont machiné de mener la Sainte Russie à sa perte... de faire flotter sur elle le drapeau rougi par le sang du Tsar libérateur.*

*...Secours-nous, Saint Georges Victorieux! Car il porte ton image, le blason de Russie, toi qui vainquis le féroce dragon.*

## DE « NOVAIA JYZN »

*N. Minski: « Hymne aux travailleurs »*

*Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!  
Force, pouvoir, volonté sont à nous!*

*Que la lutte finale vous soit une fête,  
Qui n'est pas avec nous est contre, à nous sa tête.*

*... Pavel Grosjean a trouvé la mort à l'âge de vingt-six ans dans un tramway électrique, Place Dolgorouki.*

*Il aurait été livré par un inspecteur de police à une foule de Cent-Noirs en fureur qui l'a lynché... Il a été inhumé au cimetière Vagankovski auprès de ses camarades tombés au cours des journées d'Octobre...*

*Nicolas Rimski-Korsakov organise à la salle du collège Ténichevski un grand concert avec la participation d'artistes célèbres.*

*Souscription en faveur des ouvriers victimes de la grève.  
Citoyens, exigez la libération du camarade Khroustalev,  
président du Conseil des Députés ouvriers.*

*Après la publication de son 27ème numéro, la « Novaïa Jyzn » a été fermée sur ordre du gouvernement. Son vingt-huitième et dernier numéro est paru illégalement.*

*(Extrait des « Moskovskië Vëdomosti »)*

*... La ville de War (Massachusetts) possède une poule munie d'une jambe de bois.*

## CHAPITRE VIII

### TOUT BRÛLE ALENTOUR

Une foule interminable, monstre, oscillante masse noire tachée du rouge éclatant des drapeaux et des banderoles s'écoulait par le passage Neglinny vers la place T'éatralnaïa. Son flux était irrégulier: par moments, une sorte d'électricité semblait la parcourir et elle dévalait comme un torrent, puis soudain le mouvement ralentissait et se muait en procession solennelle, ou encore la marche s'interrompait complètement comme pour reprendre son élan. Partout des groupes, grands ou petits, chantaient « La Marseillaise russe », « Doubinouchka », « la Varsoviennne » ou scandaient des slogans en chœur:

- A bas le Tsar sadique!
- Vive la Russie républicaine!
- Vive la Constituante!
- Vive le socialisme!
- A bas Doubassov!(1)

Au milieu de cette houle sonore, des orateurs juchés sur les réverbères, les perrons, les toits des tramways immobiles clamaient des discours; agitant à leur fenêtre des drapeaux ou simplement des morceaux de tissu rouge, les habitants du passage Neglinny clamaient des slogans.

Le sentiment d'unité et d'élévation vertigineuse était si aigu que bien des gens avaient les larmes aux yeux.

Parmi ses milliers de gouttes, cette foule entraînait trois jeunes filles, les joues en feu; Lisa et Tania Berg, et Sima, leur ancienne femme de chambre, devenue leur camarade

(1) (1845—1912) — Amiral, réprima avec une extrême violence les mouvements révolutionnaires de 1905—1906.

de combat. Elles avaient déjà pleuré, chanté, crié, à présent elles se contentaient d'avancer et de rire en se cramponnant les bras pour ne pas se perdre. Pour la première fois, Lisa avait la sensation d'émerger de la tristesse qui l'oppressait depuis qu'elle avait appris la mort d'Horizontov.

Derrière son épaule surgit, préoccupée et pivotant sans cesse sur un long cou, une binette surmontée d'une galette d'étudiant, les yeux à fleur de tête et transparents comme des glaçons.

— Camarades, vous êtes d'un Institut Supérieur de jeunes filles?

— Oui, fit Lisa de la tête. Tu ne vas pas nous dire que nous avons l'air de collégiennes?

— Vous connaissez Macha Spirina? Elle est chez elle? La rue Merzliakovski est inaccessible. Le boulevard de Tver est barré par une foultitude de cosaques.

— Qu'est-ce que vous avez à faire rue Merzliakovski? demanda Tania.

— Y prendre les bombes. Chez Macha, répondit l'étudiant.

— Allez à la Loubianka, prenez un fiacre et faites le tour par les quais, lui conseilla vaillamment Sima.

— Eurêka! Merci, camarade! brailla l'étudiant en enfilant ventre à terre une cour traversière.

Ouvrant d'un coup de dents des graines de tournesol et recrachant l'enveloppe à la vitesse d'un tir de mitrailleuse trois « Port-Arthuriens » en énormes bonnets de fourrure mandchous avançaient devant les jeunes filles. L'un d'eux tournait tous les trois pas son œil jaune et sa longue moustache de leur côté: elles l'intéressaient. Il finit par tendre à Lisa une poignée de tournesol.

— Servez-vous, mesdemoiselles!

— On était prisonniers, beaux galants? demanda Sima d'un ton enjoué.

— Des Japonais, oui, messieurs les demoiselles de Moscou, répondit d'un air important le « Port-Arthurien » visiblement éméché.

— Et qu'est-ce que vous y avez mangé, là-bas, au Japon? demanda Sima en répandant sa balle de tournesol du geste large du semeur.

— De la viande de baleine, répondit l'autre avec une paisible tristesse.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Sima, saisie.

.....  
Place du Théâtre, les cochers de fiacre tempêtaient.

— Casse-lui la gueule, à ce salaud de Belge!

— Il nous ôte le pain de la bouche!

— Flanque-lui un gnon dans les lampions!

Une bonne cinquantaine d'« Ivans » (1) au séant charnu s'échauffaient et, tels des centaures, montaient à l'attaque de leur ennemi juré, le tramway de la Société Belge.

Quelques sergents de ville embusqués derrière les buissons du square sifflaient timidement et tiraient en l'air. La tête du défilé atteignit la place. Les volontaires du service d'ordre dispersèrent les cochers et prirent sous leur protection le tramway qui glapissait de douleur.

On tenait meeting permanent devant le perron de la Douma municipale. Cela durait depuis des heures et des heures. Des membres du Comité de grève, du Soviet des députés ouvriers, des représentants de divers syndicats s'étagaient en gradins compacts sur les marches du perron comme s'ils posaient pour les photographes. Celui qui pérorait était un homme âgé en capote de général.

— ... Nous devons dire au gouvernement que nous exigeons avec détermination la réunion de l'Assemblée Constituante.

— Qu'est-ce que c'est, ce général? D'où qu'il sort? demandait-on dans la foule.

— Notre général révolutionnaire, Avérianov, le président de l'Union des employés, répondaient les gens bien informés.

A chaque orateur en succédait un autre.

— Camarades, il n'y a plus en Europe que la Russie plus la Turquie, à traîner les liens de l'autocratie! A bas l'esclavage! Le prolétariat de tous les pays se bat contre le capital! ... Seule une république démocratique peut donner ses droits au travailleur.

(1) Surnom des cochers les plus minables. (N. d. T.)

Conversations dans la foule:

— Permettez, Messieurs, où sommes-nous? On vilipende le Tsar, l'Eglise, et tout cela impunément?

— Non, mais vous tombez de la lune?

— Les deux tiers de la troupe refusent de tirer.

— Messieurs, la victoire est à nous!

— Chut! C'est Litvine-Sédoï, le bolchevik. Un communiqué extraordinaire.

Du haut d'un perron, un homme encore jeune mais les cheveux blancs criait d'une voix surmenée:

— Mandaté à cet effet par le comité S.D. je vous informe que le Soviet des députés ouvriers de Moscou vient de décider l'insurrection armée.

. . . . .

Portées par la foule, les jeunes filles traversèrent la place du Théâtre, passèrent devant la Douma, la place du Manège, la rue de Tver... Là, elles réussirent à se faufiler rue Kammerherskaïa, elle aussi bondée, mais où l'on pouvait tout de même se déplacer comme on l'entendait. A la lumière des réverbères tôt allumés du Théâtre d'Art, avec ses rares et gros flocons de neige et la bordure blanche de ses corniches, la rue Kammerherskaïa ressemblait à une salle de bal étrange, une salle de Noël ou de Nouvel An entrevue dans un rêve solennel.

Le perron du théâtre avait aussi son orateur, un orateur tête nue (ne serait-ce pas Stanislayski?)... Un jeune homme marchant à grands pas déposa entre les mains de jeunes filles de gros paquets de tracts en leur disant: « Distribuez ça à la volée » et disparut sous une porte cochère. Soudain, une clameur inhumaine monta, tout le monde se retourna vers le point où elle prenait naissance: des chevaux caracolèrent au milieu de la foule, tandis que dans le soir naissant, des lames luisaient d'un éclat mat au-dessus des têtes. De toutes parts, des mots jaillirent:

— Pas de panique, camarades! Tenez bon, camarades! Résistons, camarades!

Le premier coup de feu claqua. Tania vit, tout près d'elle, une femme retrousser sa jupe d'un air grave, attraper un

revolver serré dans sa jarretière et se mettre à tirer coup sur coup. Tania se rappela alors qu'elle aussi, elle avait un minuscule « bull-dog » dissimulé dans son manchon, le sortit d'un geste brusque et tira en l'air avec un cri joyeux.

— Oh! ... Les salauds! ... laissa lourdement échapper quelqu'un, juste à côté d'elle.

Devant ses yeux passèrent à toute allure le ventre d'un cheval au harnachement cliquetant et à l'odeur forte, et une botte de dragon. Aussitôt après, elle vit un homme chanceler en mugissant de douleur, le bras et la face taillés. L'homme tomba. Tania courut vers lui. A ce moment, venue de la Grande rue Dimitrovka, pareille au bruit d'une grande pile de bois qui s'écroule, une salve claqua. En rang serré, des capotes grises, barrant toute la rue, s'élançèrent en avant.

— Lisa! Sima! s'écria Tania affolée.

Déjà les capotes noires des sergents de ville et les plaques des portiers s'étaient infiltrées dans la foule ... Quelqu'un empoigna Tania par l'épaule:

— Tiens, tiens! On a un revolver!

.....

— Camarades, avant qu'il ne soit trop tard, il faut nous emparer de la gare Nicolas Ier, couper les communications avec Pétersbourg. C'est de là que vient le plus grave danger.

— Oui, mais c'est aussi de là que nous attendons de l'aide!

— Ça, c'est l'affaire du groupe du rail.

— Ils ne sont pas assez nombreux. La gare est gardée par deux compagnies d'infanterie, un escadron et deux pièces d'artillerie.

— Laissez-moi passer, je suis membre du Comité confédéré. Camarades ... une terrible nouvelle: tout le Soviet confédéré a été arrêté rue Kossaïa ... Cet idiot de Péréversev ne s'est pas aperçu qu'il était filé!

— Pas de panique, camarades!

.....

— Rien de plus simple que de fabriquer une bombe? si vous voulez, on en bricolera une demain.

— Tu parles!

— Pas du tout. Demain, on ira acheter de la glycérine de Roubanov chez le pharmacien, et l'acide picrique, c'est Gavriila qui nous l'amènera de la cave de son labo. D'accord, Gavriila? La glycérine et l'acide picrique, c'est le principal. Vu?

— Oh, ça va, boucle-la!

— Boucle-la toi-même, Vadik. Tu verras demain. On brasse la glycérine avec l'acide jusqu'au moment où l'on obtient un truc comme de la gelée de framboise ou de la gelée de veau. On met la masse ainsi obtenue dans une boîte à sardines ou à berlingots qu'on referme à la lampe à souder.

— Là, je te tiens! Tout sauterait en l'air!

— Crétin! Une bombe, il lui faut un détonateur. Tu vois cette cartouche de fulminate? Demain, nous aurons notre bombe.

— Pour quoi faire, Pétia?

Quatre têtes de gamins se rapprochèrent.

— Pour les lancer sur les cosaques par-dessus la palissade. Une grosse fille vint les rejoindre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Nastia? Qu'est-ce que vous voulez encore?

— Pétia, c'est que Madame votre mère vous attend pour dîner.

— J'arrive! A demain, les amis!

— Amène-nous quelque chose à bouffer, demain. D'accord?

— En route, les gars! On va casser les lanternes de la place Koudrinskaïa.

.....

Nicolaï Berg rentra chez lui en hâte, un revers de sa capote arraché, son image furtive se refléta dans les miroirs, cheveux en bataille et regard ardent.

« Tout de même, Pavel et moi, nous sommes le portrait craché l'un de l'autre », se dit-il malgré lui, mais aussitôt cette idée fut balayée par un torrent, une cataracte d'autres idées, dont l'une l'étonna fort:



« Rien que des slogans politiques, pas un seul slogan économique, c'est quand même ahurissant! Ces foules énormes de gens abrutis... presque ignares exigent une constitution, la démocratie, le respect de l'individu! Que savent-ils de la démocratie? Ce sont des possédés prêts à affronter une force fantastique. Les fous! Ce sera un bain de sang. »

Ses pas éveillaient les échos de l'immense maison.

— Pavel! cria-t-il, Lisa! Tania!

Ses appels déferlèrent par les escaliers et les chambres; il comprit alors que la maison était vide. Quand même, il traversa le salon d'un trait, ouvrit à la volée un certain nombre de portes, puis descendit à la cave où, comme toujours, opéraient les « bienheureux », comme les appelait Sima: les chimistes. Des « Macédoniennes » s'empilaient en pyramide dans un coin. Les étudiants sifflotaient gaiement un cake-walk.

— Excusez-moi de vous déranger, Messieurs, dit Nicolaï les dents serrées. N'auriez-vous vu l'un quelconque des maîtres de maison?

— Pachka(1) doit être à l'usine, Koliounia(1), répondit l'un des « bienheureux » avec une familiarité qui sidéra Nicolaï, et les petites ont dû aller se promener...

« Les petites se promènent! » L'artillerie couvre déjà le boulevard de Tver, on se bat partout, et « les petites se promènent ». Furieux, Nicolaï remonta de la cave comme une flèche, retraversa le salon obscur et plein de reflets mystérieux, tourna le commutateur: pas de lumière, c'était la grève. « Et où est Nadia? A Pétersbourg, à Odessa, en prison? Je ne peux plus rester sans la voir. Pavel se contente de ricaner quand je le lui demande. Que lui importent Nadia, ses sœurs? ... »

Il ramena quelques journaux épars sur la table, les fourra dans la cheminée, craqua une allumette. Des reflets rouges vinrent danser par terre, sur les murs, les fenêtres... Entre les branches duveteuses d'un sapin, Nicolaï aperçut deux bouvreuils, un mâle à la gorge rouge et une femelle. Deux

(1) Diminutifs très familiers des noms des deux frères, quelque chose comme Paulot et Nicoulet. (N. d. T.)

petits oiseaux en plein bonheur qui se roulaient dans la neige, se hérissaient, se balançaient sur les branches.

— Quelle idylle, laissa filtrer Nicolai d'un ton fielleux. Dehors, c'est la révolution, et eux, voyez-vous ça, ils sont en pleine béatitude...

Les pavés du vestibule claquèrent, il entendit monter des voix masculines inconnues et celle d'une femme qui pleurerait. Il bondit. Deux soldats en bonnet à longs poils piétinaient sur place dans l'entrée, tandis que Sima, à plat ventre sur les marches sanglotait bruyamment.

— Nicolai! Mon petit Nicolai! glapit-elle d'une voix d'écorchée. Ils ont emmené les deux petites. Je les ai vus moi-même les enfourner dans le panier à salade... Moi aussi, ils m'ont attrapée, mais ces deux messieurs « Arthuriens » m'ont arrachée de leurs mains...

Saisi d'un vertige, Nicolai se cramponna à un Pan en bronze nanti de sa flûte et s'écria:

— Où est Pavel, Sima? Où est Pavel?

— A l'usine à chaussures, en train de donner ses ordres au groupe de combat.

*Du Gouverneur de la ville, le baron Medem:*

« En ce moment même, les révoltés essaient (...) de s'emparer de la ville en la resserrant progressivement dans un anneau de barricades systématiquement érigées. Si bien qu'en fait, un certain nombre de quartiers sont déjà entre leurs mains (...) »

« Des Izvestia (1) du Soviet des députés ouvriers »:

« ... La victoire est proche! Camarades, soyez audacieux et décidés, sachez sans trembler regarder la pauvreté et la mort en face tandis que vous combattrez pour la liberté! »

*Le colonel Simanski au général Debesch: « La situation du 1er district de Lefortovo est critique. »*

(1) « Les Informations », (N. d. T.)

*Le général Debesch au général Scheideman: « Je ne peux envoyer personne chez Goujon, c'est trop loin. Les informations que nous recevons sur le grand nombre de barricades élevées à Lefortovo compliquent à l'extrême les mouvements de cavalerie... »*

*Le gouverneur général Doubassov au premier ministre, le comte Witte:*

*« La situation devient très grave. L'anneau des barricades se resserre de plus en plus... Il est indispensable que Pétersbourg nous envoie, même pour un temps, au moins une brigade d'infanterie. »*

. . . . .

Du clocher du couvent de la Passion on découvrirait une vue panoramique sur Moscou, enfouie sous la neige au ras de ses toits bas. Les bulbes des églises étincelaient sous un soleil de loup. Le repère le plus proche et le plus pratique était le boulevard de Tver avec son noir grouillement d'hommes, sa buée de givre, son va-et-vient d'étroites banderoles rouges.

— Les salauds! Ils n'ont pas assez de leurs chiffons, il faut encore qu'ils profanent le drapeau russe: ils arrachent le blanc et le bleu, et agitent le rouge.

Un homme mélancolique et noir, la tête rentrée dans les épaules de son col de neige blanche et bien fournie, se tenait à l'entrée du boulevard.

Cramoisis sous l'effort, les soldats achevèrent d'installer leur mitrailleuse: fléchissant les genoux pour ne pas se cogner la tête contre les cloches colossales, ils la poussaient au bout de la plate-forme.

— Charge-la, nom de foutre! aboya un brave lieutenant moustachu en frottant énergiquement ses oreilles blanches de froid.

Les soldats hésitèrent:

— On n'est guère à main, grogna un homme au nez en pomme de terre, la bouche grande à enfourner un canard entier, et barbu. On n'est guère à main pour tirer, dans un lieu saint, Votre Noblesse...

— Je vais te transformer la gueule en steak tartare, Boukhine, dit tranquillement le lieutenant.

On s'y mit . . .

— Dans un moment, ils auront leur dégelée, disait le lieutenant en se frottant les mains comme devant un petit verre de vodka, et après ça, ça sera le tour de cette barricade, là-bas. Paris! Ha-ha-ha! L'Histoire!

Les soldats chuchotaient entre eux:

— Qui c'est, le bonhomme en fonte (1), là-bas?

— Ma foi! Ça doit être un général, un chef . . .

Un escadron de Cosaques était encerclé par une foule en armes, fusils et pistolets canon en l'air, sabres encore au fourreau. On distinguait maint visage de jeune femme. Les cosaques, hésitants, souriaient.

— Liberté aux cosaques! A bas les officiers! cria soudain une voix perçante.

— Hourrah! tonna la foule.

— Sabre au clair!

La voix du capitaine se perdit dans la foule.

— Allez, mes beaux cosaques, passez de notre côté!

Une jeunesse à l'œil vif s'était emparée d'un étrier. Le cosaque porta la main à son cœur:

— Messieurs, c'est que j'ai juré de défendre l'Etat.

— Mais justement, c'est nous l'Etat, vicieux frère, qui veux-tu que ce soit, corna un ouvrier à la moustache foisonnante.

— Dispersez-vous, nous allons tirer, proféra dans la foule une voix métallique et coupante.

— Ne tirez pas, les cosaques sont avec nous! Ne tirez pas! cria-t-on dans la foule.

Le groupe anarchiste « Foyer noir » envoya une salve de mauser sur les cosaques. L'un d'eux tomba sur les pavés de bois comme un tronc abattu. En un clin d'œil, les sabres se levèrent. Cosaques et anarchistes s'élançèrent les uns contre les autres. Mitia Pétounine fit sauter la cervelle du capitaine d'un coup bien ajusté, s'empara de l'emblème noir de la liberté monté sur une pique, creva un œil au passage, s'élança en avant sans voir ce qu'il faisait; ce n'est

(1) Rappelons que la plupart des monuments de Russie sont coulés en fonte et non en bronze. (N. d. T.)

que lorsqu'un coup de sabre lui atteignit l'épaule et qu'il en sentit la brûlure qu'il retrouva ses esprits et éclata d'un rire heureux. C'était arrivé! Lui aussi, lui aussi, il avait versé son sang pour la liberté; une goutte peut-être, mais de son sang à lui, Mitia, pour racheter celui des « innocents agneaux » qu'il avait sacrifiés à Pétersbourg, et pour Victor Horizontov, éternel soit son souvenir.

.....

La peste de journée qu'il avait eue, Férapontytch! Dès le matin, petite place du Chien, il avait pincé par les oreilles un jeune malintentionné de neuf ans. Ledit malintentionné vendait au public des portraits du lieutenant Schmidt et de madame Spiridonova, à raison de quinze kopeks les deux. Férapontytch avait confisqué la marchandise dudit malintentionné et l'avait écoulée boulevard de Tver à raison de cinquante kopeks à des cols de martre et de zibeline.

Après c't'heure, rue Skatertnaïa, v'là qu'il lui était tombé dessus un sacré farceur.

— Envoie tes armes de dessus et de dessous, satrape!

— Et si je ne les envoie point? avait-il répondu d'un air madré.

— Je te tue, avait crié le citoyen.

— Au lieu de me bousiller, tu ferais mieux de m'offrir une pièce de cinq roubles, Monsieur le mécanicien de style, sous surveillance de la police.

Un excellent troc fut alors réalisé. Le sacré citoyen, un sabre rouillé et le revolver d'Ouïev (tout juste bon à casser les noix) en main, courut à ses affaires, tandis que Férapontytch, ses cinq roubles à l'intérieur de la joue, s'en allait patauger d'un air grave en direction de son logis.

En cours de route, rue Kalachny, il échangea sa capote minable contre un perroquet à moitié mort mais parlant, un oiseau du Siam.

Une abracadabrante surprise l'attendait: un billet de sa fidèle compagne:

«*Cher ami*, nos chemins ont fourché dans la mer de la vie et peut-être bien qu'ils ne se couperont plus jamais. Adieu et pardon, comprends et tolère. Tu auras assez de corni-

chons jusqu'au printemps et là, ma foi, je pourrais revenir. Ta Sérafima Ouïeva, née Pyskina-Écossaise. »

Tandis qu'il lisait, ses bottes de feutre avaient dégelé et c'est dans une flaque d'eau qu'il s'endormit. Toute la nuit l'oiseau siamois lui murmura à l'oreille :

— Dors, Ouïev, dors, sinon, ma foi, ils pourraient te faire la peau . . .

Il fut réveillé par les mouvements de son intestin. Il sortit : dehors tout était chants, rires, coups de fusil . . . Messieurs les estudeux célébraient la révolution.

. . . . .

Dans l'appartement de Gorki et d'Andréieva, à l'angle des rues Mokhovaïa et Vozdvijenka, le plancher tremblait, les glaces tressautaient toutes les trois minutes et la vaisselle tintait. Des gens entraient, sortaient, faisaient irruption avec un bref « b'jour », repartaient au pas de course sans paroles inutiles, avalaient on ne sait quoi dans la salle à manger, plus souvent debout qu'assis, se brûlaient en ingurgitant leur thé, se refaisaient l'un l'autre leurs pansements, remettaient leurs armes en état, échangeaient leurs informations.

— L'artillerie a démoli l'Institution Fiedler. En tir direct, les crapules!

— Le plus dur, c'est qu'ils y ont arrêté plus de cent des nôtres.

— Vous connaissez la nouvelle? Doubassov a donné l'ordre de tirer sur notre Croix Rouge!

— Attends un peu, cette nuit, je leur enverrai ma réponse! Il me faudrait un compagnon . . .

— Ceux de Fiedler avaient l'intention d'attaquer la gare. Nous sommes en train de manquer un moment capital, camarades. Les cheminots attaquent sans arrêt, mais sans succès. Alfimov a été tué. Ils ont besoin d'aide!

— Et qui tu leur enverras? Nous n'avons pas de liaison, pas de commandement, nous manquons d'armes . . .

— Du calme, nos wagons doivent être tout près, à l'heure qu'il est. Il est temps d'envoyer du monde à Pérovo.

— Comment ça va, chez Simonov?

— Chez nous, c'est formidable! Nous avons proclamé la

république ouvrière Simonov. Mais nous avons besoin d'aide.

— Le groupe des Étudiants et celui du Caucase vous auront bientôt rejoints.

Maria Andréieva, qui s'était intérieurement donné l'ordre laconique de « tenir », calme, droite et belle au-delà du possible, allait d'un groupe de jeunes gens à l'autre, surveillait Gorki afin que — à Dieu ne plaise! — il n'aille pas sortir après sa pleurésie, donnait ses ordres à la cuisine, distribuait de l'argent à qui il fallait.

— Madame Andréieva! — C'était la voix d'Olympiada Tchertkova qui retentissait dans le vestibule. — On vous demande!

— Faites entrer. Laissez passer ce camarade, Mademoiselle Olympiada.

Olympiada accourut la main sur la bouche, suffoquant de rire:

— Mais ce n'est pas un « camarade », c'est le voisin d'en bas qui tremble de frousse.

Le conseiller secret, vêtu de sa pelisse mais dépourvu de couvre-chef, relevait la barbe et le menton, mais sur son crâne couvert de tavelures, ses maigres cheveux blancs tremblaient pour de bon.

— Je vous demande infiniment pardon, Madame, articula-t-il d'une voix seigneuriale et bien posée, sur quoi il perdit le fil et fit un couac, — excusez-moi, je viens en voisin... Vous recevez des jeunes gens à qui il arrive quelquefois de tirer, Madame...

— Pas possible! s'exclama Madame Andréieva en roulant des yeux candides. — Je ne m'en étais pas aperçue.

— Naturellement, bien sûr, marmonna hâtivement le conseiller secret, n'empêche qu'une balle a traversé notre piano. Elle ne venait peut-être pas de chez vous... une balle perdue, venue on ne sait d'où, mais... mais ma femme est terrifiée, Madame, et j'ai toujours observé des positions libérales...

Des voix retentirent dans l'escalier et des hommes surgirent derrière le conseiller. Il se retourna et demeura pétrifié: jamais encore il n'avait vu des gens comme ça.

C'étaient des jeunes gens de haute taille portant de grands bonnets blancs et des moustaches noires, les épaules larges, la taille mince tel un peuplier, les dents blanches comme sucre. Ils étaient au moins dix, Messieurs, au moins dix, ces lascars-là. Ils portaient leurs armes sans se cacher, sans gêne aucune et plutôt avec fierté.

— Madame Andréieva? proféra le chef de file d'une voix de velours. Je suis Vasso Arabidzé. On nous a envoyés chez vous.

Andréieva dédia au conseiller quelques paroles d'apaisement, puis fit entrer les Géorgiens dans le vestibule où Gorki apparut bientôt:

— Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur d'une garde personnelle? demanda-t-il.

— Le fait qu'ils ont l'intention d'opérer une descente chez vous, répondit Arabidzé. Nous ne sortirons pas d'ici, camarade Gorki. Si vous nous interdisez votre appartement, nous nous assoirons sur les marches de l'escalier.

— Entrez, entrez! Allez au samovar, dit Gorki de sa grosse voix.

Tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers tout ce monde, un quidam que personne ne remarqua, se faufila aux toilettes; lorsque les Géorgiens eurent disparu dans la salle à manger, il fonça tête baissée dans l'escalier.

Krassine et Kirillov accompagnèrent Nadia à Moscou. Krassine était très pressé. L'automobile de la « Société d'Electricité » qui devait le conduire de la gare Nicolas Ier à celle de Finlande l'attendait place de la gare. Les travaux de la conférence bolchévik de Tammerfors avaient déjà commencé.

Nadia portait une rotonde à la mode; des fleurs à la main, elle riait, relevait la tête, s'efforçait de son mieux d'offrir l'image d'une jeune fille insouciante et gaie. Les hommes la suivaient des yeux. Kirillov portait une immense et somptueuse boîte de bonbons de chez Dumont. Sous une première couche de chocolat, celle-ci était aux trois quarts remplie d'étuis en cuivre destinés à faire les détonateurs, des « Macédoniennes ».



— Kolberg et Natacha sont passés sans incident, disait Krassine à mi-voix. Si un officier montre son nez dans le compartiment, mangez vos chocolats. Je suis sûr que ça ira. Dites à Pavel et à Ilya que Moscou ne doit pas compter sur Pétersbourg dans les jours qui viennent. Nos forces ont été dispersées. Les Soviets sont paralysés par les arrestations. Il faut que Moscou tienne le plus longtemps possible. L'essentiel c'est la voie ferrée Nicolas Ier. Quand vous serez passée, nous tenterons de la faire sauter. Mais en premier lieu, informez-les que les wagons d'armes de Pérovo ont été accueillis par la troupe. Le sort de l'insurrection dépend peut-être de cela.

Ils atteignirent le wagon international, une voiture jaune aux coupés garnis de bronze au reflet mat et de velours, près de laquelle deux cavaliers de la Garde un peu gris accompagnaient une cantatrice célèbre, faisaient assaut de plaisanteries, riaient aux éclats, baisaient la main de la dame; mais en apercevant Nadia, ils demeurèrent bouche bée comme des gamins.

— Sauvez-vous, Monsieur Krassine, vous allez être en retard, dit doucement la jeune fille en lui tendant la main. Elle détournait les yeux, mais ce dernier attendit d'avoir pu capter ce regard fuyant. Ils demeurèrent les yeux dans les yeux, puis leurs mains se desserrèrent, Krassine souleva son chapeau, pivota brusquement sur ses talons et s'en fut.

Nadia et Kirillov montèrent dans le wagon. Kirillov déposa le sac de Nadia dans le filet et plaça la boîte de bonbons à l'endroit le plus en évidence: la table. Puis il héla le service et se fit apporter un vase pour les fleurs. Pour tous deux, l'instant était pénible. Candide lui faisait de la peine, elle l'aimait bien. Ce regard sans assurance, timide, sa façon de rougir, sa barbe courte et soyeuse: il était le type même du jeune hobereau russe, rêveur mélancolique... Qui aurait dit que c'était l'un des ennemis les plus redoutables des autorités, le compagnon de l'insaisissable Nikititch?

— Allons... Il ne faut pas... mon cher Alexéi. Partez... murmura-t-elle.

A la porte du compartiment, Kirillov se retourna:

— Prenez soin de vous . . .

Nadia ferma la porte, déboutonna le col de sa robe et se laissa aller sur les coussins moelleux. Elle était sur le point de s'endormir lorsqu'on frappa avec précaution à sa vitre. Elle bondit sur ses pieds, reboutonna sa robe, entrouvrit sa porte et aperçut les boutons d'une tunique de gendarme.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle.

Entourée de halos polaires la lune luisait, très haut dans le ciel, sur une barricade du quartier de Sadovaïa-Karétnaïa. Un drapeau rouge raidi par le gel se balançait lentement tandis que se dressaient, histoire de soutenir le moral des troupes, les effigies de Doubassov et de Trépov. Ici, c'était le grand calme, mais au sud, du côté de la rue Koudrinskaïa montait le crépitement ininterrompu de la fusillade.

C'est justement de là que vint se présenter à la barricade une personne d'un certain âge en manteau de grande dame malgré son visage de simple paysanne. Elle demanda le chef d'état-major du groupe Kuschner, Nicolaïev, l'ajusteur. On la fit entrer dans une boutique de légumes où se trouvait à présent un dépôt de munitions.

— Je viens de la part de Sédoï, dit la femme à Nicolaïev. Je vous apporte le cachet du Comité central pour que vous le remettiez à qui vous savez.

— Vous? Antonina Grigorievna? — Nicolaïev était ahuri: — Il l'avait vue une fois par hasard, cette femme, la mère de Nikititch en personne, dans une cache. — Comment avez-vous fait pour traverser la rue Koudrinskaïa?

— Avec l'aide de Dieu, mon petit, répondit-elle en souriant. Elle ôta son petit chapeau, retira ses épingles à cheveux, ses cheveux gris retombèrent sur ses épaules et elle en retira le cachet.

— Ben, mon vieux! proféra Nicolaïev.

Les hommes du groupe fumaillaient autour du feu, se passaient paisiblement la théière, buvaient au bec; un seul, d'entre eux, un colosse aux épaules carrées tournait fébrilement autour du brasier et scrutait par-dessus la barricade

les lointains déserts de la rue Karetnaïa, en homme qui trouve le temps long.

— Vous avez entendu? s'écria-t-il soudain. Ceux d'Ivanovo-Voznessensk ont pris une mitrailleuse! Il y a un certain Frounzé avec eux, un gars qui n'a pas froid aux yeux.

— Viens plutôt t'offrir un thé, l'Anglais, dit une voix près du feu. On n'a pas idée d'avoir la bougeotte comme ça!

— Et qu'est-ce qu'on attend pour se grouiller? L'arrivée des dragons? Il faut agir. Agir! — s'écria Vassia l'Anglais, car à y regarder de près, c'était justement lui. — A force d'avaler du thé, ils oublieraient la révolution. Eh! qui vient avec moi? J'ai besoin de cinq hommes, pas plus. On va te les faire danser!

— Où as-tu l'intention d'aller, Vassia? demanda Nicolaïev, le rejoignant.

— Effectuer un raid de partisans dans les beaux quartiers, répartit l'autre en riant. Que nous disent nos instructions: d'agir par petits groupes, d'attaquer puis se retirer. C'est juste?

— C'est juste. T'as qu'à t'y prendre comme ça, puisque t'es militaire.

Horizontov examina les volontaires, grommela d'un air sceptique, noua son *bachlyk*(1) et renvoya un petit collégien d'un coup de pied dans les fesses. Les quatre autres, quatre jeunes ouvriers, faisaient son affaire. Il glissa son mauser sous son vêtement et sauta par-dessus les barbelés.

Tandis que ces cinq silhouettes s'éloignent le long de la rue verglacée, nous pouvons succinctement narrer l'histoire de l'apparition inopinée dans la ville en lutte de ce Vassia l'Anglais sur lequel Lisa Berg avait versé tant de larmes. Cette histoire, en somme, n'est pas compliquée. Deux balles dans le corps, à moitié mort, Horizontov avait été tiré hors de l'eau, vers la fin de la bataille, par des pêcheurs finnois. Ils l'avaient soigné deux mois durant dans une métairie, dans un divin pays, au fond d'une forêt incroyablement inextricable, puis les S.D. finlandais l'avaient transbordé à Helsingfors chez un Suédois, botaniste, zoologiste et plus

(1) Capuchon de gros drap prolongé par un grand collet. (N. d. T.)

généralement naturaliste, dans le pavillon duquel il avait, en peu de temps, fort bien repris des forces, assimilé quelques mots de suédois et de finlandais, appris à empailler les oiseaux et les petits animaux des forêts. Le savant suédois et sa femme de chambre, la jeune Danoise Siriö n'en finissaient pas de s'attendrir sur leur hôte; mais au bout de quelque temps, ils remarquèrent qu'à mesure que ses muscles retrouvaient leur vigueur, il devenait de plus en plus pensif et qu'augmentait la masse de journaux qu'il ramenait tous les matins de sa promenade.

Un jour, son regard se posa sur le toit de tuiles aux stalactites énormes, sur le gentil et hirsute savant à la fenêtre de sa mezzanine, sur Siriö qui riait derrière son linge glacé et claquant sous les coups de fouet du vent de la Baltique et il se dit que cette vie n'était pas possible, que ce n'était qu'un décor pour contes d'Andersen, qu'au moment où ses camarades... Le soir même, il quittait la Danoise en larmes et le Suédois triste et reniflant, et partait pour Moscou où, justement, on venait de décréter la grève générale.

... Ainsi donc, c'était sa seconde journée à Moscou et il avait soif d'agir.

Nadia ouvrit la porte à fond. Un lieutenant-colonel très maigre, le monocle à l'œil, se dressa devant elle. Trois subordonnés se tenaient au bout du couloir.

— Je vous demande pardon, *Mademoiselle*\*, vous voyagez seule?

— Oui, *Monsieur*\*, si l'on ne compte pour rien cette boîte de bonbons, répondit gaiement Nadia en arrangeant sa coiffure.

— Savez-vous qu'il y a des troubles à Moscou?

— Des troubles? Quel genre de troubles?

En posant cette question, elle exagéra tellement dans le style coquet qu'elle fut prise de crainte. Par bonheur, le visage allongé et les lèvres minces du gendarme n'exprimèrent aucun sentiment.

— Des troubles d'une extrême gravité. La poudre parle.

Depuis trois jours, une seule pensée mettait Iekhnogäern à la torture. On aurait pu la traduire ainsi: « Ou-

koutchouïev, gros poussah endormi, misérable nullité! Aller abaisser un maître de l'enquête, un psychologue de la guerre secrète jusqu'à lui faire faire l'inspection des trains! On vous le portera en compte, soyez-en sûr . . . »

Iekhno-Jägern allait déjà saluer la ravissante jeune dame, lorsque son regard se posa sur la boîte à bonbons gainée de soie. La veille et l'avant-veille, il avait déjà vu exactement les mêmes, aussi grandes, aussi somptueuses, dans des compartiments exactement pareils occupés par de jeunes et jolies dames. Nadia vit avec surprise les lèvres du gendarme se détendre dans le plus affable des sourires:

— Quelle merveille! Quelle finesse de goût! Cela vient de chez Dumont. Cela se voit tout de suite. Tout de même, quand on le veut, on sait aussi faire des choses élégantes en Russie.

La Ford américaine roulait à grand bruit du pont Litéiny à la gare de Finlande. Les automobiles étaient encore objet d'étonnement à Pétersbourg.

Les passants s'arrêtaient sur les trottoirs, commentaient avec animation cette mécanique d'au-delà des mers, les gamins couraient derrière, le chauffeur de la « Société d'Electricité » tout de cuir vêtu, avec des lunettes-boîtes à conserve, actionnait sa trompe toutes les trois secondes, bref, cela faisait un sacré boucan. Mais Krassine, serré dans sa pelisse sur le siège arrière ne voyait rien et n'entendait rien.

Il était entièrement plongé dans ses pensées. D'une part, il passait en revue avec calme et ponctuellement, tout ce qu'il avait à faire, cherchait la formule du rapport qu'il présenterait à Lénine et aux membres du Comité central sur les récents événements, sur le travail accompli et les plans du groupe d'Action technique; d'autre part, il essayait d'y voir clair dans ses inquiétudes intérieures.

Moscou s'était embrasée d'un seul coup, comme un toit de chaume, les événements y évoluaient à une vitesse invraisemblable. Comment en deviner l'issue? A l'heure actuelle, la capitale n'était pas prête, le pouvoir avait réussi, par voie d'arrestations et de terreur, à affaiblir le mouvement. Toute manifestation serait immédiatement écrasée.

A l'heure actuelle, oui. Mais dans une semaine, nul ne le savait. Nul ne savait où l'on en serait dans une semaine ou même dans deux jours. Il fallait que Moscou tienne le plus longtemps possible. Ici, pour l'instant, nous ne comptons qu'un seul succès: la « babouchka ». (1)

Où, la « babouchka », ce canon qui avait tiré sur le Palais d'Hiver à l'improviste, semant la stupeur, aurait pu servir de signal au soulèvement général. Il fallait que Moscou tienne. Mais le ferait-elle? Le bruit courait qu'on avait expédié à la première capitale des unités de la Garde. Naturellement, le pouvoir essaierait de provoquer un bain de sang. Où en étaient « Marat », Vassiliev-Ioujny, pourquoi le laissaient-ils sans nouvelles? Son principal espoir reposait sur les cheminots. Nadia passerait... Nadia... passerait... ils ne la prendraient pas, tout de même!... ça, non!... ce serait trop, je ne le supporterais pas...

Un bref instant, imaginant Nadia aux mains des gendarmes, il éprouva un sentiment de nausée et sa peau se couvrit de sueur.

La Ford cornait tant et plus, se frayait un chemin à travers la cohue des fiacres de la place de la gare.

— Un vrai troupeau de vaches, ces gros-culs! cria le chauffeur. Impossible de mettre les gaz, Monsieur!

Un silence relatif s'était établi dans la maison de la Vozdvijenska; seules dans la cuisine des voix montaient et parfois dans le couloir des pas précipités résonnaient.

Les Géorgiens étaient couchés au salon sur des peaux d'ours zébrées de rais de lune. Arabidzé, indifférent aux coups de feu qui claquaient dans la rue récitait « Mé-rani » (2) en géorgien:

*Tel une flèche, tu galopes destrier de ma pensée,  
Eperonné par le triste croassement d'un corbeau.  
En avant, beau coursier! Que tristesse et songes amers  
Se dissolvent au souffle du vent contraire.*

(1) En russe: grand-mère. (N. d. T.)

(2) Poème du célèbre romantique géorgien Nikolos Baratatchvili. (1817—1845). (N. d. T.)

Derrière la porte, Gorki l'entendait. Il ne comprenait pas les paroles, mais cette langue si particulière où il semble qu'un petit caillou, obstacle indispensable, sautille sur un jet d'eau dans la gorge de qui la parle et les inflexions inquiètes d'Arabidzé l'avaient profondément ému, et il était allé écrire dans la « chambre aux oiseaux ».

— Ecoute, Vasso, vint dire à Arabidzé, interrompant le poème, un jeune homme qui s'assit près de lui, serrant ses jambes entre ses bras, je suis sûr que j'ai vu Artchakov au milieu de tous ces gens qu'il y avait ici. Au début, j'ai cru que je me faisais des idées, mais maintenant, j'en suis sûr. J'ai entr'aperçu sa figure, je suis passé devant, et puis je ne l'ai plus revu.

— C'est le « sosie » de Tiflis, Lado?

— Mais oui. Kamo et moi nous l'avons arrêté à Odessa, alors qu'il revenait de la conférence de Gapone. Je me demande pourquoi nous ne l'avons pas tué. Ce salaud-là nous a juré qu'il partirait en Perse pour toujours.

— C'est sûrement la Sécurité qui l'envoie. Si on pouvait mettre la main sur lui!

— Compte là-dessus, dans cette Moscou! . . .

— La prochaine fois, je le tuerai sans hésiter.

.....

Toute la journée, le groupe de Pavel Berg et d'Ilya Likhariov tint la pression des forts détachements du colonel Zourov. La barricade, une excellente barricade faite de quatre wagons à bestiaux, de poteaux télégraphiques, de guérites et de fils de fer barbelés avait été dressée au débouché de la rue Povarskaïa, tout près de la rue Koudrinskaïa. Une barricade identique, sinon plus solide, s'élevait Grande rue Nikitskaïa.

C'était Ilya qui avait présidé à l'édification de l'une comme de l'autre, avec l'aide de son nouveau copain, Sénia Kolioutchi, un hercule de toute petite taille, plus large que haut, qui travaillait à la forge.

La capote au vent comme toujours, Pavel courait entre la Povarskaïa et la Nikitskaïa, très préoccupé de choisir l'endroit où le drapeau rouge ferait le plus d'effet, clamait

des paroles enflammées et fort belles: « Tenez jusqu'au bout, camarades! Pas un pas en arrière! La liberté est dans nos cartouches! » En le voyant passer, les combattants souriaient. Ses paroles, ils les trouvaient belles, mais ils n'en poursuivaient pas moins leur travail.

— Ilya, à quoi ça sert, ça? Qu'est-ce que tu veux qu'on foute de ces trous, de ces barrières de poupées, de ce petit bois, excuse-moi d'être si brutal? demanda Pavel alors que le travail touchait à sa fin.

— Pour allumer des feux. Les hommes auront besoin de se réchauffer.

— On se réchauffera dans le feu de l'action! Rappelle-toi le tableau de Delacroix que je t'ai montré, mon vieux. Voilà ce que c'est qu'une barricade.

— Delacroix a peint une dame nue, camarade Berg, intervint Kolioutchi à brûle-pourpoint, ce qui indique une température clémente. Ici, ça gèle, camarade Berg.

Ilya se mit à rire:

— Tu as raison, Sénia.

— D'où connaissez-vous Delacroix, camarade Kolioutchi, dit Pavel très étonné.

— C'est Ilya qui me l'a raconté.

Il n'y a pas si longtemps que cela, Kolioutchi était le pire chahuteur de la cité ouvrière; chaque soir, il braillait comme un éhonté au son de l'accordéon, se bagarrait, faisait les quatre cents coups; il lui restait encore assez de forces pour ça, pour le moment, même après une journée de travail à la forge. Il évitait les travailleurs conscients, se servait des livres pour allumer ses cigarettes, bref vivait selon l'éternel principe de Russie déjà formulé par Nékrasov: « mort de travail, à moitié-mort de boisson ».

Et voilà qu'une nuit, il réveilla Likhariov et lui raconta avec agitation qu'il avait reçu la visite de deux hommes vêtus de deux manteaux pareils qui avaient voulu l'enrôler comme mouchard; ils lui avaient promis quinze roubles-or pour boire, ce qui fait qu'il en avait pris un pour taper sur l'autre, je ne sais pas s'ils sont encore en vie, peut-être qu'ils sont tombés malades... Après cette nuit-là, Ilya avait pris Kolioutchi en main, lui avait parlé du mouvement



ouvrier de Russie et d'Europe, du marxisme, de la révolution imminente.

Ses compagnons de bouteille n'en revenaient pas: Sénia Kolioutchi changeait à vue d'œil, il était devenu propre, sérieux, réfléchi. L'été venu, Ilya le fit entrer dans son groupe et à présent, ce costaud était devenu son compagnon d'armes le plus proche, son bras droit, on pouvait bien le dire. Kolioutchi avait dressé sa barricade d'une façon efficace et judicieuse, comme si ce n'étaient, et de loin, ni la première barricade ni la première révolution de sa vie.

Des gamins lui ayant appris que les cosaques avaient pris position sur l'Arbat, Pavel entreprit aussitôt de former un détachement destiné à opérer une attaque-éclair, mais Ilya l'arrêta: il fallait attendre le bon moment, il fallait que la troupe attaquât la barricade la première. A l'étonnement général, il étala sur la table un tracé du quartier et exposa son plan de combat à l'état-major du groupe.

Au fond de lui-même, Ilya était très fier de ces deux puissants ouvrages qui bloquaient la place Koudrinskaïa et, plus loin, la Presnia. Il était aussi extrêmement fier de la façon dont son groupe s'était battu le jour même.

A peine les cosaques et les grenadiers de Zourov se montraient-ils rue Povarskaïa ou rue Nikitskaïa, les barricades ouvraient aussitôt un feu bien nourri. Les hommes de Zourov, refoulés avec de lourdes pertes, avaient avancé leurs canons. Alors des détachements de voltigeurs postés sur les toits les avaient, dans un bruit de tonnerre, arrosés de bombes. Au soir, les deux canons du régiment et une mitrailleuse se trouvaient endommagés. La fusillade s'était calmée. Les troupes s'étaient repliées — au Manège, supposait-on sur la barricade.

Après avoir posté leurs sentinelles, Pavel et Ilya entrèrent chez un libéral, un avoué, qui avait aimablement mis son appartement à la disposition des révolutionnaires pour qu'ils viennent s'y chauffer. Nicolaï Berg surgit du cabinet de travail du maître de maison.

— Tu as vu ce sauve-qui-peut, lui dit son frère avec excitation. Tout à l'heure, nous irons monter une barricade près de l'Arbat.

— Tu es fou! hurla Nicolaï. Tes sœurs! Tes sœurs sont perdues, les petites sont entre les pattes de Dieu sait quels argousins!

— C'est la révolution, Nicolaï, dit tranquillement Pavel. Nous devons être prêts au sacrifice. C'est ça les barricades.

— Que le diable les emporte, toutes tes barricades, si un seul cheveu doit tomber de la tête de ma sœur, se mit à crier Nicolaï. Et toi, Ilya, pourquoi ne dis-tu rien? Tu aimes Lisa, je le sais.

Ilya, qui lui tournait le dos, tressaillit, mais sans se retourner. Aimait-il Lisa?

Il l'avait vue pour la première fois il y avait de cela six ans, par une soirée de printemps, à l'Arbat, petite fille sévère, la natte retenue par un immense ruban bleu, et était resté cloué sur place, à croire qu'il n'avait encore jamais vu de fillettes à rubans bleus. Elle était accompagnée de sa gouvernante; il les avait suivies en cachette jusqu'à leur demeure, rue Povarskaïa, puis, pendant près de six mois, tous les soirs il avait erré aux abords de la maison dans l'espoir de revoir la petite fille à la mine sévère: il ne savait même pas que c'était la fille de son patron, Monsieur Berg en personne, il savait seulement qu'elle était très riche et aussi inaccessible qu'une princesse de contes de fées. Jusqu'au jour où, tentant de rejoindre sa voiture, il avait sauté sur le marchepied d'un omnibus d'où un solide coup de pied l'avait envoyé rouler sur le pavé où un cocher de grande remise avait en outre caressé de sa lanière ce va-nu-pieds... Après cela, il s'était dit que la petite fille sévère aux rubans bleus n'existait pas, mais alors pas du tout. Seulement, ces années qu'il avait mises à l'oublier, elle avait bel et bien existé, et subitement il avait découvert que Pavel, le jeune propagandiste, était son propre frère, et ils s'étaient retrouvés souvent, ils avaient parlé de livres, de Marx, il avait compris que leurs chemins se croisaient.

— Ou les avez-vous déjà sacrifiées toutes les deux? tempêtait Nicolaï.

— Calme tes nerfs, dit soudain Ilya d'une voix complètement changée, d'une voix de fer. — Et Nicolaï se tut sur-le-champ. A propos, pendant que tu t'abandonnais à tes va-

peurs, nous nous sommes renseignés: toutes les personnes arrêtées rue Kammerherskaïa sont détenues au poste de la rue de Tver. Nous y allons tout de suite. Veux-tu participer à l'expédition?

— Participer à l'expédition, non, mais sauver mes sœurs, oui, cria — mais déjà un peu moins fort — Nicolai.

— Tenez, Monsieur Nicolai.

C'était l'un des ouvriers qui lui tendait un mauser. La main de Nicolai se rétracta comme si ç'avait été une tôle rougie.

Les bombes jaillirent des fenêtres des Bains du Centre et éclatèrent, toutes les trois presque en même temps, au plus serré de l'escadron de gendarmerie disposé tout près en carré. Les cavaliers qui se démenaient en désordre servirent de cible à cinq mausers tirant coup par coup.

Jamais encorc les révoltés ne s'étaient infiltrés aussi loin, c'est pourquoi la panique régna quelques minutes passage du Théâtre, après quoi les gendarmes furieux se précipitèrent vers les Bains du Centre muets et sans vie.

Après ce beau succès, Horizontov lança l'ordre de dispersion. Il regagna lui-même la rue par la chaufferie, retourna sa peau de mouton, et partit à grands pas vers la place du Théâtre. Il était convaincu que sa peau de mouton retournée la fourrure en dehors faisait de lui un personnage de bon aloi, pour ainsi dire un étranger.

La première patrouille qu'il croisa s'arrêta en battant des paupières devant cet homme gigantesque à la pelisse couleur de lune aux dessins mystérieux.

— Halte! De quelle branche descends-tu, l'oiseau?

— *I am Englishman. It is my first visit to your excellent capital city* (1), débita Horizontov en s'envoyant de grandes claques sur le ventre histoire de sentir si le mauser qu'il avait glissé dans sa ceinture était bien là.

— Un étranger. Un du cirque, supputa la patrouille.

— *I love one russian lady* (1), s'exclama Horizontov.

— Il vient de chez une bonne femme, pigea la patrouille.

(1) *Sic.*

File, file, mon garçon, avant de récolter une balle dans le trouignon.

Et la patrouille rigola avec indulgence.

L'indulgence bon enfant des Russes pour les simples d'esprit et pour les étrangers est de notoriété publique.

A présent, Horizontov était certain qu'il parviendrait sans encombre à la maison des Berg et imaginait quel effet y produirait son apparition. Il se rappela soudain qu'il n'avait pas envoyé, lorsqu'il était en Finlande, une seule lettre à Lisa dont il était peut-être amoureux puis, subitement glacé d'horreur, qu'il n'avait pas non plus écrit une seule fois chez lui, à Tambov, depuis Nagasaki et que ses parents le croyaient encore prisonnier au Pays du Soleil Levant.

« La première chose que je ferai tout de suite après la révolution, ça sera d'écrire une lettre à papa et maman », se dit-il avec attendrissement. Là-dessus, quelqu'un l'attrapa par la manche. Victor faillit empoigner son pistolet et tirer à la volée dans le noir, mais il entendit une voix familière :

— Du calme, l'Anglais, rentre ton canon.

— « Litcharda » ! laissera-t-il échapper en reconnaissant dans l'obscurité les traits du S.R. Iouchkov, son voisin des « Tchebychi ».

— Qui bien chasse bien trouve, dit gaiement Iouchkov. Tu fais équipe avec moi ? On va faire sauter la Secrète.

— Yes sir ! A vos ordres, votre Noblesse ! clama Horizontov.

Iekhno-Jägern, suivi de ses subordonnés, pénétra dans un compartiment vide et ordonna au sous-officier Briouchkine :

— Trouvez-moi le capitaine Chtchoukine dans les wagons mixtes et dites-lui d'expédier de Bologovo un télégramme à Tver où l'on devra nous avoir préparé onze vêtements civils complets. C'est compris ?

— Oui, mon colonel, dit le sous-officier en faisant la pâle mine.

« Si mes suppositions se confirment, quelle belle pilule

pour Oukoutchouïev! songeait Iekhno-Jägern. Evidemment, pour cette jolie personne, c'est dommage, songea-t-il encore avec coquetterie, mais soudain, il se mit à trembler, à gronder, encore un peu il aurait hurlé sous l'effet d'une vague de haine inattendue: « Ils n'ont jamais pitié de nous, eux! »

Ilya Likhariov avait disposé la moitié de son groupe dans l'entrée d'un petit immeuble en brique de deux étages. Les autres avaient commencé par ligoter le portier puis s'étaient dissimulés sous la voûte de l'immeuble d'en face. Tout de suite après le coin de la rue, dans la cour d'un entrepôt, plusieurs traîneaux de louage se tenaient prêts.

La rue était déserte, morte, noire, seul un terne lampion se balançait à peine au-dessus des grilles en fer forgé de la prison. Ilya se serrait contre le mur et sentait à côté de lui Nicolai Berg trembler à tout petits, tout petits coups — de peur? d'émotion?

« Ah! si seulement je sauvais Lisa! rêvait Likhariov passionnément, presque comme un gamin. Ah! Si j'ouvrais moi-même, mon pistolet à la main, la porte de sa cellule! Alors, elle comprendrait ce que c'est qu'un vrai révolutionnaire. Bien sûr, Horizontov avait du cran, mais moi aussi, je sais y faire quand ça doit barder. Lisa verra... » Déjà il levait le bras pour donner le signal, lorsque des bruits se firent entendre dans la nuit. Ce furent d'abord les grilles qui grincèrent, puis du fond de la rue noyée d'ombre monta la battue régulière de sabots, la course rapide d'une calèche.

— Que personne ne bouge! murmura Ilya.

Un long fourgon pénitentiaire sortit lentement. Il n'avait pas tout à fait gagné la rue que des coups de feu partirent du fiacre. Le cocher et l'agent assis sur le siège du fourgon s'affaissèrent comme des pantins sur la chaussée. Deux hommes sautèrent à bas du fiacre. L'un d'eux saisit les rênes dans sa main gauche, tandis que de la droite, il tirait en direction de la prison; le second, vêtu d'une invraisemblable pelisse, la fourrure en dehors, envoya deux bombes dans la cour.

— Hourrah! s'écria Ilya.

Tout son groupe se rua à l'attaque.

— On se rend! cria la garde.

— En route, l'Anglais! Ils sont assez nombreux sans nous, cria Iouchkov.

Horizontov sauta dans le fiacre sans prendre le temps d'examiner ces renforts inattendus, et les deux jeunes gens partirent à toute allure vers la Grande rue Gnezdikovskaïa où était la Direction de la Sûreté.

Cependant, les combattants faisaient sortir les sergents de ville prisonniers et Ilya faisait sauter les serrures du fourgon pénitentiaire. Son rêve se réalisait: Lisa se trouvait là, parmi d'autres détenues. Il lui tendit la main, elle sauta à terre et le regarda sans rien dire, avec une expression qu'il ne lui connaissait pas, un peu celle de Nadia Sré-tenskaïa. Tania, qui avait été libérée en même temps, pleurait comme une petite fille contre la poitrine de son frère.

Le quai de la gare Nicolas Ier de Moscou était tout entourbillonné de vapeur glaciale. Pas l'ombre d'un porteur. Un jeune enseigne claqua des talons devant Nadia, prit son sac de voyage et s'achemina vers la sortie, la précédant d'un pas et se retournant sans cesse vers elle, lui dit qu'elle avait, hélas, mal choisi son moment pour venir dans la première capitale, que s'il n'y avait pas eu la révolution, il se serait permis de faire découvrir la ville à *Mademoiselle*\* et alors elle aurait compris que Moscou, ce n'est pas Pétersbourg, et qu'elle fût Pétersbourgeoise, il n'en doutait pas, foi d'enseigne! Nadia portait elle-même sa boîte de chocolats. A son avis, les hommes, les militaires surtout avaient inventé la révolution par ennui, pour remplacer le billard dont ils étaient las, elle était sûre que cela passerait bientôt de mode pour céder la place à ce jeu si sportif qu'on appelle lawn-tennis. Ayant fait le bonheur de l'enseigne en lui donnant un numéro de téléphone inimaginable, elle se fit conduire en traîneau rue Krivo-Arbatskaïa. Le cocher exigea un prix cinq fois supérieur au prix normal à cause de la révolution qui mettait son cheval en danger.

Nadia n'avait pas remarqué trois autres traîneaux occupés par les gendarmes en civil qui s'ébranlèrent en même temps que le sien.

Comme vêtement à sa taille, Iekhno-Jägern avait trouvé un minable pardessus en peau de toutou et un calot de fourrure. Il craignait sérieusement pour ses oreilles, mais se réchauffait de l'espoir que cette journée marquerait un tournant dans sa vie, que l'attaque audacieuse et la prise du nid des révolutionnaires le feraient remonter à des hauteurs dignes de lui. Et s'il n'y avait que du chocolat, dans cette boîte? Quel scandale! quelle horreur! la chute totale, absolue! Non, il croyait à son flair, à son étoile.

— Elle est mignonne, la fille, lui glissa à l'oreille le capitaine Chtchoukine. Croustillante, comme disent nos soldats...

Et il enchaîna sur de telles billevesées que Iekhno-Jägern se trouva contraint de lui faire des remontrances et de le rappeler à l'ordre.

On était arrivé à la maison des Berg. Ce fut Sima qui vint ouvrir. Elle poussa un « Ah! » de plaisir. Le cocher déposa les bagages, reçut son dû et retrotina *illico* vers sa haridelle: on tirait déjà sur l'Arbat, il était temps de quitter ce quartier dangereux. Il vit arriver un traîneau, puis deux, puis trois, il vit des hommes noirs en débouler, des argousins sans aucun doute, se dit: « Ils vont mettre la maison en pièces et en morceaux, et la fille avec, ah malheur, quelle époque! » et fouetta son cheval.

— Où sont Pavel, Ilya? Les petites sont là? demanda Nadia en ôtant sa rotonde et en se frottant les joues.

Elle n'avait pas encore remarqué que Sima, les pupilles dilatées d'horreur, essayait de lui dire quelque chose de ses lèvres tremblantes. Quelqu'un toussa derrière elle, elle se retourna et, comme dans un mauvais rêve, elle aperçut des hommes noirs, moustachus, avec de grosses bajoues et reconnut aussitôt parmi eux le galant gendarme, cette fois vêtu d'un pardessus ridicule et d'un bonnet de trois sous. Il lui adressait un sourire tremblant, presque quémendeur.

Nadia poussa un cri, s'élança dans l'escalier, traversa le salon en courant, pénétra dans le cabinet de Pavel et cla-

qua la porte. Déjà le martèlement des bottes retentissait plus près, toujours plus près... La fenêtre? Je n'aurai pas le temps! Est-ce la fin?... Un pistolet... Il est dans la table...

Lorsqu'ils firent irruption dans la pièce, la jeune fille, postée dans un angle, tira par trois fois. Le sous-officier Briouchkine s'abattit le nez sur le tapis tandis que le capitaine Chtchoukine bondissait en avant avec une adresse à laquelle ses compagnons ne s'attendaient absolument pas, tordait le poignet de la criminelle et lui arrachait son arme.

— Pantchine, Kouzmenko, tenez-la, souffla-t-il.

Quelques minutes plus tard, Iekhno-Jägern, rayonnant, fit son entrée dans le bureau. Il ne s'attendait même pas que l'opération fût si brillante: la boîte contenait des étuis à fulminate, dans la cave on avait abattu deux étudiants et découvert une véritable fabrique de bombes. On pourrait installer ici une excellente souricière. Quant à l'agent de liaison, on l'avait prise vivante? Mais c'était parfait... Il eût été bien affligeant, *Mademoiselle*®, de vous revoir sous l'aspect d'un corps sans vie.

— Elle a descendu Briouchkine, un père de famille, cette salope rouge, rugit Chtchoukine tremblant, les yeux rivés sur ceux de son supérieur. Me permettez-vous de procéder personnellement à la fouille, mon colonel?

— Ah! Chtchoukine, Chtchoukine, dit Iekhno-Jägern en hochant la tête d'un air de reproche, et sortant de la pièce.

Maintenue par Pantchine et Kouzmenko comme dans un étau d'acier, Nadia ne bougeait pas d'un fil. Chtchoukine s'approcha d'elle, déchira son corsage, aperçut un stylet glissé sous sa chemise, ricana, le jeta.

— Et si tu craches, je te livre aux soldats...

Les hommes du régiment Sémissionovski sautaient du wagon l'arme au poing. Selon un plan évidemment préparé à l'avance, les sections traversaient la gare au pas de course, gagnaient la place, tiraient par salve, partaient immédiatement à l'assaut de la gare de Kazan, une autre fraction



du régiment, déchargeant un feu d'enfer, suivait les voies de garage où il y avait beaucoup d'ouvriers du dépôt, et se dirigeait vers la gare de Iaroslav.

Les cheminots résistaient avec acharnement. Et pourtant, trois heures plus tard, les gares et la Kalantchovka tout entière, étaient aux mains du régiment de la Garde. Sur l'ordre du colonel Minn les ouvriers blessés étaient achetés à la baïonnette.

. . . . .

Avessalom Artchakov était complètement épuisé. Il avait perdu le sommeil, sursautait au moindre bruit, une éruption des plus déplaisantes lui marquait la peau. Naguère à Odessa, après son retour de Genève, il avait, selon son habitude, tout raconté aux S.D. du Caucase entre les mains desquels il était tombé, il avait juré de ne plus jamais mettre les pieds à la Secrète, une fois de plus il avait racheté sa précieuse existence contre les secrets de la gendarmerie et juré de s'exiler définitivement en Perse. Il était sincère, il était prêt à partir même en Australie, aux terrifiants antipodes, pourvu qu'il en finisse avec cette effroyable vie d'agent double et ses transes perpétuelles. Les S.D. l'avaient relâché, mais dès le lendemain la Sécurité qui, pour sa grande chance, ignorait tout de sa précédente entrevue (où déjà il avait pleurniché sur son rêve de paix), le convoquait. On lui avait conseillé d'oublier la somnolente Perse et de déménager à Moscou. Non qu'il se sentît à l'aise, à Moscou, mais au moins, il y était débarrassé des révolutionnaires du Caucase. Il se servit des relations qu'il s'était faites à Genève lors de la conférence de Gapone pour s'infiltrer dans les cercles clandestin, et, par la suites entra dans un groupe d'Action conjointe. Le combattant du groupe d'Arabidzé ne s'était pas trompé, c'était bien Artchakov qu'il avait vu se faufiler dans la cohue. C'était bien Artchakov qui avait découvert l'heure d'arrivée des wagons de munitions à la gare de Pérovo, et lui encore qui en avait informé un agent de la Police secrète, le portier de « L'Ancre d'Or », un restaurant des Grouziny à demi saccagé.

Après quoi, poussé par une peur phénoménale et par sa solide expérience d'agent double, ce fameux débrouillard avait commencé à tourner autour du Soviet de Coalition des groupes d'Action sous prétexte d'assurer la liaison: lorsqu'il eut appris que trois mille fusils avaient été saisis et un détachement de cheminots anéanti par la troupe à Pérovo, il s'était juré de partir pour la Perse aussitôt qu'il aurait reçu ses émoluments, mais pas par la route du Caucase, Dieu l'en garde!

.....

*Le commandant de Division au colonel Minn:*  
*« Par ordre de notre Très Auguste commandant en chef... notre action devra être poursuivie jusqu'à ce que toute résistance et tous les résistants soient définitivement balayés, ceci afin d'écraser dans l'œuf toute flambée nouvelle, et le faire de telle sorte que l'on perde définitivement l'envie de recommencer... »*

Après le régiment Sémionovski, la gare de Varsovie, à Moscou, vit arriver le deuxième régiment d'infanterie de Ladoga et un régiment de dragons de Tver. A la nuit du 15 décembre, toutes les gares avaient été reprises aux insurgés. Alors, des détachements punitifs prirent la route des cités ouvrières des faubourgs.

Du haut de la Tour Soukharévaïa un projecteur à grande portée inonda la rue Sadovaïa d'une lumière impitoyable. Des canons de six pouces entreprirent le démantèlement des barricades. Cela faisait trois jours qu'Outre-Moskova, l'imprimerie Sytine et les maisons voisines flambaient. Les combattants encerclés dans ce quartier repoussaient avec peine les attaques des cosaques.

L'artillerie pilonnait les usines de Bromley et Goujon. Les usines Barry, Hann, celle de la Société Centrale d'Electricité dans la « république Simonov » brûlaient.

La manufacture Prokhorov brûlait.

Le 16 décembre, sur ordre du Comité exécutif du Soviet

de Moscou, les rescapés abandonnèrent progressivement les barricades et se faufilèrent à travers les mailles du filet pour regagner la Presnia.

— Ilya, chargez-moi ce mauser, moi, je ne sais pas. Tania passe-moi la carabine. Laquelle? Voyons, tu ne vois pas: il y a un mort, là, il n'a plus besoin de la sienne. Vite! Grouille-toi! commandait Lisa Berg d'une voix coupante et métallique.

Elle attrapa le fusil que lui apportait Tania et coucha en joue les grenadiers qui traversaient le pont Gorbaty au pas de course.

— Je l'ai eu! s'écria-t-elle d'un ton joyeux.

« Ça fait le sixième », pensa Tania. Elle regardait avec épouvante sa sœur, ses lèvres au dessin dur, ses paupières au pli cruel et le muscle qui frémissait sur sa joue. Que lui était-il arrivé après son arrestation? Elle voulait venger Victor? Tania, elle, pensait les blessures et murmurait les mots qu'il faut aux mourants.

Au deuxième étage des bureaux de la manufacture de chaussures Berg, il ne restait guère plus de quinze personnes en vie, mais elles soutenaient un feu nourri et empêchaient ceux du régiment Sémionovski de prendre à revers la barricade presque détruite qui achevait de se consumer.

A plat ventre aux côtés de Lisa, Ilya tirait sans discontinuer. Son lucide cerveau où régnait jadis un ordre de bibliothèque était à présent en flammes. De quoi d'autre aurait-il pu rêver! Tirer sur les ennemis du prolétariat côte à côte avec la jeune fille aimée — mais ainsi, la mort elle-même ne lui faisait pas peur.

Nicolaï Berg demeurait ostensiblement assis sur une chaise de style, un livre à la main. Les balles trouaient les murs autour de lui, mais il se donnait l'air de ne point leur prêter attention: il lisait Schopenhauer: «... L'univers n'est pas l'arène de combats dont les victoires et les défaites recevront leur récompense dans un monde futur; l'univers est lui-même le Jugement dernier où chacun apporte, selon ses mérites, son déshonneur ou ses lauriers... »

Kolioutchi descendit et déclara avec un entrain de commande :

— Tout brûle alentour. Les maisons Aborine, Babourine, Bibikov, Prokofiev, tout ça est en flammes, et avec l'Ecole Marie, l'église de l'Intercession de la Vierge; la fabrique de voitures est sous le feu des shimoza (1)... C'est très beau! Je crois que les hommes du Sémionov sont à l'usine Schmidt.

Il prit un fusil, sortit un chargeur... tout ça, sans se presser, comme s'il partait à la chasse.

Une porte claqua, Pavel Berg entra, rampa jusqu'aux fenêtres et posa le canon de son mauser contre l'appui de l'une d'elles...

— Camarades, j'arrive de l'état-major de combat, Sédoï, Innokenti et tous les autres camarades s'inclinent...

Il ne put achever.

— Touché! Ça fait sept! claironna Lisa d'une voix dont la joie faisait peur à entendre. Ils s'en vont! Ah! les lâches!

— Regarde Lisa, murmura Tania à son frère.

Pavel leva la tête et rampa vers elle.

— Lisa, Tania et toi, vous devez partir tout de suite, sur-le-champ.

— Tu es fou, j'ai déjà descendu sept de ces coquins. Parce que ce sont des lâches, des lâches! dit-elle avec fièvre.

— Qu'est-ce que tu as, ma petite Lisa? lui demanda doucement Pavel en tournant le visage de sa sœur vers le sien.

Ils demeurèrent quelques instants les yeux dans les yeux, puis Pavel crut deviner et frémit :

— Que t'ont-ils fait, au poste?

Lisa éclata aussitôt en larmes comme s'il avait, par sa question, ouvert une porte secrète et pesante.

— Oh!... Pavel... Ils... ils m'ont attrapé la poitrine... les cuisses... ils riaient, et l'un d'eux m'a posé sa patte énorme, puante, sur toute la figure.

Ilya, atterré, la regardait pleurer. Le regard de Pavel était devenu vitreux.

— Un canon, dit Kolioutchi, ils amènent un canon.

(1) Type d'obus à mitraille, du nom de leur inventeur. (N. d. T.)

— A vos postes! cria Ilya. Tâchez de viser juste. Feu à volonté... Allez!

Le servant fut tué sur place, mais aussitôt trois artilleurs bondirent hors du couvert.

— Visez juste! cria Ilya.

Un choc épouvantable les assourdit tous et les projeta aux quatre coins de la pièce. Lorsque la fumée se fut dissipée, ils aperçurent qu'un trou énorme béait dans la façade.

— Lisa! hurla Tania.

Elle courut jusqu'au bord du plancher. Les bras écartés dans son touloupe aux couleurs vives, Lisa gisait en bas, sur la neige. La face contre le sol.

*«... Nous avons commencé. Nous arrêtons... Le sang, la violence et la mort nous suivront à la trace. Mais ce n'est rien. L'avenir est à la classe ouvrière. Génération après génération, tous les pays s'inspireront de la leçon de la Presnia et y apprendront la persévérance...»*

*(Extrait du dernier ordre du jour de l'état-major de combat de la Presnia.)*

— Il faut partir... C'est miracle que nous en ayons réchappé, à présent le devoir de chacun de nous est de se conserver, de ménager ses forces, murmurait Pavel en servant Tania à la taille.

Armé d'un petit pic déniché Dieu sait où, Nicolai faisait sauter les briques d'un mur épais de deux mètres surmonté d'un barbelé. Il confectionna ainsi une sorte d'escalier, monta lestement jusqu'au faite et tendit la main à Tania.

Ils se retrouvèrent au jardin zoologique. La lune éclairait les allées blanches de givre où s'entrecroisait l'ombre des branchages; l'étang luisait d'un éclat mat qui n'allait pas avec l'hiver, l'étang où Tania et Lisa patinaient encore naguère. Les deux frères tenaient chacun par un bras Tania épuisée par les sanglots et avançaient à vive allure le long de l'allée comme pris dans une étrange manche de résille: les branchages au-dessus de leur tête, leur ombre sous leurs pieds, les cages à droite et à gauche. Les cages étaient vides,

on entendait les animaux dérangés par la fusillade rugir dans les bâtiments clos. Une fois seulement, il leur sembla à tous trois qu'ils trébuchaient, tandis que se posait sur eux un regard aussi froid que la nuit tout entière. De petits yeux pareils à des glaçons les regardaient à travers une toison épaisse qui tombait des cornes de l'animal jusqu'à terre.

— Qu'est-ce que c'est que cet animal? proféra Pavel, perplexe.

Pavel jura. Tania balbutia pitoyablement:

— Un yack des montagnes.

La lueur rouge des incendies montait au-dessus de la Presnia où crépitaient les coups de feu. On n'entendait plus ni coups de canon ni explosion de bombes.

Arrivés rue Povarskaïa ils entrèrent en courant dans la maison qui, hier encore, offrait son hospitalité aux héros des barricades. Nicolaï frappa longtemps.

— Qui est là? demanda-t-on enfin derrière la porte sur la plaque de laquelle on lisait: « Choutikov, avoué ».

— C'est moi, Pavel Berg, monsieur Choutikov.

Un long silence s'instaura.

— Monsieur Choutikov, dit durement Nicolaï, nous vous demandons seulement d'offrir asile à notre sœur Tania. Pavel et moi, nous repartirons immédiatement.

On entendit des bruits sourds, une série de targettes qu'on tirait, de chaînettes qu'on décrochait.

— Mais voyons, messieurs... (chuchoté): camarades... vous savez bien... je suis prêt... vous êtes la bienvenue, Mademoiselle...

Boulevard Pretchistenski, les passants étaient rares, d'allure tout à fait pacifique; parfois un traîneau de louage venait y glisser. Les deux frères, un peu tranquilisés, ralentirent l'allure.

— Je leur ferai payer Lisa et tous les autres, grondait Pavel.

— Dieu ait son âme, dit Nicolaï en poussant un gémissement.

— Dépêchons, dit Pavel en le tirant par la manche.

— Il est aussi inepte de marcher lentement qu'avec une hâte suspecte, en ce moment, dit Nicolaï.

— Tu as un plan? demanda Pavel. Où allons-nous?

— Au couvent de la Conception, répondit Nicolaï. Tu te rappelles le père spirituel de Maman, le père Sergui? C'est chez lui que nous laisserons passer l'orage.

Alors qu'ils s'y attendaient le moins, une dizaine de cavaliers vinrent caracoler sur la chaussée: une patrouille de cosaques.

— On dégaine? demanda Pavel d'une voix égale.

On aurait dit qu'au cours de cette nuit, il s'était placé sous les ordres de son frère cadet.

— Jamais de la vie, murmura Nicolaï. Poursuivons notre route.

Les deux frères firent mine de s'absorber dans leur conversation, de n'avoir même pas remarqué la patrouille et tentèrent de contourner les cosaques, mais ceux-ci, s'aidant de leurs chevaux, les acculèrent contre le mur.

— Que se passe-t-il, messieurs? demanda Nicolaï. Nous allons au couvent de la Conception, notre père est au plus mal...

— Montre-nous ta croix, Judas! beugla l'un des cosaques en appuyant la pointe de son sabre contre la poitrine du jeune homme.

Pour le plus grand étonnement de Pavel, Nicolaï sortit une croix de sous sa chemise.

— Dis donc! C'est un chrétien! s'étonnèrent les cosaques.

Ce qui n'empêcha pas trois d'entre eux de mettre pied à terre et de s'avancer vers les deux frères.

— Déshabille-toi, on va vérifier!

— Essayez seulement de nous toucher, s'écria Pavel, et je vous tue!

Avant que Nicolaï soit revenu de sa surprise, Pavel avait sorti son pistolet. Un sabre s'abattit en sifflant et le pistolet et les doigts de Pavel tombèrent sur le pavé.

.....  
C'est ligotés par la même corde qu'ils furent poussés dans le Manège. La salle immense et bien éclairée regorgeait

de militaires: fantassins, cosaques, dragons, et aussi de gendarmes et de sergents de ville. Les ordres réveillaient de longs échos sous les voûtes.

Les cosaques entraînaient leurs deux prisonniers dans un coin et déchaussèrent les étriers. Aussitôt une foule d'officiers et de subalternes de toutes armes vint les entourer. Beaucoup d'entre eux portaient des traces de blessures, des pansements, les uniformes étaient déchirés, percés par les balles, on voyait qu'ils arrivaient tout droit des combats de rues. Et les visages étaient soit maussades soit éclairés d'une joie mauvaise.

— On les a pris les armes à la main, dit l'un des cosaques.

— Détachez-les, grommela un capitaine en second.

Pavel, les traits couverts d'une pâleur bleue, serrait sa main mutilée dans un mouchoir qui avait déjà viré au noir. Nicolai lui entoura les épaules et dit au capitaine:

— Nous sommes frères, monsieur le capitaine . . . Et si nous avions une arme, c'était pour nous défendre en cas de besoin.

Le capitaine avança d'un pas. Il avait l'air sévère, mais cependant humain.

— Vos preuves, demanda-t-il.

— Et les preuves contraires? s'écria Pavel.

Sans un mot de plus, le capitaine lui envoya une gifle terrible.

— Charognes! Combien de braves nous avez-vous tués! Vous ne nous laissez pas en paix. Qu'est-ce que vous voulez, les ré-vo-lu-tion-naires!

Toute la foule hurla et des dizaines de sabres et de baïonnettes convergèrent vers les deux frères. Nicolai ressentit un choc à l'épaule, une douleur violente et s'aperçut avec étonnement qu'une baïonnette avait pénétré dans sa chair.

— Mais vous êtes fous, Messieurs! s'écria-t-il, en protégeant de la main son visage sur lequel s'abattait un sabre. Les coups de plat de sabre fondirent l'un après l'autre sur sa tête. Il vit Pavel accroché sans connaissance à des baïonnettes. Un visage aux larges pommettes, à la peau grêlée, au menton de pierre, au nez inachevé s'avança vers lui. Nicolai sombra.

. . . . .



Il revint à lui dans une obscurité impénétrable. Il ne sentait pas la douleur. D'ailleurs, il ne sentait pas son corps. Il ne se rappelait rien, ne voulait rien, simplement un minuscule vermisseau — son moi — s'était remis à exister dans le noir. Puis il lui sembla que son corps reposait un peu à l'écart de lui-même. Il hurla de peur et c'est là que tout resurgit, que tout se leva dans sa mémoire, la douleur le transperçait en plusieurs endroits, il se sentit cahoter, il entendit grincer des roues et des sabots frapper le pavé.

— Tu es revenu, Nicolaï?

C'était Pavel! Pavel qui, tout près de lui, lui demandait cela d'une voix parfaitement égale.

— On nous emmène quelque part, dit Nicolaï en retenant un gémissement.

— Je ne crois pas que je ferai le voyage jusqu'au bout, articula Pavel, ils m'ont taillé en pièces. Je crois qu'il me manque une oreille... je ne sens déjà plus la douleur.

Nicolaï se tourna sur le flanc et entourra son frère de son bras. Et ainsi serrés l'un contre l'autre, face à face, ils pleurèrent.

— Tant qu'il n'est pas trop tard... rappelle-toi, dit Pavel dans un faible murmure, tout l'argent au Parti. Si tu t'en sors, arrange-toi pour que tout ce qui me revient aille au Parti. Et aussi... — il se tut quelques instants. — Tu aimes Nadia, je le sais, tais-toi... Elle m'a aimé autrefois, il y a longtemps... Retrouve-la et emmène-la au loin... C'est une possédée, mais essaye...

— Pavel, mon frère bien-aimé, chuchota ardemment Nicolaï, laisse-là ton testament, tu vivras, tu aimeras Nadia...

— Non, l'interrompit-il, je ne vivrai pas... Je n'ai pas peur, ne crois pas cela... J'ai pensé des centaines de fois à ce qui m'attendait, et cette version-ci n'était pas absente... — Nicolaï crut l'entendre rire d'ironie. — ... Nombreuses blessures à l'arme blanche. Je suis mort pour la révolution et j'en suis fier. Je veux que tu me promettes encore quelque chose: il faut que tu retrouves Nikititch et que tu lui fasses part de mes dernières volontés... l'argent... et Nadia... Nadia... l'argent...

— Où trouverai-je Nikititch? demanda Nicolaï à travers ses larmes.

— Tu te rappelles l'ingénieur Krassine? Celui dont tu admirais les talents de technicien... Nikititch et Krassine, c'est la même personne.

— Pas possible! s'exclama Nicolaï malgré lui.

— Aussi vrai que toi et moi sommes frères.

Pavel se tut. Ils étaient moins secoués et la voiture semblait aller moins vite. A travers les parois du fourgon pénitentiaire des cris, des craquements se faisaient entendre... étaient-ce des coups de feu?

« Et si l'on nous libérait comme nous avons libéré nos sœurs? » pensa Nicolaï.

Bientôt les bruits cessèrent, la voiture repartit plus vite, et Pavel reprit:

— Tu te rappelles. Nicolaï, un jour, tu m'as demandé quand j'étais devenu révolutionnaire? Tu te rappelles, il y a quatre ans j'ai été arrêté pour la première fois. J'étais alors une typique « basque blanche » et j'étais allé au rendez-vous comme ça, parce que c'était la mode... Ce jour-là aussi, on nous avait poussés dans le Manège, on nous avait fait subir mille avanies... Moi, c'est un adjudant-chef qui avait, je ne sais pourquoi, jeté son dévolu sur moi, il m'avait rossé à coups de fourreau, à coups de pied... Moi, je faisais le bravache, je criais: « *Opritchnik* (1)! Bourreaux! Nous ne sommes pas des Turcs! » Alors, le maréchal des logis m'avait ligoté, bâillonné, traîné dans un coin, et là, il s'était assis sur moi, carrément les fesses sur ma figure... Tu imagines...

— Je l'ai vu! Je l'ai vu! Pavel, je le connais! hurla Nicolaï d'une voix méconnaissable.

.....

Pendant ce temps, une grande chasse se déroulait dans Moscou.

... Vas-y! Rentre-lui dedans! Tenez-le, les gars!... Attrape-moi ce zigoto à cheveux longs, et puis celui-là au

(1) Mercenaires d'Ivan-le-Terrible. (N. d. T.)

bonnet de fourrure blanc, vas-y à la hache! Vas-y, les gars! Ces putains de étudiants, on leur fera tous la peau, baise-moi ce portrait de notre Souverain, baise-moi les pieds... tu refuses? Tiens! attrape!... Regardez, messieurs, un mouchoir rouge, tu dis que c'est pour te moucher? alors, essuie-toi le nez avec, puisqu'il saigne. Allez! Passe-moi une corde, mon vieux... et pousse-le, qu'est-ce que t'as à traî-nasser? Regardez-moi si ça se trémousse... voilà encore une tignasse qui se cavale... taïaut, taïaut! On le tient, le cher trésor!

### JOURNAUX AGENCES

*Le tribunal militaire placé sous le commandement général du colonel Minn siège dans les locaux des bureaux de la manufacture Prokhorov. Ce tribunal est appelé à déterminer les peines des coupables les plus invétérés. En conséquence de quoi seront passés par les armes: Korjenovski, 25 ans; Saltykov, 26 ans; Ionytchev, 20 ans; Lomakine, 21 ans; Zernov, 18 ans; Gavrilov, 21 ans; Béloussov, 20 ans; Minaïev, 20 ans; Zakhartchenko, 19 ans; Chourchikov, 25 ans; Ilyouchine, 18 ans; Tchéienov, 19 ans; Lakh-tine, 24 ans.*

*« L'Union du Peuple Russe de Moscou t'adresse un profond salut et te remercie, armée très chrétienne et fidèle, d'avoir servi le Tsar avec abnégation et accompli tant d'exploits durant les journées de répression de la révolte insensée fomentée par le Bund des juifs et des francs-maçons... »*

*Hommage à V. F. Doubassov:*

*Non la Russie n'est pas démunie,  
Plus d'un preux de ses flancs sortira  
Pour accomplir d'innombrables exploits  
Et sur l'ordre du Tsar défendre la patrie.*

*D. Pavlov*

*« Il ne fallait pas prendre les armes. »*

G. Plékhanov

*« La révolution a de quoi aller encore plus loin que les combattants de Moscou, de quoi aller beaucoup, beaucoup plus loin, en déploiement et en profondeur. Et depuis décembre, elle a fait un grand pas en avant. Les bases de la crise révolutionnaire ont infiniment gagné en largeur: à présent, nous devons nous employer à mieux aiguiser notre lame. »*

U. Lénine

## CHAPITRE IX

### CE SOIR-LÀ, AU COIN DE LA RUE, UNE BOUFFÉE DE VENT LE CINGLA AU VISAGE...

- Combien y a-t-il de rescapés dans votre groupe?
- Je n'en ai vu que quinze jusqu'à présent.
- Et les armes?
- Elles sont en sûreté, camarade Likhariov.
- Quelqu'un a-t-il vu Fédor Mantouline?
- Mantouline? . . . Mantouline, ils l'ont fusillé à l'usine à sucre, Ilya. Il a été trahi par un mouchard.

Ilya se tut un instant, les yeux fixés droit devant lui sur l'étroite flamme d'une bougie à demi fondue. On discernait à peine les visages dans la pénombre qui régnait autour de la table, sous le plafond bas. Les hommes étaient assis qui sur une chaise, qui sur le divan, qui sur une malle ou par terre.

— Regarde Ilya, on dirait qu'on l'a rebâti à coups de hache.

- Il a enterré sa fiancée, Lisa Berg, tu sais?
- J'ai envie de sortir mon pistolet, et de tirer! Tirer!
- Du calme, l'ami!

Ilya rejeta les cheveux en arrière et se passa la main sur la figure.

— La révolution ne fait que commencer, camarades. A ce stade, quel but devons-nous nous fixer? Conserver nos forces, ne pas nous éparpiller, et d'une. Conserver nos armes, en augmenter le nombre, et de deux. Rétablir le contact avec le Comité central, et de trois. Tenter de libérer nos camarades prisonniers, et de quatre. Déferer au tribunal et exécuter les mouchards, et de cinq. Informez le comité de tous les cas de provocation, délation, espionnage que vous connaissez.

Un silence absolu régnait sur la rue Povarskaïa où tout à l'heure encore explosaient les « Macédoniennes ». La neige tombée dans la journée était presque intacte et répandait dans la nuit sa blancheur mystérieuse et calme comme elle l'avait fait, sans doute, dix siècles plus tôt, par une même nuit, dans la forêt de sapins qui se dressait ici.

Cela faisait une demi-heure qu'Ilya se tenait derrière un muret de briques et observait, de l'autre côté de la rue, l'hôtel particulier des Berg. La maison était vide et muette, une seule fois, il avait cru entendre tinter l'horloge du salon et voir se déplacer une faible lueur à l'une des fenêtres du premier, comme si quelqu'un était passé, une bougie à la main. Malgré lui, il se dit: Lisa, elle aussi aurait pu traverser sa chambre comme cela, une bougie à la main.

Soudain des bruits montèrent au fond de la rue, approchèrent, le choc régulier de sabots qui rappelait le cliquètement des presses à imprimer. Un détachement de dragons passa au petit trot tout près du muret. Légèrement en arrière, deux officiers chevauchaient de conserve. Ilya entendait clairement leurs voix jeunes et effrontées, leur rire... des mots obscènes mêlés de français. La conversation roulait sur l'équipe de boxe féminine de madame Harray.

Ces voix impudentes de jeunes *barines*, des voix de *maîtres* aveuglèrent en quelque sorte Ilya, une grimace de haine lui tordit le visage. Des punisseurs, des assassins joyeux, des petits seigneurs... Vengeance!... Je me battrais jusqu'à la fin de mes jours, et sans merci!

Soudain, venu par-derrière, quelqu'un referma la main sur son poing et une grosse voix gronda contre son oreille:

— Suffit, Ilya! Laisse ton browning tranquille!

— Kolioutchi? dit Ilya avec étonnement. — Sur quoi la seule vue des grosses pommettes de son camarade suffit à le calmer. — D'où viens-tu?

— Je te suis à la trace, mon vicux, grommela l'autre avec une certaine gêne. J'avais peur que tu le sortes, ton browning. Et c'est bien ce que tu as fait.

— Je veux aller voir ce qui se passe chez les Berg, souffla rapidement Ilya.

— Je ne te laisserai pas faire, dit tranquillement Kolioutchi.

— Je voudrais au moins y prendre sa photographie. Et si jamais j'oubliais son visage? Il y en avait une dans le cabinet de Pavel, je m'en souviens... Ah, Sénia! Les gars appelaient Lisa ma fiancée et pas une seule fois nous ne nous... Je ne lui ai jamais parlé d'autre chose que de politique...

Ilya baissa la tête. Kolioutchi demeura d'abord silencieux, puis s'éclaircit la voix, posa la main sur l'épaule d'Ilya.

— Allons-nous-en, mon vieux. Il y a des fi' de garce dans cette souricière, ils nous attendent...

Une fois de plus, Ilya crut entendre sonner la pendule au fond de la maison et quelque chose comme la flamme d'une bougie passer devant la fenêtre.

— Ainsi, *Madame*\* Kirillova, je me vois contraint de vous reposer cette question dont nous avons, l'un et l'autre, ha-ha-ha! jusque là: comment se fait-il que ces détonateurs aient pu se trouver dans la boîte de chocolats que vous a offerte votre mari? Vous vous taisez encore, Madame...

Iekhno-Jägern soupira d'un air désespéré, ouvrit son porte-cigarettes, alluma une cigarette — une « Péri » — en offrit une à la prévenue: — Une cigarette, Madame? D'ordinaire, les femmes marxistes fument... Pas vous? Quelle agréable exception!

Ces questions — ce persiflage — reprenaient jour après jour. Il est vrai que l'ardeur enquêtrice du lieutenant-colonel faiblissait à chaque fois. Premièrement, cette fille n'articulait pas un mot, à croire que cette brute de Chtchoukine lui avait arraché la langue. Deuxièmement, son Iekhnoflair extra-subtil lui faisait subodorer que ses actions subissaient, après sa réussite moscovite, une hausse vertigineuse et que bientôt il n'aurait plus à gaspiller ses forces à interroger des pions sans importance. Il se leva de derrière son bureau, fit quelques pas dans la pièce d'une démarche dont l'élasticité lui était un plaisir, considéra la silhouette voûtée de sa prisonnière et ses lèvres firent une moue de dégoût. Ce Chtchoukine! Quelle ordure!

— Et vous ne connaissez pas Nikititch non plus? demanda-t-il d'un ton négligent, non sans remarquer que la nuque à la lourde natte couleur de cuivre frémissait. — Vous sursautez, Madame. Il a été arrêté. Pavel Berg aussi, et tous deux ont reconnu les faits. Ce sont des hommes courageux, je ne le conteste pas... Oui... Mais quand un homme s'aperçoit que la partie est perdue...

Le dos de la prisonnière se redressa, elle se tourna vers lui et il aperçut ce qu'il n'aimait pas du tout: ses yeux terribles.

— Vous ne comprenez rien, Madame, balbutia-t-il, tout désarçonné. Puis il retourna à son bureau, y feuilleta des papiers. — Voici ce que j'ai à vous communiquer: votre époux (soit dit en passant, il a fait la meilleure impression au général) et votre ex-tuteur ont déposé une requête visant à vous faire transférer dans un établissement psychiatrique afin de vous y faire subir un examen médical.

Terré dans un coin de la cellule surpeuplée, caché derrière le large dos de son maître, Mitia Pétourine priaït avec ferveur.

Ces temps derniers, l'image qu'il se faisait de Dieu était devenue vague, car aux « Tchebychy », aux rendez-vous du groupe « Foyer noir », comme en prison, l'impressionnable jeune homme avait entendu les discours d'athéistes, de néo-chrétiens, de bouddhistes, de musulmans, de tolstoïens, de sectaires de Jéhovah, de panthéistes et son âme frémissante s'était sentie sollicitée par tous. En tous les cas, il s'y était formé Quelque Chose de vague mais de grandiose où se devinait le martyr de la passion, où flottaient les brumes du nirvâna, où voguaient pareilles à des nuages, les barbes de grands docteurs à travers lesquelles se profilaient les silhouettes de poteaux totémiques...

Comme tout s'était enchaîné! Lors des combats de décembre sous le drapeau noir, Mitia avait fait couler bien du sang — celui de l'adversaire et le sien propre — et il s'était retrouvé prisonnier, dans les sombres cachots de l'ennemi, aux interrogatoires, les officiers avaient abattu leur poing sur ses dents comme sur son estomac, ils ne sa-



vaient pas, les monstres, qu'ils le relevaient ainsi de ses péchés, lui, Mitia, et hier . . .

Hier, la porte de la cellule s'était ouverte sous une poussée violente, et Mitia avait failli s'évanouir; celui qui se tenait sur le seuil, rugissant et crachant, était son maître bien-aimé, son parrain de révolution, Victor Horizontov, parfaitement vivant et furieux.

— A cinq contre un, hein? hurlait-il en pilonnant la porte en fer de son poing massif.

Foulant ventres et fesses des détenus allongés à même le sol, Mitia se précipita vers lui.

— Tiens, Mitia! dit Victor ravi. Tu tombes bien. Tu t'es battu?

— Votre nom aux lèvres.

— Où t'es-tu fait pincer?

— Je suis entré boire un verre chez les Berg. J'avais repensé à leur jus de canneberge.

— Moi aussi, c'est là qu'ils m'ont mis le grappin dessus. Donc, c'était une souricière. Voyez-vous ça! Je n'aurais pas cru ces culottes de peau aussi malins que ça.

Le lendemain, Horizontov revint de l'interrogatoire la mine extrêmement sombre, s'assit dans un coin, avala sa jatte de soupe à la vitesse de l'éclair, réfléchit longtemps et finit par dire:

— Ça va mal, Mitia! Ils ont découvert mon vrai nom. Tu imagines? Ça ne peut être qu'avec l'aide d'un mouchard de la rue Bronnaïa . . . Vassia l'Anglais — Aguéiev — Horizontov, ils savent tous mes noms . . . A présent, s'ils découvrent que j'ai déserté, ça sera la fin.

— Moi, ils m'ont déjà reconnu, dit Mitia avec un sourire timide. Hier, le capitaine m'a mis le nez en marmelade, puis il m'a dit: « Alors, on ne veut rien dire, « Petit Cornichon », *alias* dragon Pétoumine, brillant défenseur du trône? »

Horizontov siffla.

— Permettez-moi de serrer votre main virile, *old fellow*. Je vois déjà nos corps superbes dansant dans le ciel éblouissant . . .

— Vous croyez qu'ils nous pendront ensemble?

— Sans faute, et au son du tambour, affirma Horizontov avec conviction. Sur le front des troupes . . .

— Vous voulez savoir ce que je crierai au dernier moment, Monsieur Horizontov?

Mais non, Monsieur Horizontov refusa d'entendre ses ultimes paroles, il bondit sur ses jambes et se mit à courir dans la cellule, ou plutôt par les étroits et sinueux petits couloirs qui s'étaient formés entre les prisonniers étendus par terre.

Depuis plusieurs jours, la prison des Boutyrki était bondée. Les nouveaux arrivants étaient enfournés au petit bonheur, « droit commun » et politiques ensemble dans les mêmes cellules. La nuit, les châlits grouillaient d'une vie secrète et active, on entendait des rugissements profonds et des petits cris plaintifs. Horizontov erra la moitié de cette nuit-là entre eux, parla à voix basse avec le monde des « droit commun », fit une démonstration de jiu-jitsu à deux cambrioleurs entre lesquels était née une altercation, démonstration après laquelle lesdits cambrioleurs lui vouèrent le plus profond respect.

Il revint enfin se coucher près de Mitia et lui murmura :

— Demain matin, ils transfèrent les « droit commun » dans une autre prison. Lorsqu'on appellera Bitkine et Sadovniker, nous nous présenterons dans le couloir. Tu saisis? Toi, tu es Bitkine, et moi Sadovniker. Nous sommes des cambrioleurs d'Odessa, on nous a pincés alors que nous étions en tournée de représentations à Moscou . . .

— Excusez-moi, je ne comprends pas, renifla Mitia.

— Quelle bûche! J'ai acheté leurs noms pour un billet de cent roubles. De toutes façons, ils s'évadent par les bains, d'accord avec un surveillant.

— Mais où l'avez-vous pris, votre billet de cent roubles, Monsieur Horizontov?

— Il était cousu dans ma vareuse depuis Helsingfors. On essayera de s'esbigner pendant le transfert, sinon, il vaut tout de même mieux passer devant le tribunal en qualité de « droit commun » qu'en qualité de déserteur. A moins que vous ne préféreriez le son du tambour, *old fellow*?

— Alors, ça veut dire que vous êtes en train de me sauver

la vie, Monsieur Horizontov? Après avoir sauvé mon âme, maintenant vous sauvez ma dépouille périssable? proféra Mitia, tremblant de reconnaissance.

— Tais-toi, épileptique! grommela Horizontov.

Il faisait encore tout à fait nuit lorsque la colonne de « droit commun » quitta la prison des Boutyrki pour la place Lessnaïa. Cette colonne était précédée d'un vieux sous-officier, suivie d'un bleu et flanquée de deux soldats.

— Et pas de boucan, hein, bande de filous! Parce qu'en cas de quelque chose, ils tirent sans sommations. Moscou est en état d'exception, dit le sous-officier en guise de recommandation.

— Comme si qu'on ne comprenait pas, Monsieur le sous-officier, dirent les monte-en-l'air.

Horizontov et Mitia traînaient en queue. Ils n'étaient pas encore revenus de la facilité avec laquelle ils étaient sortis de prison. La garde ensommeillée et morose s'était contentée de les pousser à coups de crosse.

— Bitkine? Sandoviker? Dehors, avec votre barda! Grouillez-vous!

— Attention, Mitia, on passe à l'action, murmura Horizontov en louchant vers le soldat par-dessus son épaule.

— On l'étrangle? demanda Mitia.

Horizontov, stupéfait, aperçut son regard surexcité, et ce fut tout: la tête de la colonne s'engageait déjà vers la Souchtchevka.

Il y eut un moment où seuls les cinq derniers rangs demeurèrent rue Lessnaïa. Alors, Horizontov assomma le petit soldat d'un crochet-éclair et s'élança sous l'arche d'une maison en brique. Mitia envoya un coup de pied à la mâchoire du petit soldat déjà à terre, s'empara de sa carabine et rejoignit son sauveur au triple galop... Ils courent plus d'une heure à travers des cours puantes, s'enlevèrent par-dessus des palissades, escaladèrent des gouttières, se hissèrent sur des toits. Les poursuivants se faisaient de plus en plus nombreux, les coups de feu claquaient de plus en plus souvent.

Soudain, Mitia perdit Horizontov de vue. Il se mit à tourner en rond comme un fou dans le grenier d'une grande maison, s'emmêlant dans les draps étendus là sur des cordes, se cognant aux poutres; puis il sortit la tête par une lucarne et aperçut Horizontov qui suivait le faîte d'un toit relativement éloigné. Sa silhouette athlétique se découpait dans un très bel effet contre la joyeuse aurore de Moscou. En bas, un pistolet aboya coup sur coup. Horizontov se prit le ventre à deux mains et roula jusqu'au fond du Tartare. Il avait déjà disparu lorsque des sergents de ville empotés s'avancèrent en crabe sur le toit. Mitia, brâmant de chagrin se mit à tirer pratiquement sans viser.

Une lourde masse de neige s'était abattue sur la place Saint-Isaac et les rues avoisinantes. Sous les épais nuages noirs, la ville prenait des allures de désert sinistre. Les flocons de neige mouillée venaient s'accumuler contre la vitre comme des insectes avides et fous. Debout près de la fenêtre, Krassine fixait droit devant lui un regard figé. Jamais encore Kirillov ne l'avait vu aussi sombre.

Krassine ne mettait aucune hâte à se tourner vers Kirillov. Il savait ce que ce dernier lui apportait: les détails de la catastrophe de Moscou. Et il en savait déjà beaucoup sur l'écrasement de la Presnia, les exécutions de la manufacture Prokhorov, les combattants pendus haut et court par les Cent-Noirs... il savait aussi que Nadia... et il était au-dessus de ses forces de parler de tout cela pour l'instant.

Kirillov toussota.

— Vous avez sans doute déjà entendu parler de la Trésorerie de Kvirilski, monsieur Krassine?

Bon ami Candide! Il comprend tout et commence par les bonnes nouvelles. Halte! Cela suffit! Allez, serre les poings, tu n'as pas le droit de te laisser aller. Ces misérables s'imaginent qu'il leur aura suffi d'un seul coup pour en finir avec la révolution? Nous leur montrerons que Moscou n'a été qu'un début.

— C'est un truc formidable, l'enlèvement des fonds à la

Trésorerie Kvirilski, dit Krassine en allant et venant nerveusement à travers son cabinet.

Il était dévoré par l'inquiétude et la crainte d'avoir laissé échapper quelque chose d'important, d'avoir oublié d'ajuster une maille. Le filet qu'il avait tressé était aussi compliqué que le Labyrinthe du Minotaure. Personne n'aurait pu le parcourir de bout en bout, sinon lui-même, pas même Ignatiev, Bourénine et Kirillov.

— Je n'en suis pas sûr, mais je crains que ce soient les *menchévik* qui dominent dans ce groupe et que la part du lion nous échappe, dit Kirillov.

— Il faut se renseigner là-dessus, en détail, et puis en général, mon cher Kirillov, il faut que nous nous mettions en rapport avec le groupe du comité de Tiflis . . . Il y a là un certain Kamo, un homme d'une audace et d'une débrouillardise fantastiques. Voilà . . . Savez-vous que « Natacha » a parfaitement interprété le rôle d'Andréiéva à l'étude du notaire? Ils étaient tous à faire des courbettes autour de la célèbre comédienne et à lui baiser la main. J'ai écrit à Sofia qu'il fallait absolument, et le plus vite possible, retrouver Gorki et Andréiéva. Ils sont en Suisse. Il est indispensable qu'ils aient des gardes du corps lorsqu'ils iront en Amérique. Avez-vous des candidats à me proposer?

— Un merveilleux candidat: Vassia l'Anglais, dit Kirillov en souriant, mais . . .

— Pardon, mais cela fait longtemps qu'il est mort. Dès août, le coupa Krassine.

— Un certain nombre de personnes l'ont aperçu lors des combats de rue de Moscou, mais il a de nouveau disparu. Vous savez qu'il y avait une souricière chez les Berg. Ils ont filé . . . — Kirillov s'arrêta net. — La dernière fois déjà, je voulais vous dire . . .

— Je sais, dit Krassine à mi-voix. — Il s'assit à son bureau, se pencha sur ses papiers. — Vous l'avez vue, je sais tout . . . Où en est-elle?

— Elle est à l'hôpital, gardée par un gendarme. Le docteur Varentsov m'a dit qu'elle offrait des symptômes de dérangement mental. Elle ne m'a presque pas parlé . . . Il est vrai que le gendarme était assis à deux pas . . .

Un silence prolongé s'établit dans la pièce. Krassine griffonnait un labyrinthe. Il finit par relever la tête.

— Qui a pris Nadia et organisé la souricière chez les Berg?

— Le lieutenant-colonel Iekhno-Jägern. J'ai effectué mon enquête sur son compte. C'est une canaille intelligente et rusée que ses supérieurs immédiats n'aiment guère, mais qu'on apprécie « dans les hautes sphères » . . .

Le voyant du téléphone s'alluma. Krassine prit l'appareil et dit de son ample voix de *barine*:

— Allo! Krassine à l'appareil. Monsieur Lundström? Très heureux. Oui, oui, la pièce répond tout à fait à ce que nous en attendions, c'est exactement ce qu'il nous fallait pour nos transformateurs. Je suis prêt à signer la commande.

Et satisfait, il raccrocha tout en clignant de l'œil à Kirillov.

— C'est l'usine « Parviäinen ». Vous savez ce qu'ils vont nous fabriquer?

Il sortit de son tiroir et déposa sur son bureau un manchon en fonte hexagonal.

— Mais c'est un corps de . . . — Krassine sourit sans rien dire et replaça le manchon dans son tiroir. — Il n'y a eu aucune trahison dans l'affaire de « Chanterelle », dit Kirillov, reprenant la conversation. C'est un gendarme qui est tombé tout seul sur la trace. Tandis que l'embuscade de Pérovo est nettement la conséquence d'une délation. Nous avons lieu de croire que c'est l'œuvre d'Artchakov, un espion de Tiflis.

— Il serait temps d'en finir avec lui, articula Krassine d'un air morose. En général, c'est le moment de rechercher toutes nos failles et d'en chasser toutes les punaises. Nous devons montrer au pouvoir et aux Cent-Noirs non seulement que nous sommes vivants, mais que nous sommes forts. Le comité de Pétersbourg a décidé d'apprendre à vivre aux Cent-Noirs, de leur inspirer une sainte terreur. Depuis l'écrasement de Moscou, ils ne connaissent plus de frein . . . — Il se remit à tourner comme un ours en cage. — Que sait-on des Berg? demanda-t-il avec un effort et une inquiétude visibles.

— J'avais peur de vous en parler. — Kirillov, lui aussi s'était levé. — C'est une histoire abominable... Lisa a été tuée sur les barricades, Tania est, Dieu merci, en sécurité, les deux frères ont été arrêtés.

— Avec qui du groupe Berg êtes-vous en rapport? ...

— Likhariov.

— Ah! Celui-là, on peut compter sur lui. Dites-lui qu'il faut préparer l'évasion des Berg. Les sauver par tous les moyens. Nous ferons venir des hommes du Caucase... Quant à « Chanterelle » ...

— J'espère la tirer d'affaire par la voie légale, répartit aussitôt Kirillov. Les médecins m'aideront.

— Emmenez-la au loin, mon cher Kirillov, proféra Kras-sine en regardant par la fenêtre. En Crimée, ou mieux encore, à l'étranger. Nous trouverons l'argent. — Il s'assit à son bureau, remua des papiers, annota quelque chose. — Ah, oui! Au sujet de la garde de Gorki... Essayez de retrouver l'Anglais. Nous le placerions sous les ordres de Bourénine. Il serait risqué de l'envoyer seul: il y a un peu de l'aventurier, chez ce garçon.

.....

Ce soir-là, Krassine rentra chez lui à pied. Comme cela arrive souvent à Pétersbourg, le dégel s'était installé partout en une seule journée, les toits dégouttaient, la neige collait aux semelles, et sans raison aucune cela sentait le printemps. Sa pelisse de putois lui pesait autant qu'une moyenâgeuse armure.

Il la déboutonna et partit le long de la rue Morskaïa, lançant lentement sa canne en avant; il toisa d'un air altier une patrouille de police et considéra avec une autorité sourcilleuse une petite silhouette voûtée, tremblante d'humidité dans son méchant manteau à col de velours qui arrivait en sens inverse. Ce qui frappa Krassine, ce furent les petites anses osseuses et dures des oreilles qui soutenaient le chapeau, un long nez couvert de taches et le regard, un regard tremblant qui mendiait quelque chose dont leur propriétaire lui-même n'avait pas conscience, un regard de chien battu.

L'impression était désagréable, Krassine fit la grimace. Ils se croisèrent. Pendant tout un pâté de maisons encore, Krassine s'efforça de chasser de sa tête cette image importune. Ce n'était pas un mouchard, tout de même? Ce type, cet inconnu tremblant se montre aux jours les plus lourds, lorsque Krassine est à bout de forces, il se montre en divers lieux, et semble même vouloir entamer la conversation... Mais est-ce bien toujours le même homme? On dirait que tremblote dans ses yeux une interrogation timide, un reproche très, très humble, mais insistant... à moins que ce soit un aveu, celui de ne rien comprendre, et une prière, celle qu'on lui vienne en aide.

Le diable seul le sait! Un archi-silencieux habitant de ce siècle tonnant. « Que faites-vous, Messieurs? Vous découvrez je ne sais quels électrons auxquels on ne comprend goutte, vous fabriquez des moteurs terrifiants, vous confectionnez des bombes, vous accumulez de bons et utiles objets en barricades insensées... Craignez Dieu, Messieurs... Je ne veux rien que le calme et le silence... je... »

Krassine se rappela brusquement qu'un jour, il y avait de cela une dizaine d'années, dans un buffet de gare, il avait lu, à côté de divers communiqués parlant de guerres, de soulèvements et de découvertes scientifiques, l'annonce d'un jardinier-apiculteur très expérimenté dont la vie, comme la carrière, étaient de toute évidence un échec. Joseph Thomson abordait la théorie de la structure atomique, les Ethiopiens se battaient pour leur indépendance, Engels mourait, Lénine organisait « l'Union pour la libération de la classe ouvrière », mais le jardinier-apiculteur ne demandait qu'une place en échange de gages modérés.

Krassine avait le cœur lourd. Il était obsédé non seulement par la pensée de Nadia, de Lisa, des Berg, mais aussi par des dizaines d'autres qui avaient été tués ou arrêtés à Moscou. Se pouvait-il que la Présnia eût été le sommet de la courbe révolutionnaire et qu'à partir de là tout dût aller déclinant? Non, le pays était au bord de la remontée. La Douma ne sauverait pas le gouvernement. Cette bouée-là coulerait en même temps que le Tsar. Quelle bonne chose que nous soyons absolument unanimes là-dessus: boycotter



la Douma. Lénine a raison, nous devons nous présenter au Congrès de l'Unification à partir de notre plate-forme à nous, la plate-forme bolchévik.

Sa femme vint l'accueillir dès l'entrée.

— Quelqu'un qui t'attend, Léonide.

Dès qu'il entra au salon, un jeune homme pâle aux cheveux longs se précipita à sa rencontre. Sa main gauche était soutenue par une écharpe noire.

— Pavell s'exclama Krassine bouleversé.

— Pavel est mort hier en prison, je suis son frère Nicolaï, moi, on m'a relâché, dit le visiteur tardif d'un débit rapide et comme impassible. Je viens ici accomplir ses dernières volontés. Je sais qui vous êtes, il me l'a confié. Je n'ai jamais . . .

Krassine l'interrompit d'un geste de la main, s'approcha de lui et le serra dans ses bras.

. . . Ils parlèrent plus de deux heures. Les yeux mi-clos et, à la demande de Krassine, sans omettre aucun détail, Nicolaï raconta les journées de Moscou, les combats de la Presnia, la mort de sa sœur, puis de son frère. Parvenu au bout de son récit, il bondit sur ses pieds, saisit Krassine à l'épaule de sa main valide et reprit, mais cette fois d'une voix forte et surexcitée:

— Je me suis trompé, Monsieur Krassine. Ce cul de plomb, il faut le traiter aux explosifs, c'est le seul moyen! J'ai décidé de remplacer mon frère, demain, j'entre dans la révolution.

— Pour cela, chacun doit agir selon sa conscience, articula lentement Krassine en plongeant attentivement son regard dans celui de Nicolaï.

— Vous pouvez me croire. Vous me croyez? Confiez-moi une mission, n'importe laquelle, tout de suite . . . Je ne peux pas attendre. Vous me comprenez?

— C'est bon, demain, je vous mettrai en rapport avec No-guine, dit Krassine.

Au cabaret « Le Tver », il y avait une table dominée à un bout par un portrait en pied du Tsar, et à l'autre par le portrait en buste du Grand-Duc protecteur. Du mur

de gauche, à travers d'épaisses couches de fumée, une effroyable neuvième vague vert-rouge dont on avait représenté les moindres détails, y compris une poignée d'infortunés marins, proie de la catastrophe, tentait de s'abattre sur la salle. A droite se dressait un buffet portant un gramophone et au-dessus du comptoir retombaient les lourds plis de l'emblème national.

— Messieurs les contremaîtres et autres patriotes... Vassili Gourévitch, c'est pas le moment de te soûler. Messieurs les artisans, l'« Union du Peuple russe » de Pétersbourg...

— Et toi, de quel pays que tu es?

— Hein? Tu sais à qui tu causes, espèce de chiot?

— Messieurs les contremaîtres, remplissez le verre du guerrier, ancien combattant de la Chipka glaciale (1), qu'il boive à notre Sainte Mère la Russie et au Tsar...

— Messieurs, l'Union de Pétersbourg m'a chargé pour la révélation en temps opportun de la sédition... Dans vos ateliers et chantiers... nous irons la croix en main... dire qu'on nous montre les fauteurs de troubles... Reprends-toi, Vassili Gourévitch!

— Faites excuse, bien sûr, mais de quel pays que vous êtes?

— Comment tu oses? Sais-tu que...

— N'empêche, Monsieur le chef, que vous seriez plutôt du genre Lapon, comme qui dirait un Jmoude (2) ou un Mordve des marais.

— Je t'interdis! Sur qui oses-tu lever la main? Taper sur son maître spirituel avec une queue de billard? Tenez-le, les gars...

— Bons chrétiens, versez un demi-verre à un ancien combattant de la Chipka glacée au nom de notre Sainte Mère la Russie...

— La paix, grand-père! Attends un peu qu'on te la fasse voir, ta Sainte Mère, la Russie...

(1) Importante victoire remportée dans les Balkans par les Russes, durant la guerre russo-turque (1877). (N. d. T.)

(2) Ancien peuple de Lituanie. (N. d. T.)

— Vous vous rappellerez l'adresse? Je répète: 2, Deuxième Rayon, bourg du Tsar, appartement de Savéli Sidorov. Le chef de groupe est Bojinski dit « l'Ours ». C'est là que le groupe se rassemble.

— J'ai tout compris, merci.

Nicolaï Berg salua l'agent de liaison de la tête, tourna les talons et partit à vive allure par la rue Vladimirskaïa vers les Cinq Coins . . . Ce soir-là, à l'angle de deux rues, une bouffée de vent était venue le cingler au visage, la première neige des cols lointains l'avait fait tressaillir, il avait senti la succession des couches de glace comme de celles du temps . . . sur la route de Stamboul, par un sentier peu fréquenté, sur la trace des Croisés en armures rouillées, de la racaille affamée de l'Europe . . . et là-haut dans le ciel infini, son souvenir à elle, semblable à une couche de glace . . . chanterelle, corde de guitare, corde d'arc . . . Lorsqu'à la fenêtre de son cachot . . . Kolia, Kolia, te rappelles-tu, c'était dans ton enfance? . . . Une damoiselle à sa fenêtre . . . Te rappelles-tu ton enfance? . . . Tu ne te rappelles rien.

. . . L'Ours était un jeune homme de petite taille, les lèvres au dessin dur. Il passa ses volontaires en revue et dit gaiement:

— Camarades, le Comité du Parti Ouvrier de Pétersbourg a chargé le Centre de combat du quartier de la Néva d'opérer une descente au « Tver » où les Cent-Noirs tiennent leur réunion aujourd'hui. Notre plan est très simple. Vania Savitski lancera une bombe dans la salle de billard par la fenêtre, et Kolia Grigoriev visera la porte. Nous couvrirons leur retraite, vérifiez vos armes.

Nicolaï sortit son browning et le serra gauchement entre ses genoux.

— Pourquoi as-tu le bras en écharpe? lui demanda un ouvrier assis à côté de lui. — Nicolaï demeura muet. — De quelle usine es-tu? Je ne te reconnais pas . . .

— Je suis de Moscou, dit Nicolaï, de la fabrique de chaussures Berg.

— Non! Dites-donc, les gars, on a un moscovite avec nous!

— Du calme, dit l'Ours en frappant du plat de la main sur la table. La tâche est claire?

— On ne peut plus claire. — Les hommes se levèrent. — Tout ce qu'on a à faire, c'est de commencer le truc et de le finir.

. . . . .

... Désertant les taches de lumière jaune, deux petites silhouettes noires s'élançèrent dans la nuit. Quelques instants plus tard deux explosions retentirent, suivies d'une seconde de silence, puis de hurlements, de hurlements... Un incendie s'était déclaré au « Tver ».

— On tire? Nicolaï avait opéré une brusque volte-face vers Bojinski.

Ils surveillaient les lieux d'une fenêtre du deuxième étage de la maison d'en face.

— L'Ours! s'écria Nicolaï, faut-il tirer, oui ou non?

Bojinski consulta sa montre et prit Nicolaï par le bras.

— En aucun cas. Nos hommes sont déjà en sécurité. Allons-nous-en, collègue. J'ai entendu dire que vous étiez de l'Institut Polytechnique Supérieur? Moi aussi, je suis technologue... Venez donc... C'est tout pour aujourd'hui.

— C'était plus drôle, à Moscou? demanda l'un des hommes en les abordant. Ça ne fait rien: chaque chose en son temps.

### JOURNAUX AGENCES

*Le 9 janvier aura été, à Pétersbourg, une journée calme. Les fabriques et usines sont demeurées fermées. Il n'y a pas eu de manifestation... Un service funèbre à la mémoire des morts de l'année dernière a eu lieu au Cimetière Préobrajenski, devant un afflux considérable de travailleurs.*

*« Tous les actes du gouvernement en octobre, novembre, décembre et jusqu'à ce jour constituent des atteintes non dissimulées aux droits conquis par le peuple; nous sommes portés à croire que cela s'est fait de propos délibéré, dans l'intention de pousser le peuple au désespoir et l'inciter*

à prendre les armes afin de faire écraser ses forces par la troupe. Dans une certaine mesure, ce plan a réussi.

M. Gorki

Curieux événement au bal masqué. (...) une dame en noir est arrivée; elle portait deux têtes de cochon sur le dos, un chapeau rouge orné d'un ruban en forme de mitrailleuse sur la tête, d'où descendaient deux autres rubans sur lesquels on lisait: « Ne ménagez pas vos cartouches », « Pas de tir à blanc ». Son costume proprement dit offrait le portrait artistique de nos dirigeants. La police est arrivée... La dame anonyme a reçu le premier prix...

En faisant ses adieux à son fils, P. Schmidt lui a dit: « Va, sauve-toi, Génia. Le Christ soit avec toi. Mais rappelle-toi: le droit de vote universel, direct et secret, voilà tout mon héritage... »

Lorsque les coups de feu avaient jailli du fond de la cour, Horizontov avait décidé de recourir à un moyen désespéré: il avait saisi son ventre à deux mains comme s'il était mortellement touché, s'était abattu sur le toit et laissé rouler du côté de la rue. Bien entendu, la gouttière n'avait pas résisté à sa chute impétueuse, mais par bonheur le tuyau de descente se trouvait à portée de main. Horizontov s'était instantanément laissé glisser jusqu'au trottoir. Ses paumes étaient écorchées jusqu'au sang, mais il ne l'avait même pas remarqué, il avait sauté en marche dans un traîneau de louage, bâillonné le passager de ses mains effrayantes et soufflé d'une voix rauque:

— Un mot, et vous êtes mort... Où allez-vous?

— A l'hôtel... *Europe*, avait balbutié l'autre, hébété de terreur.

— Moi aussi, avait croassé Horizontov.

Le cocher qui, depuis quelque temps, en voyait de toutes les couleurs, ne s'était même pas retourné.

Dès le vestibule de l'*Europe*, à son étonnement extrême, Victor était tombé sur Viaritchev, le navigateur, sa vieille connaissance.

— Mon prince! Vania! avait-il vociféré avec un rire énorme, tu t'es sorti de taule, fi' de garce?

— *Pardon\**, avait dit l'autre en remettant son col en place d'un air dégoûté. Je ne suis ni prince ni Vania, mais Théodore Philippe Pichtikov, négociant, de la Société Russo-Américaine de commerce, bureaux à Pétropavlovsk-Kamtschatsk, Fairbanks et Seattle.

Tout à la joie d'avoir sauvé sa jeune vie, Horizontov avait derechef éclaté de rire devant la carte de visite qu'on lui montrait, mais aussitôt il s'était assombri. Les coups de feu de la cour retentissaient encore à ses oreilles... « Mitia est perdu... Il sera quand même mort en combattant, autrement, c'était la potence. »

Ce même soir, Théodore Ph. Pichtikov conduisit Victor « chez qui il fallait » au Razgouliaï. Victor s'attendait à trouver des malins dans le genre du « négociant » lui-même; il ne fut pas peu étonné de se voir ouvrir la porte par un jeune homme de belle carrure, vêtu d'une chemise russe en coton noir, et le visage franc, pur; des cheveux qui ignoraient depuis longtemps les ciseaux, une petite barbe, de fines moustaches, le type si parfaitement révolutionnaire qu'on l'aurait mis aux fers sans confession.

— L'Anglais? demanda-t-il d'une voix forte, énergique. « Litcharda » m'a parlé de vous. — Il lui tendit la main: — Mazourine.

« Oho! se dit Horizontov. Mazourine en personne! » Lui aussi, il avait entendu parler de ce grand militant S.R. Ils passèrent dans une pièce voisine: trois hommes s'y trouvaient, qui se levèrent à leur entrée. « Sacha Belentsov, Karl Tuulik, Fedia Kariatnikov », les présenta brièvement Mazourine. Horizontov examina les lieux, une salle à manger-salon d'intérieur pauvre, tout à fait ordinaire, avec des icônes dans un coin et une lampe au-dessus de la table. Seul détail insolite, un browning tout neuf reposait sur un bout de journal à côté de quelques rondelles de saucisson, et deux photographies — agrandissement où deux jeunes gens plissaient les paupières d'un air spécifiquement factieux.

— Vous les reconnaissez? demanda Mazourine. Ce sont mes amis Sazonov et Kaliaïev, Dieu ait leur âme.

Il tourna le buste et fit un signe de croix rapide vers les icônes.

— Vous vous signez, Mazourine? demanda Horizontov surpris.

— Je suis croyant, mais cela ne regarde personne. J'ai une affaire pour vous, l'Anglais. Asseyez-vous. Notre direction est en pleine décomposition. Elle joue au chat et à la souris comme au parlement. Nous sommes le nouveau parti moscovite des Maximalistes. Nous boycottons la Douma comme vous, les Bolchéviks, et nous nous préparons à de nouveaux combats. En fonction de quoi nous allons procéder à une série de réquisitions. Etes-vous d'accord pour participer à la première?

— Pardon, mais qu'est-ce qu'a à voir? . . .

Victor montra des yeux, assis dans son coin, le menton appuyé sur le pommeau en ivoire sculpté de sa canne, Monsieur Pichtikov, négociant.

Mazourine laissa échapper un petit rire.

— Mister Théodore Ph. Pichtikov finance nos débuts. Pour l'instant . . . pour l'instant, insista Mazourine, nous lui faisons confiance. Il sait ce qu'il risque, il ne nous trompera pas, soyez-en sûr. Pour lui, comme disent les Américains, c'est du . . . euh . . .

— *Business*, souffla Horizontov.

— Ben voyons, mon vieux Victor, tu me connais! brailla le « négociant » ravi. Nous sommes entre gens d'affaires. Votre affaire, c'est la révolution, la mienne, l'argent.

— Alors, l'Anglais, c'est d'accord? coupa Mazourine.

— A la seule condition, Volodia, commença lentement Horizontov en observant l'effet que produirait sa familiarité inattendue — Mazourine sourit — à la seule condition, mon vieux Volodia, que l'on me remette la quote-part du butin que je transmettrai à la caisse de mon Parti.

— Mon cher Semionovitch, auriez-vous l'obligeance d'envoyer quelqu'un chercher du champagne, demanda Krasine à son adjoint. J'ai des amis, un jeune couple, qui arrivent du Caucase.

— Naturellement, Monsieur, répondit l'autre, plein de zèle.

Cela faisait longtemps qu'il avait quasiment deviné quelle sorte d'amis, clients et représentants rendaient visite à son chef. Il l'avait deviné, mais il se taisait, estimant avec sagesse qu'il ne voulait rien savoir de choses aussi terribles. Et il y avait entre Krassine et lui une entente tacite.

— Envoyez-en chercher du français chez Elyséiev, cria Krassine dans son dos.

Il fit quelques pas dans le couloir, jeta sans raison un coup d'œil dans la rue, suivit sans raison le vol d'un pigeon dans le ciel bleu de la place Saint-Isaac et ne regagna qu'ensuite son cabinet aux trois angles duquel étaient assis Nadia, Kirillov et Nicolaï Berg. Celui-ci leva un instant les yeux sur Kirillov et reprit sa conversation avec Nadia :

— ... il a parlé de toi à ses derniers instants. Il m'a demandé de t'emmener à l'étranger ... Je suis prêt à t'accompagner en Suisse.

Nadia releva la tête et regarda Nicolaï droit dans les yeux. Il essaya de soutenir son regard, mais il ne se sentait guère à son aise. Son amour, son fol amour pour cette beauté était mort en même temps que mourait son frère. Il l'avait compris dès qu'il l'avait aperçue à la gare en compagnie de Candide. En réalité, elle lui était devenue totalement indifférente, il en était sidéré et demeurait là à bafouiller il ne savait trop quoi sur les dernières volontés de Pavel.

— Je ne veux pas partir! lui cria soudain Nadia au visage, d'une voix discordante, méconnaissable.

Elle parcourut la pièce du regard, de ci, de là, se leva brusquement, examina avec attention les objets posés sur le bureau, braqua les yeux sur Kirillov, puis suivit méticuleusement le dessin du tapis et se fixa enfin sur Krassine qui se tenait, muet, le dos à la fenêtre, le visage impassible, seule une artère battait sur sa tempe.

— Calmez-vous, Nadia, dit doucement Kirillov. — Il se rapprocha d'elle, on aurait cru qu'il allait lui effleurer le bras, mais il ne le fit pas. — Je crois que vous avez besoin de partir, de changer de cadre. Aller à la mer, peut-être ...

— Assez, mon ami, dit à voix basse Nadia qui, aussitôt



reprise d'une agitation étrange, repartit le long du mur en inspectant le décor du papier peint.

— Je vous assure, Nadia, que ça non plus, ce n'est pas une mauvaise solution, balbutia Nicolai d'un air perdu.

— Et vous, monsieur Krassine, qu'en pensez-vous? demanda-t-elle en se redressant dans un subit élan de fierté et même d'orgueil. Ne devrais-je pas partir quelque part à Tahiti?

— Vous devez . . ., articula lentement Krassine, vous êtes maîtresse de vos actes et c'est à vous de décider si vous êtes encore assez forte pour rester. Les événements peuvent, à tout instant, prendre une tournure catastrophique.

— Ma décision est prise et j'ai suffisamment de force, répondit-elle de la même voix dure. Vous me proposez de partir? . . . Je suis couverte de boue, de tonnes de boue . . . La mer entière ne suffirait pas à m'en laver.

## POLICE

*District de police. Section spéciale du Ministère des Affaires étrangères du gouverneur de Moscou. Service de la Sécurité et de l'Ordre de la ville. 8 mars 1906. Rapport du chef de service par intérim.*

*« Le 7 mars 1906, vers 5 heures 15 de l'après-midi une bande de malfaiteurs a dévalisé (. . .) la Société marchande de Crédit Mutuel de Moscou (. . .) le vol se monte (. . .) à 875.000 roubles.*

*Les malfaiteurs ont pénétré dans la salle du deuxième étage où ils ont retrouvé un groupe de complices qui s'étaient introduits dans la place par l'escalier de service. Les soixante employés, les sergents de ville, l'huissier et le garde ont été refoulés dans un angle de la salle, après quoi des guetteurs ont déposé des bombes près de la porte en déclarant que si quelqu'un ouvrait cette dernière, les bombes exploseraient . . . »*

Les gendarmes firent irruption et se dispersèrent dans les locaux revolver au poing et sabre au clair. L'officier attira brusquement à lui la porte de la salle des paiements et aper-

cut une foule de messieurs peureusement entassés dans un angle de celle-ci.

— Qu'est-ce que vous faites là, messieurs, demanda l'officier avec ironie.

— Les bombes! s'écria quelqu'un.

Libérées par l'ouverture de la porte, les bombes roulaient en tous sens sur le parquet. L'une d'elles, toute ronde, vint effleurer les bottes étincelantes de l'officier qui lui envoya un coup de pied: la bombe vola en l'air, retomba lourdement par terre et dévala les marches de l'escalier. L'officier en ramassa une autre, plate, où on lisait « Landrin »(1), l'ouvrit et s'exclama:

— Des Landrin, messieurs! Servez-vous.

## POLICE

*«... Le 12 mars, des informations précises de nos services de renseignements nous ont informés que l'attaque de la banque est l'œuvre du maximaliste Mazourine (...) avec la participation de révolutionnaires inconnus (...) Nos services ignorent où est passé l'argent et où sont réfugiés les malfaiteurs (...)*

*Un mandat d'amener a été décerné contre Vladimir Mazourine, étudiant à l'université de Moscou, 20 ans, taille moyenne, cheveux châtain foncé, moustache petite, pas de barbe.»*

Likhariov, qui pataugeait dans la neige molle des abords du Passage où se pressait une foule hétéroclite, éprouva soudain une sorte d'incommodité, de malaise, le sentiment que son col le serrait. Cette impression dont seuls les clandestins chevronnés connaissent la subtilité signifiait: tu es suivi.

Il traversa le passage, arriva rue Neglinnaïa, s'acheta un *pirojok* et s'appuya au mur afin de le manger. Il regarda autour de lui et laissa échapper un soupir de soulagement. Ô miracle! Celui qui s'avancait vers lui, une petite valise à la main, n'était ni plus ni moins que le deux fois défunt

(1) Marque de bonbons célèbres. (N. d. T.)

Vassia l'Anglais. Autrefois, connaissant fort bien les sentiments qu'il nourrissait à l'endroit de Lisa, il ne l'aimait guère, Vassia l'Anglais. Mais ici, la vue de ce colosse éveilla en lui des sentiments presque familiaux puisque, de toute façon, liés au souvenir de Lisa.

Depuis décembre, Ilya avait beaucoup changé, même extérieurement. La rondeur de son visage, la transparence juvénile de sa peau qui lui étaient une telle source de gêne avaient disparu. Ses joues s'étaient creusées, ses pommettes aiguës et son menton saillaient, ses yeux reflétaient une lueur égale et froide qui faisait frissonner les subalternes de police qu'il venait à croiser. Il en avait fini de rougir pour des riens. Toute sa vie s'était concentrée sur l'action, sur son travail précis de militant, aussi strict et immuable que le cheminement des astres. Il s'efforçait de penser le moins possible à Lisa, mais dans le demi-sommeil de l'aube elle lui apparaissait toujours, avec son sourire indécis, sa façon de regarder par-dessus son épaule; ou dans cette terrible furie de la fin... le fusil à la main...

— Cela fait une demi-heure que je te suis et que je m'assure que tu n'es pas filé, dit doucement Horizontov. J'ai quelque chose d'important pour toi.

Ils se dirigèrent vers l'Ostojenka où se trouvait le « Paris », un garni de dernier ordre dans les interminables, tortueux et ternes couloirs desquels valets de chambre et filles de service les regardèrent passer en ricanant.

Une fois dans la chambre, Horizontov ouvrit sa valise et Likhariov aperçut de grosses liasses de billets de banque scellées par des bandes en papier.

— Tu peux te dispenser de compter, dit Victor en baissant modestement les yeux. Il y en a pour soixante mille roubles, pas un kopek de moins. Il faut les faire parvenir à Nikitch.

— Tu as pris part à la réquisition de Mazourine? demanda Ilya d'une voix à peine perceptible. Comment as-tu osé te mêler à des S.R.?

— Vous oubliez le III<sup>ème</sup> Congrès, camarade, vrombit Horizontov vexé, et en particulier la motion provisoire d'une action conjointe avec les S.R.

— Ces actions doivent être discutées, coordonnées et confirmées à chaque fois, dit Likhariov en refermant la valise. Or, tu n'as rien coordonné du tout, Victor . . .

— Et avec qui l'aurais-je fait? Avec mon pied gauche? Sais-tu comment je suis tombé sur ces compagnons-là?

Et il lui raconta son arrestation, sa fuite, sa rencontre avec Pichtikov, le négociant.

— Tu devais d'abord rechercher le comité et obtenir son accord, répétait obstinément Ilya.

— Et voilà! On croit bien faire . . .

Horizontov était fort contrarié. Ilya se leva, prit la valise et dit doucement:

— Une information de l'étranger nous apprend que Belentsov, en état d'ébriété, a été prié de descendre du train à Zürich. Il avait de l'argent russe sur lui, beaucoup d'argent . . .

— Quel idiot! s'exclama Horizontov en tapant du poing droit dans sa main gauche.

— Tu dois déménager immédiatement. Et ne plus rien entreprendre sans l'accord du comité.

— Ça va, ça va! grommela Horizontov. Et si je tombe sur une bonne affaire?

— Rien! dit durement Ilya. Nikititch te cherchait, il avait besoin de toi pour un voyage en Amérique . . .

— Pas vrai?

— Maintenant, il est trop tard. Et c'est ta faute. Nous avons cru que tu étais mort ou en prison. Rappelle-toi l'adresse de la permanence: 7, Rue Bojedomka, chez Rouchtchiov . . .

## JOURNAUX AGENCES

*. . . Quelques heures après le supplice de Schmidt et de ses hommes. L'atmosphère à Otchakovo est à l'accablement, on voit de nombreuses personnes en larmes, de nombreuses maisons en deuil . . .*

*La nouvelle que l'amiral Tchoukhine a confirmé le terrible verdict et donné l'ordre d'en hâter l'exécution a sidéré Moscou comme un coup de tonnerre . . .*

(...) le printemps 1906 trouve notre grand empire dans un état où jamais ne l'avaient mis les Mamai, les Pétchéniègues, les Ivan le Terrible, ni les « païens de l'An Douze » (1). Seules les prisons sont pleines, seules les toundras peuplées. ...

*Choses vues aux élections de Pétersbourg.*

— *Qui dois-je marquer, mes bons messieurs?*

— *Qui vous voulez. Ça dépend de votre choix.*

— *Pardon-excuse, mais je ne peux pas l'inventer! Du moment qu'on vous a mis là, c'est pour que vous prépariez pour qui on doit voter!*

— *Vous venez de voter?*

— *Oui.*

— *Comment vont nos affaires?*

— *Je ne pense pas que les Cent-Noirs passent.*

— *Alors, ce seront les démocrates?*

— *Oui.*

— *Bon. Et qu'est-ce que c'est que les démocrates, barine?*

Ilya quitte le « Paris » la valise à la main, tandis que Victor, grommelant après sa mauvaise étoile, rassemblait ses affaires. D'ailleurs, il ne lui en coûtait pas plus de déménager que de rassembler ses affaires pour aller aux bains.

... Son sac de voyage à la main, il fendait les épaisses ténèbres du mois de mars en pensant vaguement à l'Alaska, à un schooner, à une jeune fille dont il avait oublié ou jamais su le nom; tout d'un coup, il reconnut un perron, une porte en chêne, une grille de fer galbée dans un jardin, et son cœur se serra: le maison des Berg! C'est ici qu'il avait été pris et il ne savait rien d'eux! Les hommes de Mazourine lui avaient dit que Pavel était mort et Nicolai en prison. Et leurs sœurs? Quel idiot! Il n'en avait même pas parlé à Likhariov! Animal obtus et sans âme, égoïste,

(1) L'armée napoléonienne. (N. d. T.)

n'étais-tu pas amoureux de Lisa? Dans le fond, non, pas de Lisa, mais de Nadia... S'il entrait? Oui, mais si la Sécurité, trois mois après, entretenait toujours ses chiens dans l'autre?

Victor se mit à siffler son petit air de baleiniers « Down Mexico Way », poussa la porte et entra.

Une odeur de renfermé, d'humidité et de malheur lui monta aux narines. Un reflet lugubre émanait des miroirs, de la rampe, du dieu Pan campé au pied de l'escalier. Il traversa le salon, jeta un coup d'œil dans la cheminée.

— Holà! Y a quelqu'un? Hé! Holà!

Sa voix roula par toute la maison, suscita quelque part un écho, et s'éteignit. Il allait partir lorsqu'il entendit le martèlement nerveux de petits talons qui se faisait de plus en plus vif... et voilà qu'une frêle ombre noire se glissa dans le salon, se figea et...

— Victor! Mon cher Victor!

Elle voleta à ras du plancher; déjà ses bras lui entouraient le cou, déjà son visage avait le goût salé des larmes, et ces dents blanches qui brillaient tout près de lui et ces épaules maigrelettes...

— Ma petite Tania!

## CHAPITRE X

### LE PERROQUET, PROPHÉTIQUE OISEAU DU SIAM

Le soleil était déjà très bas sur les kilomètres et les kilomètres de glace soudée au golfe de Finlande. Les bouleaux qui ponctuaient çà et là le sombre mur des conifères comme vernis de givre, luisaient faiblement.

Lénine et Krassine se tenaient devant la fenêtre du rez-de-chaussée de la villa « Vaasa » à Kuokkala. Ils se disposaient à rédiger le texte définitif de la « Plate-forme tactique des bolchéviki au Congrès d'Union du parti S.D. »

Des stalactites de glace énormes, exubérantes, étincelaient et le spectre des premières odeurs printanières errait parmi les ombres du soir autour de la maison.

— Qu'avez-vous fait de votre petit serpent, Vladimir Ilyitch? demanda Krassine de but en blanc.

— Quel petit serpent?

Lénine contemplant le couchant sans s'en arracher.

— Celui que nous avons acheté à Londres ensemble, chez ce vagabond roux, vous vous souvenez?

— Ah! J'en ai fait cadeau au fils de ma concierge, à Genève. Ce qu'il a été heureux, le gamin. Et vous?

— Moi aussi, je l'ai donné à une enfant, proféra Krassine en évoquant les luxuriantes floraisons du printemps à Chachkino, les lilas, la table de la véranda et l'immense samovar où se reflétaient de jeunes yeux.

Lénine éclata d'un rire bruyant. Krassine sursauta.

— Vous savez, Nikititch, reprit Lénine de sa voix énergique, — cette fois il s'était complètement détaché du spectacle qu'offrait le couchant — ce qui me faisait rire, ce sont ces « Choses vues aux élections » de la « Birjovka » (1); en

(1) En terme familier: Gazette de la Bourse. (N. d. T.)

même temps je me demandais si, en boycottant la Douma, nous ne commettons pas une erreur.

— Non, non et non! dit Krassine. Ou bien la Douma sera dissoute, ou elle se laissera transformer en levrette d'appartement, en bouffon de cour . . .

— Mais c'est quand même une tribune. Une tribune, Niki-titch! — Lénine prit Krassine aux épaules. — Je suis très heureux de voir qu'en ce moment, nos avis concordent en tous points. J'espère que ce n'est pas une amourette de vacances. Vous rappelez-vous nos prises de bec d'autrefois, quand vous donniez dans la déviation conciliatrice.

— Ça, c'est le passé, sourit Krassine. J'ai compris que les menchéviks n'étaient que de fieffés opportunistes, et pourtant, nous devons quand même nous unir . . .

— Unir les deux parties, d'accord. Les empêtrer l'une dans l'autre, jamais! s'exclama Lénine.

— Jamais! confirma Krassine en poursuivant avec un fort accent géorgien: Jamais je ne refuserai un bon verre de vin de Kakhétie.

Et tous deux de rire. Il y avait sur la table un tonnelet de vin récemment apporté par Kamo. Ce tonnelet avait cela de remarquable que son double fond avait transféré jusqu'à Kuokkala l'argent enlevé par ses hommes au Trésor de Koutaïssi.

— Allons-y, polissons notre texte! dit Lénine en se frottant les mains.

Ils s'installèrent à la table.

*« Projet de résolution pour le Congrès d'Union du parti S.D. (...) »*

*— . . . le Parti doit reconnaître qu'en la période actuelle, les actions clandestines des groupes armés composés soit de ses adhérents soit de ses alliés sont, dans leur principe, admissibles et fondées.*

*— . . . reconnaître que le but essentiel de telles actions est de démanteler l'appareil gouvernemental, policier et militaire et de livrer une lutte sans merci aux organisations Cent-Noirs militantes qui s'attaquent à la population par la force et la terrorisent par l'action directe.*



— ... nos actions armées ne pourront avoir lieu que sous le contrôle du Parti.

— Je me demande comment MM. Plékhanov, Martov et Dán vont avaler ça, dit Lénine en souriant.

Les tempêtes d'avril, les échouages sur les récifs de Finlande, le roulis du golfe de Botnie, tout cela, c'était du passé: le 10 avril 1906, exactement un an après le III<sup>ème</sup> Congrès, le bolchévik Roumiantsev, parlant au nom du Comité central uni, ouvrait le nouveau Congrès. Au nombre des délégués ayant voix délibérative, il y avait soixante-deux menchéviks et quarante-deux bolchéviks.

A présent, Krassine était assis à côté de Lénine. Ils faisaient partie de la même équipe des bolchéviks, et bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, placé comme il était près de Vladimir Ilyitch qui griffonnait assidûment des notes dans son bloc, il se sentait sûr de lui. Roumiantsev disait:

— *Au commencement de la révolution russe, le parti S.D. s'est trouvé affaibli par son partage en deux fractions...*

*Et plus le schisme et la guerre intestine se révélaient fatals au parti (...) plus fort et plus impérieusement retentissaient les voix qui exigeaient la réunification (...) Cette exigence (...) montait surtout des rangs de la classe ouvrière...*

Lénine leva les yeux sur le profil majestueux de Plékhanov, sur Dán, boudeur et ricanant, intercepta le regard agacé de Martov, lui adressa un clin d'œil amical et chuchota à Krassine:

— Bien entendu, cette union sera formelle. Ce Congrès est un Congrès menchévik. Ils sont déjà convenus de tout à l'avance...

Entre-temps, le menchévik Akimov était monté à la tribune. Il se mit à parler d'une voix de baryton, douce, un peu condescendante et un tantinet languide d'humanitariste fatigué de ratiocinations philosophiques:

*Akimov (partisan de Makhno). (...) la plupart des révolutions rappellent l'histoire du pêcheur et du petit poisson d'or. D'abord c'est l'ascension (...) et le soulèvement (...) survient, suivi (...) d'une réaction brutale, impitoyable (...). Plékhanov nous a dit que le gouvernement ne trouve d'assise que dans la force des baïonnettes et que ces baïonnettes, cet unique appui de l'autocratie, il suffira de les ébranler, de les débander. Et moi, je dis: Oui, le gouvernement est assis sur des baïonnettes, eh bien, qu'il y reste! ... C'est une posture que l'on ne supporte pas longtemps.*

— Il me fait enrager, l'homme de Makhno! chuchota Krassine avec colère. C'est le type même de la chiffe intellectuelle pour villégiatures russes que je ne peux pas souffrir. Un sage! Un philosophe de sang-froid!

— Du calme, du calme, lui dit Lénine en lui tapotant le genou. A ce congrès-ci, nous devons nous tenir. Mais cela ne nous empêchera pas de composer notre propre appel au Parti.

Une violente polémique se déroulait à la tribune. L'« Union » naissait dans les affres.

*Voïnov (Lounatcharski) — Nous répétons et ne nous laserons pas de répéter que si, au cours des terribles affrontements du peuple et du pouvoir qui nous guettent, le parti veut conserver sa place prééminente (...) il doit devenir aussi (...) un parti armé.*

*Martynov — Répondant au camarade Plékhanov, le camarade Voïnov a dit que nous nous faisons de la prise du pouvoir une image d'opérette: l'attaque par une poignée de conspirateurs qui surgissent brusquement au palais avec masques, épées et lanternes. Si le camarade Voïnov connaissait aussi bien l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie qu'il connaît celle de l'opérette, ses conclusions eussent été différentes.*

*Jakov — (...) en quoi divergeons-nous? (...) les bolchéviks voient le centre de gravité de la révolution dans la technique, nous dans la politique. Ils croient que le peuple a besoin de préparation technique pour remporter la vic-*

*toire. Nous, nous croyons qu'il n'a pas atteint un niveau politique suffisant. C'est dans la mesure où notre travail aboutit à une légalisation que nous armons le plus favorablement le peuple.*

Krassine tendit un billet à Lénine: « Je voudrais prendre la parole ». Lénine répondit par un signe de tête affirmatif et se replongea dans ses notes. Krassine envoya un billet au président de séance et, le crayon à la main, esquisssa les grandes lignes de son intervention.

Un silence particulier s'instaura dans la salle lorsqu'il monta à la tribune. La salle attendait l'intervention du « conciliateur » d'hier, l'ancien adversaire de l'« extrémiste » Lénine.

*Winter (Krassine) — Quelles formes peut prendre cette lutte? Deux voies se présentent. La première est celle de la lutte constitutionnelle et parlementaire; la seconde, celle de la lutte directe du peuple avec ses ennemis. Nous n'avons jamais nié l'existence de ces deux aspects du combat (...) Dans votre formulation idéaliste du problème, vous avez oublié qu'en période d'explosion révolutionnaire, l'« arme de la critique » doit faire place à la « critique par les armes » (...) Les événements prennent un tel cours que le soulèvement d'une nouvelle vague révolutionnaire paraît inévitable. Les travaux infructueux de la Douma, les tracasseries anodines que les cadets y opposent au gouvernement et à l'autocratie ne tarderont pas à apparaître avec évidence aux yeux de tous (...) une tactique qui ne repose que sur la légalité (...) est vouée au plus cruel des échecs et ses conséquences pour ceux qui (...) descendront dans la rue relèveront purement et simplement de la trahison (...) Préparer la victoire par le seul renforcement de la propagande en omettant de créer simultanément une organisation de préparation à la lutte armée et à la lutte technique, c'est conduire le prolétariat à l'abattoir (...) Moscou a fait la preuve absolue que les révoltés peuvent s'emparer d'un quartier choisi à l'avance, en verrouiller les issues par des barricades et y résister assez longtemps (...) Mais les*

*soulèvements de décembre nous ont également donné des indications négatives. La faute essentielle et majeure que l'on y a relevée est le défaut de direction systématique et l'absence de plan préalable.*

... Vers la fin de la journée, les deux fractions firent donner leur « artillerie lourde ». Ce fut d'abord Plékhanov, le maître, tirant sur ses manchettes et s'éclaircissant la voix. Il fut remplacé par Lénine, avec son débit impétueux qui s'incrustait dans les consciences, et les coups de bélier que semblait envoyer son front abrupt.

Krassine avait accoutumé de considérer Plékhanov avec une immense estime, presque de l'admiration, mais aujourd'hui, tandis qu'il parlait, son calme olympien lui avait inspiré une sorte d'aversion, tandis qu'il ressentait pour Vladimir Ilyitch un véritable enthousiasme: on aurait dit que l'énergie, la passion, la charge électrique de la révolution qui — Krassine en était sûr — n'étaient pas mortes en décembre, s'étaient incarnées en lui.

*Plékhanov — L'histoire nous démontre suffisamment que les conjurés ont souvent considéré le soulèvement avec légèreté, une légèreté dont il nous appartient, à nous, de nous défaire (...). Le peuple ne pourra arracher ses droits aux partisans bornés de la réaction que par la force, mais cette force n'a pas encore atteint la dimension voulue: il nous appartient de la multiplier au moyen de la propagande (...) en concentrant notre attention sur la préparation technique, que nous le voulions ou non, les problèmes de la propagande, nous les perdons de vue (...).*

*Lénine — Le soulèvement devient la forme principale de la lutte, et la grève sa forme subsidiaire. Prenez la résolution des menchéviks: au lieu d'un examen posé, au lieu d'une évaluation de l'expérience, d'une étude des rapports de la grève et du soulèvement, vous n'y trouvez que le désaveu caché, mesquinement caché, du soulèvement de décembre. L'avis de Plékhanov, selon lequel « il ne fallait*

*pas prendre les armes » marque de bout en bout votre résolution (bien que la majorité des menchéviks russes se soit déclarée en désaccord avec Plékhanov).*

Le congrès terminé, un grand groupe de délégués alla déjeuner dans un antique restaurant aux prix modérés, le « Tomma tunnor », sis dans l'une des petites rues voisines du quartier du port de Stockholm. Ils s'étaient tous installés à l'énorme table d'une salle particulière. On aurait dit que l'odeur du potage, des sauces, du pain frais et de la bière ramenait les délégués fatigués par deux semaines de discussions vers la vie ordinaire où les problèmes de l'insurrection armée, de la Douma d'Etat, des réquisitions, n'ont pas de place. Venue du golfe de Botnie parsemé d'écueils, la brise d'avril entraînait par le vastistas ouvert.

Les menchéviks, tout fiers d'avoir fait passer la plupart de leurs motions, s'abandonnaient à une joie forcée ponctuée de quelques rires. Plékhanov, tirant toujours sur ses manchettes d'un blanc immuable, souriait d'un air satisfait.

— Je vous le jure, camarades, le bolchévisme ne va pas tarder à mourir de sa belle mort, chuchota Dán avec force.

Lénine et Krassine échangèrent un coup d'œil, Lounatcharski se laissa aller à un rire indulgent, les autres se contentèrent de sourire dans leur assiette, seul Alexinski bondit, et envoyant en tous sens des postillons furieux, tomba à bras raccourcis sur Plékhanov :

— Vous!... Vous rêvez de portefeuilles ministériels... Vous, des révolutionnaires?... Laissez-moi rire... Aux barricades!... Vous irez?... Lâches!

Il suffoquait et ne parvenait pas à organiser les mots en phrase qui se tiennent.

— Ce n'est pas possible! Vous le nourrissez de chair crue? demanda Plékhanov à Lénine.

Les menchéviks se disposaient plutôt à rire quand l'un d'eux, le Gourien Lomtatzidzé, se mit à crier, les yeux étincelants, un doigt menaçant brandi vers Alexinski :

— Va-t'en! Fiche le camp du Parti!... Blanquiste!... Que fais-tu de Marx? De la théorie?... C'est impardonnable!

Ils ressemblaient, dans leur fureur, à deux coqs de combat. A présent, c'étaient les deux fractions qui riaient. Litvine-Sédoï prit Alexinski par le bras et eut toutes les peines du monde à lui faire quitter la table.

Le repas se termina enfin. Alors, l'un des membres les plus en vue du Parti, un médecin qui résidait en permanence à Berlin et dont le pseudonyme était Ottsov vint trouver Krassine. Il n'était pas délégué au Congrès, mais avait assisté à presque toutes les séances car il assumait à Berlin une grande activité pratique.

— Savez-vous que les journaux russes parlent d'une importante réquisition quelque part près de Tiflis? Le butin est, je crois, de l'ordre de deux cent mille roubles. C'est le travail de vos gens?

Bien entendu, Krassine était au courant, mais à tout hasard, il fit des yeux ronds.

— Mes gens? Pensez-vous, mon ami! Je n'ai rien à voir avec le Caucase ni avec les réquisitions. Je crois que c'est Nikititch qui s'occupe de ça en Russie...

« Pourquoi Ottsov s'est-il adressé précisément à moi? » se demanda-t-il.

— Vous vous méfiez de lui? demanda Lénine à voix basse.

— Deux précautions valent mieux qu'une.

Les bolchéviks quittèrent le restaurant tous ensemble.

— Avez-vous rédigé votre appel, Vladimir Ilytch? demanda Krassine.

— Oui. Regardez voir. Voici le texte que je voudrais proposer.

Krassine lui prit son bloc des mains et, tout en marchant, examina le projet de l'Appel au Parti, des délégués au Congrès d'Union ayant appartenu à l'ex-fraction bolchévik:

*... Nous ne pouvons ni ne devons taire ce constat que trois des résolutions les plus importantes du Congrès — nous en avons la conviction profonde — révèlent très nettement les points de vue de l'ancien groupe menchévik dont la représentation au Congrès se trouvait supérieure en nombre (...)*

*Nous devons et nous allons entreprendre une lutte idéologique contre celles des décisions du Congrès que nous considérons comme erronées.*

La muraille d'un transatlantique s'élevait au bout de la rue; lorsque, sa lecture achevée, Krassine releva la tête, il en fut tout étonné. Tandis qu'il lisait, il avait complètement oublié l'existence de Stockholm; la maisonnette aux fenêtres plus ou moins myopes de Moscou, les bulbes de ses églises, ses rues tortueuses ou bien l'interminable et brumeuse longueur des avenues de Saint-Petersbourg ne l'auraient pas étonné, mais ici, ce navire et ces mâts, ces coups de sirène et le bruit tout proche du déferlement balistique . . .

— J'en contresigne chaque syllabe, dit-il, en rendant son bloc à Lénine.

— Eh bien, c'est parfait, dit Lénine en lui effleurant l'épaule. Ne vous laissez pas abattre, mon cher. Vous en faites un nez! Vous n'aurez pas à renvoyer vos combattants dans leurs foyers, allez!

Krassine le regarda droit dans les yeux:

— Vous croyez autant que moi-même que la révolution est sur la pente ascendante?

— Dans les six mois qui viennent, tout se sera éclairci. En tout cas, nous devons, vous et moi, remplir notre devoir jusqu'au bout. Il y aura peut-être des temps morts, peut-être aurons-nous à attendre la nouvelle poussée cinq, dix ou quinze ans: . . . Peut-être le vieil empire tombera-t-il en morceaux dès demain . . .

Ils avaient gagné le bord de mer le long duquel se balançaient d'innombrables voiliers.

— Ce qui a manqué à Moscou en décembre, c'est un chef, son Danton, son Marat, son porte-drapreau, dit pensivement Krassine.

Lénine ne répondit rien, il n'avait peut-être pas entendu, il regardait les vagues. Le vent soufflait du sud-ouest et les vagues venaient de la côte de Russie.

## JOURNAUX AGENCES

*Gapone a disparu!*

*D'après un communiqué du Manchester Guardian Gapone aurait été pendu par quatre ouvriers. Gapone qui se trouvait à la campagne, a tenté de convaincre un révolutionnaire de suivre son exemple et de servir d'indicateur à la police.*

*La démission de S. Witte et P. Dournovo a été rendue publique, ainsi que la nomination de Goremykine à la présidence du Conseil des Ministres.*

— Eh bien, messieurs, nous allons à présent avoir l'honneur d'entendre Monsieur Ratchkovski, directeur du département de la Police, prononça le nouveau ministre-président d'une voix grinçante et traînarde, après quoi il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, loucha vers la glace où se confirma, à son vif chagrin, ce qu'il n'avait fait qu'apercevoir dans la hâte du matin et ne lui avait pas laissé de repos toute la journée: la présence d'un pli de plus, d'un flasque pli de vicillesse sur son cou.

Ratchkovski pencha sa raie impeccable sur ses papiers. Ses cheveux avaient des reflets aile de corbeau. « Il se teint. Il se teint ou la foudre m'emporte! » se dit Goremykine.

— Je crains, Messieurs, de vous lasser quelque peu, toussota Ratchkovski. Mon dossier d'information sur la constitution clandestine de dépôts d'armes est très copieux.

Il commença la lecture:

— « ... le commandant de la brigade des gardes-frontières de Veliouna nous informe que cinquante mille fusils doivent être introduits dans des convois de grains et de charbon, en vertu de quoi cette information a été transmise au commandant de Gendarmerie de la direction de Kalich afin qu'obstacle soit fait à ladite opération de contrebande. » Je m'excuse pour le style, Messieurs ...

— Abrégez. Des faits, des faits, grinça Goremykine.



— A vos ordres et avec plaisir, sourit Ratchkovski de ses dents plus que parfaites.

« Un ratelier », conclut Goremykine, imaginant un verre d'eau où trempait un dentier blanc et rose.

Autour de la table ronde du cabinet du ministre-président étaient assis les membres d'une réunion ultra-secrète et ultra-importante: Goremykine en personne; Ratchkovski; Stolypine, ministre de l'Intérieur (qui n'allait pas prononcer une seule parole à cette conférence); Rädiger, ministre de la Guerre; Birilev, ministre de la Marine; Izvolski, ministre des Affaires étrangères. A une table à part, dans un coin du cabinet, il y avait, convoqués à titre d'experts, le colonel Kouzmine-Karavaïev, attaché militaire à l'ambassade de Paris; le conseiller de collège Harting, chef des services de la Sécurité impériale à l'étranger; et les colonels Iekhno-Jägern et Oukoutchouïev, du corps de la Gendarmerie.

« ... — Le « Valéria » vient de quitter Anvers chargé d'une quantité importante de revolvers de marque Gong, poursuivait Ratchkovski. Libau, Revel, Riga et Helsingfors ont été avertis, cependant le « Valéria » n'y a point fait escale.

(...) Dès le début d'octobre de l'an dernier, notre ministre plénipotentiaire à Londres nous télégraphiait que le « Sirius » qui assure une liaison régulière entre les ports russes de la Baltique avait chargé, en même temps qu'une cargaison de café, jusqu'à des dix wagons d'armes et d'explosifs. Une perquisition effectuée à Saint-Petersbourg n'a donné aucun résultat. (...) Notre agent militaire Kouzmine-Karavaïev ...

— Ici présent? demanda Goremykine en parcourant ses papiers.

— A vos ordres, Votre Haute Excellence! dit cet homme de belle prestance en claquant vigoureusement des talons.

« Voyez-moi le bel étalon tout bouchonné de lotions\* parisiennes », songea Goremykine avec répulsion.

— (...) nous informe que les armes en provenance d'Anvers arrivent principalement à bord de navires des Lignes « Phénix ».

— Selon certaines informations, le Comité central achète ses armes par grosses quantités à des tarifs réduits . . .

A la table des experts, le dodu Harting donna des signes d'agitation, puis se leva et coupa la parole à Ratchkovski, sans trop de cérémonie, ma foi.

— De quel Comité central Votre Excellence veut-elle parler?

Ratchkovski remua les lèvres dans une moue de dégoût.

— Mes papiers ne le disent pas, mais ils ont bien un machin de ce nom-là.

— Il y a des Comités centraux des partis Social-Démocrate, Social-Révolutionnaire, des Démocrates Constitutionnels et d'autres partis aussi, martela Harting avant de se rasseoir.

« Cet unuquoïde est un homme agréable », se dit Goremykine, tout en demandant doucement :

— Quelle sorte d'homme est-ce, Monsieur Stolypine?

Le visage impassible, Stolypine haussa les épaules. Iekhno-Jägern contemplait la nouvelle « étoile » avec une joie proche de l'adoration.

— Il est de chez vous? demanda Goremykine en se penchant vers Izvolski qui se balançait sur son siège d'un mouvement monotone. « Je parierais que ce vieux crabe mâchouille de la racine de Chine pour conserver le sang vif . . . »

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit le ministre en écarquillant d'autant plus les yeux qu'un instant plus tôt, il somnolait.

— Je dirige nos Services secrets à l'étranger, — Harting se présentait d'un air digne — je m'appelle Harting, Conseiller de collège.

Goremykine, opinant du bonnet avec gentillesse, lui fit signe de s'asseoir.

— Nous constatons donc, Messieurs, que les insurgés introduisent des armes sur notre territoire principalement par la voie maritime, mais aussi à travers la Roumanie par convois de rouliers et à travers celle de Finlande par des moyens divers, y compris les ceintures de corps.

— A ce sujet, le colonel Onkoutchouïev pourrait nous

communiquer un fait des plus curieux, dit Ratchkovski, s'animant soudain et clignant des yeux.

Oukoutchouïev roula des yeux terribles et siffla d'une voix de rogomme:

— Sous leurs jupes, Votre Haute Excellence.

— Comment cela? demanda le ministre-président pantois.

— Je vais me permettre de vous le préciser, brailla Oukoutchouïev, ivre de joie subordinative. Les personnes du sexe, révolutionnaires, laborantines et étudiantes médicamenteuses de toute sorte passent les armes sous leurs jupes dans des poches spéciales.

— Voudriez-vous dire par là, colonel, gronda Goremykine en augmentant à chaque syllabe sa puissance détonante, que les gradés de la Gendarmerie russe fourrent la main sous les jupes des dames?

— En aucune façon, Votre Haute Excellence, dit Oukoutchouïev perdant les étriers pour la plus grande joie de Iekhno-Jägern, ils ne les fourrent en aucune façon, simplement certaines de ces dames sont soumises à la fouille.

— Y compris les dames de l'intelligentsia? demanda Goremykine.

— Hélas, rétorqua Oukoutchouïev, cela est inévitable, Votre Haute Excellence...

— C'est une honte! tonna le ministre-président de sa voix d'autrefois dont l'écho hantait aujourd'hui encore les lointains immenses de la Sibérie. Le guerrier de Russie est renommé dans tous les palais et toutes les chaumières d'Europe pour son esprit chevaleresque... — Il se déchaîna assez longtemps sur ce thème, comprenant parfaitement que l'écho de sa colère parviendrait de façon ou d'autre jusqu'à la Douma et que quelque part, ne serait-ce qu'aux toilettes, un foutriquet de député dirait à l'un de ses gringalets confrères: « Tout de même, le premier ministre n'est pas dépourvu de qualités humaines... » Quand il eut crié tout son soûl, Goremykine s'éclaircit la voix et demanda tranquillement: — Où passent donc les armes des navires, Messieurs? Votre avis, Monsieur Stolypine?

Cette fois encore, Stolypine haussa les épaules sans qu'un

muscle de sa figure ne tressaillit. Dans son admiration, Iekhno-Jägern faillit sauter à pieds joints. « Lui, lui seul, personne d'autre! »

« Un colosse racé et le cuir dur, ah, malheur de malheur! » se dit Goremykine. Sur quoi, il se tourna vers Biriliev:

— Et vous, monsieur l'amiral?

Le ministre de la Marine se mit en devoir de développer ses hypothèses de sa voix emphatique de vieux galant, à savoir que les chargements clandestins étaient transbordés à la limite des eaux territoriales de la Russie, soit à trois milles de la côte, et peut-être même un peu en deçà.

Par moments, le ministre grognait, redressait les épaules, bombait le torse, appuyait sur la table ses poings fortement serrés, ce qui convainquit définitivement le ministre-président qu'il absorbait des extraits de glandes de singe de Colombie.

Le conseil touchait à sa fin lorsque, se payant d'audace, Iekhno-Jägern se leva à demi avec la plus extrême déférence, son petit dossier à la main et déclara qu'à son avis, il était indispensable d'installer un réseau d'agents secrets dans les cités portuaires de Suède. Avec des mines gourmandes, il articula très exactement les horribles noms suédois, et remarqua de petits éclairs d'intérêt dans les yeux byzantins de Stolypine. Oukoutchouïev semblait avoir reçu un coup de gourdin sur la tête.

« Un personnage adéquat. Jeune peut-être, mais sec comme un porte-manteau ou une étagère. Et équilibré. Un œil de poisson », pensa Goremykine.

— Votre projet est bon, colonel, dit Harting, plus moelleux qu'un coussin de divan, mais hélas! il n'est pas réalisable. Si le major-général Freyberg éprouve tant de difficultés à assurer la surveillance qui s'impose en Finlande, partie intégrante de notre empire, comment nous en tirerions-nous en Suède, au milieu d'une population hostile et avec un personnel insuffisant?

— Quelle autre solution proposez-vous, monsieur Harting, demanda Ratchkovski en levant un sourcil (postiche).

— Renforcer la pénétration de nos services dans les mi-

lieux des révolutionnaires émigrés, répondit Harting sans l'ombre d'une hésitation.

— Quel est à votre avis, Messieurs, le parti qui menace le plus les forces de l'ordre? demanda Goremykine à ses experts.

Entièrement plongé dans des pensées relatives à la troupe de boxe féminine de Madame Harray, Kouzmine-Karavaïev ne remarqua même pas la question. Harting et Iekhno-Jägern prirent des airs songeurs, tandis qu'Oukou-tchouïev fouçait tête baissée:

— Le parti S.R. qui livre une chasse mortelle aux meilleurs fils de notre patrie. Permettez-moi de vous exposer les informations recueillies au cours des trois derniers mois seulement: le gouverneur de Tchernigov, Monsieur Khvostov, a été grièvement blessé. Le vice-gouverneur d'Irkoutsk a été blessé de même que le maître de police, le colonel Nesterenko a été tué dans le gouvernement de Viatka, de même pour le conseiller Loujenovski à Borissoglebsk, Monsieur Filonov, premier conseiller de la direction provinciale à Poltava, le général Sleptsov à Tver, le général Griaznov et le général Baranov, chef de la région militaire du Caucase à Tiflis. Un attentat a eu lieu à Sébastopol contre la personne de l'amiral Tchoukhinc. Le tableau, Messieurs, est terrifiant. Des criminels-suicidaires atteints de troubles mentaux jugent leurs propres juges.

— C'est vrai que c'est terrifiant, murmura Goremykine en enchaînant à haute voix: Assez coqueté avec ces criminels! Laissons la parole à la cravate de chanvre. Qu'en pensez-vous, Monsieur Stolypine?

Il s'était tourné vers le ministre de l'Intérieur d'un air presque quémendeur. Celui-ci haussa vaguement les épaules, regarda par la fenêtre.

— En ce qui me concerne, il est de mon devoir d'exposer mon point de vue particulier à ce haut Conseil, dit Harting. A mon avis, le parti qui présente le plus grand danger pour l'Empire est celui des S.D., et plus particulièrement son aile gauche, dite fraction « bolchévik ». Ce sont justement les bolchéviks qui préparent la destruction définitive et sans retour de notre régime.

— Je m'associe en tous points à l'avis de Monsieur Harting, déclara Iekhn-Jägern, et en particulier pour ce qui concerne l'objet de la réunion de ce jour, à savoir l'introduction d'armes sur le territoire de l'Empire. Il y a un groupe d'Action technique dirigé par un certain « Nikititch » qui arme très activement ses cellules. Je dois dire que si nous possédons des agents auprès de la direction du parti S.R. et celle d'autres groupes, nous n'avons personne auprès de la direction du parti S.D. C'est ainsi que, jusqu'à ce jour, il nous a été impossible de trouver la piste du fameux Nikititch.

— Il ne perd rien pour attendre, grommela Harting. — Tous les regards se tournèrent vers lui, mais il se contenta de souffler du nez et de marmonner: — Je ne veux pas devancer les événements, mais j'ai certains espoirs.

— La réunion est terminée, Messieurs. Vous pouvez disposer, énonça Goremykine avec une hâte soudaine. Et je le répète: aucune fouille sur la personne des dames de l'intelligentsia.

. . . . .

Goremykine passe par le Quai des Anglais.

Ce que tout peut être beau! Le soleil joue sur les cuirasses, sur le sabre du commandant de la Garde, sur les piques des cosaques de la Garde pareils à des Héliènes, superbes dans leurs culottes de cheval. Sous leurs casques, voici les défenseurs de l'Ordre, les gardes et serviteurs fidèles de l'Empire, et sur la Néva, voici le demi-pont d'un torpilleur, des marins à la trogne rouge, à la large carrure, debout près de leurs pièces, voici leurs adroits officiers — tout canaille et batteurs de tambour: la voilà la jeunesse de la Russie! Le voilà le puissant soutien de l'aigle à deux têtes. Que leur manque-t-il donc, aux autres, à ces hommes de trop qui lèvent leur main pitoyable sur tant de majestueuse beauté, à ces autres qui traînent leur phtisie sur les routes de l'Etat? Se pourrait-il qu'ils refusent d'être l'infime parcelle de la noble gloire et de la puissance?

Des cygnes voguaient sur les Etangs des Patriarches parmi les taches du soleil couchant, tandis que des jeunes gens se promenaient dans les ruelles voisines, les mains dans les poches. Ses heures de service, Férapontytch les passait aux Etangs, il aimait les oiseaux. Il achetait deux petits pains de gruau et les émiettait dans l'eau à l'intention de la gent ailée, en mangeait lui-même tandis que couraient dans son dos, sous son uniforme de sous-officier flambant neuf, quelques fourmis traîtresses.

Les événements l'avaient mis en vedette, il aurait dû avancer et avancer encore, mais la peur du pharmacien-artificier était plus forte que la gloriole; voilà pourquoi Ouïev préférait demeurer perché aux Etangs. Le perroquet, prophétique oiseau du Siam qui ne quittait plus, désormais, l'épaule rembourrée du sous-officier, approuvait cette retraite.

— Reste-là, Férapontytch, un jour, tu seras capitaine.

Ilya Likhariov dépasse les Etangs et pénètre sous la voûte d'une des nombreuses cours passantes du quartier. Voici l'escalier dont on lui a parlé, déjà il entend monter des voix de l'une de ses pièces, tandis que deux chevelus jouent aux cartes sur les marches. Jolis conspirateurs que ces anarchistes!

Ilya a été dépêché ici par le Comité de Moscou pour décider si, en cas de besoin, en vue d'éventuels combats, l'on pouvait conclure une alliance provisoire. On s'attend que la Douma soit dissoute, on parle de la possibilité d'une nouvelle insurrection armée, d'un bloc de la gauche.

Les joueurs de garde, écartant les genoux afin de barrer le passage, examinent attentivement le visiteur tandis que dans leurs poches leurs mains se livrent à une manœuvre sans aucune équivoque, mais s'entendant donner le mot de passe, ils resserrent les genoux et Ilya peut franchir l'escalier.

Une dizaine de personnes étaient penchées au-dessus d'une table dans une pièce faiblement éclairée. Une dizaine d'autres se profilaient vaguement dans les coins. La table était extraordinairement somptueuse: dindes, caviar, sau-

mon, truffes, conserves raffinées, fromages de France, tout était amoncelé en vrac sur une nappe sale où les bouteilles de grands vins voisinaient avec des quarts en fer blanc.

Lorsque Ilya pénétra dans la pièce, c'était Emile Daubriant, le tribun de la Petite rue Bronnaïa qui discourait. Ilya saisit la fin de sa phrase :

— ... comme l'a dit le grand Bakounine, la passion de détruire est une passion créatrice.

— Génial! s'écria en se jetant vers l'orateur un quidam décharné aux moustaches de chat; il sembla à Ilya qu'il l'avait déjà vu quelque part.

— Camarade Canonnier! dit Daubriant en ouvrant largement les bras à Ilya. Nous avons un invité, camarades. A table, Canonnier! Dégustez les dons de la terre!

— D'où viennent ces merveilles? demanda doucement Ilya à son voisin, un petit gars qui avait l'air d'un ouvrier, mais portait au petit doigt une chevalière massive.

— Nous avons un peu chatouillé Diadkine, le transporteur, hier, répondit le petit gars sans avoir l'air d'y toucher. Et chez vous, comment ça se passe? Vous claquez du bec?

Ilya sourit presque imperceptiblement.

« Je me demande ce qu'aurait dit Nikititch s'il avait appris que nous dépensons l'argent des réquisitions chez Elyséiev. »

Cependant, le quidam aux moustaches de chat criait :

— L'homme vivait à l'état animal, c'est par la pensée qu'il est parvenu à la volonté de détruire. Le désert partout! Un bout d'amadou! Brûle l'incendie et flambe la Russie!

— Comme il y va, « Petit Cornichon »! fit le voisin de Likhariov, enchanté.

Quand Ilya quitta les anarchistes, il faisait complètement nuit. Personne ne le vit sortir: à ce moment, la réunion de la « Flamme noire » avait pris des allures de sabbat. Ilya frémissait de dégoût. « Quel malheur que des gens comme ça viennent s'agglutiner, eux aussi, à la Révolution! » songeait-il. Mais en même temps, il pensait à son parti avec fierté, évoquait ses camarades, des gens calmes et disciplinés qui ne décevraient jamais personne. Evidem-



ment, nous avons nos chahuteurs, dans le genre de Vassia l'Anglais. Un chic type, ce Victor, hardi, dévoué, il n'y a pas à dire, mais il y a en lui une veine anarchisante. Ses sorties sont toujours tellement inattendues! Je suis sûr que sa préparation théorique est insuffisante, il va falloir que je m'en occupe, qu'on se parle à cœur ouvert, que je lui donne les livres qu'il faut. Il serait bon que je le remette à des camarades plus responsables. Et si je l'emmenais voir Ermolaïev au dépôt? Si Nikititch lui-même lui faisait un bout de conversation, là! . . . mais où est-il, Nikititch? Peut-être n'est-ce pas un homme seul, mais tout un comité?

Plongé dans ces pensées, Ilya parcourut jusqu'au bout l'allée obscure qui longeait les Étangs et où l'attendaient Kolioutchi et Aristarque, des agents de liaison.

— Alors, Ilya?

— Non, mes enfants, nous n'en tirons rien. À mon avis, cette « Flamme noire » est en train de se transformer en bande de malfaiteurs tout ce qu'il y a d'ordinaires.

On entendit crisser des bottes bien graissées et la silhouette massive de l'ex-sergent de ville de troisième classe, à présent sous-officier Férapontytch, s'arrêta à distance respectueuse des jeunes gens.

— Je vous prie instamment de ne pas vous attrouper, Messieurs.

— Donne-moi un peu de graines de tournesol, Férapontytch, lui dit Kolioutchi sans plus de façons, sur quoi il reçut immédiatement deux poignées de graines de potiron grillées.

— Allez, sauve-toi, Férapontytch! Sauve-toi et n'aie pas peur, dit Aristarque.

— Mais c'est le service, Messieurs, balbutia Férapontytch.

— Tu tiens à la vie? demanda Kolioutchi.

— Oui, répondit Ouliév calmé.

— Tu tiens à ta bouffe? sourit Kolioutchi.

— Oui.

On entendit une sorte de pépiement métallique accompagné d'un bruit de sifflet. Les jeunes gens aperçurent sur son épaule un petit oiseau parleur et éclatèrent d'un rire joyeux.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE KRASSINE À GORKI  
ET ANDREÏEVA AUX ÉTATS-UNIS

*« Chers amis, les journaux vous apprendront que de nombreux menchéviks se laissent apprivoiser et sont prêts à s'éloigner sensiblement de leur engouement pour les moyens de lutte exclusivement « légaux ». Entre-temps, les événements évoluent de telle sorte que la levée d'une nouvelle vague révolutionnaire paraît inévitable (...) soumis à toutes les décisions du Congrès et refusant le schisme, nous aurons à nous battre non seulement pour nos principes tactiques, mais à faire tout notre possible — et de ce point de vue le cadre de l'arrêté est assez ample (...) — pour ne pas négliger la technique et la préparation pratique à ces grands événements qui, aussi inéluctables que la nature quand elle se déchaîne, ne manqueront pas de survenir (...)*

*(...) il m'importe que vous étudiiez ce problème avec La Flèche et me donniez ensuite votre avis. Si vous partagez mon point de vue (...) il faudra qu'une partie au moins des moyens que vous réunissez reçoive une affectation spéciale (...) Sinon pas un kopek n'ira à l'armement et autres achats du même genre.*

*(...) Tant que Nikititch est en vie, cela pourra aller, mais si par malheur il tombait malade et si son poste était occupé par un menchévik, nous perdrons toute possibilité de contrôle.*

*(...) Peu de nouvelles personnelles. Marat part je ne sais où pour l'Énisséï, je ne sais pas où sont l'oncle Micha et son frère. Ces crapules n'octroient pas d'amnistie.*

*Votre Nikititch.*

Cette lettre, enfermée dans une enveloppe portant l'adresse de Gorki à New York était posée sur le bureau de Krassine et à demi coincée par un lourd tampon buvard. Ignatiev ne devait pas tarder à venir la chercher et à lui faire franchir la frontière par un moyen sûr. Krassine, un petit crayon à la main, dessinait des graffiti assez drôles tout en écoutant attentivement le monsieur disert vêtu d'un

sévère complet anglais qui était assis en face de lui. Ce monsieur constituait un bon exemple de l'industriel russe de formation nouvelle, calqué sur le modèle occidental. En somme, Krassine lui-même, dans sa vie officielle, répondait précisément à ce type d'homme, c'est pourquoi dès les premiers instants de l'entretien, tous deux adoptant le genre sérieux et efficace, s'étaient accordés l'un sur l'autre, en gens d'affaires, *businessmen* et compagnons d'idées.

Le monsieur était venu voir Krassine sur la recommandation d'un gros ponte de la finance pour entamer avec lui des pourparlers visant à l'installation d'un réseau de stations électriques le long de la Grande voie Transsibérienne.

— ... j'imagine cette entreprise de telle sorte qu'il n'y soit pas fait appel au moindre apport de capitaux étrangers, Monsieur Krassine, disait bravement le monsieur à l'œil vif. C'est assez! Il est temps de réveiller nos forces nationales. La Russie est riche de potentiel, c'est une nouvelle Amérique.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, dit Krassine. L'essentiel, c'est qu'on mette un terme aux troubles. J'espère que le gouvernement en finira avec la révolution en versant le moins de sang possible.

Le téléphone sonna, Krassine entendit la voix légèrement assourdie du fidèle Candide-Kirillov.

— Vous recevez en ce moment un colonel de Gendarmerie...

— Merci, mon cher Vsévolod, je le supposais moi-même (...). C'est très, très heureux! Oui, tout de suite. — Il racrocha et s'excusa auprès de son visiteur. — Je vais vous abandonner dix petites minutes. Mon collègue me prie de passer le voir pour une affaire qui ne souffre aucun délai.

Il ferma la porte, attendit une demi-minute et la rouvrit. Son visiteur, penché au-dessus de son bureau, la lettre de New York tendue vers la fenêtre, l'examinait par transparence.

— Elle est pour Gorki, comme vous le voyez, dit Krassine.

— C'est le papier qui m'intéresse. Tellement épais, bafouilla le visiteur. Du papier anglais?

— Oui, du vergé... J'aime le beau papier. Vous voulez la lire? J'ai gardé le brouillon.

— Je vous en prie...

— J'ai fait la connaissance de Gorki chez feu Morozov. Mais au fait, vous savez évidemment que j'ai travaillé chez lui, et avant cela encore à Bakou, et que j'ai fait mes études à l'Institut de Technologie de Kharkov où j'ai pu entrer après avoir purgé une peine...

— Je vous en prie, Monsieur Krassine! dit le visiteur en élevant les mains d'un air chagrin.

— Vous savez très certainement, mon cher, que je suis né en 1870, que mon père était conseiller à la cour, que je suis de taille moyenne, signes particuliers néant... — Krassine ne se tenait plus.

— Je vous jure que je ne suis pas celui pour qui vous me prenez! — La voix du visiteur devenait suppliante.

Krassine lui montra la porte.

— Ne me refusez pas le service de transmettre mes amitiés et mon admiration à la personne qui vous a recommandé. Elle vient de me dévoiler un aspect d'elle-même que je ne connaissais absolument pas.

Le visiteur partit sans demander son reste. Krassine s'assit à son bureau et se prit la tête entre les mains. Comment interpréter cette visite? Pourquoi le colonel était-il venu lui-même? Il n'a pas mal tenu son rôle, et n'était la marque du monocle dans son orbite, je ne me serais jamais rappelé que je l'avais vu à Bakou... Au fait, moi non plus, je n'ai pas trop mal interprété le mien: cadet libéral très infatué de sa personne, de sa lettre à Gorki, de la filature dont il était l'objet.

Encore le téléphone. C'était Candide:

— Il est sorti. Il se dirige vers la place Saint-Isaac.

— Vous connaissez son nom?

— Non. Mais Sacha et Liouba le suivent.

— Tâchez d'obtenir le plus de précisions possible.

— Sans faute!

La voix de Candide respirait la gaieté. Les nuits blanches exerçaient sur lui une influence bénéfique, il avait rajeuni. Eh bien, tant mieux, qu'il rajeunisse... Les nuits blanches,

des notes qui s'égrènent un peu partout sur les canaux... du cloaque du Canal Circulaire jusqu'au Pont du Palais... Balalaïkas, guitares, pianos à queue Becker, cordes de piano... Chanterelle lui était apparue un instant lors de la réunion du comité, elle s'était mise à porter des lunettes... Dans le fond, cela se comprenait. Kolia lui avait raconté comment elle avait cémoli les menchéviks à la permanence de la Tarkhovka. Ils freinaient tout, ces démons! Et ce colonel... Il était venu en personne, non, mais vous vous rendez compte! Et il s'était mis en frais, il s'était nettement mis en frais pour lui plaire, il avait joué avec beaucoup de finesse. Se pouvait-il qu'ils aient découvert le pot aux roses? Se pouvait-il qu'un beau jour sa vie superbe et épuisante soit bouclée dans le sac en pierre(1), quatre pas en diagonale, aller-retour, aller-retour? Et si celui qu'ils arrêteront n'est pas Krassine, mais Nikititch, c'est, à coup sûr, la mort. La mort: un mot très court et des plus précis, la mort...

Il s'approcha de la fenêtre. Comme un fait exprès, dans la maison d'en face quelqu'un se mit à jouer « La Campanella » avec une puissance et une bravoure qui en appelaient à la vie, à l'amour, à la lutte. Il serra les poings: on allait voir encore!

— Tu paries que je fais sauter Pétrouchka?

— Je parie que non!

Il se cracha dans les mains, saisit la lourde masse, prit son élan et asséna un grand coup sur la plaque de fer. Le Pétrouchka de chiffon rose au nez vert poussa un cri désespéré, remonta à toute allure la pente de la plaque et plongea dans les buissons selon une trajectoire brutale.

— Mon Dieu! soupira la foule.

— Grand imbécile, tu as cassé mon dynamomètre — c'était le patron qui lui tombait dessus.

— Tu as vu? demanda-t-il.

— C'est par hasard! répondit-elle en riant.

(1) Nom communément donné au cachot en réclusion solitaire.  
(N. d. T.)

Il la prit par la main et fonça en avant.

— Tu vois l'hippopotame d'Afrique, là? Tu paries que je le fais claquer d'un seul coup?

Ses joues se gonflèrent comme un ballon de football, l'hippopotame atteignit effectivement des proportions incroyables, et creva.

— Tu as vu?

— Bon, j'ai vu.

— Non, mais quel voyou, vrai! Quelle jeunesse!

— Pourquoi, voyou? La force est la force! Celle de notre Sainte Mère la Russie.

Il reprit la petite main de Tania et s'en fut à grands pas par l'allée. Elle suffoquait de rire lorsqu'il se planta devant l'affiche d'un cirque ambulante.

« Le champion d'Europe en poids et haltères, l'athlète-phénomène T'symbal-Bakst . . . »

— Tu paries que je soulève toute sa ferraille de ma seule main gauche?

— Allons, ça suffit, calme-toi, Victor.

Tania se hissa sur la pointe des pieds et passa sa petite main sur son front. Il la prit tout d'un coup dans ses bras, bondit par-dessus une haie et s'en fut à travers la pelouse, portant son mignon fardeau sous les sapins tièdes, vers la rivière qui étincelait au soleil. Le petit cœur de ce corps minuscule qu'il aimait à en perdre haleine cognait en plein contre son grand cœur de brave. Mais qu'est-ce que c'était que ça? Comment était-ce arrivé? C'est qu'avant il ne lui prêtait aucune attention . . .

— Je t'aime tant que je ne vais pas tarder à t'arracher les oreilles, murmura Tania pleurant et riant à la fois.

Lui, cela lui faucha les jambes.

La nuit venue, ils firent la chasse à une tache de lune en forme de lièvre, lente et grasse, et pourtant insaisissable. Le lièvre vogua, aussi majestueux qu'un cygne, le long du mur: s'ils n'avaient pas su que c'était un lièvre, ils l'auraient justement pris pour un cygne.

Soudain, ce fut comme si Vitia venait de recevoir un choc.

— Ma petite Tania!

Il la secoua, elle finit par se réveiller enfin et poser la tête sur sa poitrine d'airain.

— Je viens de me rappeler qu'il y a un endroit en Amérique, je ne sais plus si c'est dans l'Idaho ou le Nevada, où ils vous permettent de vous marier à seize ans. — Il s'assit sur le lit, les yeux fixés sur la fenêtre où, sans rien perdre de sa dignité, ramant des pattes arrière, le lièvre de lune s'éloignait. — Tu saisis? On partira en Amérique, on se mariera et on reviendra. Et alors, tu pourras mettre au monde autant d'enfants que tu voudras.

— Mais tu es fou! dit-elle en le chassant de la main.

— Qu'est-ce que tu crois? Il est parfaitement possible que tu aies des enfants... ça s'est déjà vu... balbutia-t-il.

— Dis-moi, Victor: si nous nous marions, est-ce que nous pourrions toucher ma part d'héritage? demanda-t-elle soudain.

— Bon sang! — Il se frappa le front. — C'est que c'est vrai. Nous toucherons l'héritage et...

— Et accomplirons le vœu de Pavel, dit-elle à mi-voix.

— Vos souliers sont éculés. Voyez avec quel mépris cette demoiselle vient de plisser le nez en les apercevant.

— Cela m'est complètement égal, et mes souliers tiendront encore.

— A ce que je crois, j'ai le droit de vous en acheter d'autres.

— Pourquoi cela?

— Si ce n'est pas à titre de mari, c'est... pour le camouflage. Vous devez avoir une allure convenable.

Chanterelle et Candide étaient assis sur un banc de granit tout au bord de l'eau. Là-haut, emplissant la Pointe de l'île Vassiliev, dodelaient(1) gardes-marine et cadets. Nuit blanche, plumes légères dans le ciel, proximité de la mer, ponts levés...

— Mon aspect n'est pas à votre goût, cher ami? demanda Nadia en considérant Kirillov et se disant que la nuit blan-

(1) Ce verbe peu connu désigne le cri gringant du coq de bruyère. C'est celui, rare en russe également, que l'auteur emploie. (N. d. T.)

che, les plumes légères dans le ciel, la proximité de la mer, les ponts levés . . . que cet homme était sans reproche, vivait d'une vie humaine, faisait tout en homme, que cet homme . . .

— Définitivement pas à mon goût, dit Kirillov. Ces lunettes à monture de fer, ces souliers éculés, ce petit chapeau du temps d'Otchakov et de la soumission de la Crimée . . . Non, Nadia, sérieusement, pourquoi vous déguiser en bas bleu?

« Il est tellement contrarié qu'il en a la voix qui tremble », pensa Nadia. Et elle s'arracha de la tête son horrible petit chapeau et le jeta à l'eau, bientôt suivi par les lunettes. Ses gestes avaient été si brusques que quelques épingle<sup>s</sup> tombèrent et que ses lourds cheveux coulèrent le long de son visage.

Kirillov s'empara de sa main. Elle ne bougea pas. Honteux de cet élan, il s'écarta. Alors, elle se tourna vers lui et lui dit d'une voix égale, ou presque:

— Eh bien, rentrons, cher ami . . . Cela fait assez longtemps que vous souffrez . . . rentrons chez vous . . . Vous êtes peut-être le meilleur de tous les hommes que je connais et il n'y a pas à se gêner avec moi.

— Pourquoi me faire de la peine, Nadia? articula doucement Kirillov. Vous savez bien que je donnerais ma vie pour vous sans hésiter un seul instant.

Il eut de la peine à finir sa phrase: la tendresse lui serrait la gorge et cela l'étonna, car il avait toujours tenu ce sentiment pour quelque chose d'aimable et de paisible, destiné au coin du feu, à la tiédeur.

Il ne connaissait pas bien l'amour, quoiqu'il approchât de la quarantaine.

— Vous savez . . . marmonna-t-il, vous êtes toujours pure . . . toujours . . . et rien ne saurait vous marquer . . .

Sur ces mots, il porta gauchement la main à sa poche pour en sortir son porte-cigarettes, et soudain le bras de Nadia se posa sur son cou, sa joue se rapprocha, et son œil immense, et ses cheveux, et il entendit qu'on lui chuchotait quelque part très loin, peut-être derrière la flèche de la forteresse Pierre-et-Paul:

— Alors, embrasse-moi.



## JOURNAUX AGENCES

*Des Tcherkesses engagés par le général T. pour pacifier les populations avaient quitté Tripoliè, dans le gouvernement de Kiev. Les villageois qui observaient la manœuvre disaient:*

*— T'as vu? Les nôtres s'en vont pacifier le Caucase, et nous, c'est des Caucasiens qui nous pacifient.*

*12. VII. Le grand-amiral Tchoukhine, commandant la flotte de la Mer Noire, a été assassiné à Sébastopol.*

*« (...) Ce n'est un secret pour personne que l'idée de la dissolution de la Douma et de troubles subséquents était dans l'air. Dieu merci, le gouvernement sait qu'il est impossible de dissoudre la Douma sans que cela entraîne des troubles dans la population (...) »*

*« (...) Vu l'article 105 du code des Lois fondamentales de l'Etat, nous ordonnons la dissolution de la Douma (...) »*

*(...) P. A. Stolypine est nommé ministre-président en remplacement de Goremykine (...) Une réunion des membres du parti monarchiste s'est tenue dimanche dernier au soir dans la maison de l'éparchie.*

*(...) L'immunité parlementaire ne joue plus. La police a déjà opéré des perquisitions au domicile, des « ouvriers » (...), des mesures ont été prises en vue de l'arrestation du député, rédacteur en chef de « Mysl » (1).*

*La nouvelle de la dissolution de la Douma a suscité une frayeur particulière. De nombreuses personnes partent pour l'étranger.*

(1) La Pensée. (N. d. T.)

## CHAPITRE XI

### INVITATION EN ALASKA

Deux jeunes gens, Nicolaï Berg et un coquet officier de marine, déambulaient lentement, leur journal à la main le long d'une allée de brique pilée dans un parc de Revel. Il faisait une chaleur inouïe pour l'Estlande (1).

Au milieu de la brume qui enveloppait la rade, les contours des vaisseaux de guerre, et parmi eux l'élégante silhouette du croiseur « Souvenir d'Azov », semblaient un peu se dissoudre.

— Et voilà un nouveau tour qui commence, dit le marin à Berg.

— Et définitif, j'espère, articula Berg à mi-voix, puis soudain à voix très haute: Finalement, je suis heureux du coup de balai qui a chassé ces logomaques du Palais de Tauride.

— Ils ont vraiment su choisir le lieu où déballer leurs propos séditieux, reprit aussitôt le marin en saluant.

Un capitaine de vaisseau, une dame au bras, venait de déboucher d'une allée latérale. La dame tenait, elle aussi, un journal déplié à la main. Le capitaine jeta un coup d'œil approbateur aux deux jeunes gens qui lurent encore plus d'amitié et de chaleur humaine dans les yeux de la dame.

— Nous sommes prêts, dit le marin à voix basse. Je crains seulement que l'équipage n'agisse prématurément. En ce

(1) Ancien nom de la province la plus septentrionale de l'Estonie.  
(N. d. T.)

qui concerne les autres bâtiments, je suis moins sûr. L'un des membres du comité, le canonnier Khlopov doit voir « le Brigadier » demain . . .

— Dites-lui que « le Brigadier » l'attendra 7, rue Ratas-kaevu.

— Mais, c'est parfait! A présent, quittons-nous, il est temps que je regagne ma baleinière. A mercredi!

Le marin serra avec vigueur la main de Nicolaï et rit d'un rire à la fois plein d'assurance et de rage.

Nicolaï jeta un dernier regard sur la rade et sur le « Souvenir d'Azov », sortit du parc d'un pas vif, bondit dans une calèche et dit au cocher de la conduire à la Ville Haute. Arrivé à l'église orthodoxe, il lui rendit sa liberté et poursuivit sa route à pied vers la cathédrale de Dom, de l'autre côté du Palais du Gouverneur à l'entrée duquel luisaient les casques de cuivre des gardes à cheval; il glissa sur les dalles de pierre, puis disparut dans l'ombre des ormes centenaires qui entouraient le sanctuaire où il avait rendez-vous avec l'agent de liaison d'Helsingfors.

Le lourd portail en bois, sculpté de saints personnages, en pied ou en figure, était fermé: l'office était terminé depuis longtemps.

Pas une âme alentour. Nicolaï s'assit sur une borne en fonte, alluma une cigarette et, les paupières plissées, observa la rue étincelante de chauds effluves par où devait arriver l'agent dont il connaissait le signallement.

Or voilà qu'émergèrent deux hommes dont aucun ne correspondait à ce signallement, mais qui se ressemblaient fort entre eux, avec leur veste à carreaux étriquée, leur menton obtus et leur expression de perpétuelle offense contre « tous ces grands cerveaux ». Cette offense exigeait réparation: bras tordus, coups au foie, à l'aine, à l'échine. En même temps, il est vrai, d'une autre rue, apparut une méchante voiture noire traînée par un cheval bien nourri. « C'est le fiasco! — Dans l'esprit de Nicolaï, le choc fut brutal. — Le fiasco, la trahison, je suis perdu! »

Il porta la main à sa poche. Aussitôt les deux autres en firent autant.

— Quelle heure est-il, Monsieur? demandèrent-ils. L'heure exacte?

— Permettez, permettez, évitons ces... C'est idiot... baffouilla Berg.

— On vous demande l'heure, non? ricanèrent-ils de leur bouche offensée sans retirer leurs mains de leurs poches, en essayant de le prendre de flanc.

Déjà la voiture attendait et là-haut, sur son siège, le cocher en haut de forme de deuil se mit à rigoler.

Soudain quelques colombes s'envolèrent à grand bruit entre Berg et les en-bourgeois. Obéissant à une inspiration subite, Nicolaï tira sans sortir son pistolet de sa poche. Le bruit fut pour ainsi dire imperceptible dans la vieille ville chauffée à blanc, mais l'un des en-bourgeois s'effondra tête la première sur la borne. Sur le visage de l'autre, l'offense faisait lentement place à l'étonnement lorsqu'une seconde balle vint interrompre cette métamorphose. Berg monta sur le siège de la voiture comme en rêve, enleva son revolver au cocher pétrifié, le poussa à terre, prit les rênes et redescendit la colline, passé le Palais du Gouverneur, passés les casques de cuivre et les aigles de fonte, et la vieille tour ébréchée de Pikk Hermann.

... et la nuit, elle abandonnait sa cithare, s'asseyait à la fenêtre avec un soupir et regardait la lune sauvage qui, du fond du puits, se reflétait au ciel... alors apparaissait le petit lycéen, Nicolaï... tout en dentelles, cuissardes, épée au côté... et la clarinette jouait accompagnée des vibrations du violoncelle...

Dans très peu de temps, liés par le même câble, les marins révolutionnaires du « Souvenir d'Azov » seront fusillés au pied du Pikk Hermann...

Cette nuit-là, les permanences furent brûlées, le laboratoire du groupe technique d'Estonie réduit en miettes, de nombreux révolutionnaires tués ou arrêtés. Des arrestations et des descentes eurent lieu dans tout l'Empire. Durant la brève période de libéralisation, la Secrète avait su rassembler ses forces pour pouvoir frapper.

Toute cette nuit, Revel résonna du bruit des troupes,

claquement de sabots, roulement de canons et de caissons à munitions, pas scandé de l'infanterie. Toute cette nuit, le bruit des troupes monta dans la Russie entière.

Kuuzik, Sepp, Berg et Sacha Mariamov, un Pétersbourgeois, se dissimulant sous les arches de la rue Laboratorium pareille à une gorge de montagne entre les murs aveugles des maisons et la muraille de la forteresse, finirent par retrouver la rue Laj violemment éclairée par la lune.

C'est là, à dix pas de l'église Saint-Oleviste que s'était planqué, chez sa maîtresse, Platt, un agent double que le comité S.D. de la ville avait condamné à mort. Platt avait été démasqué à Pétersbourg, mais il avait déjà eu le temps de filer et de livrer tout un groupe de Revel lorsqu'une lettre de Nikititch était, à sa suite, parvenue dans la ville.

Rasant les murs, les quatre hommes débouchèrent rue Laj coupée un peu partout par les ombres rectilignes des maisons, de la flèche de Saint-Oleviste, et celles des girouettes, des charrettes, des fusils dressés en faisceaux, des canons et des chevaux; une batterie d'artillerie — quatre pièces — passait carrément la nuit dehors.

— Nous allons nous diviser en deux. Sepp et Kuuzik iront chez Platt, et nous, nous irons nous occuper des canons. Pas d'objections?

— C'est juste. Nous allons leur montrer que nous sommes encore vivants, à ces fils de pute!

— Comme ça, cela est bien...

L'une après l'autre, deux explosions ébranlèrent ce coin charmant du vieux Revel.

Aussitôt après, un caisson de munitions sauta; une boule orange s'éleva puis se fondit dans le ciel transparent. Des cris s'élevèrent, des bruits de bottes et des claquements de culasses.

— Tirez! mais tirez donc! Feu!

— Sur qui donc, Votre Noblesse?

La troisième explosion, toute la ville l'entendit, son bruit atteignit même la rade et l'officier de quart du croiseur « Souvenir d'Azov » alla en faire rapport au commandant.

Juillet 1906 fut chaud dans l'isthme de Carélie, presque brûlant. De jeunes gens allaient et venaient entre les pins, le long des plages, le long des sentiers sableux qui reliaient des *datcha* ou les chalets forestiers aux gares de la ligne de Finlande, les yeux congestionnés, une main constamment glissée dans la poche tandis que l'autre portait une serviette, un sac de montagne ou un petit ballot qui faisait peur à voir. La lumière brillait jusqu'au matin parmi les troncs et les branches, aux fenêtres des *datcha* où passaient des silhouettes, voletaient des feuilles de papier, et d'où, quelquefois, un mot dit à voix haute parvenait jusqu'aux oreilles de lynx des espions et mouchards qui furetaient dans les buissons. Les paisibles estivants, agacés, s'étonnaient: « Quelle terrible saison! » La seule à se translater dans l'espace d'une mine mélancolique et assoupie, était la gendarmerie finnoise.

A quarante verstes de la station balnéaire, dans l'immense capitale de Pierre, on arrêtait en masse les S.D., les S.R., ceux du Parti Ouvrier, et même les cadets. Le tribunal de Pétersbourg étudiait l'affaire des cinquante-six membres du Soviet des députés ouvriers. Les députés de gauche de la Douma dissoute, réunis à Vyborg, avaient publié un « Appel des représentants du peuple au peuple ». Quelques jours plus tard, à Térioki, les Cent-Noirs avaient abattu le député Herzenstein. Partout, à travers l'Empire sans limites, les maisons seigneuriales flambaient, les sabres et les cravaches fendaient l'air, des salves abattaient des hommes désarmés. Et les fronts des marins en sueur se rapprochaient la nuit dans les postes d'équipage exigus et puants des croiseurs.

... Krassin roulait allègrement en vélo sur un sentier et, sous leurs ombrelles de soie, les dames qu'il croisait le trouvaient bien agréable à regarder. Ce n'était pas monnaie courante, de nos jours, de voir un vélocipédiste respectable et bel homme.

Quelques instants plus tard, l'élégant vélocipédiste pénétra sous la véranda d'une *datcha* où l'attendaient plusieurs militants venus de différentes villes, et parmi eux

deux Moscovites: Horizontov et Likhariov. Nadia et Kirillov étaient également présents.

— Le camarade Nikititch, annonça Kirillov.

Krassine vit Horizontov sursauter de surprise et frémir Likhariov. Braves Berg qui n'avaient rien dit même à leurs amis les plus intimes. Il vit aussi un éclair passer dans les yeux de « Chanterelle » qui baissa aussitôt les paupières. « Elle revit, se dit-il, elle a retrouvé sa beauté. »

— Avant tout, voici votre mission la plus concrète, camarades: — Il sortit de sa poche et leur montra l'« Appel des représentants du peuple au peuple ». — Il faut faire imprimer ce tract par toutes nos imprimeries sympathisantes ou clandestines ainsi que par les imprimeries ordinaires, quitte à vous en emparer par les armes. Il faut que la vérité sur la violation perpétrée par le Tsar soit connue de tous. Voyons maintenant la situation générale. Le groupe bolchévik du Comité central a proposé qu'on lance le mot d'ordre de soulèvement général armé. Les bolchéviks, prévoyant l'entrée en action des paysans dans un très proche avenir, suggèrent que l'on procède à la préparation en attendant l'appel à l'action. Mais le Comité central unifié a repoussé leur motion et proposé à son tour « le rétablissement de la session de la Douma en vue de la réunion d'une Assemblée Constituante » en avançant l'idée d'une grève générale. Les bolchéviks ont énergiquement protesté contre un tel mot d'ordre, ainsi que contre celui des cadets. Les représentants de la gauche ont pris goût à siéger au Palais de Tauride, à interpeller le gouvernement et à jouer aux sénateurs européens. Ils essaient de conclure un marché avec le Tsar. La démocratie révolutionnaire se trouve désarmée devant des forces contre lesquelles nous sommes, nous, parfaitement en état de nous battre. Hélas, le Comité central unifié a de nouveau modifié son mot d'ordre tactique en se bornant à lancer un appel à la lutte légale en faveur de la Douma. Nous autres, groupe bolchévik, nous protestons contre cette tendance à réduire la lutte à une minable campagne pour la Douma. Y a-t-il des questions sur ce point?

— Quel est l'avis de Lénine, demanda Likhariov.

— L'avis du groupe bolchévik est celui de Lénine, répondit Krassine en s'asseyant.

— C'est bien ce que je pensais, gronda la basse d'Horizontov.

Alors, Kirillov se leva :

— Camarades, des informations venues de tous les bouts du pays nous parlent du développement inouï du mouvement agraire. Nous possédons aussi des informations tout à fait dignes de foi concernant de prochains soulèvements de l'armée et de la flotte. De sorte qu'à tout instant, nous devons nous tenir prêts. Passons à la pratique . . .

La réunion terminée, les combattants commencèrent à se disperser, par un ou par deux. Krassine et Kirillov étaient assis sur les marches de la véranda. Nadia était assise sur la marche du bas, les bras encerclant les genoux. Kirillov fumait en évitant de regarder ses cheveux noués en un épais chignon. Krassine regardait de côté. Le Canonnier et l'Anglais vinrent les rejoindre.

— Monsieur Krassine, dit Horizontov intimidé, Ilya et moi, nous sommes complètement renversés que vous soyez vous, et pleins d'admiration, et tout ça.

— Qu'est-ce que c'est que ces admirations! se fâcha Krassine. Je ne suis pas un chef des îles Touamotou. Mon Dieu! — il mit la main en visière au-dessus de ses yeux — se peut-il que ce soit Tania?

Une jeune fille vêtue d'une robe bleu vif s'avancait dans l'allée. Elle s'inclina d'un air gêné, embrassa Nadia sur la joue et prit Victor par la main.

— Tania est ma fiancée, déclara fièrement celui-ci. Au fait, Monsieur Krassine, il y a un endroit en Amérique, l'Idaho ou le Néveda où l'on peut se marier avant dix-huit ans. Nous allons y aller et nous marier. Vous voulez savoir quels sens cela a, *gentlemen*? Que sa part d'héritage deviendra notre propriété commune et que nous la retransmettrons au parti bolchévik. L'idée n'est pas mauvaise, hein? Non, mais sérieusement: qu'est-ce que vous en dites, de mon idée?

— Etes-vous sûr que cette loi existe? demanda Krassine.

— Non. Mais elle doit bien exister quelque part . . .



— Vous n'avez pas perdu le petit serpent de Londres, Tania? demanda Krassine à la jeune fille en souriant.

— Le petit serpent? Mais c'est que je... Vous ne savez donc pas?...

Tania écarquillait les yeux. Nadia bondit, la prit par le bras et l'entraîna dans le jardin.

.....

Nombreux furent ceux qui passèrent leurs nuits à veiller, cette année-là dans l'isthme de Carélie.

— Ils ont arrêté les nôtres à la gare d'Oudelnaïa, le comité presque au complet.

— Il y va fort, pour ses débuts, Stolypine. Il n'a pas froid aux yeux, le monsieur...

— Sa danse sera de courte durée. Les maximalistes en parlent...

Parmi les dessins posés sur l'herbe par la lune, les aiguilles de pin, le sable, deux ombres se retrouvèrent. Et les minutes s'enfuyant, leurs lèvres chuchotaient en hâte.

— Tu pars? Si vite! Cette douleur me fait mal. Tu comprends?

— Je comprends tout...

— Laisse-moi partir, je t'en supplie. Je veux faire quelque chose.

— Tu fais beaucoup. « Le Prolétaire » va bientôt paraître. Et « La Caserne »! ce que vaut « La Caserne » à elle seule! Tu diffuses « La Caserne », c'est une grande chose.

— Tu comprends, ce n'est pas cela que je veux... cela ne me suffit pas...

— Tu veux donc... tu veux toujours te venger de ce misérable chien, ce capitaine de gendarmerie?

— Oui. Je veux le tuer.

— Trop tard! Les anarchistes s'en sont chargés, en mai, dans l'Oural.

— Ah-ah-ah!

— Tais-toi! Qu'est-ce que tu as? Calme-toi, ma chérie, viens ici. Voilà, voilà... Ça va mieux, comme ça?

Et par le chemin de lune arrivaient à l'infini les petites vagues de Cronstadt. Un jour, ce fut un bruit de canonnade qui en parvint.

— Camarades, cela commence. Cronstadt et Sveaborg se sont révoltés. Le « Souvenir d'Azov » a hissé le drapeau rouge à Revel.

Sous les assauts du vent, les sapins grinçaient, grondaient, le linge claquait, les volets battaient, les hommes suffoquaient d'émotion et seuls les gros blocs rocheux gardaient leur calme et leur silence glaciaires.

— Emelianov, Kokhanski et au moins cinq autres ont été exécutés à Sveaborg, dix personnes ont été passées par les armes à Cronstadt et dix-sept à Revel.

### JOURNAUX AGENCES

*« Jardinier-apiculteur expérimenté, absolument solitaire, lauréat de prix et récompenses, dépourvu de tous vices et capable d'un travail dévoué en échange d'un salaire dérisoire cherche place à l'année. »*

*Le 13 août, le major-général Minn, commandant le régiment Sémissionov de la Garde personnelle de Sa Majesté se trouvait à la gare de Petarhof avec son épouse et sa fille. Quelques minutes avant l'entrée du train en gare, une femme s'est approchée de lui et a tiré cinq coups de pistolet (...). La meurtrière a déclaré être institutrice et russe.*

*(...) L'audience du procès de Vladimir Mazourine s'est ouverte à trois heures de l'après-midi, le jour même Mazourine était condamné à mort et la sentence exécutée au cours de la nuit.*

*V. I. Lénine. Extrait de l'article: « Sur les événements du jour ».*

*« (...) le Parti ne réproouve pas les enlèvements d'argent de l'Etat, mais les assortit de conditions particulièrement sévères (...)*

(...) Nous conseillons aux nombreux groupes d'action de notre Parti de mettre un terme à leur inactivité et d'entreprendre une série d'opérations répondant exactement aux décisions du Congrès, c'est-à-dire de s'abstenir de toute réquisition de biens personnels, de réduire au minimum toute « atteinte à la sûreté » des citoyens paisibles, et de porter au maximum atteinte à la sûreté des espions des Cent-Noirs militants, du commandement de la police, des armées, de la flotte (...)

« Prolétari » août 1906

V. I. Lénine. Extrait de l'article: « La guerre de partisans »

« (...) La lutte armée se fixe deux buts différents (...) d'abord (...) l'exécution d'individus isolés (...) appartenant aux services armés ou à la police, ensuite (...) la réquisition de ressources financières (...) »

(...) Les grosses réquisitions (...) ont effectivement été remises aux partis révolutionnaires.

(...) A certaines périodes de crises politiques et économiques aiguës, la lutte de classes atteint son plein développement et devient guerre civile (...) dont la condamnation morale est, du point de vue marxiste, totalement inadmissible. »

« Prolétari », septembre 1906

La première conférence bolchévique des organisations de lutte et de guerre S.D. eut lieu en mars à Tammerfors. Elle réunit les représentants de onze organisations de guerre et huit organisations de lutte. Au premier coup d'œil, on aurait eu de la peine à soupçonner que ces jeunes gens étaient des combattants farouches, déjà expérimentés qui inspiraient la terreur aux organismes du pouvoir. Qui aurait dit que ce petit jeune homme simplet, les cheveux en toupet, était le célèbre Sacha Okhtenski qui avait mis sur pied un atelier de cartouches, repris à la police la liste des permanences qu'elle venait de saisir; que cette jeune fille timide à la peau transparente et rose était Annette Soulavélidzé, l'une des plus proches collaboratrices de Kamo, que ce jeune et beau colosse aux yeux de fantaisiste un peu braque était Vassia l'Anglais, déjà très célèbre?

Par une de ces humides soirées de novembre où on ne sait trop quelle saloperie mouillée et piquante cinglait le visage des rares passants, l'Anglais, convoqué par Nikititch, se rendit dans une petite brasserie de quartier ouvrier. Dès qu'il fut entré, le patron lui désigna du menton la porte d'un cabinet particulier où il pénétra bientôt lui-même, posa une chope de bière devant Krassine et une autre devant Horizontov, et s'en alla sans dire un mot.

— Vous êtes un marin assez expérimenté, autant que je sache? dit Krassine.

— Vous parlez! s'exclama Victor. J'ai servi sur le schooner de chasse à la fourrure « Bloody Bastard » sous les ordres de Mister Quincey Pork et si vous parlez de lui dans n'importe quel port, de Fairbanks à San Diego...

Krassine éclata de rire.

— Voyez-vous, Victor, je me suis dit que lorsque vous étiez au collège, vous avez rêvé de tous ces schooners et de l'Amérique comme les petits garçons de Tchékhev, et maintenant, vous n'arrivez même pas à croire que cela vous est arrivé.

— C'est vrai, dit Victor avec une gravité inattendue, mais ce que j'ai encore plus de mal à croire, c'est que mon moi d'aujourd'hui, c'est moi, Victor Horizontov, fils de cuisinière... Il y a des moments, Monsieur Krassine...

— Ils arrivent à tout le monde, dit Krassine comme pour tirer un trait sur cette conversation « extérieure ». — Puis, il se rapprocha du jeune homme: — Dans dix jours, vous partirez à Varna en Bulgarie. Meyer Wallach est en train d'y charger un bâtiment plein d'armes qu'il faudra faire passer sur la côte caucasienne. Tout est presque terminé, vous devrez vous mettre en route en décembre.

— Quel est le bâtiment? demanda Victor d'un ton pratique.

— La « Zara », un yacht à vapeur. Il fait quelque chose comme cinq cents tonnes de frêt.

— Pourquoi avoir choisi cette saison? Les tempêtes sont très violentes en décembre sur la Mer Noire.

— C'est vrai, mais nous ne pouvons plus attendre. La « Zara » devait être prête cet été, mais après le Congrès

de l'unification, les menchéviks ayant limité les opérations armées, Wallach est resté sans le sou. Nous n'avons pu toucher une partie de l'héritage des Berg, et certaines autres sommes qu'au cours des mois derniers. En ce moment, tout s'arrange. *Primo*, les autorités bulgares se sont, qu'on le veuille ou non, laissées graisser la patte, *secundo*, elles considèrent que le navire appartient au Comité macédonien et que les armes sont destinées aux Arméniens de Turquie.

— D'un côté, c'est bien qu'on soit en pleine tempête, articula pensivement Victor, les gardes-côtes n'aiment pas ça non plus.

— Vous toucherez votre passeport et votre billet à Moscou. C'est Kamo qui vous recevra à Varna.

— Kamo lui-même!

Victor ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

— Lui-même, en personne. *Herr* Mirski, sujet autrichien, dit Krassine avec un clin d'œil réjoui. Vous allez faire un voyage en fort agréable compagnie: Wallach, Kamo, quelques membres du *Potemkine* . . . Je vous envie.

— Je m'envie moi-même, s'exclama Victor, en sifflant d'un coup sa chope de bière, puis il se leva. Déjà ses yeux erraient sur des baies secrètes.

« Ce petit d'homme c'est quelque chose! » se dit Krassine en dissimulant un sourire. Puis il pianota sur la table d'un index sévère.

— Seulement attention, l'Anglais, pas de fantaisies. Vous exécuterez ponctuellement votre mission, un point c'est tout!

En passant la porte, Victor se trouva nez à nez avec un homme percé jusqu'aux os et roulé en boule. En apercevant ce qui se cachait sous la casquette tirée sur les yeux, il poussa un cri de stupéfaction: c'était Nicolaï Berg!

— D'où sors-tu, mon vieux, mon cher Nicolaï? Viens vite, dit-il en attrapant son futur beau-frère par les revers de son pardessus et cherchant à masquer Krassine.

— Il vient me voir, dit ce dernier.

Berg passa devant Horizontov sans avoir proféré un son.

« Alors, Kolia aussi, Kolia aussi, alors, se répéta Victor à la cadence de son pas sous les pâles réverbères de Tam-

merfors. Et c'était un positiviste, un libéral... Tous les gens bien viennent à nous, c'est inévitable... Dommage pour Volodia Mazourine, il aurait sûrement fini par se faire bolchévik, je l'aurais convaincu. Et quel dommage aussi pour Pavel, et surtout pour Lisa: les mots sont trop faibles... Enfin, allons-y quand même!» Ces tristes souvenirs n'avaient pas ralenti sa marche. Il plaignait ses amis morts, mais au fond de lui-même, il ne croyait pas qu'il les avait quittés pour toujours, il se surprenait parfois à penser curieusement qu'après la révolution, ils se retrouveraient tous ensemble. Pour lui, l'univers était inépuisable.

Et outre tout le reste, dans cet univers où soufflaient les tempêtes de neige en même temps que se déchaînaient les averses tropicales, il y avait sa Tania.

Le bruit lointain d'une porte qui claquait la fit sursauter. L'hôtel particulier des Berg se détériorait très vite. Lui qui retentissait autrefois de jeunes voix, il était sinistre et désert. La dernière des domestiques à le quitter avait été Sima, leur camarade de combat, emmenée dans le midi par l'un des gars de Port-Arthur qu'ils avaient rencontrés à la manifestation de décembre.

Cependant, Tania n'avait pas abandonné sa maison. Peut-être lui semblait-il, comme à Victor, qu'un beau jour d'après la révolution, elle rentrerait, toute rose de froid, trouverait Pavel en train de faire des discours devant la cheminée et accueillerait en riant le regard sévère de Lisa.

Elle errait toute seule à travers les chambres, demeurait assise des heures durant dans la bibliothèque sans feu, la tristesse et l'inquiétude s'emparaient d'elle, et seule l'image de Victor, son attente, lui redonnaient courage: elle souriait, lui posait des questions et répondait à sa place « dans son style ». Puis un troisième personnage entraînait dans le jeu, un mystérieux inconnu, car Tania était enceinte.

« C'est incroyable! Je ne suis encore qu'une petite fille et j'attends déjà un bébé! » songeait-elle en s'observant dans la glace.

Il ne faisait bon qu'en haut, dans la chambre à coucher où Tania faisait du feu avec le charbon de la chaufferie.

Un soir, il était déjà onze heures passées, elle entendit de là-haut le bruit sourd de la porte d'entrée qu'on refermait.

« C'est Victor! Victor qui rentre de Finlande! » Elle jeta une pelisse sur ses épaules et dévala les marches, malgré le mystérieux inconnu qui exprimait son mécontentement en se démenant comme un diable.

Sous le lustre du salon, elle trouva quatre hommes. L'un d'eux avait allumé l'électricité et la lumière ternie par une couche de poussière accumulée depuis des mois éclairait leurs visages jeunes et parfaitement inconnus. Le premier portait un petit pardessus noir, le second une capote d'étudiant, le troisième un *touloup* et le quatrième une pelisse.

— Que désirez-vous, Messieurs? demanda Tania en s'arrêtant sur l'escalier.

Ses deux cœurs battaient à tout rompre. La police? Ils n'en avaient pas l'air. Et si c'est la police, ils ne trouveront rien. « Et s'ils veulent me faire ce qu'ils ont fait à Nadia? Comment s'y sont-ils pris pour entrer? La porte était fermée à clé. »

— Vous êtes Tatiana Berg? demanda la pelisse d'une voix plutôt agréable. C'est vous que nous venons voir.

— Comment avez-vous pu entrer?

— Ce n'était pas difficile.

La capote, la pelisse et le *touloup* sourirent, tandis que le pardessus noir scrutait le visage de Tania sans ciller. Elle crut reconnaître cette face maigre avec sa moustache de chat et ses très, très lointaines lueurs de folie au fond des yeux.

— D'abord, ne craignez rien, nous ne sommes pas de la police, dit la fourrure. Nous sommes les représentants du comité d'un groupe révolutionnaire, « La Flamme Noire », des anarcho-socialistes. Nous connaissons les mérites de votre frère Pavel vis-à-vis du mouvement de libération de la Russie et honorons saintement sa mémoire. Maintenant, voilà ce qui nous amène. Hier, en séance de comité, nous avons décidé de vous marier à l'un des nôtres de façon à nous approprier vos biens. J'espère que vous êtes d'accord?

Tania, qui s'était maîtrisée, éclata de rire et fit non de la tête:

— Non, je ne suis pas d'accord.

— Bah! Cela n'a aucune importance, s'écria la pelisse. La décision est prise, faites votre valise, voici le fiancé.

Il poussa le manteau noir en avant.

En revoyant les moustaches de chat, Tania se mit à rire encore plus fort.

— Je vous ai déjà vu quelque part, le fiancé!

Une buée de douleur vivante luisait dans les petits yeux ronds.

— Je suis venu ici, Mademoiselle, en compagnie de Victor Horizontov et dans ce même salon, j'ai exposé ma plate-forme.

— Allons, assez de bêtises! — A présent Tania se fâchait. Un mariage! La belle invention!

— Mademoiselle, — Mitia serra sa main aux doigts écartés sur sa poitrine et fit un pas en avant, — Mademoiselle, par la mémoire vénérée de Victor Horizontov, je vous le jure, vous pouvez me croire . . .

— Comment, sa mémoire? — Tania s'agrippa à la rampe. — Qu'est-ce que vous dites? Pourquoi sa mémoire?

— Victor est mort sous mes yeux en se battant comme un héros contre les chiens de ce régime pourri.

Tania tomba en arrière sans avoir dit un mot et son corps glissa le long des marches.

— Allez, « le Cornichon », verse-lui du rhum dans la bouche, dit la pelisse d'un ton pratique. Voyez-moi si elle a les nerfs fragiles! Il tendit une gourde à Mitia, sortit son browning et se posta près de l'escalier tout en faisant sauter à petits coups son arme dans sa main. Tania revint à elle.

— Faites votre valise, Mademoiselle, il est l'heure, la voiture nous attend dehors, dit Mitia.

— L'heure d'aller où? Qu'est-ce que c'est que ces histoires. Qu'est-il arrivé à Victor? Fichez-moi le camp!

— Debout, hurla soudain la pelisse en fourrant son pistolet tout contre le visage de Tania. Ligotez-la, les gars; inutile de prendre des gants.



— Nous sommes dans l'obligation de vous ligoter, balbutiait Mitia en sortant de sa poche la corde qu'il avait emportée à cet effet. — Les heures que nous vivons l'exigent. Vous comprendrez plus tard. Au nom du bonheur des hommes...

Ils la ficelèrent en un tournemain. Le *touloup* sortait déjà afin d'étouffer ses cris un chiffon bien propre de sa poche quand... Horizontov fit irruption au salon son pistolet à la main.

Sans articuler un mot ni émettre un son, en une seconde, il mit la pelisse et le *touloup* hors de combat, tordit les bras de la capote et saisit Mitia à la gorge.

— Loué soit le Seigneur en haut des cieux, des cieux, des cieux, sifflait Mitia, la voix rauque et fixant un regard fou sur Horizontov.

Tania pleurait. Victor s'élança vers sa bien-aimée, trancha les liens et serra contre sa poitrine la jeune fille en larmes.

— Qu'est-ce que c'est que ces contes d'Hoffmann? hurla Victor. Ce Mitia, ces cordes, ces avortons?

— Ils voulaient m'emmener, dit Tania en claquant des dents, me marier à celui-là... c'est leur comité qui l'avait décidé...

— Ah! canaille! croassa Horizontov. Tu as levé la main sur ma femme? Je vais t'écraser comme une vulgaire mouche.

— Oui, descendez-moi, Monsicur Horizontov. Mettez un terme à ma criminelle existence! clama Mitia en se traînant à ses pieds.

Victor le repoussa avec dégoût de la pointe de sa botte.

— Je t'avais dit de ne pas t'acoquiner avec les anarchistes, crétin!

— Nous vous présentons nos excuses, l'Anglais, dit la pelisse en refaisant surface. Nous n'avions pas pensé que nos intérêts pourraient s'affronter.

— Foutez le camp, et tout de suite, filous! rugit Horizontov en prenant Tania dans ses bras et l'emportant dans la chambre.

Il la déposa sur le lit, l'enveloppa dans la couverture,

s'allongea près d'elle, la serra dans ses bras et lui murmura à l'oreille un charabia qu'ils étaient seuls à comprendre. Peu à peu, Tania se calma.

Alors, il s'assit, et déversa sur elle le monceau de ses inimaginables nouvelles. *Primo*, dans une heure, il partait pour la Bulgarie. Non, non, non, pas de délai, il avait déjà son billet et son passeport en poche. « Une mission des plus importantes, ma chérie, une extraordinaire mission du Comité central. » Il rentrerait bientôt, non plus de Bulgarie, mais du Caucase. « Tu comprends? Alors, c'est parfait! »

— *Secundo! Secundo*, ça, c'est quelque chose! Tout se confirme pour l'Alaska. Comment, quel Alaska? Je ne te l'ai pas dit? Bref, Vania a fait venir de Nome ce fameux hollandais, Peet Buus dont je t'ai parlé. Ah, je ne t'en ai pas parlé? Bref, Peet m'a amené un tas de cartes et de documents concernant le terrain dont je t'ai parlé. Ah, je ne t'en ai pas parlé? Ça, c'est curieux. Bref, il y a là-dedans pour cent millions de dollars d'or. Tu comprends, ma petite Tania? De quoi financer pas une, mais deux révolutions. Tu sais ce que je veux dire? Non? Mais oublie donc ces imbéciles d'anarchistes, qu'ils aillent au diable! En somme, Tania, dans un mois, en somme nous partons pour les États-Unis. Nous nous y marions, nous touchons ton héritage et montons un groupe de chercheurs d'or, en somme . . .

— Jamais! le coupa Tania d'une voix éteinte. Nous remettons tout l'argent au Parti, tout jusqu'au dernier kopek. Nous ne garderons pour nous que quarante-cinq kopeks par jour, comme Pavel.

— Bécasse! s'exclama Victor en levant les bras au ciel. — En voyant l'étonnement puéril qui se lisait sur ses traits, on n'aurait jamais imaginé qu'une heure plus tôt, cet homme avait, en quelques secondes, réglé leur compte sans dire un mot, implacablement, à quatre bandits. — Tu n'es qu'une bécasse. Tu crois que c'est pour moi que j'irai ramasser cet or? Tout ira au Parti.

— As-tu demandé leur avis à Ilya et à Kirillov?

— Non, pas encore, mais je t'assure qu'ils seront embal-

lés. Je suis certain que Nikititch lui-même sera emballé par mon plan. Tu paries? Ah, ma bécasse!

Une demi-heure plus tard, Victor était prêt à partir pour la Bulgarie. Tania avait préparé son sac de voyage, elle l'accompagna jusqu'à la porte. Victor lui dit qu'en allant à la gare, il passerait chez Ilya et lui demanderait d'envoyer une garde à la maison Berg. Ils descendirent l'escalier les yeux dans les yeux, riant, balbutiant des riens. Ils avaient atteint le milieu des marches lorsque Tania poussa un hurlement perçant épouvantable.

En plein milieu du salon, sous la lueur poussiéreuse des ampoules électriques, accroché au lustre, se balançait le corps de l'ex-dragon Mitia Pétounine, « le Cornichon » anarcho-syndicaliste. Sa langue enflée pendait sur le côté, il s'était pendu avec la ceinture de son pantalon.

Horizontov se précipita, coupa la ceinture, déposa le corps par terre, essaya la respiration artificielle, mais ne tarda pas à comprendre qu'il était trop tard. Malgré cela, il continuait à lever et abaisser les bras sans vie de Mitia, lorsqu'il entendit murmurer:

— Victor, Victor... Victor...

Il regarda comme un fou par-dessus son épaule: Tania se roulait par terre en se mordant les lèvres. Puis le murmure fit place à un cri strident:

— Victor, tout se déchire dans mon ventre! Mais fais donc quelque chose!

## JOURNAUX AGENCES

*(...) On n'en finit pas de persécuter les anciens membres de la Douma d'Etat: un député a été tué, un autre est devenu fou, deux ont été l'objet de sévices graves, dix sont en fuite, cinq ont été exilés, vingt-quatre emprisonnés, le domicile de trente-trois d'entre eux a été perquisitionné, cent quatre-vingt-deux personnes ont été désérées devant le tribunal (...)*

*Un groupe important de jeunes gens a attaqué une voiture du Trésor, à l'angle de la rue Fonarnaïa et du canal*

*Catherine. Il y a eu trois explosions. Les malfaiteurs ont emporté trois cent soixante-et-onze mille roubles en deux caisses. Ils ont passé l'une d'elles à une complice (une châtaine, jolie fille) qui les attendait en fiacre près de la rue Maximilianovskaïa (...). Les malfaiteurs que l'on a arrêtés sont des étudiants et des ouvriers (...)*

*La police a intimé l'ordre à tous les coiffeurs d'avoir à signaler le fait sur l'heure, chaque fois qu'un client se présente pour se faire raser la barbe ou la moustache. L'un des interprètes de la « farce » a déjà fait l'expérience, sur sa personne, des conséquences de cette mesure.*

*Grandiose aventure des étudiants russes! Explosion d'un transatlantique affrété par les socialistes russes près du littoral roumain.*

*Tout le rivage des environs de Sulina est jonché de quantités innombrables d'armes.*

*Protestation des ambassades de Russie en Roumanie et en Bulgarie.*

*On a arrêté un individu non identifié ne parlant aucune langue.*

*Déclaration du Comité de Macédoine: le yacht de plaisance « Zara » était sa propriété.*

*(Extrait des journaux des Balkans)*

*Bonne et heureuse année! Année de la Deuxième Douma! Evoquons la mémoire de nos morts une coupe de champagne à la main (...). Souhaitons la santé et des jours meilleurs aux dizaines de milliers d'hommes détenus dans nos prisons et nos forteresses, abandonnés dans la toundra d'Arkhangelsk et la taïga sibérienne!*

*Que vive, travaille et pense les plaies du peuple la Deuxième Douma d'Etat. A la liberté, la vérité, l'égalité, la fraternité et la légalité!*

Kirillov entendit des pas dans l'escalier et s'immobilisa: c'étaient ses pas à elle. Oui, c'était bien elle, déjà la clé tournait dans la serrure. Elle n'osait pas entrer, elle hésitait.

tait... Combien de jours s'était-elle absentée? Trois semaines! Il prit la bouteille de champagne posée sur la table et s'écria:

— Nadia!

... Le champagne pétillait dans les coupes et Kirillov lisait avec emphase l'article d'un journal libéral.

— Ainsi, Madame, bonne année! L'année de la Deuxième Douma! Le dîner est servi.

Et il montra le saucisson qu'en bon célibataire il avait coupé sur un bout de journal.

Nadia, qui avait vidé deux coupes de vin, riait gaiement et se serrait contre son mari.

— Tu ne me demandes même pas où j'ai passé ces trois semaines, Alexéi.

— Je le sais. Il y a trois semaines, tu te trouvais dans un fiacre à l'angle des rues Ofiterskaïa et Maximilianovskaïa. Puis un homme coiffé d'un chapeau gris est accouru vers toi et t'a remis une lourde caisse. Puis tu as été poursuivie et tu t'es cachée... Le soir même, tu es partie pour le royaume de Pologne et de là à l'étranger, à Berlin, très probablement.

— A Vienne.

— Nadia, ma chérie, je savais que tu menais des pourparlers derrière mon dos, nous étions en rapport avec ce groupe. J'ai voulu te freiner, mais après avoir mûrement réfléchi, j'ai décidé de ne pas me mêler de cela. Tu avais sans doute besoin de faire cette expérience, celle du danger.

— Oui, tout a repris sa place, maintenant.

— Mais comme j'ai eu peur pour toi durant ces trois semaines!

Et cet homme qui aurait pu, en ces trois semaines, tâter au moins cinq fois de la « cravate à Stolypine », poussa un grand soupir.

## JOURNAUX AGENCES

*Un incident stupide et scandaleux a fait irruption dans la tragédie de la vie russe: dans la nuit du 2 mars, à la veille de la séance inaugurale, le plafond de la Douma*

*d'Etat s'est effondré. Deux cent soixante-sept sièges de députés sont couverts de gravats (...) Qui eussent été les victimes? Tous les S.R., les travaillistes, les socialistes populaires, les octobristes, les Polonais, les démocrates réformistes, le renouveau pacifique, la moitié des S.D. et une partie de l'extrême-droite.*

*(...) Curieux hasard! Le nom du superbe prince de Tauride est nettement néfaste à la réalité russe: on donne son nom à un cuirassier — il est le théâtre d'une mutinerie sans précédent; on attribue ses appartements aux représentants du peuple et ...*

*(...) Remarque d'un jardinier-apiculteur expérimenté: « Rien que d'y penser, on a froid dans le dos: combien de magnifiques palmiers seraient morts ici si au lieu d'une serre (1) on y avait installé une salle d'assemblée! C'est que les palmiers, ça ne va pas se coucher, le soir! (...)*

## POLICE

*La Secrète (...) qui effectue depuis plusieurs années, en Allemagne, un travail fructueux et compte un représentant parmi les membres du Bureau Central de l'Etranger du parti S.D. pourrait, sur l'ordre du susdit Bureau entreprendre un grand voyage à travers la Russie, au cours duquel elle rencontrerait indubitablement Nikititch, le fameux membre du Comité central (...)*

*Le commandant du poste-frontière du secteur de Verjbolovo au Département de Police, le 8. III. 07:*

*« L'ingénieur-technicien L. Krassine, signalé par le circulaire du Département de Police en date du 31. VIII. 05 N° 11.330 vient de quitter le pays. Il est muni d'un passeport N° 1.606 délivré par le Gouverneur de la ville de Saint-Pétersbourg.*

*La capitale de l'empire d'Autriche-Hongrie, l'orgueil-*

(1) Avant d'abriter l'Assemblée, la grande salle du Palais de Tauride était un jardin d'hiver. (N. d. A.)

leuse Vienne, étincelait sous le soleil de mars de toutes les coupoles de ses palais, de la flèche élançée de la cathédrale Saint-Etienne, des casques en cuivre des uhlands, des croupes d'innombrables chevaux en bronze et en marbre, des sourires de la gentille population austro-slavo-italienne qui ne tarderait pas à danser sur les débris de l'indestructible édifice impérial, et aussi des vitrines lavées de frais des pâtisseries de la Kärtnerstrasse, et des bijoux presque vrais des prostituées imposantes et graves qui hantaient cette même rue, « les plus chères d'Europe » comme vous l'expliquerait avec dignité tout bon argousin viennois.

— Qu'en dites-vous, Maxime, les sbires du cru se donnent des airs encore plus inabordables ici que chez nous, demanda Krassine à Litvinov en considérant deux vigoureux officiers de la Garde qui cliquetaient et tintinallaient des nombreux accessoires de leur uniforme.

— Bien des choses, ici, évoquent la troisième Rome, sourit Litvinov. Je crois que ces deux grands empires tomberont en poussière à peu près en même temps.

Ils pénétrèrent dans la grande salle presque vide d'un café, propre, frais, au personnel silencieux et poli. Voilà que plusieurs glaces les reflétèrent en même temps, moyennant quoi Krassine se dit qu'avec une imagination vraiment très développée, lui, Krassine, on aurait pu le prendre pour une sorte de voltairien, « un dangereux personnage », mais Litvinov, avec sa silhouette toute en rondeur, son visage gras, son regard de myope, même le pire fantaisiste n'aurait avancé qu'il pouvait être cet insaisissable Meyer Wallach qui faisait trembler le pouvoir.

Une *Fräulein* proprette et souriante vint prendre la commande tout à fait convenable de ces messieurs, et les remercia à voix basse avec une cordialité parfaitement mise au point :

— *Danke.*

Krassine se dit qu'une propreté et une politesse aussi simples et modestes, il ne fallait pas compter les trouver dans son pays. En Russie, on n'a le choix qu'entre l'éclat, inaccessible et glacial réservé à l'élite, ou la servilité inspirée par de gros portefeuilles en goguette, ou les chiffons

crasseux et les mouches écrasées des « gens simples ». Et pourtant, sans qu'il sût pourquoi, tout en lui se hérissait devant la propreté et la politesse si bien léchées de l'Europe; il n'aimait pas entendre dire du mal ou se moquer de la Russie à l'étranger. A parler franc, que l'incapacité des généraux russes fût la risée de l'Europe, même cela le hérissait. Chez nous, nous sommes les premiers à nous payer leur tête, mais passé la frontière et en présence d'étrangers, les révolutionnaires russes détestent ce genre de conversation. Ne serait-ce que la perte de la guerre: tout S.D. sait qu'elle a avancé la date de la révolution et joué par là, dans l'histoire du pays, un rôle positif, et pourtant cette défaite honteuse a laissé au cœur de tous les Russes, et à celui des révolutionnaires plus encore peut-être, une cicatrice profonde. Il se rappela une conversation qu'il avait eue là-dessus avec un S.D. allemand à Paris; brusquement, il s'était assombri et avait coupé la jovialité gouailleuse de son interlocuteur:

— *Danke, danke schön*, messieurs!

Les deux messieurs de Vienne poursuivaient leur conversation interrompue.

— Cette mitrailleuse a cela de bon qu'une fois démontée, on peut l'emporter dans un sac à dos, dit Litvinov. Le premier venu peut la remonter en cinq minutes, le système est extrêmement simple.

— C'est une qualité très appréciable, approuva Krassine. Vous savez, naturellement, que lors des journées de décembre, les ouvriers ont, à plusieurs reprises, enlevé leurs canons à la troupe, mais qu'ils n'ont pas su s'en servir. Un bon entraînement et une arme simple et sûre sont les gages du succès.

— Au fait, la célèbre « Grand-mère » est-elle toujours en vie? demanda Litvinov, pensant au canon Hotchkiss qui avait été enlevé dans la cour des Equipages de la Garde.

— Fraîche comme l'œil. Elle attend la parade de gala, dit Krassine pris de bonne humeur. Envoyer un obus dans le Palais d'Hiver, vous imaginez ça, hein, Wallach? Mais revenons-en à la mitrailleuse. De quoi a-t-elle l'air?

— Au moment précis où l'on nous faisait la démonstra-



tion, elle s'est enrayée. Martens était très contrarié, mais ça ne fait rien, ce machin vaut la peine. Pour l'avoir, tout industriel couvrirait notre ami d'or; et s'il nous la fabrique par conviction idéologique, il a quand même besoin d'argent.

— Nous avons établi les plans d'une série de réquisitions de fonds, mais je crains qu'au Congrès, les menchéviks mettent la croix dessus, articula Krassine.

— Il est temps d'en finir! explosa Litvinov, malgré son aspect débonnaire. Nous avons assez joué à l'unité, il est temps d'appeler les choses par leur nom. C'est par la grâce de ces messieurs que la «Zara» s'est perdue! A force de traîner en longueur, nous nous sommes retrouvés en pleines tempêtes de décembre. Heureux encore que nos hommes soient saufs, mais que d'argent enterré dans les sables de Roumanie!

— A propos, mon marin ne vous a jamais rejoint? demanda Krassine rembruni. C'est très curieux. L'Anglais est l'un de nos meilleurs hommes, et il mourait d'envie d'embarquer sur la «Zara». Il faudra que je tire cela au clair avec lui dès que je serai rentré.

— Le voilà! dit soudain Litvinov, ravi, en regardant à travers la vitre. Non, mais imaginez un peu ça: d'où un Bulgare peut-il tenir cette exactitude à l'Américaine?

Krassine leva les yeux: un homme de haute taille, en pardessus gris, les cheveux bouclés et le chapeau à la main traversait la rue en direction du café.

— Qui est-ce?

— Une surprise. Le capitaine Veličkov de Sofia, inventeur d'un nouvel explosif d'une force terrible. Il y a un mois que nous sommes convenus de nous retrouver dans ce café et à cette heure.

## LA POLICE

*Le commandant du poste-frontière de la gare de Verjbo-  
lovo au Département de Police Services Spéciaux, le  
18. III. 07:*

*«Ce jour, est rentré de l'étranger le dénommé Kras-  
sine (...) signalé dans la circulaire (...) passeport N° (...)*

*D'après son billet, il se dirigeait sur Saint-Pétersbourg. La fouille minutieuse de ses bagages à la douane n'a donné aucun résultat (...)* »

*A. Harting au directeur du Département de Police:*

*« (...) notre fameux collaborateur qui regagne la Russie (...) est nanti d'une recommandation pour le fameux « Nikititch ».*

*« J'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence les premiers renseignements que je reçois à l'instant sur les S.D. actuellement en activité à Saint-Pétersbourg:*

*1) Nikititch: Léonide Krassine, ingénieur à la Société d'Éclairage par l'Électricité, 14 rue Gogol, taille moyenne, dos droit, silhouette maigre, cheveux châtain foncé et souples, barbe en collier, moustaches de même couleur, nez légèrement retroussé, rides au front et autour des yeux, paraît 35 à 40 ans.*

Enfin, les morceaux s'assemblaient! Les deux personnes n'en faisaient plus qu'une. Ce qu'il avait flairé « à vue de nez », comme on dit, ce à cause de quoi il avait pris un tel risque en allant rendre visite à l'ingénieur sous l'aspect d'un « industriel progressiste », se confirmait à présent avec éclat. Il avait bien joué, ce Harting! Si seulement il y avait une dizaine de cerveaux comme le sien dans ce marais d'incapables, dans le royaume des Oukoutchouïev...

Iekhno-Jägern sortait les unes après les autres les copies des rapports de Harting et jubilait. Cela faisait déjà deux jours qu'il jubilait en imaginant comme il saurait enserrer tout le groupe d'Action technique dans son iékhno-filet et, d'une brusque jägern-attaque, le surprendre la main dans le sac.

Il préféra ne pas aller lui-même au rendez-vous avec le « fameux collaborateur » (héros anonyme, héros de la patrie), mais y envoya l'un de ses « appelants », un agent que lui avait envoyé la Direction du Gouvernement de Tiflis.

Le « Prince » s'était installé à l'Université de Pétersbourg et fait admettre à la cellule du Parti, mais pour l'instant, il ne donnait pas grand-chose, de sorte que si les bolchéviks lui mettaient la main dessus lors de cette rencontre avec le « fameux collaborateur » et l'ôtaient de leur chemin, il n'en aurait pas de chagrin, ou plutôt il en aurait, mais pas trop.

Iekhno-Jägern éprouvait une volupté presque physique à lire les notes laconiques, dépourvues de toute fioriture bureaucratique du Conseiller de collège Harting.

Le Congrès S.D. devait avoir lieu en avril; il réunirait probablement deux cents à deux cent cinquante personnes. Il y avait lieu d'espérer que la Sécurité y participerait et disposerait peut-être même de deux mandats.

Le Prince et le colonel Oukoutchouïev, désormais placé sous les ordres de Iekhno-Jägern, se montrèrent à la porte. Oukoutchouïev accompagna le Prince jusqu'à la table de travail, claqua des talons et, une goutte de sueur nacrée tremblotant au bout du nez sous l'effet de l'humiliation, s'éloigna fièrement.

— Vous avez vu André? demanda Iekhno-Jägern d'une voix sèche en coulant un bref regard vers les yeux bovins du Prince.

— Le docteur? demanda le Prince en s'animant. C'est un homme merveilleux.

— Merveilleux, dites-vous? — Iekhno-Jägern plissa les paupières. — Où et quand doit avoir lieu la rencontre avec Nikititch?

— Hélas, mon colonel, Nikititch n'est pas à Pétersbourg. Il s'est fait mettre en congé et ses camarades du Parti sont sans nouvelles. Le docteur est très abattu. Il est vrai, cependant, qu'il ne perd pas espoir.

Iekhno-Jägern fut, lui aussi, très abattu par cette nouvelle. Où donc avait disparu ce maudit Nikititch? Perdu dans sa rêverie, il oublia le Prince, jusqu'au moment où celui-ci couina de sa voix de fausset:

— Ne pourrais-je pas partir en Perse, à présent, mon colonel. J'ai déjà trouvé une boutique à Tabriz et une fiancée...

— Non, mon vicieux, vous allez encore vous promener en Europe, répondit pensivement Iekhno-Jägern.

### JOURNAUX AGENCES

*Le mot de « dissolution » ne quitte plus les lèvres de qui-conque approche de la Douma ou de la vie politique de la Russie en général.*

*Le Congrès unifié de « l'Union du peuple russe » qui se déroule à Moscou a pour thèmes essentiels: la nécessité de dissoudre immédiatement la Douma, l'instauration d'une dictature, l'institution d'un tribunal suprême, la privation des juifs de tout droit à l'instruction, au service de l'Etat, à la représentation populaire, et la détermination extrêmement stricte de leurs zones de résidence (...)*

*(...) La police a pénétré le 1er mai, à Moscou, chez un nommé Andrikanis, clerc d'avoué (...) elle a procédé à l'arrestation d'Andrikanis, de son épouse, de sa sœur et de douze invités. La police est convaincue qu'elle détient le comité du parti S.D. dans sa presque totalité (...)*

— Une fois de plus, mon capitaine, je vous répète que je n'ai jamais connu d'« Alexéi » ni de « Lioubitch ». Je ne connais aucun des invités d'Andrikanis. Je proteste catégoriquement...

— Ne vous énervez pas, Monsieur Krassine. Vous fumez?

— Allez au diable avec vos cigarettes! Cela fait dix-sept jours que vous me posez les mêmes questions. Je devrais être à mon bureau depuis longtemps, et vous ne me permettez même pas d'envoyer un télégramme à Pétersbourg. Mettez-vous bien dans la tête, capitaine, que c'est vous qui en payerez les conséquences.

.....  
Deux jeunes gens passaient à pas lents Petite rue Gnezdikovski. Ils étaient tellement plongés dans leur conversa-

tion qu'ils ne songeaient même pas à lever les yeux sur les fenêtres de la Sécurité.

— On l'eramène à l'interrogatoire tous les jours à neuf heures du matin. A neuf heures quinze, la voiture quitte la rue de Tver et tourne dans cette rue-ci. Tu connais la cour passante qui donne sur le boulevard?

Tout en disant cela, Likhariov faisait semblant de regarder des cartes postales d'un genre spécial que lui passait Horizontov, gloussant de rire.

— Et comment donc! C'est par cette cour que nous nous sommes carapatés, Litcharda et moi, en décembre 1905, dit Victor. C'est même là qu'ils l'ont descendu.

— Bref, inutile de tergiverser. Demain, on délivre Nikititch, dit Ilya.

— Compris, dit Victor en toussant dans sa manche.

Ils étaient presque parvenus à l'entrée de la Secrète, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à... Krassine. Un capitaine de gendarmerie le salua respectueusement en énonçant quelque chose comme: « très-reux-mande-doncher-sieur-dvoir-charge. » Krassine se couvrit de son chapeau, regarda Likhariov et Horizontov d'un air maussade et s'en alla vers la rue de Tver en martelant fermement le pavé de son parapluie et de ses chaussures anglaises de teinte cerise.

.....

— Ecoutez-moi, l'Anglais, disait Krassine avec colère, presque avec rage, en faisant les cent pas dans leur petit local, je vais poser la question de votre maintien au Parti.

Victor et Ilya, pétrifiés, demeuraient assis sur leur minable divan. C'était la première fois qu'ils voyaient un Nikititch si sévère; pas une fois l'ombre de son fameux sourire n'était passée sur son visage.

— Plus que cela, je vais demander qu'on examine de plus près votre bouillonnante activité. Vous êtes entré en relation avec des personnages suspects et vous poursuivez des pourparlers avec eux à propos de je ne sais quelle aventure en Alaska au nom du Parti. Vous compromettez le Parti, l'Anglais! Vous n'êtes pas allé à Varna et la « Zara » s'est

perdue. Où étiez-vous pendant ce temps? Taisez-vous! Où est Tania? Qu'avez-vous fait de Tania Berg? Dites-vous bien que s'il est arrivé malheur à cette jeune fille, je n'hésiterai pas à confier vos affaires aux hommes de Kamo . . .

Tout d'un coup, Victor laissa crouler sa tête entre ses mains et des sanglots secouèrent ses énormes épaules. Krassine demeura pétrifié.

— Tania est morte entre ses bras, Monsieur Krassine, dit doucement Ilya. C'est pour cela qu'il est arrivé en retard à Varna.

## CHAPITRE XII

### ESPÉRANCE... ESPÉRANCE... ESPÉRANCE...

— Idiots! Crétins! O-li-go-phrènes! gaeulait Iekhno-Jägern en abattant sur le drap bleu une grêle de coups de poing. Avoir relâché Nikititch en personne! Et sans même organiser de filature!

Devant lui l'inspecteur Kourkine et le capitaine Borovoï se tenaient au garde-à-vous. Le colonel Oukoutchouïev était assis dans un fauteuil, le petit doigt sur la couture du pantalon.

Iekhno-Jägern soupesa son presse-papier — n'allait-il pas se casser? — et lança ce lourd machin contre l'énorme divan de cuir qui ressemblait à un vieil hippopotame aux flancs usés.

— Où est-il, maintenant? Pour quel pays est-il parti? Fera-t-il jamais surface? Vous êtes tout juste bons à manger de la gelée de veau aux cornichons, mais agiter vos méninges, ça, c'est au-dessus de vos moyens! Dès le matin, vous faites votre plein de saumure(1) et vous rotez toute la journée en dormant à moitié. Bien entendu, cela ne s'adresse pas à vous, Monsieur Oukoutchouïev. — Il s'immobilisa soudain devant une fenêtre à la vitre de laquelle frappait une vigoureuse branche printanière aux bourgeois prêts à éclater. — Eh bien, proféra-t-il à mi-voix, nous allons attendre. Espérer et attendre, chercher et lutter.

On entendit un bruit de bottes. Un officier passa devant

(1) Vieille recette populaire très largement suivie contre le « mal aux cheveux »: on boit un ou deux verres de saumure de concombres. (N. d. T.)

Kourkine, Borovoï et Oukoutchouïev complètement médusés et tendit un pli à Iekhno-Jägern.

— Du Département de Police, mon colonel.

« En raison de la récente arrestation de Nikititch à Moscou, — c'était une lettre de Harting que Iekhno-Jägern lisait là, — j'ai l'honneur de prier humblement Votre Excellence de bien vouloir donner des ordres afin qu'on ne présente pas au détenu, au titre des chefs d'accusation, les faits établis par l'entremise du collaborateur que vous savez, afin d'éviter que celui-ci soit brûlé. »

« Bravo! Ah, Harting! Ah, mon cœur! Voilà ce que c'est, dans notre métier, que l'expérience révolutionnaire! Si, à l'exemple de Harting, je m'étais un peu frotté aux rebelles dans ma jeunesse, je réussirais mieux, à présent. Mais il est trop tard... trop tard... Enfin, ça ne fait rien. Finalement, ces ânes bâtés ont laissé filer Nikititch au bon moment, sans rien en savoir eux-mêmes. »

Krassine suivait le bord de la Moïka, regardait les bourgeons ouverts des jeunes arbres, les nuages qui couraient dans le ciel comme venus de l'enfance, et ne voyait rien. « Ils ont quelqu'un au niveau de notre direction, se disait-il, et selon toute vraisemblance, ce quelqu'un est en rapport étroit avec notre Bureau à l'étranger. Sinon, comment expliquer les récents échecs de nos transports d'armes et d'imprimés? Pourquoi la Secrète tombe-t-elle si régulièrement sur nos permanences? Ils savent peut-être déjà que je suis Nikititch? Alors, pourquoi m'auraient-ils relâché? Comme appât? Non, cela fait longtemps que j'aurais senti que j'étais filé: on ne trompe pas un vieux renard comme moi.

Il est certain que leur agent auprès de notre direction, s'il existe, essayera d'assister au Congrès ou de se tenir dans les couloirs. La Secrète lui enverra ses agents de liaison, quelqu'un dans le genre de cet Artchakov qui fournissait autour de nous à Londres, dès 1905. A propos, on ne l'a pas encore neutralisé, autant que je sache... Il va falloir expédier immédiatement deux ou trois de nos hommes, dont l'un devra être sans faute Caucasien... tiens, Iliko,



par exemple, plus Nicolaï Berg, plus l'Anglais: ils parlent tous trois l'anglais. »

## JOURNAUX AGENCES

(...) Le « *Mirror* » nous informe que Gorki est arrivé secrètement à Londres en provenance d'Italie pour assister au Congrès des sociaux-démocrates. Il n'est pas exclu que les fractions extrémistes triomphent.

(...) Selon le « *Daily Mail* » les sociaux-démocrates russes ont loué, pour y abriter leur Congrès, l'église de la Fraternité, Southgate Road, à Islington (...)

(...) Le « *Morning Post* » indique que la Suède et le Danemark s'étaient opposés à ce que les S.D. y tinssent leurs assises.

— (...) Il n'y a qu'une seule façon de poser le problème: ou nous serons un véritable parti révolutionnaire ou bien nous ne serons que les sous-ordres des cadets, des faiseurs de messes basses dans les couloirs de la Douma.

— Regardez les vers que Iaroslavski vient d'écrire. En plein dans le mille!

*Malheur à vous, mes compagnons,*

*Lénine, tentateur et démon,*

*Vous entraînera jusqu'au fond...*

*Cependant, que fait Axelrod?*

*Dans les décombres il rôde*

*Dénombrant au sol les idoles broyées*

*Dénombrant au ciel les étoiles nouvelles,*

*Celles du bolchévisme toujours plus haut levées.*

— Taisez-vous, camarades, le démon-tentateur est à la tribune.

Lénine — (...) Plékhanov nous a dit (...) que dans les rangs des S.D. de Russie, la part de l'opportunisme était faible. Peut-être: si l'on estime que l'œuvre de Plékhanov elle-même est faible.

Dán — Nous ne craignons pas de discuter de théorie avec vous, nous mènerons le combat (...) Tous les grands théoriciens du parti sont de notre fraction. Et nous dé-

*montrons que vous n'êtes pas des marxistes ou que vous êtes de mauvais marxistes.*

— Camarades, il faut mettre le Parti à l'abri de Lénine.

— Comment osez-vous regarder les ouvriers dans les yeux? C'est une honte! Lénine, le leader reconnu du Parti, passe devant le tribunal de ce même Parti pour avoir démasqué quelques messieurs qui tentaient de vendre les voix des ouvriers.

— Ce ne sont pas des messieurs, mais nos camarades. Et ce à quoi s'emploie Lénine, c'est le schisme. Quant à l'activité financière de votre Winter...

— Vous croyez qu'il a flambé l'argent de Morozov au casino? Ou qu'il l'a gaspillé en Italie avec une personne du sexe comme l'a fait votre bon ami Parvus avec celui de Gorki?

*Extrait de la résolution du Vème Congrès S.D. sur les coups de main:*

*(...) le Congrès ordonne ce qui suit:*

*1) Les organisations du Parti doivent lutter de toute leur énergie contre les coups de main et contre les réquisitions et expliquer aux masses laborieuses le manque de fondement de tels procédés dans la lutte pour les intérêts politiques et économiques de la classe ouvrière et le préjudice qu'ils apportent à la cause de la révolution.*

*2) Il est interdit aux membres du Parti de s'associer ou de collaborer à tout coup de main et toute réquisition quels qu'ils soient (...)*

— Alors, que voulez-vous que nous fassions, à présent? Que nous dispersions nos groupes de combat? Déjà le bureau technique s'essouffle, de toutes parts on lui demande des armes, mais pour se procurer des armes, il faut de l'argent. J'imagine avec quel plaisir Nikititch a accueilli cette résolution!

— Mais non, cette résolution menchévik provoquera l'opposition la plus ferme sur place...

*Lénine (à la séance de la fraction bolchévique) — « Un Comité central comme celui-ci ne me paraît pas sûr. Il comporte trop de tendances diverses. Ce qu'il faut porter aux masses, ce sont les décisions du Congrès, les nôtres (...) Il est indispensable que nous conservions notre Bureau à l'étranger. »*

Comme toujours, le carrefour de Charing Cross bouillonnait. Omnibus, cabs, élégants équipages, automobiles pétaradantes, conversations en toutes langues, hommes blancs, jaunes, noirs, cuivrés, on se sentait vraiment au cœur du gigantesque Empire britannique érigé au nom de la couronne par les habitants entreprenants, courageux et prédisposés à l'esprit d'aventure de cette petite île.

Victor Horizontov se déplaçait avec assurance au milieu de la foule, sans perdre de vue le chapeau jaune à ruban bleu d'un certain dandy.

Mr Sarizi, *alias* Avessalom Artchakov, petit-bourgeois de Tiflis, *alias* l'un des membres du groupe d'Action « Hussein », *alias* Le Prince, agent de la Sécurité, debout sur le bord du trottoir hélait un cab.

Victor suivit son exemple. Bientôt, deux cabs, maintenant entre eux une distance régulière, se frayèrent la voie vers la gare de Victoria, à travers les rues embouteillées du centre.

Profitons de cette pause pour décrire en deux mots les mésaventures d'Horizontov après la mort de Tania. Le choc avait été si violent qu'après deux nuits d'insomnie passées à l'hôpital de Chérémétievo, il avait eu toutes les peines du monde à reprendre ses esprits, à se rappeler la mission que lui avait confiée Nikititch, la Bulgarie, le « Zara ». Il était arrivé à Varna avec trois jours de retard et, naturellement, n'y avait trouvé personne. Par la suite, il s'était conduit de façon si chaotique, si incohérente et imprudente, qu'il avait aussitôt été arrêté par la police bulgare et mis sous les verrous. Il avait fallu près de trois mois aux Services secrets russe et bulgare pour s'entendre par voie de correspondance écrite au sujet de l'« aventurier » russe et décider de son extradition. Victor s'était

évadé du wagon cellulaire alors qu'il était déjà sur le territoire impérial et qu'on le dirigeait tout droit vers deux poteaux verticaux plus une traverse horizontale d'où pendait une « cravate à Stolypine » préparée tout spécialement à son intention. Il s'était rendu aux toilettes, avait assommé le gendarme qui l'escortait, endossé son uniforme et était descendu à l'arrêt suivant.

Après de longues épreuves, il avait réussi à regagner Moscou où, au milieu de ses camarades, il était peu à peu revenu à lui, s'était laissé distraire de son épouvantable malheur, du lancinant souvenir de Tania.

Maintenant qu'il était à Londres, il se comportait avec son assurance d'autrefois et même avec cette insolence particulière par quoi se distinguait Vassia l'Anglais. Il était aussitôt tombé sur Artchakov, avait reconnu en lui l'un des « héros » des barricades de décembre, l'avait entraîné dans un pub, y avait bu plus que son compte, s'était lancé dans les confidences, comme quoi la révolution le décevait, que les chefs les envoyaient à l'abattoir comme de la chair à canon, qu'il en avait sa claque et qu'il aimerait bien partir pour l'Orient où il avait des amis. Le mot d'« Orient » fut l'appât auquel Artchakov mordit: il entreprit de préparer peu à peu sa relève en la personne de Victor. Oui, lui, Sarizi, il aimait aussi l'Orient, il avait une fiancée en Perse et il avait l'intention de prendre sa retraite, mais il pourrait mettre l'Anglais en rapport avec des gens qui lui permettraient de surmonter sa crise morale. L'un de ces personnages se reposait actuellement à Brighton des fatigues du Congrès S.D. et...

Et c'est sans doute à Brighton que Mr Sarizi allait se rendre de la gare de Victoria.

... Nicolai Berg se déplaçait comme un somnambule dans la cohue de la gare, le regard rivé sur un seul et unique point: un chapeau de dandy, jaune à ruban bleu.

Certains gentlemen aux moustaches soigneusement taillées jetaient des coups d'œil désapprobateurs à ce jeune homme pâle aux yeux fous, comme s'ils pressentaient des événements funestes.

Horizontov l'avait tenu à l'écart de l'opération « Hus-

sein », considérant qu'il manquait d'expérience pour une affaire de ce genre. Mais blessé dans son amour-propre, Nicolaï avait fait le guet toute la journée près de l'hôtel où demeurait Sarizi. Il avait décidé, quoi qu'il advienne, de devancer Victor et Iliko.

Trois messieurs souriants, nantis chacun d'un chapeau melon et d'un parapluie s'avançaient vers lui. Scotland Yard!

Cependant, Sarizi observait la rencontre par-dessus l'épaule et le sourire aux lèvres: à présent, il tenait son chapeau jaune à ruban bleu à la main.

Victor se dirigeait vers le train et se disposait à monter dans le troisième wagon après celui d'Artchakov, lorsque soudain, une agitation bizarre s'empara du quai: des cris montèrent, quelqu'un fendit la foule aussi impétueusement qu'un dauphin fend la mer, trois coups de feu claquèrent, un chapeau jaune roula au sol, et tandis qu'Artchakov s'affaissait les traits tordus par un rictus, Nicolaï, la bouche entrouverte, suffoquant, mais la lumière de l'holocauste aux yeux se laissait aller au bras des vigoureux messieurs.

La cloche sonna. Le train s'ébranla. Le quai se vida.

Un jeune Italien vint rejoindre Horizontov sur la place de la gare.

— Berg a tout gâché, Vassia. On peut toujours le chercher, à présent, l'inconnu de Brighton! dit-il en claquant de la langue à la manière de Tiflis et en faisant un geste éloquent.

— C'est bien notre faute. Iliko, grommela Horizontov. Nous aurions dû enfermer ce possédé à l'hôtel.

— J'ai eu le temps de lui crier: « *You are crazy, man* » (1) dit Iliko. Et il m'a entendu.

— Bravo! Mais quel dommage pour Kolia. Il pensera peut-être à essayer de se faire passer pour fou...

« Dans le fond, depuis la mort de Lisa et de Pavel, il était vraiment devenu un peu *crazy* », se dit Horizontov.

(1) En anglais: vous êtes fou, mon vicux. (N. d. T.)

## JOURNAUX AGENCES

*Trente-quatre députés se trouvaient dans le local. Ils ont refusé la fouille (...) Le procureur général de Saint-Petersbourg, monsieur Kamychanski est arrivé et leur a expliqué qu'« en ce qui concerne l'immunité parlementaire, la Constitution qui l'a prévue ne dit rien du droit de fouille. »*

*(...) Nouvelle agitation dans les milieux ouvriers de Moscou. Neuf cents ouvriers typographes de l'imprimerie Sytine sont en grève. Une nouvelle crise menace.*

*Un manifeste impérial dissout encore la Douma.*

*(...) La fraction S.D. de la deuxième Douma d'Etat est arrêtée. Cent trente S.D. ont été appréhendés à Saint-Petersbourg.*

*Arrestations et perquisitions en masse à Moscou, Odessa, Samara, Rostov-sur-Don (...)*

*(...) Tentative de révolte dans la Flotte de la Mer Noire, à bord des cuirassés « Les Trois Saints » et « Sinople ». La menace est écartée.*

Ils ne se gênent plus du tout, à présent. En voici deux qui le suivent. Je vais m'arrêter devant cette vitrine. Voilà, ils s'arrêtent aussi. Bien plus, ils s'approchent et se campent derrière son dos comme s'il était déjà arrêté. Leurs petits yeux fureteurs si peu en harmonie avec leur silhouette corpulente et leurs babines pendantes se reflètent dans la vitrine.

L'un d'eux fait un signe de main, en appelle un troisième, lui montre Krassine des yeux, de toute évidence de façon que l'objet de la filature s'en aperçoive, puis le renvoie.

Krassine poursuit son chemin dans la foule dense, sur le côté ensoleillé de la Perspective Nevski et aperçoit l'autre, le troisième, près du Passage. Il arbore un sourire heureux et se regarde droit dans les yeux, c'est tout juste s'il ne lui fait pas un signe de tête. Les deux premiers sont toujours derrière. La filature dure depuis une semaine;

devant son domicile et devant son bureau, deux « en bourgeois » se découvrant franchement font des messes basses avec les portiers, les concierges, le sergent de ville. Leur but est clair: le terroriser. Eh bien... et s'il relevait le défi? S'il leur montrait de quoi est capable un clandestin de première qualité, de telle sorte que leur carcasse de chien en tremble?

Et brusquement, il se précipita dans le passage comme s'il avait oublié quelque chose, grimpa quatre à quatre à la galerie de l'étage, pénétra dans un magasin de confection, abandonna son manteau et son chapeau entre les mains d'un vendeur, essaya en toute hâte une nouveauté: un mackintosh « Cambridge » couleur de sable et une casquette de sport complètement imbécile, avec un énorme bouton au sommet du crâne.

Il vit dans la glace, les deux limiers ahuris et désarçonnés passer dare-dare devant le magasin.

En somme, le mackintosh tombait bien. Krassine paya et demanda que l'on portât ses vieux vêtements chez lui. Puis, dans la foule épaisse, il traversa le passage, tourna rue Sadovaïa et s'assit sur l'impériale d'un camion à chevaux.

La facilité, la rapidité avec lesquelles il avait « semé sa suite », lui avaient donné un regain de bonne humeur. Il y avait encore de la ressource. Le mackintosh était tout à fait superbe et l'air qui soufflait sur Pétersbourg n'était pas celui de la prison, c'était un vent libre, un vent marin...

Un journal s'abaissa devant lui et il aperçut deux crocs de moustache pointus et jaunis par la nicotine, un long nez couvert de taches, un col de celluloïd jauni qui soutenait des bajoues flasques, des oreilles aux cartilages durs, un chapeau déteint et des yeux quasi larmoyants, tremblants, quémendant une réponse:

— ... Mais qu'est-ce que c'est que ça, mon bon M'sieur? Qu'est-ce qui se passe? Le gibet, la prison, l'assassinat? Mais enfin, qu'est qu'ils veulent, les gens, vous ne pourriez pas me l'expliquer?

Krassine sauta en marche de l'omnibus héla un fiacre.

Quelle était cette vision? Que faisait là ce minable cet inutile personnage?

A quatre heures de l'après-midi, son oreille sensible entendit sur le palier des renflements et des murmures. Il était assis dans son fauteuil, un livre de technique à la main, Liouka se traînait sur le tapis et sa femme lisait un roman de Zola.

— Mon amie, dit-il, en se levant sans hâte, je crois qu'ils sont là.

Sa femme referma brusquement son livre. Son visage était parfaitement serein.

— Tu as quelque chose, ici?

— Presque rien, quelques papiers un peu ambigus.

Le sonnette tinta, et aussitôt après plusieurs poings martelèrent la porte.

— Cache-les dans la chambre d'enfants, dit sa femme en faisant rentrer les trois petites, Katia, Liouba et Nina chez elles.

Le fracas augmentait. Krassine extrayait en hâte les documents de leur tiroir.

— Qui est là? demanda la voix de sa femme.

— Police!

— A quel sujet?

— Ouvrez, Madame! Nous avons un mandat de perquisition.

Krassine passa dans la chambre d'enfants et enfourna les papiers dans le tablier de Nina, sa belle-fille.

— Assieds-toi sur l'appui de la fenêtre, et n'en bouge pas tant que ces messieurs ne seront pas partis.

Les gendarmes repartirent les mains vides; à peine la porte avait-elle claqué sur leurs talons que le téléphone sonna et qu'il entendit la voix surexcitée de Candide:

— Je crois que ça a marché dans le Midi, mon ami!

## POLICE

*Département de police 0.0.102. Objet: attaque à main armée contre un transport de fonds dans la ville de Tiflis, le 13. VI. 07.*



« Un transport de deux cent cinquante mille roubles en provenance du Trésor a été intercepté à onze heures du matin, place d'Erevan. Les malfaiteurs ont utilisé sept bombes et tiré au revolver des quatre coins de la place (...) L'argent dérobé n'a pas encore été retrouvé (...) »

(...) Parmi les billets dérobés à Tiflis, se trouvaient cent mille roubles en coupures série A point M point, numéros de 62.901 à 63.000 et de 63.701 à 63.800. Le ministère des Affaires étrangères a été avisé aux fins de mise en relation avec les puissances étrangères.

« Du chef de la Direction du Maintien de l'Ordre public de la ville de Moscou.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence qu'ainsi qu'il est à présent pleinement établi, le vol de Tbilissi a été perpétré par l'organisation bolchévique du parti S.D. de cette ville, aidée par les membres de certaines autres organisations locales. »

Du chef des Services de la Sécurité à l'étranger, A. Harting.

« (...) On sait avec certitude que les bolchéviques ont entre les mains les cent mille roubles enlevés par Kamo à Tiflis; il se pourrait qu'ils soient actuellement entre les mains de Nikititch à Saint-Pétersbourg. »

« (...) Les bolchéviques ont formé deux projets: le premier consiste à changer la totalité de la somme le même jour dans plusieurs villes de Suisse; l'autre, de la changer en même temps dans plusieurs villes de province de Russie. »

« Un Arménien de Tiflis surnommé « Kamo », nanti d'un passeport autrichien au nom de Mirski est récemment arrivé à Berlin. (...) C'est un terroriste révolutionnaire extrêmement actif et hardi que tous les bolchéviques, même Lénine et Nikititch tiennent en haute estime. »

« (...) ils envisagent l'achat d'une quantité d'armes énormes grâce à l'argent qu'ils ont enlevé (...) Il suffirait que les révolutionnaires interrompent leur action directe pendant trois ans environ pour avoir le temps d'armer tous les grands centres de la Russie (...) » (...) Le nouveau projet de réquisition n'a été confié qu'à Meyer Wallach et Nili-

titch. Plusieurs milliers de roubles ont déjà été déboursés (...)

« Il convient de prier les autorités de Berlin de pourvoir à l'arrestation immédiate de Kamo.

*De Harting, le 9. XI. 07*

« Kamo a été arrêté ce jour à Berlin. »

« (...) Le 4. I. 08, à la gare de Lyon, à Paris, les autorités françaises ont arrêté Meyer Wallach et Iampolskaïa. Ils étaient porteurs de douze des coupures de cinq cents roubles correspondant à (...) »

« Rechercher et arrêter sur-le-champ sans référence à notre Département l'ingénieur Léonide Krassine (Nikititch).  
Le directeur du Département de police Troussévitch. »

Elle l'avait vu à plusieurs reprises tourner à cet angle de rues, longer la devanture vitrée de la banque et jeter un coup d'œil hâtif à son propre reflet, son visage dur pâli par le travail de la journée.

A présent, c'était elle qui tournait au même angle de rues, et qui s'arrêtait sans savoir pourquoi. Sans qu'elle sût pourquoi, son regard fut attiré par la bordure de glacons étincelants au soleil de janvier qui pendaient à la corniche de la banque. Elle les fixa un certain temps, ainsi que le ciel bleu, on aurait dit un morceau de ciel méditerranéen, puis elle soupira et partit d'un pas vif le long de la vitre négligeant cette fois d'y chercher son image, ne regardant que son ombre juvénile et mince qui oscillait sur le trottoir puis se laissait tout d'un coup engoutir par celle d'un perron: elle venait d'entrer à la banque.

La grande salle sentait le cigare de luxe, la lavande, et un peu, très peu, les remorquées de bons dîners au restaurant la veille. C'était une banque pétersbourgeoise, presque une banque européenne.

Cela allait de soi: regards appuyés, petites toux enjouées, « Je vois » quémandeurs et invitants; le caissier lui-même, assis dans la cage comme un oiseau insolite, se souleva sur

son séant lorsqu'il vit Nadia traverser de bout en bout cette salle, et se diriger vers lui foulant les motifs décadents de la mosaïque du sol.

— Veuillez me changer ces billets, dit-elle sèchement en extrayant un paquet de coupures de cinq cents roubles de son manchon.

C'étaient les fameux billets de Tiflis, et la démarche de Nadia, en plein centre de Pétersbourg, était de la folie pure.

Ilier, Krassine, Ignatiev et Kirillov avaient tenu conseil chez elle.

Ils étaient tous les trois accablés par la lyrielle d'échecs qu'ils venaient de subir au dedans comme au-dehors des frontières, et surtout par l'arrestation de Kamo et de Wallach.

Ils étaient tous trois convaincus que la Sécurité avait réussi à fortifier la position de ses agents au cœur même du parti, vraisemblablement au Bureau de l'Étranger.

Travailler en sachant que pour ainsi dire chacun de leurs pas était enregistré rue Gorokhovaïa n'avait aucun sens. On ne pourrait poursuivre qu'après avoir liquidé l'espion.

Nadia était demeurée dans un coin de la pièce sans se mêler à la conversation des hommes; son regard passait d'un visage à l'autre, elle les examinait: elle fut sidérée de les voir tous les trois faire machinalement et en même temps un geste d'extrême lassitude: Ignatiev se recouvrit les yeux de la paume de la main, Kirillov appuya le front contre son poignet et Krassine serra très vite et très fort ses tempes entre ses doigts.

Ignatiev avait apporté un paquet de billets dont les numéros avaient été modifiés par un graveur très expert. Ils avaient décidé d'envoyer un agent porter ces billets à Vladivostok où il tenterait de les échanger. En attendant, c'étaient les Kirillov qui les garderaient. Les chances de succès étaient minces.

«... Les chances de succès sont minces... minces... minces les chances de succès», s'était-elle répété cette nuit-là, la tête posée sur l'épaule de son mari qui balbutiait quelque chose en dormant et poussait des gémissements plaintifs comme font les enfants. Les chances de succès

étaient minces, et c'était la fin de la révolution. Oui, soudain elle avait compris que c'était la fin de la révolution, qu'elle touchait presque à son terme, mais qu'il restait une *espérance* de succès, elle était elle-même *Espérance* (1). Une espérance de succès.

— *Mademoiselle\**, je ne peux pas changer cet argent, articula à mi-voix et en la regardant par en dessous, le jeune caissier calamistré à la raie irréprochable. Les billets étaient étalés devant lui en éventail.

— Mais si, vous allez les changer, et tout de suite, répondit-elle impérieusement en serrant dans son manchon la crosse de son « bull-dog ».

Le caissier rassembla prestement les coupures et les posa devant Nadia.

— Je vous en supplie, Mademoiselle, allez-vous-en.

— C'est tout simplement que vous ne savez pas qui je suis, dit-elle en riant. Je suis Nadéjda, *Espérance*... L'espérance du succès.

Les pupilles du caissier se dilatèrent.

Je crois qu'il commence à deviner que je suis l'*Espérance*, se dit Nadia, la dernière *Espérance* du succès.

Elle ne vit pas le caissier appuyer à pleine main sur un bouton de sonnette.

— Vous comprenez à présent que je suis l'*Espérance* du succès? demanda-t-elle en élevant la voix, et que ce que j'ai dans la main n'est pas un simple revolver, mais...

Deux carcasses monstrueusement lourdes s'abattirent sur elle par-dessus et ployèrent son orgueilleuse échine.

Elle tomba, entraînant dans sa chute les deux carcasses, leurs énormes fesses en l'air.

— Comment osez-vous porter la main sur moi? cria-t-elle ou pensa-t-elle, tout en portant à sa bouche une bague où était dissimulé un poison foudroyant.

La dernière chose qu'elle vit fut un ciel bleu d'Italie derrière une haie de glaçons retournés la pointe en l'air.

(1) Le prénom russe Nadéjda signifie *Espérance*. (N. d. T.)

Les skis de Krassine glissaient rapidement d'une allure changeante sur la piste damée entre les pins. On était en mars 1908. Sous les pins se dressaient des sapins de petite taille recouverts d'une épaisse couche de neige. Il essayait de deviner à qui les sapins ressemblaient: un moine? un ours assis? une chouette? ... Apercevant un jeune Finnois qui filait à toute allure au loin, il s'obligea à réfléchir à ce qui distinguait le ski de fond finlandais du ski de fond sibérien ... Le pas finlandais était plus grand et la foulée plus longue ... Oui, heureusement qu'ils avaient au moins réussi à faire passer à Genève l'imprimerie du « Prolétaire », et puis Lénine devait avoir raison comme d'habitude, il voyait toujours plus loin que les autres; or, dès novembre, il avait dit qu'il fallait ménager ses forces, se terrer, attendre, travailler et attendre, patiemment, obstinément, comme avant la révolution, mais avec une patience et une obstination accrues ... Seulement, seront-ils nombreux, ceux qui en auront la force? ... Et combien de camarades avons-nous perdus ... On ne sauverait plus le comité de Pétersbourg ... On ne sauverait ni Baumann, ni Grosjean, ni les Berg, ni Nadia, Nadia, Nadia, on ne la sauverait plus jamais ... Le cercle se resserre, pourquoi attendent-ils? ... Le conservent-ils en qualité d'appât? Il faut émigrer tout de suite ou passer dans la clandestinité ... De toute façon, ils risquent d'arriver d'une heure à l'autre ... à moins qu'ils ne soient déjà arrivés. Eh, oui! Ils sont là.

A travers la haie de sa datcha, il vit un officier et deux gendarmes aller du perron au portillon. Il se retourna: les jambes écartées et l'arme croisée, deux autres gendarmes le suivaient sur la piste.

— Monsieur Krassine, je vous avertis que nous avons reçu l'ordre de tirer, cria l'officier.

Emmitoufflées jusqu'au bout du nez, Nina, Liouba, Katia, et la toute petite Liouka se tenaient sur la neige bleutée.

— Camarades, j'ai là une lettre de la Centrale bolchéviste. Tous les camarades, Lénine surtout, prennent très à cœur l'arrestation de Nikititch. Lénine insiste pour que

toutes les mesures possibles soient prises afin de le tirer de prison, disait d'une voix douce Alexandre Ignatiev, les yeux fixés sur quelques feuillets de fin papier transparent posés devant lui.

Les rares rescapés de la garde de Krassine s'étaient réunis à Vyborg: Semione, Vano Bolkvadzé, Sacha Okhtenski, Kirillov-Candide, l'Anglais, Likhariov-le Canonnier. Ils n'avaient qu'un but: libérer Krassine à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen.

Tous ces hommes audacieux qui, au cours d'années de combat avaient appris à mépriser gendarmes et mouchards n'avaient même pas le courage de penser que leur Nikititch se trouvait en leur méprisable pouvoir.

— L'affaire est claire, dit Victor Horizontov en s'approchant du bureau. Je propose de ne pas chercher midi à quatorze heures, de prendre la prison d'assaut et de libérer Nikititch. Est-ce qu'on arrivera à rassembler une quarantaine d'hommes? Ce serait tout à fait suffisant.

Après quoi, il alla modestement s'asseoir sur un tabouret à l'écart.

— Et s'ils vous abattent tous jusqu'au dernier pendant l'attaque, jeune homme? demanda une femme à cheveux gris qui croisait ses doigts noueux sur la table.

— Qui c'est, cette mémé? susurra Victor à Vano Bolkvadzé.

— Cette mémé a, entre autres choses, transporté la presse du Comité central de barricade en barricade, en décembre, mon cher ami. Elle la dissimulait dans son chignon. C'est la mère de Nikititch, répondit tristement Vano.

La proposition d'Horizontov fut repoussée. On n'en conserva qu'une variante possible: l'attaque du train qui le transporterait de Vyborg à Pétersbourg, si tous les autres moyens échouaient.

Quelques jours plus tard, la mère de Krassine réussit, lors de la visite, à lui passer des limes pour limer les barreaux de sa fenêtre et à lui expliquer le premier plan conçu.

Un feu s'allumerait en haut de la colline que Krassine apercevrait de sa cellule.

Le second moyen de sauvetage résidait dans la loi finlandaise elle-même, en vertu de laquelle le Sénat du Grand-Duché libérait sur l'heure toute personne arrêtée sur son territoire si un acte d'accusation officiel ne lui était pas adressé dans le mois qui suivait.

Les révolutionnaires savaient combien les Finnois portaient les autorités de Pétersbourg dans leur cœur et comptaient là-dessus. Mais comment obtenir que les papiers restent bloqués aussi longtemps à Pétersbourg? Ignatiev et Candide se torturaient la cervelle. Ils ne pouvaient pas compter uniquement sur la lourdeur de la bureaucratie policière, c'était trop risqué.

Cinq jours après son arrestation, on emmena Krassine à l'interrogatoire par un itinéraire inhabituel.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau du directeur de la prison, un colonel de gendarmerie tout en nerfs et portant monocle se leva pour l'accueillir.

— Bonjour, cher Monsieur Krassine. Je suis venu de la capitale exprès pour reprendre notre conversation si bêtement interrompue.

Il n'était pas difficile de reconnaître en l'officier son visiteur de naguère, l'« industriel féru de progrès ».

Il fit asseoir Krassine dans un confortable fauteuil de cuir et, après avoir malgré lui sacrifié à l'incorrigible habitude qu'ont les gendarmes d'offrir une cigarette aux prévenus, Iekhno-Jägern partit dans des considérations fumeuses et inspirées sur le développement de la Sibérie, de la nouvelle Amérique, de ses perspectives exaltantes. Krassine l'écouta en silence, puis sourit dans sa barbiche. Le colonel saisit ce sourire au vol.

— Je vois, Monsieur Krassine, vous croyez que j'essaye de vous embrouiller les idées. Je vois, je vois... Mais n'est-ce pas, ce qui m'a poussé à m'entretenir avec vous, ce ne sont pas des considérations liées à l'enquête, mais une curiosité d'ordre purement psychologique. Cela fait longtemps que l'instruction sait à quoi s'en tenir et il ne nous est nullement utile de vous interroger en personne...

— Que sait l'instruction, mon colonel? s'enquit Krassine.

Le crime effroyable que j'ai perpétré en finançant sur mes revenus personnels une partie des frais des partis de gauche? Je ne me connais rien d'autre qui relève de la justice...

— A quoi bon ce jeu d'enfant? sourit Iekhno-Jägern. L'instruction sait que vous êtes le chef de l'organisation de combat S.D., le célèbre, hélas! le tristement célèbre — dans nos milieux — Nikititch. Vous serez jugé avec le Comité S.D. de Pétersbourg. Au fait, à ce jour, tout le comité est sous les verrous, il ne nous manque pas un seul homme.

— Quel Nikititch? Qu'est-ce que le Comité S.D. vient faire là-dedans? dit Krassine en haussant les épaules. Non mais vraiment, Messieurs, vous voulez faire d'une mouche morte un éléphant mort.

Iekhno-Jägern soupira, agita sa petite main.

— Bon, bon laissons cela. Je vous ai déjà dit que l'intérêt que je vous portais n'était pas d'ordre professionnel, mais psychologique. C'est votre personnalité qui m'intrigue. J'ai étudié dans ses plus petits détails les deux faces de votre activité et je suis stupéfait, cher Monsieur, tout simplement stupéfait de voir comment on peut concilier un travail constructif si réussi, si fructueux avec une activité aussi effroyablement destructrice. Un rare phénomène de doublement de la personnalité? Non, non et non! Il me semble, Monsieur Krassine que vous êtes un bâtisseur d'un degré si élevé, si hypertrophié que le besoin de bâtir atteint chez vous son sens contraire...

— Oui, vous êtes un philosophe, dit Krassine, avec un nouveau sourire.

Il fixait attentivement le colonel, le regardait droit dans les yeux. Des yeux dont les pupilles s'élargirent brusquement.

— Non, je ne suis pas un philosophe, je le sais d'expérience. Mon métier est de sauver des vies humaines, n'est-il pas vrai? Bon, il vous semble que ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas cela qui compte, ce qui compte, c'est que c'est ainsi que je me sens. Je suis un sauveur, un sauveteur à un niveau tellement élevé que parfois... je suis pris d'une incoercible envie de tuer.



Un brusque tic l'agita de la tête aux pieds et ses doigts se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Colonel, articula Krassine avec reproche, si nous continuons comme cela, nous allons sombrer dans les abîmes de la pathologie. Reprenez-vous.

Déjà Iekhno-Jägern lui souriait en pleine figure, le monocle aussi étincelant que le Spitzberg.

— Votre personnalité est si marquante, Monsieur Krassine, que j'éprouve involontairement l'envie de comparer ma modeste personne à la vôtre. Voyez-vous, je me considère comme un patriote, non pas un patriote à la manière de ces malodorants messieurs de l'« Union de Saint-Michel Archange », mais un vrai patriote, conscient, prêt à chaque instant à sacrifier sa vie. Alors, figurez-vous, Monsieur Krassine, qu'il me semble que dans votre double activité, vous avez également vu un patriotisme d'un genre particulier. Est-ce que je me trompe? Répondez-moi, je vous prie.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion en parlant de ma double activité, commença froidement Krassine, mais pour ce qui est d'être patriote, oui j'en suis un, et je crois même que le patriotisme est le plus fort des sentiments qui inspirent ma vie.

— Merveilleusement dit! s'écria Iekhno-Jägern avec une exaltation de collégien. Je sens que nous allons nous découvrir beaucoup de points communs. Nous aurons encore de nombreux entretiens, mais à Pétersbourg, dans une semaine. Je suis sûr que nous tomberons d'accord sur bien des points. Je m'efforcerai de vous préserver de cette chose que Monsieur le député Roditchev a appelée « la cravate à Stolypine ». Au fait, que pensez-vous de Stolypine?

— Et vous? ricana Krassine.

— Moi? Je le bénis, proféra le colonel avec lenteur, en détachant les syllabes.

Le monocle envoyait des reflets métalliques derrière lesquels on ne distinguait pas l'œil.

Krassine partit quand même à rire, comme si personne n'avait fait allusion à la corde, il y avait quelques secondes à peine.

— Vous voyez, colonel, nous venons de nous découvrir une première divergence.

— Insignifiante, Monsieur Krassine, articula lentement le colonel, ab-so-lu-ment in-si-gni-fi-ante.

« Est-ce que ce type songerait à m'ennôler? » se demanda le prévenu sans la moindre gaieté.

Étalé sur les coussins de velours de son compartiment privé, le colonel Iekhno-Jägern faisait, bercé par le bruit monotone des roues, un rêve très simple.

... La porte glissa sans bruit et trois hommes s'insinuèrent dans le compartiment, avec délicatesse, en évitant les plaisanteries grossières, et s'assirent tous trois sur le divan à l'opposé du sien. L'un d'eux était un jeune homme sans moustaches, les yeux bleus, les épaules carrées et énormes, le second un monsieur plein de charme portant une barbiche très douce, le troisième — encore un jeune homme à la moustache rousse et au regard d'acier, d'aspect répressif. C'est ce troisième *aspect* qui lui fit pousser un cri, le réveilla, et l'amena à se mettre sur son séant et à tendre une main dubitative vers son arme, comme de dire: « cela vaut-il la peine? »

— Votre étui est vide, dit le monsieur plein de charme, et nous, nous avons six pistolets pour nous trois.

— Mais où est ma garde, Messieurs? demanda le colonel.

— Elle dort d'un profond sommeil qui pourrait devenir le vôtre tout de suite, ou demain, ou dans huit jours, à n'importe quel moment...

— Comment l'éviter, Messieurs?

— C'est très simple. Oubliez l'affaire Krassine pendant au moins six semaines. Il ne faut pas que les papiers concernant Krassine arrivent à Vyborg avant ce délai. Avec un appareil aussi « diligent » que le vôtre, je pense que cela ne sera pas difficile.

— Je comprends, marmotta Iekhno-Jägern. Vous voulez profiter de la loi finlandaise et faire sortir Nikititch de prison parce que l'acte d'accusation ne sera pas arrivé. Mais comment y parviendrez-vous, Messieurs, si je refuse?

— Ça, c'est vous que ça regarde, grogna le jeune homme aux yeux bleus.

— Et vous ne me tuerez pas?

Le jeune homme au regard d'acier ricana.

— C'est vous qui avez établi la souricière chez les Berg, colonel, et pourtant si vous faites traîner les papiers de Krassine, vous aurez la vie sauve. Dans le cas contraire, vous serez condamné.

Ils se levèrent tous les trois.

— Au revoir, Messieurs. Je ferai ce que vous voulez.

« Mon Dieu! Avec quelle facilité mes épaulettes de général se sont envolées! Comme je me suis fait bêtement pincer! » Iekho-Jägern éclata en sanglots et mordit ses cousins de velours.

— Eh bien, camarades, ça s'est passé on ne peut mieux avec le colonel.

— Je crois qu'on peut compter sur lui. Il a fait provision de frousse pour plus de six semaines, plus d'un mois et demi: une vie et demie.

— N'empêche qu'il faut essayer la première variante aujourd'hui.

— Tu es sûr, Ilya?

— Nous n'avons pas le droit de courir de risques. Nikititch doit retrouver la liberté; alors, nous n'avons pas le droit de compter uniquement sur ce colonel et sur nos relations d'Helsingfors. Qu'en penses-tu, l'Anglais?

— Le Canonnier a raison, camarades.

— ...regardez, mais prenez garde de vous faire voir, mon capitaine: vous voyez, il scie les barreaux de sa fenêtre. Il a presque terminé et pourra se glisser dehors au premier signal.

— Et les murs?

— Ils ont certainement déjà placé une mine. Je pense que le signal viendra de la colline.

— Vous avez du flair, Fork. Je vous ferai nommer à Pétersbourg.

« Et me voilà dans le sac en pierre... quatre pas en diagonale, aller-retour, aller-retour, comme du temps de ma jeunesse... C'est ma seule consolation, les souvenirs de prison de ma jeunesse... L'ingénieur Krassine est dans le sac en pierre et Nikititch est menacé de mort. La mort, un mot bref et parfaitement précis qui n'admet aucune digression... « La cravate à Stolypine », ah! que d'humour dans ces mots!... ce n'est pas pour rien qu'on parle de l'humour des pendus... la cravate la plus à la mode, cette année, est celle de Stolypine. Eh, quoi! Beaucoup d'hommes merveilleux sont morts, et que d'amis! que de jeunesse! Lisa, Tania, Nadia... Toi aussi, tu trouveras la force de l'essayer, cette cravate... Mais dans le fond, les barreaux sont sciés et le signal peut s'allumer à tout instant sur la montagne. Alors, il faudra se lancer tout de suite. Mieux vaut finir d'une balle ou d'un coup de baïonnette... » Krassine arpente régulièrement son cachot, aller-retour, aller-retour...

.....

Victor approchait des buissons où il devait prendre position et, sur un signal lumineux de Sacha Okhtenski, lancer, du haut de la colline, contre le mur de la prison, une bombe qui ferait sauter une charge explosive déjà en place. Tout avait été minutieusement étudié; autour de la prison, des hommes attendaient à couvert que l'explosion se produise. Victor contemplait les feux d'un couchant presque printanier qui se consumait au-dessus du golfe encore pris par les glaces, et croyait voir le mur d'écume des lames de l'Océan, une bande de sable infinie, croyait se voir lui-même, Horizontov, puissant et dénuqué, homme immortel et impavide, et une petite silhouette qui s'avavançait vers lui dans la lueur crépusculaire: son immortel amour...

.....

— Tu sais qui c'est? chuchota avec animation un limier à un autre. C'est Vassia l'Anglais, un bandit terrible. C'est tout juste si j'ai réussi à garer mes abattis de son chemin à Moscou.

— On le prend vivant?

— Tu n'es pas fou, non? C'est lui qui nous prendrait vivants. Tâche de bien viser. On le descendra net.

Horizontov sortit sa montre et regarda la colline: le signal avait déjà deux minutes de retard. Comment aurait-il pu savoir que depuis ces deux minutes, Sacha Okhtenski se débattait dans une erabuscade.

Il remit sa montre dans sa poche; à ce moment, une balle, suivie d'une autre, d'une troisième, d'une quatrième, tout un faisceau de balles mortelles lui traversèrent le corps. Il se mit à tourner sur lui-même comme pour chasser cette calamité absurde, mais un coup terrible rompit le fil de sa conscience.

Le Sénat de Finlande libéra Krassine un jour avant l'arrivée des papiers de Pétersbourg.

## CHAPITRE XIII

### IL ÉTAIT « RESPONSABLE DE LA TECHNIQUE, DES FINANCES ET DES TRANSPORTS DU PARTI »

— Vous êtes sûr, *Herr Schultz*, que c'est la meilleure position ça, pour mon appareil?

— J'en suis convaincu, *Herr Wiedenthal*. Il se montre à quatre heures dix-sept minutes, venant de l'arrêt du tramway, et suit l'autre côté de la rue pendant quatre minutes et demie. Il est plus ponctuel que le plus allemand des Allemands.

— Bien. Dans ce cas, attendons . . .

.....

Krassine monta dans le tramway et se dirigea vers l'unique place assise, quand soudain, au beau milieu du plancher tressautant, il sentit la respiration lui manquer, ses jambes se dérober sous lui, son cœur battre comme un fou, il faillit crier sous l'effet de la noire terreur qui le prenait à la gorge, tandis que les visages des voyageurs décrivirent un cercle et que chacun d'eux se rapprochait de lui comme une effroyable anomalie de la nature, comme une tache hideuse et terrible.

Mais il ne cria pas, il se traîna tant bien que mal jusqu'à la place libre, s'assit et enfouit son visage dans ses mains. Il savait que dans quelques minutes, cela passerait, ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, depuis qu'il était à Berlin. Le voilà, le résultat de l'impossible tension de ces quatre dernières années. Tous les matins, l'angoisse au cœur, il voyait par-dessus le mur, le ciel passer du noir au gris, il se disait avec angoisse et même avec terreur qu'il fallait se lever, faire sa gymnastique, boire du malt Kneipp, prendre sa canne et se rendre

à son travail, au bureau des établissements « Siemens et Schuckert ». Il avait envie de rester au lit. Au lit, rien d'autre.

Cela semblait s'être calmé un peu. Il leva la tête et regarda les maisons identiques qui défilaient devant lui avec l'identique triangle que posait le couchant sur leur mur plein. Berlin, l'Allemagne, il fallait qu'il se tienne la bride encore plus haute peut-être qu'à Pétersbourg, il n'avait pas le droit de montrer qu'il était malade, qu'il était solitaire, qu'il avait envie de rester au lit. Au lit, rien d'autre.

Quelque part tout près se trouve l'« Alt-Moabit Kriminal-Gericht » où se languit le malheureux Kamo, quelque part très, très loin, sur les chemins pierreux de Capri, Gorki erre, taciturne, tandis que sa femme surveille d'un œil vigilant sa silhouette voûtée et — petite ride près de la bouche — Nadia n'est plus... n'est plus... Kirillov est en prison, Likhariov aussi, Nicolaï Berg a été extradé, croit-il, par les Anglais. Où est Bourénine? Seul Lénine est infatigable. Ça, c'est bien...

La *Berliner Zeitung* s'abaissa devant Krassine et il aperçut un long nez plein de taches, une moustache aux bouts jaunis par la nicotine, un col en celluloïd qui soutenait des bajoues flasques et des yeux striés de veinules rouges, des yeux tremblants, quémandeurs, pitoyables, implorants...

— Mais à quoi ça rime, ça *Meinherr*? Voyez un peu ce qui se passe dans le monde. Les Persans ont détrôné Mohammed-Ali-Chah, à Barcelone, il y a eu une horrible boucherie, « la Semaine sanglante »... Vous vous rappelez la Russie? Robert Peary a atteint le pôle Nord. Le pôle Nord, *Meinherr!* Mais qu'est-ce qu'il faut aux hommes? Qu'est-ce qu'ils veulent? Pourquoi est-ce qu'ils détrônent les Chah, s'entrégorgent à Barcelone, s'en vont au pôle Nord? Pourquoi?

— Qui êtes-vous? lui demanda Krassine non sans peine.

— Je suis un jardinier-apiculteur expérimenté et seul, répondit son voisin de bonne grâce et un éclair de prière et d'espoir de rapprochement passa dans ses yeux. Je sais

seulement, *Meinherr*, qu'il faut déterrer les bulbes des glaïeuls à l'automne, je sais tout sur les roses thé et les pivoines, les glycines, les azalées, les cactus et les tulipes... C'est bientôt la saison de la récolte de miel, *Meinherr*, et comme toujours, je suis sans travail... L'abeille, c'est la matrice, c'est le symbole de la chaleur, *Meinherr*. Voulez-vous monter chez moi prendre un petit verre de Kümmel?

— Excusez-moi, dit sèchement Krassine en se dirigeant vers la sortie. Il fit un effort sur lui-même pour ne pas se retourner vers les yeux tremblants et les joues flasques comme une vieille peau de chamois.

.....

— Attention, *Herr Wiedenthal*, il arrive.

— Je suis prêt, *Herr Schultz*.

Krassine approchait de sa maison lorsqu'une fenêtre de celle d'en face s'ouvrit toute grande et qu'une voix amicale s'écria:

— *Herr Krassine! Achtung!*

Sous l'effet de la surprise, Krassine se retourna brusquement. Un éclair de magnésium fusa. Les Services Secrets allemands venaient de le photographier.

Il souleva ironiquement son chapeau.

— Merci, Messieurs. Merci de ne pas m'oublier.

— Je vous en prie! Excusez-nous du dérangement.

La fenêtre se referma.

— Je ne peux pas dire qu'il ait l'air florissant, *Herr Schultz*.

— Il n'y a pas de quoi l'être, *Herr Wiedenthal*, avec une grande famille et un emploi d'ingénieur débutant chez « Siemens et Schuckert » à deux cent cinquante marks par mois.

— On dit qu'en Russie, il maniait des fonds colossaux. Ils attaquaient les banques, c'est vrai?

— C'était l'argent de leur parti, *Wiedenthal*.

— Et il n'a rien gardé pour lui? Il ne s'est pas mis un petit magot à gauche pour les mauvais jours?

— Non, *Wiedenthal*, il n'a pas dépensé un kopek pour lui-même. Il faisait la révolution.



— Mais pour quoi faire, Schultz? Pourquoi font-ils la révolution?

— Le diable seul le sait. Est-ce que vous pouvez me dire pourquoi Peary est allé traîner ses guêtres au pôle?

— Non, je ne comprends pas.

— Moi non plus. Ramassez votre mécanique, Wiedenthal. La photo est réussie?

— J'espère que le chef sera content.

### SUR LES PAGES DES JOURNAUX RUSSES

*« Lavarets frais fumés. Harengs royaux à chair blanche et rose, de quinze kopeks à deux roubles les dix. »*

*Pierre le Grand ouvrit une fenêtre sur l'Europe,*

*Poussant la Russie au-delà de son seuil.*

*Mettant en vente la cigarette L'ŒIL,*

*Nous ouvrons les yeux aux fumeurs les plus myopes*

*6 kopeks les dix — EN VENTE PARTOUT.*

*« Caviar en grains de Sibérie des pêcheries de l'Ob et de l'Irtych à des prix inouïs: 2 roubles 50 la livre! »*

*Pardessus anglais de demi-saison, « Coruscus » véritable: 50, 60 et 75 roubles. Derby Club. 40, Perspective Nevski.*

*Reçu nouvelle cargaison de vins d'Italie:*

*Asti Spumante: 1 rouble 10 kopeks la bouteille.*

*Chianti: 1 rouble 75 kopeks la bouteille.*

*Marsala Garibaldi: 1 rouble 50 kopeks la bouteille.*

*Des automobiles FIAT, DE DION et CADILLAC sont désormais en vente: conduite intérieure. Le partie supérieure du pare-brise peut être levée.*

*En vente en Suisse française*

**UN GRAND CHÂTEAU SEIGNEURIAL**

*du XIII<sup>ème</sup> siècle*

*avec propriétés y attenantes. Eclairage par l'électricité. Eau très abondante. Chemin de fer à 8 kilomètres.*

*La Moustachine Hebbardt donne à toutes les moustaches une forme incroyablement élégante, tout en leur conservant leur lustre et leur souplesse.*

Il y a un théâtre où se joue un drame  
Avec panorama vivant et avec dames,  
Il y a mademoiselle Mariet  
Chaussons à pointes et beau ballet,  
Il y a un tableau enchanté  
Ou Moukhina viendra danser,  
Quant à mam'zelle Marie,  
Comme l'aube elle nous éblouit...

On était au foyer du théâtre Alexandra. Un homme se détacha de la foule; il était droit et élancé comme un adolescent, mais ses tempes étaient blanches et sa barbe poivre et sel. Son costume ne laissait rien à désirer et sa démarche était ferme. Il s'avavançait sur le parquet ciré au-devant d'une dame entre deux âges qui, à son tour, s'avavançait vers lui avec un doux sourire abandonnant derrière elle le sillage figé de têtes gauchement tournées, d'yeux écarquillés et de bouches tordues dans un murmure.

Ils se rejoignirent au centre de la salle: Krassine baisa la main de Maria Andréieva.

— Cher Nikititch! murmura d'une voix à peine perceptible la célèbre artiste qui rentrait d'émigration.

— Bonjour, Phémonème, articula tout aussi bas le directeur du secteur pan-russe de la firme « Siemens et Schuckert ».

Leur rencontre provoqua des commentaires animés, au foyer du théâtre Alexandra.

— Quel oiseau, ce Krassine, Messieurs! Il est parti à un doigt de la potence, il s'est planqué à l'étranger et le voilà qui revient, admirez je vous prie! représentant de « Siemens et Schuckert ». Essayez donc d'y toucher.

— Il a vraiment quitté la révolution?

— Je n'en mettrais pas la main au feu. Un beau matin, nous pourrions découvrir en lui le ministre d'un nouveau gouvernement. C'est qu'il a été l'un des bolchéviks les plus importants, Messieurs. Un bolchévik!

— N'empêche que si l'une des entreprises européennes les plus sérieuses en fait son directeur pour toutes les Russies, ce n'est pas pour rien. C'est un cerveau, Messieurs! Lors d'un récent congrès d'électrotechnique il a fait un rapport sur l'utilisation du cinématographe dans l'enregistrement des phénomènes électriques d'application industrielle...

— Ils sont du dernier bien, Andréieva et lui?

— Ne dites donc pas de bêtises!

— L'âge n'a aucune prise sur elle...

— Dans le domaine de la technique, il pense à partir des catégories de demain...

— En 1905, Andréieva jetait des bombes de son balcon...

— Craignez Dieu, Madame!

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils sont en train de se dire.

— Ils parlent cinématographe! ha-ha-ha!

— Le monsieur, là-bas, voudrait bien le savoir aussi. Regardez, on dirait qu'il s'est transformé en une immense oreille.

Et cependant, Andréieva et Krassine parlaient réellement de cinématographe. Andréieva racontait en riant à son vieux camarade l'impériale décision tracée sur le projet de la compagnie cinématographique Russo-Américaine.

— Notre souverain couronné a écrit que le cinématographe était une distraction vaine, inutile et même néfaste. Seul un être anormal pouvait placer cette activité de foire au niveau d'un art. Tel était son avis.

— Voilà, et vous, ce spectacle de foire, vous lui attachez une importance excessive, sourit Krassine. Non, Madame, je vois que votre esprit de révolte est indéracinable. Notre souverain s'occupe de photographie, et vous, c'est le cinéma qui vous emporte...

— Mon ami, je cherche très sérieusement à vous convaincre. Pour les premiers temps, Lianozov et Kamenski, l'armateur, se proposent de nous commanditer. Chaliapine nous a promis de tourner pour nous, j'ai également réussi à intéresser Aliocha, mais bien entendu, pour l'instant, la chose demeure secrète. Si vous vous joignez à nous, nous porterons un coup mortel à la « Khanjonkova et Cie ».

— Eh! mais je vois que vous avez des plans napoléoniens!

— C'est une affaire intéressante, mon cher ami, et à tous égards utile. Vous comprenez? A tous égards...

Le monsieur-oreille, hors d'état de surmonter ses déman-gaisons intérieures, se rapprochait d'eux d'une démarche molle, comme à contre-cœur, comme en dépit de sa volonté comme sous l'effet d'une attraction magnétique.

Andréieva entraîna Krassine dans un coin et lui dit à voix basse:

— Comme vous êtes vaillant, mon ami, et fort comme toujours, mais quelle tristesse dans vos yeux. Ne déposez pas les armes, Nikititch, tenez bon, l'avenir est à nous.

— Kolia, regarde ce que j'ai déniché!

— Mon Dieu, une barre de fer! Où l'as-tu prise?

— C'est la sentinelle qui me l'a donnée, celui qui a l'air si abruti, Boukhtine, qu'il s'appelle. Pendant que tu dormais, cette nuit, je lui ai fait un peu de propagande.

— Et maintenant, Ilya, qu'est-ce qu'on va faire?

— Cette nuit, on soulèvera les planches et on filera sous le wagon.

Ce wagon, le troisième à partir de la fin d'un convoi de détenus, était à tel point secoué, ballotté, il y faisait un bruit de tonnerre tel qu'ils auraient pu parler à pleine voix: de toute façon, personne ne les aurait entendus. Néanmoins, Ilya Likhariov et Nicolaï Berg chuchotaient, allongés côte à côte sur leur châlit.

Un hasard en apparence impossible les avait réunis un mois plus tôt dans une cellule de la section d'étape de la Tagánka.

Après son arrestation à la gare de Londres, Nicolaï avait passé près d'un an dans une prison anglaise. Il avait d'emblée réfuté la nationalité russe, déclaré qu'il ne connaissait pas un mot de cette langue, qu'il s'appelait Joseph Lakinakis, citoyen britannique d'origine grecque et qu'il avait tué « ce Turc indigne » par jalousie, à cause de la belle Emilie Flauerberg, laquelle était partie pour l'Australie la semaine précédente.

En dépit de son émotion — il était dans un état proche de l'évanouissement — il avait entendu les paroles d'Iliko:

« *You are crazy, man* » et compris comment il fallait jouer le jeu.

Un avocat adroit et batailleur qui avait multiplié les allusions transparentes au fait qu'il lui était envoyé par des *comrades*, avait miraculeusement surgi. Selon ses instructions, au bout d'un certain temps, Berg avait renié Albion et l'Hellade et adopté pour patrie la France et, pour une part, l'Alsace.

Finalement, on l'avait déclaré irresponsable et transféré dans un hôpital psychiatrique d'où il s'était évadé. Il s'était fait reprendre quelque temps plus tard en introduisant des écrits clandestins en Russie, mais pour sa plus grande chance, les gendarmes étaient à cent lieues de lui imputer l'exécution de leur agent de Londres, si bien qu'il avait échappé au conseil de guerre.

L'histoire de l'arrestation et de l'incarcération d'Ilya Likhariov était plus simple. Après que Nikititch eut été libéré par les autorités finlandaises, Ilya était revenu à Moscou. Il avait devant lui l'immense, lourde et assez triste tâche de sauver et de dissimuler le plus loin possible les organisations du Parti légales et semi-légales, de mettre à l'abri les réserves en hommes et en munitions, de redonner de la force au complot. Les échecs se succédaient toujours, les agents doubles qui, lors de la montée de la révolution avaient été si rares, semblaient à présent se multiplier par parthénogenèse. Un jour, à une réunion de Comité de district, la porte s'était ouverte à la volée, une vingtaine de baïonnettes s'étaient dressées . . .

A présent, le train cahotant aux coups de sifflet stridents emmenait les deux amis au bague, Outre-Baïkal. Le wagon était plein. Les hommes fatigués dormaient à poings fermés. Les roues martelaient les rails avec vigueur.

A travers la fente du plancher, un courant d'air froid s'engouffra dans le wagon. Gornostaïev, un vieux S.R. se réveilla, essuya ses lunettes et s'enquit aimablement :

— Auriez-vous imaginé quelque évasion hardie, Messieurs ?

— Soyez des nôtres, proposa Likhariov en tressaillant.

— Hélas, mes os n'ont plus l'âge . . . Tous mes vœux, *bon voyage* !

Ilya avait déjà disparu dans la fente jusqu'à la ceinture. Nicolaï, pétrifié, le voyait descendre méthodiquement de plus en plus bas... il tourna ses larges épaules et sa tête disparut... hop!... les mains disparurent.

Nicolaï s'élança, ses jambes descendirent d'un coup. Son corps fut déporté et l'horreur le saisit: là-bas, c'étaient les roues! Il réussit tant bien que mal à reprendre son équilibre, se tendit, desserra les doigts et avant même d'avoir senti le choc de la traverse, il perdit connaissance.

Lorsque les deux derniers wagons furent passés et qu'au grondement fit place presque instantanément un silence total, parfaitement pur, il leva la tête et se mit à chanter, à brailler de joie:

— ... Christ est ressuscité! En vérité... ah! comme elle est douce et duveteuse... tu entends l'angélu? ... Tu te rappelles Nicolaï, Noël et Pâques et les grandes vacances et les Rameaux, et ce calme regard, le jour de la résurrection?

Les rails brillaient sous la lune; loin devant lui, Likhariov aperçut Berg qui se relevait. Il se mit debout et partit le rejoindre; ses mains écorchées le brûlaient, et il en éprouvait un sentiment de joie.

Un bel homme aux cheveux longs à peine grisonnants glissés derrière les oreilles et à la moustache tombante à la cosaque était assis dans un fauteuil en face de Krassine. Malgré ces attributs démocratiques, on sentait en lui l'aristocrate, le *barine*, le *barine* à la vingtième génération, un tel *barine* que sa qualité, ses signes distinctifs et son essence même, il n'en avait que faire. Le regard bleu et un peu froid qu'il posait sur les hommes comme sur quelque minéral était étrange; il cachait tout au fond de lui-même une grande souffrance. C'était un philosophe que ses travaux de théologie avaient, depuis quelques années, rendu célèbre.

Dans cette maison joyeuse et hospitalière, il recherchait ouvertement la société de Krassine; ainsi, en ce moment, assis l'un en face de l'autre devant une large fenêtre de style moderne, ils conversaient sans hâte. Plus exactement,

seul le philosophe parlait. Krassine s'en tirait par de simples monosyllabes, mais écoutait attentivement.

— Nous pouvons parler d'égal à égal, dit le philosophe en souriant, j'ai apporté mon tribut au marxisme, et un tribut considérable; dans mon temps, j'ai même écrit plusieurs ouvrages marxistes.

— Je sais, proféra Krassine.

— Vous le savez? J'en suis bien aise. Même les fautes et les errements de la jeunesse évoquent de plaisants souvenirs. L'homme est ainsi fait. Le premier émerveillement du monde objectivé est ineffaçable...

Ilya s'enfonça jusqu'à la ceinture dans les absinthes poudrées de neige et recouvertes d'une mince pellicule de givre. Nicolaï s'allongea à plat sur la glace et lui tendit la main, lorsque la garde à cheval apparut sur la haute berge de la rivière.

Deux premières balles rayèrent immédiatement la neige durcie.

— Je sais qu'actuellement vous vous tenez en dehors de la révolution et j'en suis ravi, mais tout de même, pour la commodité de la conversation, je continuerai à dire: « vous, les bolchéviks ». D'ailleurs, je suis convaincu qu'en dehors de vos airs très respectables, vous êtes un indéfectible bolchévik...

Soudain, le philosophe roula des yeux blancs, découvrit les dents, sortit la langue. Il conserva cet aspect goyesque pendant quelques secondes, puis tout aussi brusquement, l'horrible masque s'effaça.

— Excusez-moi, c'est un tic que j'ai. N'y faites pas attention. Je veux vous parler de la révolution. Son sens, ce sont les révolutionnaires et les contre-révolutionnaires qui le comprennent le moins. Les premiers jugent les péchés de la société de telle sorte qu'ils refusent de voir la réalité, les autres, ceux qui se savent jugés, s'obstinent dans l'erreur et ne voient pas davantage le sens des choses. Néanmoins, la révolution est une petite apocalypse de l'histoire, de même qu'un jugement à l'intérieur de l'histoire. La révolu-

tion est, comme la mort, un passage à travers la mort... la conséquence inévitable du péché...

Ils s'élançèrent en glissant par le sentier bossu que suivaient sans doute les femmes pour aller à l'eau. Derrière, la transparente futaie de trembles, déjà montaient, juste en face d'eux, les lueurs roses de l'aube, cependant sur la rivière, les coups de feu claquaient toujours et l'écho leur apportait les jurons des gardes.

« Pas vrai! L'apocalypse? Des bêtises! se disait Nicolaï Berg avec rage. La révolution, c'est la vie, la jeunesse, l'amour... C'est le printemps! »

— Vous vaincrez. Dès 1907, j'ai prédit la victoire des bolchéviks. Mais sera-ce la victoire qui se profile en ce moment dans votre imagination? Le gage de la victoire du marxisme bolchéviste réside dans une idéologie unique qui refusera de transiger avec la moindre déviation idéologique, mais cette orthodoxie recèle les bases d'une modification tragique et la liberté que vous apporterez au monde sera une liberté sans joie, la liberté mécanique des deux éléments d'un engrenage.

« Pas vrai! » s'écria Berg presque à voix haute. Il fallait franchir le découvert qui allait de la berge à la forêt où serait peut-être le salut. Mille mètres sur la neige fondante, ça n'était guère facile pour un homme, mais pour un cheval c'était dur aussi. »

— Nicolaï, dépêche! Dépêche! s'époumonnait Ilya.

Et Nicolaï se mit à courir, hors d'haleine, crachant, tombant, se relevant.

« Pas vrai! Pas vrai! se disait-il. Voyez-moi ça si ces messieurs les mystiques croassent! Pas vrai! Notre liberté sera celle d'un pour tous et de tous pour un. Nous bâtirons une société nouvelle, et il faudra bien, Monsieur, que vous changiez votre... »

Une balle en pleine nuque rompit le fil de sa pensée.



— Le marxisme comporte une part de messianisme, c'est pourquoi le peuple russe l'acceptera, car le peuple russe est au plus haut point enclin à l'idée messianique, poursuit le philosophe. Puis on substituera au marxisme l'idée de la souveraineté russe, et tout reprendra sa place pour être à nouveau détruit, puis resurgir, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

— Quelle fin, si je puis me permettre la question? demanda Krassine.

— La fin de l'histoire, la Grande Apocalypse.

Likhariov était tapi dans les buissons; il serrait un tronc de bouleau, attendant le gros gibier qui lui donnait une chasse endiablée. Un cheval gris et un garde aux joues rouges passaient et repassaient entre les trembles. Pour se donner du courage, ce jeune homme hélait ses camarades dans le bois. Le voilà qui approchait... c'était peut-être l'occasion unique... Ilya s'élança en avant et lui abattit son gourdin sur le crâne. Puis il déchaussa les jambes amollies des étriers, ramassa sa carabine, lui prit ses deux cartouchières et sauta en selle.

« Pas vrai, pas vrai, marxiste défroqué! songeait-il avec rage. Ce n'est pas l'idée de souveraineté qui nous donnera la victoire, mais l'immense étendard de l'internationalisme, de la fraternité des ouvriers de tous les pays. L'histoire n'aura pas de fin, elle est infinie. Et c'est nous qui vaincrons! »

— Nicolaï, Nicolaï, murmurait-il sans essuyer ses larmes, en clignant seulement des yeux pour les chasser car elles l'aveuglaient.

Le philosophe se leva lestement de son fauteuil.

— Vous ne m'avez pas dit un mot de réponse, Monsieur Krassine. N'avez-vous rien à m'objecter?

— Tout en vous écoutant, je réfléchissais, dit Krassine.

— Ça n'est déjà pas mal, s'esclaffa le philosophe.

— Je réfléchissais à ce qu'est l'électricité.

— Un courant d'électrons, dit le philosophe toujours riant. C'est ce que disent les ouvrages de vulgarisation. Vous aimez l'électricité?

— Oui, dit fermement Krassine. J'aime beaucoup l'électricité.

Ils restèrent quelques instants les yeux dans les yeux, puis son tic tordit à nouveau les traits du philosophe. Krassine inclina la tête en silence et sortit.

« Une aube chasse l'autre, une aube chasse l'autre, une aube . . . » Est-ce parce que son actuel domicile est tout proche du dernier appartement de Pouchkine, est-ce pour d'autres raisons, mais ces nuits blanches de 1918 l'incitent à murmurer les vers du poète et à errer la nuit sur les quais déserts et à contempler la rangée de saules penchés sur l'eau, à retrouver son émerveillement juvénile devant « le monde objectivé ».

Qu'est-ce que l'électricité? Un flux d'électrons qui courent mystérieusement le long des fils. A-t-on découvert grand-chose sur l'électricité depuis Faraday? Beaucoup et infiniment peu. Il y a un mystère dans sa nature comme dans la nature de l'homme, dans celle de l'influx nerveux, des flots de courage, de tendresse, de noblesse. La lâcheté, cela se comprend, la fureur, la méchanceté aussi, mais . . . Qu'est-ce que l'insoumission, le sentiment de la justice, l'esprit de sacrifice? Qu'est-ce que la passion de la révolution et pourquoi ne peut-on en guérir, même à quarante-quatre ans?

Il se rappelle son ancien ami Nosskov, ses yeux qui furetaient à terre, ses doigts qui pétrissaient sa cigarette, et ces mots mi-rusés, mi-plaintifs:

— Non, mon vieux, je ne descendrai plus du cheval de la légalité.

Celui-là, l'électricité l'a quitté, elle a descendu la prise de terre. Dieu m'en préserve!

Se peut-il que ce Nosskov-Chiffemolle, soit tout ce qui reste de la « Jeune Russie » de Gorki? Se peut-il que ses accus soient vidés, vidés pour toujours?

Non, sacré bon Dieu, la « Jeune Russie » est vivante! Vivante de toute la charge des veines de Lénine — à quarante-trois ans, — dans les veines de centaines, de milliers de nouveaux combattants, vivante en soi, n'essaye pas de te leurrer,

tu n'as rien à voir avec « Siemens et Schuckert », tu es un soldat de l'armée de Lénine, un soldat blessé peut-être, mais un soldat.

Krassine s'arrête à l'angle de la Moïka et de la Perspective Nevski, regarde le ciel et y aperçoit nettement le petit bateau de l'Amirauté qui décrit un quart de tour en scintillant.

Le vent change de direction. L'ancien « responsable de la technique, des finances et des transports du Parti », l'actuel directeur du secteur de Toutes les Russies de Siemens et Schuckert, planté sur ses deux jambes regarde droit devant lui, tout au bout de la Perspective Nevski où avance une silhouette solitaire. Krassine pense à l'électricité et à son destin, se rappelle les vivants et les morts.

Il ne sait pas encore ce qu'il adviendra de lui. Il ne sait pas qu'aussitôt après Octobre, il ira retrouver Lénine au Smolny et partira, sur son ordre, mener les pourparlers de paix à Brest-Litovsk où il reprendra son combat pour chaque arpent du jeune Etat des ouvriers et des paysans, pour chacune de ses hélices, chacun de ses pignons, chacun de ses roubles; il ne sait pas qu'il sera commissaire du peuple au Commerce Extérieur d'une puissance prolétarienne et qu'il verra de ses yeux s'élever d'un amas de décombres rouillés, le rêve de sa jeunesse: les chantiers de la Russie libérée; il ne sait pas que la révolution fera de lui son diplomate aux conférences de Gênes et de La Haye, en même temps que Tchitchérine et Litvinov — « vous vous rappelez, Wallach, ce café et la mitrailleuse Martens? » et que les Talleyrand échaudés de l'Europe baisseraient pavillon devant eux, il ne sait pas encore qu'il sera ministre plénipotentiaire en France et en Angleterre et qu'un jour, au passage de son automobile, un poète triste et de haute taille (1) dira de sa voix profonde: « Voici le beau Krassine, les cheveux blancs jusqu'à la racine »; il ne sait pas encore qu'il mourra loin de sa patrie, dans une rue ombreuse de Kensington Park, à Londres; il ne sait pas encore que plus tard, il brisera les glaces, il brisera les glaces, il émiettera les

(1) Maïakovski

glaces et volera au secours des expéditions polaires, et fera passer des caravanes de navires... « Bateaux, écritures et autres affaires de longue haleine... »

Il sait seulement qu'il porte encore une forte charge d'électricité, il ne sait pas encore que la petite silhouette du bout de la Perspective Nevski pour retrouver le contact a, par trois fois essuyé le feu; c'est un ouvrier combattant de la fabrique de chaussures Berg, un membre de son groupe. Likhariov-Canonnier. Dans dix minutes, ils se seront retrouvés.

## TABLE

Chapitre I.	— Nina et Nikititch .....	7
Chapitre II	— Allez, mon sabre jolii .....	43
Chapitre III	— Cette nuit fut sans fin .....	59
Chapitre IV	— Une calme soirée aux Grouziny ....	94
Chapitre V	— ... Mais vert et florissant, l'arbre de vie .....	103
Chapitre VI	— Ce sont les cuirassés qui commencent	128
Chapitre VII	— Doubinouchka et la Marseillaise ....	155
Chapitre VIII	— Tout brûle alentour .....	188
Chapitre IX	— Ce soir là, au coin de la ruc .....	230
Chapitre X	— Le perroquet, prophétique oiseau du Siam .....	256
Chapitre XI	— Invitation en Alaska .....	283
Chapitre XII	— Espérance... Espérance... Espé- rance .....	312
Chapitre XIII	— Il était « responsable technique... »	334